

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LA JEUNESSE
DE
WILLIAM BECKFORD
ET
LA GENÈSE DE SON « VATHEK »

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

MARCEL MAY

PARIS (V^e)

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, Boulevard Saint-Michel, 49

LA JEUNESSE
DE WILLIAM BECKFORD
ET
LA GENÈSE DE SON « VATHEK »

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LA JEUNESSE
DE
WILLIAM BECKFORD
ET
LA GENÈSE DE SON « VATHEK »

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

MARCEL MAY

PARIS (V^e)

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, Boulevard Saint-Michel, 49

1928



INTRODUCTION

« Vathek » en Angleterre et en France.
Objet de cette étude.

L'HISTOIRE DU CALIFE VATHEK, publiée, quelques années avant la Révolution, presque simultanément à Londres en anglais et à Paris en français est, le sous-titre le spécifie, UN CONTE ARABE, un de ces innombrables récits fantastiques plus ou moins directement inspirés de la féerie orientale qui, dès la Révélation des *Mille et Une Nuits* de Galland, apparurent dans les boutiques des libraires comme en génération spontanée pour aller ensuite conquérir salons et alcôves, friands de merveilleux.

L'un des derniers nés de ces contes la plupart aujourd'hui totalement oubliés, « Vathek », conçu à un moment où les aspects du ciel littéraire étaient sans doute particulièrement propices, eut un destin qui ne fut point sans quelque éclat.

Dans ses deux cents petites pages il y a, il y eut au moins, ...une étincelle, un mouvement d'âme qui fascina la pléiade des Romantiques anglais du genre épique. Southey est plein de son influence et Tennyson n'en est pas exempt ; quant à Byron il eut le courage de reconnaître sa dette, il l'inscrivit en prose et en vers dans deux strophes et une note bien connues de son « Childe Harold ».

En France, « Vathek » resta longtemps ignoré.

En 1827, alors que William Beckford, l'auteur, vivait en-

core, le savant Quérard ne sait s'il doit attribuer la paternité de l'œuvre à Beckford ou au fameux écrivain du « Tableau de Paris », Sébastien Mercier.

Cinquante années s'écoulaient encore. « Vathek » avait paru depuis près d'un siècle lorsqu'en 1876 un homme d'études qui était, aussi un curieux, un raffiné, un poète : Stéphane Mallarmé, s'éprenant du petit conte décide de le révéler au public. L'édition française de 1787 étant devenue rarissime, il la fait réimprimer et proclame sa trouvaille :

« Sauf en la Tentation de saint Antoine un idéal mêlant
« époques et races dans une prodigieuse fête comme l'éclair
« de l'Orient expiré, cherchez ! sur des bouquins hors de
« mode aux feuillets desquels ne demeure de toute syn-
« thèse qu'effacement et anachronisme, flotte la nuée de
« parfums qui n'a pas tonné... (Préf. page vii).

« ...Le style une de ces coulées presque éternelles : où
« abondent les matériaux préparés par des générations
« quand de siècle en siècle se refond le discours. Quoi !
« une phraséologie correcte... etc. (P. XLIV).

« ...Voltaire imité (celui de la belle eau)... une prose qui
« plus souvent annonce Chateaubriand... Tout coule de
« source avec une limpidité vive, un ondolement large de
« périodes ; et l'éclat tend à se fondre dans la pureté totale
« du cours... etc. »

Ce qui, à travers les chatolements et la musique des pages de cette prose sybilline, frappe, c'est l'absence délibérée de toute indication des sources en ce qui concerne Beckford.

D'autre part, il suffit d'ouvrir le vieil ouvrage de l'Anglais *Cyrus Redding* pour juger que là, de toute évidence, est la mine où puisa notre poète décadent en sa préface.

Ce Redding avait joui d'une rare faveur : Beckford alors déjà fort âgé avait bien voulu le recevoir et, sortant pour lui de l'extrême réserve qui lui était coutumière, s'était plu à évoquer les jours du passé et de sa jeunesse notamment Redding consigna les souvenirs de cette conversation mais il le fit en scribe dénué à la fois de tout talent et de tout esprit critique. A-t-il toujours bien compris son interlo-

cuteur ? On se le demande. A-t-il songé que le vieil auteur, malicieux, avait par instants pu s'amuser à le fourvoyer ? Non sans doute.

Guide utile, c'est donc à le suivre aveuglément, un guide suspect qui conduisit les pas de Mallarmé.

Cependant si le poète se bornait à reproduire ou à interpréter le biographe, du moins son verbe étrange mais éloquent et fastueux rendait-il honneur à l'étranger qui aimait beaucoup la France, voulut — fait notable — écrire son œuvre tout d'abord en français et décida de réserver à notre langue, on le verra, sa première édition.

En 1893, une quinzaine d'années après le jour où le professeur du lycée Fontanes livrait sa découverte au libraire, le Dr Richard Garnett publiait une nouvelle édition anglaise du « Conte Arabe » et l'accompagnait d'une préface.

Se basant sur des lettres découvertes et publiées un peu auparavant par Alfred Morrison, il étudiait le rôle d'un certain Rev. Samuel Henley traducteur et annotateur de l'« Histoire du Calife » et que le critique va jusqu'à nous présenter comme l'« inspirateur même du conte ».

Et voilà qu'en s'enrichissant, ce petit chapitre de l'histoire littéraire se fait plus compliqué, plus obscur. De Beckford et de Henley lequel est le plus pleinement l'auteur ?

Le travail du Dr Garnett n'apporte sur ce point nul éclaircissement.

Nouveau laps de temps. Quinze années encore environ et en 1910 nouveaux documents et de grande importance. M. Lewis Melville ayant reçu communication des papiers laissés par Beckford et actuellement dans les mains de son héritier le Duc d'Hamilton, il en publia un assez grand nombre sous le titre de « Vie et Lettres de W. Beckford » (LIFE and LETTERS).

Deux ans plus tard, dans son beau livre « Le Courant Romantique » (The Drift of Romanticism, New York 1912)

P. Elmer More consacrait à l'analyse de « *Vathek* » quelques pages brillantes et profondes, et, mentionnant l'ouvrage de M. Melville, blâmait

« ...la façon dont l'auteur transcrit les lettres et qui trahit « la négligence... »

Ailleurs, More parle non plus de négligence mais de parti pris d'éviter tout ce qui pourrait devenir susceptible d'entacher la mémoire de son héros. Les citations de Melville présentent en effet des coupures dont rien n'indique la cause et qui sont évidemment des plus regrettables.

Tel quel, le « *Life and Letters* » reste néanmoins — et More lui-même le reconnaît — infiniment utile.

Les travaux de Melville et de More étant les derniers en date à signaler et, ni l'un ni l'autre n'abordant le problème soulevé par Garnett et les papiers Morrison, on peut toujours se demander :

William Beckford est-il bien l'auteur de l'« *Histoire du Calife Vathek* » ?

...Si, comme le veut la tradition, il en est ainsi, dans quelle mesure l'est-il et dans quelles circonstances le millionnaire, « *De l'Angleterre, le plus opulent des fils* » (comme dit Byron), se fit-il conteur oriental ?... Question qui nous a paru pouvoir entraîner des recherches non dénuées d'intérêt et dont nous sommes proposé d'entreprendre ici l'étude.

En cette enquête, nous n'aurons pas, comme le poète Mallarmé, à admirer d'enthousiasme dans *Vathek*

« ...la vive limpidité, l'ondoiement large... du flot... » ou « la pureté totale du cours... »

Au lieu de nous laisser entraîner par un courant nous devons au contraire remonter le fleuve de l'inspiration et ses divers affluents jusqu'à leurs sources : pensées, états d'âme, sentiments généraux d'une époque ou d'un pays, œuvres poétiques, romanesques ou scientifiques.

D'autre part, il nous faudra connaître Beckford lui-même.

Vathek publié en 1786 et terminé en 1783 quand son

auteur présumé n'avait guère que vingt trois ans, c'est la JEUNESSE qui sera notre champ principal d'investigation. En outre, et dans cet espace même, autre restriction : nous ne serons pas à proprement parler biographiques, nous ne considérerons pas le détail comme un but en soi, nous chercherons les dominantes du caractère de Beckford, nous nous efforcerons d'établir ou d'entrevoir les lois de son être. Dans ce dessein nous pourrons et nous devons le suivre en ses lectures, en ses méditations, en ses joies, en ses souffrances, nous devons vivre avec lui depuis les heures d'enfance jusqu'au jour où, un peu au delà de la majorité, l'histoire du Calife apparaît. D'où notre titre.

Par cette interrogation parallèle de l'homme et de l'œuvre, — confrontation qui n'a point encore été faite — nous espérons mettre en lumière plus vive une personnalité qui apparaîtra, croyons-nous, comme une des figures les plus attachantes et les plus instructives du xix^e siècle en sa formation, un « moment » de notre histoire, un signe, et pour citer encore une fois Byron dans une expression particulièrement heureuse se rapportant à Beckford, un « fatal » (1) aux abords de notre temps.

Nos sources :

— Le roman de « *Vathek* » avec ce que, de façon directe ou indirecte, il nous révèle.

— Redding, le vieux biographe souvent utile en parallèle avec d'autres documents.

— Les lettres de Beckford en son voyage d'Italie (voir Bibliographie. : « *Dreams* »...) lettres livrées au public dès 1834 par Beckford lui-même, lettres fort riches en indications psychologiques et que nous aurons à citer constamment.

(1) Dans le M. S., le quatrième vers de la strophe xxiii de Childe Harold portait :

But now thou Beacon unto man.....

— Le livre de Lewis Melville (« *Life and Letters* »...) qui vient ajouter un complément au recueil précédent.

Mentionner encore les écrits de l'éducateur et des amis, les journaux anglais du temps, la collection des « *State Papers* » etc..., ne serait que faire double emploi avec notre bibliographie.

De nos recherches dans les bibliothèques de Londres, de Paris, de Genève, on trouvera la trace, au cours de notre travail, et nous croyons inutile d'en rien dire ici.

Signalons pourtant parmi d'autres efforts que, soucieux de soumettre le plus possible nos vues à l'épreuve du document, nous eussions été heureux de savoir ce que les papiers de famille conservés en Écosse pouvaient nous réserver d'inconnu. Nous nous permîmes de manifester ce souhait au Duc d'Hamilton. Soit que l'expression n'ait interprété notre pensée que d'une façon malhabile, soit pour tout autre cause, il nous fut répondu, au nom du Duc, que notre intérêt en Beckford trouverait de quoi se satisfaire dans le livre de M. Melville, et nous avons cru ne point devoir insister.

PREMIÈRE PARTIE

BECKFORD. DE L'ENFANCE A LA MAJORITÉ

CHAPITRE PREMIER

LE BERCEAU

Dans son article du « Dictionary of National Biography » (IV. 82. Signé R. G.), le Dr Richard Garnett fait naître William Beckford à Fonthill le 29 septembre 1759 ; mais, quelques années plus tard, Lewis Melville vient le corriger. « ...Certains écrivains, dit-il dans son « Beckford. Life and Letters », ont affirmé de façon erronée que Beckford était né à Fonthill en 1759... WILLIAM BECKFORD, l'auteur de *Vathek*, est né à Fonthill-Giffard dans le Wiltshire. le 1^{er} octobre 1760... » (p. 13).

Or, le dernier en date et par conséquent le mieux renseigné des biographes de Beckford, Melville, peut, néanmoins, n'être pas lui-même entièrement dans le vrai. Dignes, semble-t-il, d'être consultés au lieu et place des registres paroissiaux, aujourd'hui probablement disparus, les journaux du temps confirment bien la date donnée par Melville mais infligent à cet auteur un démenti au point de vue géographique.

Dans son numéro du jeudi 2 octobre 1760, *la Chronique de Londres* citant le « Public Advertiser » enregistre la nais-

sance du petit William comme s'étant produite la veille, 1^{er} octobre à Londres dans la maison de son père à Soho-Square (1).

C'est donc vraisemblablement une erreur que de faire naître le petit Beckford à Fonthill.

Riche marchand de la Cité, le père de William avait en effet deux résidences, l'une à quelque cent milles de Londres dans le paisible comté de Wiltshire, l'autre aux portes du monde des affaires, et la présence de Mrs Beckford à Soho, en cet automne de 1760, apparaît ainsi très plausible : le négociant constamment retenu à Londres par ses occupations, désirant voir son épouse à la fois près de lui de façon permanente et à la portée des soins les plus rapides et les meilleurs.

Si pourtant Beckford n'a pas poussé ses premiers cris dans la demeure de Fonthill, s'il est probablement né et s'il est assurément bien des fois revenu dans la maison du curieux quartier de Soho, c'est bien à Fonthill qu'il a peu à peu ouvert ses yeux aux images extérieures : c'est à Fonthill que se sont écoulées presque entières ses années d'enfance et de jeunesse ; c'est à Fonthill qu'il faut demander le secret de ces influences subtiles et profondes, qu'exerce sur l'âme d'un homme le toit sous lequel il a grandi.

Or, tandis que, de la maison de Soho, sans doute parce qu'elle ne joua que le rôle de pied à terre, nous ne connaissons presque rien, certains documents de l'époque nous conservent la physionomie de l'habitation du Wiltshire de nos jours anéantie.

Nous savons dans quelles circonstances elle fut bâtie.

Quelques années avant la naissance du petit William, s'élevait dans le domaine une belle demeure dont la tradi-

(1) « The London Chronicle for 1760 » Thursday, oct. 2, page 326 b.
« Yesterday, the Lady of William Beckford, Esq.; Alderman and
« Member of Parliament for this City was brought-to-bed of a son at
« his house in Soho-Square ».

tion attribue les plans au fameux architecte Inigo Jones et que le destin se lassa de voir à Fonthill. Un beau jour, le maître étant à Londres et la « mansion » inoccupée, le feu prend, réduit en cendres un mobilier de 5.000 livres sterling, un orgue magnifique, une splendide collection de tableaux et dévore tout, d'un trait, jusqu'aux murs (1).

« Bah ! (fait dire au riche marchand un écrivain du temps « bien renseigné) — Walpole — j'ai dans un tiroir 50.000 livres « qui ne font rien. Je remonterai la maison » (2).

Alors surgit le vaste château de pierre blanche (3) dans lequel le petit Beckford devait faire ses premiers pas. Conçue selon le goût du jour — le goût antique — la nouvelle habitation est de lignes amples et sobres : Sur un rez-de-chaussée formant socle, se dressent, au sein d'un parc verdoyant, deux pavillons latéraux réunis par deux longues et imposantes colonnades à un bâtiment central ; l'une des ailes s'adosse à une colline boisée, l'autre touche presque une rivière sinueuse qui s'élargit à quelque distance en un lac dont les eaux reflètent la majestueuse construction (4).

(1) A sudden fire broke out at the seat of William Beckford Esq. at Fonthill near Hindon Wilts ; which in three hours' time consumed the greatest part of the building and most of the rich furniture together with the fine organ which is said to have cost near £ 5000. The whole loss is computed at £ 30.000 only 6 of which were insured.

The Gentleman's Magazine. Feb. 12. 1755.

(2) There have been 2 more great fires..... Burchie's house at Epsom... and Beckford's fine house in the country with pictures and furniture to a great value. He says : Oh ! I have and odd fifty thousand pounds in a drawer. I will build it up again...

Horace Walpole to Richard Bentley.

Arlington Street Feb. 23.1755.

(3) The lovely green of the foliage unites with, and sets off in a very agreeable manner, the extreme whiteness of the stone with which this vast edifice is built.

W. Gregory. The Beckford family Chapter iv, p. 26.

(4) ... Behind the house... an undulating belt forms... back ground... On the left a noble river or lake expands its pellucid waters, and after passing the east wing of the house in a gentle curve seems to lose itself among woody islands... Two uniform square wings are connected with... the centre or body of the house, by light elliptical colonnades

Quittant le perron l'on accède dans un hall qui longtemps paraîtra aux yeux du petit William comme un lieu de solennité profonde : c'est l'Egyptian Hall, vaste salle de plus de 300 mètres carrés, dans laquelle on circule parmi d'énormes piliers de pierre, élevant à 10 mètres du sol le mystère de leurs voutes (1).

Un escalier, où la commodité et la simplicité ont été sacrifiées au grandiose, conduit au premier étage et nous pénétrons dans la salle de l'orgue, où notre guide, pourtant bienveillant par sa fonction même, se trouve choqué, malgré l'imposante allure de l'ensemble, par le caractère tapageur des ornements et les dimensions exagérées de l'instrument musical (2).

Quant à la galerie, avec ses miroirs, ses bronzes, ses candélabres, ses immenses cheminées, elle produit « *un effet majestueux et bien digne d'un palais* », mais là aussi il y a de l'outrance : les peintures sont trop éclatantes, les cheminées trop lourdes, le mobilier trop riche (3).

supported in front by Doric pillars with a characteristic frieze above the architrave.

Britton. *The Beauties of Wiltshire*. p. 210-212.

(1) ... The basement story which is rusticated and 30 feet 6 inches in height contains an arched Egyptian Hall eighty five feet ten inches by thirty eight feet six inches, supported by immense piers of solid stone. Two large fire-places and two stoves in the shape of urns diffuse a comfortable warmth over this vast and solemn space.

Britton. *Id.* p. 212.

(2) ... « we ascend by a stair case neither light nor commodious... the « Organ hall, so called from an instrument of extraordinary dimensions « built by a German of the name of Crang. This room a cube of 36 feet is « paved with marble and has an imposing air of grandeur though the « ornaments are not in good taste. »

Britton. *Id.* p. 214.

(3) ... « We next enter the great gallery 73 feet by 24 and 20 feet high, « which still remains in the same state M. Beckford (le fils) found it. « Notwithstanding the furniture is in an antiquated an far from pure « taste and... some gaudy paintings by Cazali... the whole with its large « mirrors, bronzes and candelabra of silver gilt produces a stately and « palace-like effect. The chimney pieces though somewhat heavy are « grand. »

Id. p. 219.

Sans visiter les collections de tableaux de l'étage supérieur ni la salle à manger d'honneur, ni les appartements privés, notons seulement occupant un large panneau, dans le grand salon, face « *au portail majestueux* » une toile magnifiquement encadrée représentant un homme dont les traits tirés sont pleins de passion, au moins contenue, et dont l'œil possède une fixité étrangement impérieuse.

Ce portrait « *a large and capital portrait by Romney* » est celui de William Beckford, père du petit William (1).

La personnalité du maître de céans n'est pas moins frappante que l'expression de ce visage où tout décèle le feu de l'ambition.

D'activités multiples, il est maître de forges (2), il possède à la Jamaïque des domaines qu'il fait exploiter avec énergie, il défend ses intérêts par des procès dont on a des traces au département des manuscrits du British Museum (voir 36218 f., p. 72 à 77, année 1760 et 36219 f., p. 168 à 209, the appellant is Will. Beckford, the respondent Samuel Jeake) — enfin pour mieux tirer profit de ses plantations il se fait lui-même armateur ; comme le « merchant » de Shakespeare, il a des « ventures on sea » et l'on peut lire dans les journaux du temps des avis tels que :

— « ...Le *William Beckford*, navire venant de la Jamaïque (3), est à l'ancre dans la rivière de Wapping... (4) »

— « Le *William Beckford*... venant de la Jamaïque est « arrivé à Douvres. Vendredi un négociant a contracté sur

(1) ... A saloon thirty eight feet by twenty six hung with crimson damask... On each side of a lofty portal are beautiful landscapes... At the upper end of the saloon hangs a large and capital portrait of the late William Beckford, Esq., by Romney.

Britton page 230.

(2) Voir « History of the 12 Great Livery Companies of London compiled from their grants and records », by Will. Herbert, Vol. II, p. 586.

(3) Ce navire appartient bien au maître de Fonthill. Voir page 36, note 4.

(4) A Jamaica ship called the William Beckford now lies in the river of Wapping.

London Chronicle June 3. 1770 p. 624.

« ce navire une assurance de 700 livres à un taux très élevé car on l'attendait depuis longtemps et il était considéré comme perdu (1). »

D'un patrimoine déjà considérable quand il lui était échu, Beckford fait ainsi une fortune que l'on considère comme l'une des plus immenses du Royaume (2) et sa richesse le fait entrer de plain pied dans la vie publique.

En 1752, il devient conseiller de la cité de Londres (3). En 1754, après des combats électoraux assez vifs dont témoignent les journaux du temps, il entre au parlement comme représentant de la cité. En 1761 on prévoit qu'il sera maire de Londres (4).

L'année suivante, l'élection de Beckford est un fait accompli et le stylet de Walpole ne peut, de sa pointe acérée, que noter l'inévitable succès de l'ennemi soutenu par le puissant Chatham.

(1) The William Beckford is arrived at Dover, from Jamaïca. A gentleman on Friday insured 700 £ upon her at high premium as she has long been expected and was supposed to be a missing ship.

London Chronicle. Feb 20. 1770, page 170 c.

(2) The richest Commoner next to Lord Clive in His Majesty's dominions.

London Chronicle. June 28. 1770.

(3) William Beckford of Fonthill, Wilts Esq. an eminent merchant in Mincing Lane and member for Shaftesbury took up his freedom of the Ironmongers' Company, as he did the next day of the City to qualify himself for Alderman of Billingsgate ward to which he was invited...

Gentleman's Magazine. June 22. 1752.

William Beckford, Esq. was unanimously chosen Alderman of Billingsgate ward.

(4) Ses ennemis ne s'en réjouissent point. En 1761 l'auteur d'un long pamphlet intitulé : « Lettre d'une Très Honorable Personne avec sa réponse, traduites en vers aussi exactement que le permettent les deux langues de la Prose et de la Poésie. Avec Notes Historiques Critiques et Politiques », remarque fielleusement :

« Ce ne serait en vérité qu'un léger anachronisme d'appeler M. B...d *Monseigneur* ; nous pourrions considérer une telle expression comme prophétique des destinées de la fonction de Lord Maire pour l'an prochain (Indeed it were only a trivial anachronism in calling Mr B...d *My Lord* or we might think it prophetick of the next year's Mayoralty.

« ...Je n'ai rien de neuf à vous dire... Du fond de sa « retraite, M. Pitt a fait Beckford maire (1) ! »

Devenu le premier dans la Cité, quelle splendeur Monseigneur déploie ! Quel éclat dans ses réceptions ! Ce vendredi au soir du 8 février 1770, quel souper, quel magnifique dessert, quelles « *curieuses pièces montées* » dans le grand hall tout illuminé de « Mansion House » (2). Aux tables du festin et dans la salle où l'on danse quelle foule brillante s'assemble ! There were present :

The Duke and Dutchess of Portland, the Duke and Dutchess of Richmond, the Duke and Dutchess of Bolton, the Duke and Dutchess of Queensbury, the Duke and Dutchess of Manchester, the Duke and Dutchess of Northumberland, Earl Temple, Earl of Suffolk, Lord Camden, Lord Littleton, General Paoli, the Russian Ambassador, Lord George Sackville, and many other Noblemen : also Mr Justice Willes, Sir Georges Saville, Edmund Burke, Esq ; and several other members of the House of Commons and their Ladies. The following Aldermen were also present, Sir Charles Asgill, Sir William Stephenson, Sir Robert Kite, etc... and a great number of Merchants with their Ladies (3).

The London Chronicle for 1770. Feb. 10. page 150 c.

(1) I have nothing new to tell you... From the bosom of his retreat Mr Pitt has made Beckford mayor...

H. Walpole. To the Hon. H. Seymour Conway. Arlington Street, oct. 4. 1762.

(2) ... Last Friday night... a very grand supper was served up in the Egyptian Hall with a fine desert and a curious piece of confectionary. After supper part of the company went into the ball-room and continued dancing till near 5 o'clock on Saturday morning.

(3) Liste cependant point encore si complète, que la « Chronique » ne se trouve obligée dans son numéro suivant d'ajouter les noms des divers « Nobles » et « Gentlemen » qui... « outre ceux déjà nommés honorèrent le Lord Maire de leur présence vendredi dernier... »

The Following Noblemen and Gentlemen (besides those mentioned in our last) honoured the Lord Mayor with their presence on Friday last at the Mansion-House : the Marquis of Rockingham, the Earls of Coventry, Carlisle, Poulett, Effingham, Stamford, Abingdon, Fitz-

La semaine suivante, nouveau festival, plus fastueux encore (1) « *a most splendid entertainment* » dit le London chronicle (1770-281 c). En aucun temps, ajoute-t-elle, le royaume n'a vu réception plus brillante. Nulle fortune privée n'a encore pu se permettre semblable prodigalité (2).

La magnificence de cette fête ne se restreint pas à l'intérieur de la « Mansion House » mais déborde sur la Cité (3) dont les rues principales sont illuminées et dont les hérauts, précédés de 100 musiciens, se sont rendus aux portes de la ville (4) accueillir, et mener en grande pompe jusqu'au lieu de la réception, les carrosses (5) des invités : ducs de

william, Radnor and Shelburne, the Lords Craven, Torrington, Fife, Pigot and Hyde, Mr Doudeswell, Mr Henry Grenville and Mr Cornwall.

London Chronicle. Feb. 13 p. 154 c.

(1) ... a very numerous though a select number of persons of both Houses of Parliament... (L. Chr. 1770. 281 c.)

... a truly noble company... (*id.*)

(2) « It is certain this entertainment in point of grandeur elegance « and taste was not inferior to the most superb ever known in England ».

L. C. (*id.*).

... In a word it was universally allowed to exceed any thing ever given by a private gentleman in this kingdom ».

(3) Last night the houses in the principal streets from Temple Bar to the Mansion House were illuminated.

L. Chr. 1770. 281 c.

(4) L'absence de Lord Chatham, grand ami du Maire et parrain de son fils, a été remarquée, bien qu'elle n'ait causé que peu de surprise; on comprend qu'une fois de plus la goutte retient Sa Seigneurie prisonnière à Hayes et lui a interdit d'accompagner Lady Chatham et son fils aîné le jeune Lord Pitt. (On Wednesday the Earl of Chatham was taken ill with the gout at Hayes which prevented his coming to town as he intended, to dine with the Lord Mayor.)

L. Chr. 1770. 281 c.

Lady Chatham and Lord Pitt, her son, were... at the ball...

L. Chr. *id.* 286 c.

(5) This afternoon the following among other Noblemen and gentlemen were to set out in procession... to dine with the Right Hon. the Lord Mayor... The Dukes of Richmond, Bolton, Devonshire, Portland,... etc... the Marquis of Rockingham, the Earls of Huntingdon, Suffolk, etc... At the City-gate... the City marshals were to meet them and conduct them to the Mansion House... the band of music consisted of 100 performers.

L. Chr. 1770. 280 a.

Portland, de Richemond, de Bolton, de Devonshire... marquis de Rockingham, comtes d'Huntingdon, de Suffolk... cortège de grands seigneurs venus au diner du magistrat comme à une fête de cour.

A table, ayant vidé, en l'honneur de ses hôtes, la traditionnelle « coupe d'amour », Monseigneur le Lord Maire entend, dans le silence prescrit, selon le vieux style, par la trompe du héraut, l'un des plus hauts pairs du Royaume porter le toast acclamé par tous.

« Santé, Longue Vie et Prospérité au Très Honorable « Lord Maire,

« Santé, Longue Vie et Prospérité à la Très Honorable « épouse du Lord Maire et à sa famille (1). »

Monseigneur cependant ne se contenterait point d'un rôle de simple parade, si éclatant qu'en fût le faste. Premier magistrat de la Cité, comme il aime à le répéter, il veut l'être effectivement et l'énergie qu'il met au service de ses prérogatives et de la dignité de ceux qu'il représente, le rendra plus fameux encore que l'éclat de ses festins extraordinaires.

Le Très Honorable Secrétaire du Roi, Ministre de la guerre se fait un jour tancer d'importance, par le fier Représentant de la liberté londonienne... Un détachement de soldats avec tambours et fifres a passé devant la Mansion House et traversé le cœur même de la Cité... « *Le moindre avis avait-il été donné au Maire ?* » dit la note indignée de Beckford... « *d'allures aussi martiales* »... « *les paisibles citoyens de la Cité sont-ils maintenant dans une ville occupée ?*... » Depuis que Beckford « *...a l'honneur d'être le Premier Magistrat de cette Cité...* » « *...y a-t-il eu le plus léger désordre* »... *Et, le cas échéant... ne saurait-il y mettre fin*

(1) After the Lord Mayor had drank health to the Nobility and gentry present out of what is called the City Loving Cup, his grace the Duke of Richmond stood up and desired the common Cryer and trumpet to proclaim silence and then toasted :

Health, long life and prosperity to the Right Hon. the Lord Mayor.

Health, long life and prosperity to the Right Hon. Lady Mayoress and family.

sans l'aide d'un seul représentant de la force armée »... (1)

Là-dessus, sans retard, excuses présentées à Monseigneur le Lord Maire par le ministre (2) désolé de l'offense infligée à la Cité et à

« son premier magistrat ».

Ce ne sont point seulement les plus hauts serviteurs de Sa Majesté, mais Sa Majesté elle-même qui devra prêter l'oreille aux réprimandes du grand marchand revêtu de la robe civique.

Devant le Roi assis sur le trône sacré de l'Angleterre et entouré de ses courtisans, Monseigneur le Lord Maire n'hésitera pas à revendiquer l'imprescriptible « *Droit de remontrance* » attribué par la constitution au « *premier*

(1) To the Right Hon. Lord Barrington Secretary at War.

Mansion-House Dec. 18

My Lord,

On Saturday, Dec. the 16 th. a relieved detachment of soldiers from Spitalfields (without any previous notice to the Lord Mayor) marched... before the Mansion House and through the heart of the City with drums beating and fifes playing and made a very warlike appearance which raised in the minds of the peaceable citizens the idea of a town garrisoned with regular troops...

Ever since I had the honour of being the first magistrate of this metropolis I have not heard of any riot or disorder within my jurisdiction and I trust if any tumult should be excited by evil disposed persons, the force of civil power will be sufficient to subdue all disturbances... without the assistance of a single military man.

I am..... etc..... W. B.

The Lond. Chr. Jan. 2. 1770. p. 19.

(2) To the Right Hon. the Lord Mayor of London.

War office. Dec. 19

My Lord,

I received your Lordship's letter of yesterday informing me that on Saturday last... etc.

I am very clear in opinion that no troops should march through the City of London in the manner described by your Lordship... without previous notice given to the Lord-Mayor and I shall take care that the Officer who commanded the Detachment... shall know my opinion.

I will also take such measures as shall, I trust, for the future prevent any just offense being given to the City or its chief Magistrate. I have the honour to be, with great respect, My Lord, your Lordship's most obedient humble servant.

Barrington.

magistrat » d'une cité. Il aura l'audace inouïe d'évoquer l'ombre de Charles I^{er}. Il aura l'audace plus inouïe encore de refuser de quitter la présence royale sans se donner à lui-même le dernier mot (1).

A ce moment les portes de la « *Tour* » s'entrouvrent (2), mais le Lord Maire n'ignore point la faveur dont il jouit dans les rues de Londres (3); il n'ignore point que la population qui veut s'atteler au carrosse d'un homme est bien capable aussi de le tirer d'un cachot (4). Il sait que celui qui est à lui seul toute une cité est plus fort qu'un roi. Il se moque de la « *Tour* » et la Tour ferme prudemment ses portes.

(1) Ce récit détaillé est dans toutes les histoires.

(2) It is said that « *the Tower* » has been warmly mentioned within these few days.

The Lond. Chron. 1770. March 6-8.

A Correspondent says he is informed that a scheme is laid to provoke and entrap a great Patriotick Magistrate on an approaching publick occasion.

The Lond. Chr. 1770. Sat. April 21, p. 384 a.

Gentlemen of the Livery,

..... I have been menaced and threatened with impeachment, sequestration of my estates, and banishment...

Speech delivered by the Right Hon. the L. M... at Guildhall.

April 12. 1770.

(3) The zeal of the crowd at Guildhall, on Tuesday, was greater than their strength; an attempt was made by the people to draw the Lord Mayor and Mr Wilkes in their state-coach from Guildhall to the Mansion-House but the weight of it was such that they were obliged to desist.

The L. Chron. Wednesday April 25. 1770, page 398 c.

(4) On Wednesday, as the Right Hon. the Lord-Mayor alighted from his coach at St James's and was going into the palace to present the Remonstrance, a man among the crowd cried out: God bless your Lordship, never fear if you should be sent to the T... you will not remain there long, I promise you.

L. Chr. March 15-17. 1770, page 264 b.

Wednesday last, when the Lord Mayor was getting out of his coach in order to present the City Remonstrance, a courtier pulled out a handful of guineas... and offered to lay them that his L-dsh-p would, in a few days, be sent to the T-w-r; some of the mob observing this gave his elbow a jog, on which the money fell about the street and soon became the booty of the populace.

L. Chr. March 17-20. 1770. page 266 c.

May.

2

Il reste l'irréconciliable adversaire de la Couronne.

L'importance que joue le Lord Maire jette la fureur dans le camp ennemi. On le rabaisse et on l'insulte. Beckford n'est, disent les journaux adverses que « la bien dévouée créature »... « le très obéissant instrument »... « l'abject esclave »... de « Chatham le fourbe »... (Lord Cheatem) (1).

C'est un écolier qui s'en va respectueusement trouver le maître d'école de Hayes afin de se faire apprendre la leçon à réciter le lendemain aux communes (2) (3), mais c'est un disciple plein d'astuce, un disciple n'oubliant pas ses intérêts immenses (4), ce Beckford, grand démocrate à

(1) To the Right Hon. Lord Cheatem.

I received your Lordship's letter... I am proud of your Lordship's favour and entirely devoted to the purposes of your *ambition*....

... I am gratified that you have application to me... and I promise... to present the said Remonstrance... This is the determined resolution... of him who... esteems it the greatest honour to be your Lordship's
most abject slave
most obedient Tool
and most devoted creature,

L. Chron. March 20, 1770, page 272.

(2) ... Whoever considers the private attachment of the Lord Mayor will be at no loss to find out from what channel he received the Remonstrance... We way distinguish in every line and stroke... that it came from the *school at Hayes*...

L. Chr. May 17.19. 1770, page 480.

(3) A SCENE supposed to have been acted lately at Hayes in Kent. *Taycho* (Chatham) il s'adresse au Lord Mayor.. Do yos think, S... (le Lord Mayor) you can turn the speech trippingly off your tongue without faltering or hesitation ?...

S.., I'll try illustrious Taycho.

Taycho. It would not be amiss, Sir, if you was to practise it a little beforehand ; suppose we were to have a rehearsal of it now ? Would not that help to perfect you in it.

S... Undoubtedly, my Lord.

Taycho-When you deliver your speech do not mouth and bellow it out... etc.

The L. Chr. May 24 1770, page 508 a.

(4) Pour qui la London Chronicle annonce-t-elle la publication d'un soi-disant « Guide du Patriotisme à l'usage des Marchands de Fromage » où l'on apprend ... à acquérir de façon facile et rapide la réputation de Vrai Patriote... sans aucunement perdre son temps ou nuire à ses intérêts. Qui peut être ce supposé « cheesemonger », ce marchand qui ne perd

Londres et grand propriétaire d'esclaves aux Antilles(1)(2)(3), ce « *capitaine Beckford* », comme dit un pamphlet, « *vieux loup de mer qui connaît son heure et n'a point son pareil pour manœuvrer à la faveur d'un certain vent propice : le souffle populaire...* » (4)

On lui trouve — par allusion facile, soit à la source de ses richesses, soit à ses fonctions civiques — des surnoms bien parlants. C'est « RUM-FORD » (5), c'est « CANNE A SUCRE », MAIRE, EMPEREUR AUX ANTILLES, c'est CANNE A SUCRE GRAND

point à être patriote, si ce n'est le Lord Maire armateur et maître de forges, que la London Chronicle a coutume de cribler de ses traits : INTELLIGENCE EXTRAORDINARY. In the press and speedily will be published, she Liveryman's Pocket Companion ; or the cheesemonger's Guide to Patriotism : Shewing how gentlemen in any way of business, may, in an easy and expeditious method, attain the glorious character of *true Patriots...* without loss of time or hindrance of any business but that of the nation. The L. Chro. April 3. 1770, p. 328 a.

(1) ... This is the determined resolution of *him* whom (though he has a *thousand* slaves himself) yet esteems it, the greatest honour, etc... L. Chr. May 24. 1770, page 508 a.

(2) As the patriotic corporation of London (and in particular the... Lord Mayor) abhor the very idea of *slavery* they have changed the name of *Egyptian Hall* into the *Hall of LIBERTY*.

London Chronicle March 24-27. 1770, p. 296 a.

(3) Voir l'un des « items » du testament du Lord Maire :

« Item », Subject to, and charged as aforesaid, I give and devise all my manors, plantations, *slaves*, lands, tenements, hereditaments and real estates, whatsoever and wheresoever unto my dear beloved son William Beckford.

Authentic Particulars of the last Will and Testament of William Beckford, Esq.

The London Chronicle July 19. 1770, p. 72 a.

(4) SHIP NEWS EXTRAORDINARY.

St James's Port, May 30. 1770.

This day, about the hour of two, arrived here *The Remonstrance*, man of war, *Capt. Beckfort...* Capt Beckford is an old experienced Officer, remarkable for nicking the time and making advantage of a certain trade wind called *The Popular Blast...*

The L. Chr. June 2. 1770, p. 531.

(5) ... Your most obedient tool, and most devoted creature

RUMFORD SUGARCANE

L. Chr. March 20-22. 1770, p. 279.

(Signature de la lettre soi-disant adressée par Beckford).

MAITRE DES VOYOUS DE LA CITÉ (1) (2). Pour tous les hommes du parti de la Cour, Beckford n'est qu'un grand parvenu, une sorte de prince des trafiquants, et nulle voix n'est plus âpre à le proclamer que celle de Horace Walpole :

« *Le patriotisme de Beckford consiste à veiller à ce que le prix du sucre ne baisse pas,* » s'écrie-t-il dans une lettre singulièrement vibrante, c'est un de ces hommes « *qui n'hésiterait pas à créer un conflit mondial s'ils y trouvaient occasion à thésauriser ou à gaspiller...* » de ces hommes au bénéfice desquels « *soldats et marins se font casser la tête tandis que les paysans se font pressurer, voler ou égorger* » (3).

Ce Beckford est un roturier.

« LE VIL NÉGOCE qui s'élève au pouvoir ! gémit l'un de ses adversaires (4). N'a-t-il point des origines ignominieuses ce Lord Maire, ce « CANNE A SUCRE » (5).

(1) Taycho. Do you think, Sugarcane, you can turn the speech trippingly... Sugarcane. I'll try...

A scene supposed to have been acted... at Hayes. L. Chr. May 24. 1770.

(2) SUGARCANE. Mayor. Emperor over some negroes in the West Indies. Master of all the Bl-ck-g-ds in this metropolis...

Lond. Chr. March 27-29, 1770, page 301 a. b.

(3) ... I have no public spirit, and don't care a farthing for the interest of the Merchants.

Soldiers and sailors who are knocked on the head and peasants plundered or butchered are to my eyes as valuable as a lazy, luxurious set of men who hire others to acquire riches for them, that they may heap or squander... Beckford is a patriot because he will clamour if Guadeloupe or Martinico are given up and the price of sugar falls.

I am a bad Englishman because I think the advantages of commerce are dearly bought for some by the lives of many more.

H. Walpole. to Sir Horace Mann.
Arlington Street May 26. 1762.

(4) ... Samaria by the intriguing genius of Samballat was now become a refuge for the refractory... The Lower order of Merchants to emerge from their obscurity... from a base infernal pride rather chusing like Lucifer to rule in hell than serve in heaven!...

The PATRIOTS of JERUSALEM petitioning ARTAXERCES for a REDRESS of GRIEVANCES. — A PARODY, inscribed to the supporters of the Bill of Right.

The Lond. Chr. June 2. 1770, page 529.

(5) SUGARCANE,... descendant of a Scotch d.m.m.r. and a camp t. t-l-l

Lond. Chr. March 27-29, 1770.

Toutes ces accusations ne vont pas sans fondement : Beckford doit sa fortune à ses domaines de la Jamaïque ; il est riche grâce à la canne à sucre, grâce au rhum, grâce à l'esclavage. Son arrière grand-père — ses ancêtres, connus avec certitude, ne remontent pas au delà — était un simple tailleur du comté de Gloucester et l'on peut trouver dans les manières et dans le luxe du Lord Maire, quelque chose de l'ostentation du plébéien gâté par le sort.

Mais ni les sarcasmes et les injures, ni même les faiblesses (1) du Lord Maire si elles existent, n'effacent le fait essentiel et dans l'histoire de l'Angleterre et dans cette étude : le descendant du tailleur est devenu le premier magistrat de la capitale du Royaume et tient tête au roi.

Pour ses amis, pour la cité, pour la masse de la nation, c'est un tribun de la liberté, on citera sur sa tombe ces paroles de l'Ecriture : « *Il se tiendra devant les rois et ne connaîtra point la peur* ». (2) On lui élèvera une statue, et le marbre du Guildhall montre encore le Lord Maire rappelant le monarque au devoir constitutionnel.

Avec cet humour anglais, qui, en matière politique prend souvent un tour d'une si agréable causticité, la « London Chronicle » s'amuse à faire de Beckford une réincarnation des Barons de la Grande Charte (3).

(1) Que dire de ces fêtes inouïes, ces fêtes telles qu'aucun « gentleman » n'en put offrir avant lui, que dire du grandiose de Fonthill, que dire de ces grands éclats de voix, de ces sorties violentes, de ces attitudes d'acteur tragique qu'on lui prête de toutes parts. Que penser de ces bruits de la ville qui non seulement montrent l'Esquire pourvu, par des liaisons diverses d'une progéniture digne d'un patriarche (et dont le testament du Lord Maire établit la réalité) mais qui donnent l'impression d'un homme tirant vanité de ses batards comme d'un luxe qui ne sied point mal au plus riche marchand de l'Angleterre.

(2) From The London Chronicle June 29, p. 618 c. — ... account of the late Lord Mayor... A clergyman preached at Fonthill... on the following text : « He shall stand before kings and will not be ashamed ».

(3) It is whispered that the citizens of London will « ex more antiquo », move in their next court... to have a commission of 25 Barons of the Realm nominated and appointed in order to have the third and last Remonstrance presented to the throne with effect, in the same

Peut-être William Beckford se considère-t-il bien, en effet, lui-même comme le successeur, l'héritier, le fils spirituel des grands féodaux irréductibles. Son style dans la fameuse « Remonstrance » l'indiquerait assez :

Plaise à Votre Majesté (dit-il au roi en personne)... Les formes de la Constitution comme celles de la Religion ne furent point établies pour la forme seule mais pour les réalités que contient cette forme. Et nous prenons à témoins Dieu et les hommes que, n'étant pas redevables de notre liberté à ces distinctions subtiles qu'inventèrent les détenteurs des offices lucratifs, nous ne nous laisserons point dépouiller de cette liberté par leurs artifices, et que cette liberté ayant été conquise par l'austère courage de nos ancêtres, c'est par le courage de leurs descendants qu'elle sera conservée.

...Et puisque, en vertu du serment fait à Dieu et à vos sujets, le jour de votre couronnement, l'honneur et la justice s'allient pour contraindre Votre Majesté de la façon la plus absolue, à se faire le soutien des lois et des libertés fondamentales de ce Royaume, nous « *vos Remonstrants* », nous nous persuadons que Votre Majesté restaurera la forme constitutionnelle du gouvernement en chassant pour toujours de vos conseils ces ministres néfastes... (etc.) (1).

manner as was practised in the reign of King John and that the Lord Mayor of London will « *ex officio* » be one of the 25 Barons.

The London Chr. June 2, p. 526 c.

The leaders of the opposition have had several conferences within these few days on the subject of a new mode of application for a redress of grievances.

Last Friday the Right Honourable the Lord Layor the 2 Sheriffs... and several others of the Common Council had a long consultation in one of the apartments at the Old Bailey, when officers were placed at each door to keep off every one that should attempt to listen to their conversation.

It has been since reported that the above consultation was relative to a proposed plan for a *Petition to be presented by 25 Barons agreeably it is said, to Magna Charta.*

The London Chr. June, page 531 a.

(1) ... The forms of the Constitution like those of religion were not established for the form's sake but for the substance. And we call God and

William Beckford, héritier des Barons de 1214 ? Pourquoi non ? N'est-il pas par l'argent l'une des puissances de son temps ? Le roi George ne doit-il pas compter avec ce féodal comme jadis le roi Jean avec les féodaux en armes qui firent la Grande Charte ?

Beckford s'est élevé jusque là et cet effort ardent, cette ascèse longue et passionnée va et doit nous apparaître, ici, sous l'un de ses aspects particuliers : celui d'une œuvre familiale, dynastique et pour ainsi dire héréditaire.

William Beckford, ce conquérant de richesse, d'éclat et de puissance, est en effet issu de deux générations de semblables conquérants. En son aïeul Peter Beckford, fils du tailleur de Gloucester s'allume la première flamme ambitieuse ; peu après la conquête de la Jamaïque il quitte l'Angleterre, s'installe dans l'Île encore neuve, et c'est un beau spectacle que de le suivre de page en page dans les « State Papers » matin, soldat, homme politique guerroyant sur mer, se faisant blesser, assistant aux conseils de l'assemblée et se haussant au rang de Lieutenant-Gouverneur, tout en s'enrichissant par le fouet du planteur.

Son fils Peter continue le sillon déjà tracé, et au 3^e degré de la dynastie, William peut reparaître dans la mère patrie, y poursuivre on a vu avec quelle énergie et quelle splendeur, l'épopée de ses pères.

William Beckford parvenu au premier rang de la puissance financière et politique, que manquait-il à l'œuvre

Men to witness that as we do not owe our liberty to those nice and subtle distinctions which... lucrative employments have invented, so neither will we be cheated of it by them, but as it was gained by the stern virtue of our ancestors, by the virtue of their descendants it shall be preserved.... and since your Majesty both in honour and justice is obliged inviolably to preserve the fundamental laws and liberties of this realm, according to the oath made to God and your subjects at your coronation, we your Remonstrants assure ourselves that your Majesty will restore the Constitutional Government... by removing those evil Ministers for ever from your councils.

The Address and Remonstrance of the Lord Mayor Aldermen Common Council and Livery of the City of London...

d'ascension familiale, sinon d'acquérir ne fut-ce que par alliance d'abord, le lustre que donne un titre et la splendeur d'un grand nom.

Or, soit que le sort favorise l'ambition beckfordienne, soit que le fils des heureux colons provoque lui-même les événements, sa sœur Elizabeth devient par mariage, comtesse d'Effingham.

— Veuf et déjà quinquagénaire, mais fameux par son opulence et son activité, le Lord Maire lui-même demande et obtient la main de Lady Maria petite fille du comte d'Abercon Hamilton. D'où pour ses fêtes, sa demeure, sa vie, plus d'éclat (1).

Mais dans cette carrière de succès, nouveau bonheur ! Le Lord Maire dont le mariage avec la bourgeoise Mrs March a été stérile, voit sa deuxième épouse, la patricienne Hamilton donner le jour à un enfant. C'est le premier enfant légitime de l'Esquire de Fonthill. C'est un enfant mâle, un fils, un héritier qui mêle au sang des Beckford, le sang d'une vieille maison d'Écosse, et qui semble né pour réaliser les plus brillants espoirs de la race.

Tel est le sens intime et vrai, la pensée profonde, le désir ardent que nous croyons sentir s'affirmer et vibrer dans la lettre en apparence banale, écrite par l'Esquire au sortir du baptême du nouveau-né. C'est le Comte d'Effingham qui a tenu l'enfant sur les fonds baptismaux, mais il n'a fait

(1) The ball at the Mansion House last Friday night was opened about 9 o'clock by the Duke of Devonshire and the Lady Mayoress... near 5 o'clock on Saturday morning... the whole company departed highly satisfied with the elegance of the entertainment... and the polite behaviour of the Lord Mayor and the Lady Mayoress.

L. Chr. Feb. 10-13. 1770, page 510.

The Ball at the Mansion House was opened on Thursday night about 10 o'clock by the Duke of Devonshire and the Lady Mayoress... the dancing continued till half past four yesterday morning.

L. Chr. March 24. 1770.

The Ball was opened on monday night about 9 o'clock by the Lady Mayoress and Lord Fife. The dancing continued till half past four.

London Chr. April 17-19. 1770.

que représenter le vrai parrain Lord Chatham, que la goutte immobilise à Hayes, et auquel le Lord Maire s'adresse :

« My dear Sir (écrit Beckford le lendemain du baptême de son fils en s'adressant au grand homme)... I consider
 « it the greatest honour to have such a sponsor to my
 « child. He was made a Christian last night and Lord
 « Effingham was your proxy... to W. Pitt. Fonthill Jan. 7.
 « 1760. No endeavours of mine (continue Beckford) shall
 « be wanting (if it please God to spare his life) to instil
 « into his tender mind principles of religion, honour and
 « love of country. It is true these are old fashioned prin-
 « ciples but they are such as you approve of and practise... »

Que Dieu lui prête vie à ce petit William qui vient de naître à Soho et que l'on a déjà transporté dans cette brillante demeure de Fonthill, si neuve encore, qu'on la croirait élevée en palais de bienvenue, en don de joyeux avènement à l'existence, pour l'enfant qui pousse ses premiers cris.

— Que Dieu prête vie à l'héritier de Pierre Beckford Lieutenant-Gouverneur de la Jamaïque, à l'héritier de Pierre Beckford speaker de l'Assemblée, à l'héritier, au fils du premier magistrat de Londres, au fils de Lady Hamilton Abercon.

— Que Dieu lui prête vie à l'enfant que — pour mieux prédestiner sans doute à l'héréditaire labeur de gloire, — le père vient de faire nommer comme lui William Beckford.

A l'image de l'homme illustre qui lui a été choisi pour répondant en face de la Providence et de la vie, qu'il soit un jour Ministre de Sa Majesté Britannique et Comte du Royaume. Qu'il achève de rendre le nom des Beckford, grand et fameux, dans l'histoire de l'Angleterre !

CHAPITRE II

UN ENFANT ROMANTIQUE

TREIZIEME ANNÉE

La personnalité première de l'enfant né sous ces brillants auspices nous échappe, et il faut attendre jusque vers la treizième année pour que les documents nous permettent de l'entrevoir.

Dès lors, il n'est pas de témoignage qui ne montre en William une nature séduisante, originale, nettement hors du commun.

La « London Chronicle » se faisant, selon toute vraisemblance, l'écho d'une opinion assez répandue dans la haute société, le dépeint comme « un enfant PLEIN DE PROMESSE... et d'INTELLIGENCE... (1) ».

Ces termes sont presque littéralement ceux qui s'imposent au fameux écrivain Lord Littleton, intime des Beckford (2).

Le propre parrain de William, le grand ministre Chatham, emploie au sujet de son filleul l'épithète de « *vivid* » si caractéristique de l'enthousiasme et de l'éclat (3).

(1) Born in the year 1760... he is a very promising youth for his years having an uncommon share of understanding.

London Chr. Saturday June 23. 1770.

(2) « ...possessing parts much above the mediocrity and indeed of more than ordinary promise...

Lord Littleton to Mr William Cleaver.

D'après Melville.

(3) « ... my young vivid friend...

Chatham's corresp. IV.290.

En même temps, ce grand connaisseur de la nature humaine démêle que l'ardeur du jeune garçon semble toutefois dirigée vers l'imagination, le rêve, et vers le rêve seulement. En quelques traits pittoresques mais d'une profondeur saisissante, il pénètre l'alchimie de cette âme enfantine et la définit : « *un composé d'air et de feu* »... « *Sujet d'élite un jour j'espère* » insiste le pénétrant observateur précisant son admirable diagnostique « *lorsqu'on l'aura pu doter des éléments de terre et d'eau qui lui manquent* (1) ».

Cet enfant en lequel Pitt ne distingue que de l'air et du feu, c'est bien celui qu'évoque Beckford lui-même lorsque, quelques années plus tard, dans ses lettres de jeunesse, il se plaît à faire revivre des heures encore fraîches en sa mémoire et se décrit épris de solitude, franchissant les collines boisées de Fonthill et se réfugiant, par les beaux jours, loin de tous, au creux des sillons, perdu parmi les hauts froments, l'œil au ciel, peuplant l'espace de ses songes, heureux, nous dit-il, « *dans les bras de l'illusion* (2) ».

(1) Little Beckford was really disappointed at not being in time to see you a good mark for my young vivid friend... HE IS JUST AS MUCH COMPOUNDED OF THE ELEMENTS OF AIR AND FIRE AS HE WAS. A DUE PROPORTION OF TERRESTRIAL SOLIDITY WILL, I TRUST COME AND MAKE HIM PERFECT.

Chatham's corresp. IV. 290.

(2) All through Kent did I doze as usual, now and then I opened my eyes to take an idea or two of the green woody country through which I was passing, then closed them again, TRANSPORTED MYSELF BACK TO MY NATIVE HILLS... thought myself STILL IN MY BELOVED SOLITUDE... HAPPY IN THE ARMS OF ILLUSION...

June 19. 1780. D. W. T.

C'est, dit-il ailleurs, DANS CETTE VALLÉE DE FONTHILL OU J'AI PASSÉ TANT D'HEURES AGRÉABLES, SEUL, LOIN DU MONDE... C'EST LA QUE NAQUIT EN MOI L'AMOUR DU RÊVE (I pursued a deep furrow between two extensive corn fields... Here I lay in peace and sunshine a few happy moments... fancying myself restored to the Valley at Fonthill where I have passed so many happy hours shut out from the world and concealed in the besom of harvests. IT WAS THEN I FIRST GREW SO FOND OF DREAMING.

D. W. T., p. 115. Spa, July 6. 1780.

(Nous désignerons par D. W. T. l'ouvrage *Dreams.. etc.*, voir notre *Bibliogr. Beckford*).

Au physique, une toile nous montre le petit William à cette époque : visage à la fois joli et grave encadré de longs cheveux bouclés, tête légèrement rejetée en arrière permettant aux grands yeux profonds et vifs de se fixer bien loin au-dessus de l'horizon, sur quelque spectacle invisible à tout autre que lui, bras lassé qui retombe et paraît oublier le livre que les doigts retiennent encore, coude qui s'appuie contre une colonne comme pour soutenir le poids du corps peu soucieux de se supporter lui-même — tout indiquant l'attitude d'un être dont l'esprit s'évade en quelque longue rêverie.

Un destin complice vint fournir à cette imagination d'ardent Ariel l'aliment éthéré, l'ambroisie qu'elle réclamait pour entretenir sa flamme.

Il y avait alors à Fonthill une jeune fille, Elizabeth, née du premier lit de cette veuve March que le Lord Maire avait épousée. Bientôt doublement orpheline et à proprement parler absolument étrangère à la famille par le sang, elle vécut néanmoins sous le toit de l'Esquire en enfant de la maison et le petit William fut habitué à la traiter en sœur aînée. Sans doute, eut-elle le don de rendre cette fiction possible, naturelle et agréable, car les lettres de Beckford témoigneront toujours vis-à-vis d'elle, de cet affectueux abandon, de ce penchant aux mystérieuses confidences, comme on en trouve chez un jeune garçon vis-à-vis de l'être féminin — tante ou sœur — qui s'est rendu plus tendre, plus indulgent et pour ainsi dire plus maternel que la mère elle-même.

Or, par une coïncidence assez singulière, Elizabeth March était comme William, une imaginative. Plus tard, mariée et mère de famille, elle ne put résister à la tentation de devenir auteur, et donna le jour à un roman qu'elle fit imprimer et que nous possédons encore (1).

(1) LOUISA — or the Reward of — AN AFFECTIONATE DAUGHTER. A NOVEL in two volumes.

London 1790.

Sous forme de lettres à la Richardson ces deux volumes relatent les

Au temps de Fonthill, le futur bas-bleu apparaît surtout avide de fantastique. Elle s'enthousiasme pour le « Divin Arioste » qu'on lui fait étudier dans le texte, et se plait à ouvrir au garçonnet épris de chimérique les trésors qu'elle puise dans le grand poète italien... Récits d'autant plus attachants que la grande sœur, peut-on croire, n'est pas sans manifester déjà le goût de la construction dramatique qui fera d'elle un romancier, et cette recherche du pathétique qui vibre aujourd'hui avec un charme désuet, dans les pages qu'elle nous a léguées.

Alors les deux enfants se voient montés sur l'hippogriffe. Les flots verts du détroit, la belle France, la chaude Espagne fuient sur les ailes du rapide coursier et voici la lointaine Afrique et le mystère des montagnes d'Arena ; ou, délaissant nos régions inférieures, leur monture audacieuse escalade l'éther et s'envole vers l'astre qui, par les belles nuits, brille, si pur, au-dessus des sombres collines boisées de Fonthill, l'astre qui détint la raison d'Orlando... Longues fêtes de l'imagination, que Beckford rappellera plus tard, comme un doux souvenir :

« Te souviens-tu (écrit-il en 1778 à Elizabeth) quand, il
 « y a pas mal d'années, alors que j'étais encore un bien petit
 « être et que tu étudiais l'italien, fort avidement, te sou-
 « viens-tu COMBIEN SOUVENT TU ME FIS LE RÉCIT des étranges

aventures d'un jeune clergyman et d'une jeune fille dont les cœurs rivalisent de pureté et finissent par se joindre devant l'autel en dépit du poignard assassin qui fait couler le sang du cher fiancé, sans toutefois lui ravir le jour.

Assez plates assurément, mais d'une candeur et d'une droiture qui ne sont pas sans attrait, ces lettres dont voici le ton :

Dearest Louisa, I am thunderstruck with my sister's account of your hasty determination to leave England with your father!... A resolution which if persisted in, will make me the most miserable of mankind!... Let me conjure you to lay aside all thoughts for the present at least of that journey ! for if you persist you will drive me to despair ! Reflect then my dear Louisa!... as you regard the happiness or misery of your

Passionately affectionate,
 Charles Mordaunt.

« aventures, des nobles descriptions et des merveilleuses
« histoires que tu trouvais dans l'Arioste.

« Je suis bien sûr que tu n'a pas OUBLIÉ AVEC QUELLE
« ARDEUR J'ÉCOUTAIS TES RÉCITS et avec quelle ferveur
« je souhaitais pouvoir lire l'original duquel tu tirais d'aussi
« charmants épisodes (1).

Une autre source de merveilleux vint encore jaillir à Fonthill pour abreuver de songe l'âme de l'enfant si ardemment rêveur : ce fut cette Bible du Fantastique oriental que les Anglais appellent Contes Arabes et que nous nommons Mille et une Nuits.

Depuis qu'au début du siècle, M. Galland, secrétaire et interprète du Grand Roi et Professeur des langues arabes et turques au Collège de France, avait, par sa traduction révélé à l'Occident la magie des récits de Schéhérazade, toute l'Europe s'était trouvée d'un coup ensorcelée. Lorsque — on ne sait au juste comment — le petit Beckford les connut à son tour, trois générations de lecteurs avides en avaient déjà repu leurs imaginations, mais quel lecteur pouvait plus fortement que l'enfant de Fonthill ressentir les effets du texte aux vertus haschichéennes ?

Le légendaire Orient apparut au jeune enthousiaste, le surprend, l'éblouit, l'hallucine, peut-on dire sans exagération, car l'on voit soudain, nous dit le précepteur, plein d'inquiétude : « ...DES TABLES ENTIÈRES SE COUVRIR... D'UN MONCEAU DE SPLENDIDES DESSINS ORIENTAUX (2).

(1) Do you not recollect a good many years ago, when I was a very small Animal and when you studied Italian with great avidity how frequently you used to recount to me the strange adventures, pompous Descriptions and Marvellous Histories you found in this author.

You remember I daresay with what Eagerness I listened to your narrations and with what ardour I wished to read the original from which you extracted such charming Episodes.

Geneva. Jan. 19 th, 1778.

W. Beckford to Mrs E. Hervey.

(2) ... that splendid heap of oriental drawings... which filled a large table...

The Rev. John Lettice to the Earl of Chatham.

Fonthill, Dec., 11, 1773.

Le petit William donnait là sa mesure. Les naïves merveilles sorties de son crayon, c'était l'œuvre, riche de poésie, d'un voyageur passionné qui note ses visions lointaines, c'était l'objectivation d'un songe trop intense et trop obsédant pour ne point — de force — prendre place parmi les réalités, c'était toute la féerie musulmane devenue tangible, c'était le débordement d'un flot d'images que ce jeune cerveau, comme une coupe trop pleine, laissait passer par dessus bord, — encore toutes brûlantes des ardeurs de la vie magnifique et cachée de l'esprit, seule vie que connût alors l'enfant immatériel, l'enfant d'AIR et de FEU.

Quels hasards, ou quelles secrètes lois de l'Esprit permettaient à l'hippogriffe de l'Arioste et à la subtile cassolette du magicien arabe d'emporter si loin de toute réalité humaine l'héritier d'une race d'intrépides réalisateurs, le fils de ce « capitaine Beckford », si habile à capter les vents propices de la fortune ?

Quelle pouvait être la source première de ce flot du rêve ? Quel cours allait-il suivre ?

LES SOURCES PROFONDES DU REVE ENFANTIN

I. — Le face à face avec l'au-delà

Le printemps de l'année de 1770 trouve le Lord Maire en pleine activité : séances au Parlement, séances au Conseil des Aldermen, séances au Tribunal de la Cité, festins, conciliabules secrets avec les grands leaders, pétitions au Roi, se succèdent sans interruption. Tension de forces excessive, dangereuse sans doute chez un homme point jeune et qui s'est largement dépensé à la fois dans le travail et dans le plaisir.

Au mois de janvier précédent, ayant pris froid (1) à la Chambre des Communes, il a déjà dû interrompre toute activité (2), durant plusieurs semaines (3).

Dans les premiers jours de juin, un dimanche au soir, venant de Fonthill, il arrive à Londres malade ; le lundi la fièvre l'empêche d'aller à Guildhall (4) (5), on le saigne, mais la fièvre augmente ; il s'alite et le mardi on commence à éprouver les plus grandes craintes, lorsqu'une nouvelle saignée le tire d'affaire (6). Le mercredi, les médecins le déclarent hors de danger, et lui, plein d'énergie envisage aussitôt contre la camarilla du roi, une nouvelle croisade (7).

Quelques jours plus tard, cependant, la fièvre reparait, « fièvre putride » dit la « Chronique ». Le Lundi 18 au matin,

(1) ...On account of the Lord Mayor's indisposition, the new Alderman and the Court were not entertained at the Mansion House...

L. Chr. 1770. Jan. 9. 11 p. 35a.

(2) The Lord Mayor continues very ill of a violent cold, caught on Tuesday night last at the Parliament House...

Jan. 13-16 (P. 56 c) L. Chr.

(3) ...Yesterday His Lordship sat at the Mansion House for the first time since his last indisposition.

Lond. Chr. 1770. Feb. 1-3, p. 114.

(4) ...The Lord Mayor came to town on Sunday from Fonthill...

L. Chr. 1770. June, 12. p. 560.

(5) Yesterday a Court of Alderman was held at Guildhall... The Lord Maire could not attend, being greatly indisposed at his house in Soho-Square... His Lordship's disorder is a violent cold and fever with which he was seized on Monday and immediately let blood but his disorder is so much increased that he was yesterday confined to his bed.

L. Chr. 1770. June 12-14, p. 562 c.

(6) The physicians who attend the Lord Mayor having ordered him to be cupped, etc., on Tuesday night, his fever was somewhat abated yesterday morning and in the afternoon His Lordship was thought out of danger...

L. Chr. 1770. Thursday June 14.

(7) We hear that as soon as the patriotic Lord Mayor is sufficiently recovered... to attend public business, he will issue precepts for another Common-Hall to be held for the consideration of further measures towards procuring a redress of grievances.

L. Chr. 1770. June 16-19. 578.

le malade est pris de « convulsions dans la tête ». Bientôt abandonné des médecins, il a vraiment cette fois reçu le coup fatal et le jeudi 21 à cinq heures du matin, le maître de la demeure familiale de Fonthill n'est plus ! (1-2)

Deuil privé, mais qui apparaît escorté et magnifié par les multiples formes de l'émotion publique.

L'Elégie, l'oraison funèbre, la satire (3-4-5), mêlent leurs voix comme pour répéter de toutes parts et en tous styles : « Le grand homme de la Cité n'est plus ! »

Faisant allusion à l'attitude du Lord Maire envers le roi, un versificateur raille le défunt (3) : « *Cette fois Beckford tu t'es mesuré avec un souverain qui ne reçoit pas de remontrances !* »

Un autre, par jeu de mots sur le verbe « *lie* » lui dit à la fois : « Tu fais le hableur et te voilà jeté bas (4) ! »

(1) Yesterday morning, the Right Honorable the Lord Mayor was seized with convulsions in his head and given over his physicians. It is reported that he died last night about 11 o'clock, at his house in Soho-Square.

L. Chr. 1770. Thursday June 21, p. 584.

(2) This morning at 5 o'clock died at his house in Soho-Square, greatly lamented, the Right Honorable William Beckford Lord Mayor of th's City.

L. Chr. 1770. Thursday June 21. Postscript

(3) On the late Lord Mayor.

« Princes and Kings (cried Beckford) I defy »

« Ha ! (said the King of Terrors) there you lie. »

L. Chr. 1770. July 12-14, p. 41.

(4) Beckford (cried Death) your debt to Nature's due.

Beckford *petition'd*, but it would not do.

And even ventured to *remonstrate* too

Beckford (the king of Terrors cries) you die

You have your *Answer*, Sir — *make no Reply*

Antiloehus

L. Chr. 1770. July 12-14.

✓ (5) Voir « Humorous Will of the late Right Honorable William Beckford, Esq. ».

L. Chr. July 26. 1770.

May.

3

Le terrible Walpole dont la haine ne désarme pas (1) prétend se garder de sortir vêtu de noir, crainte d'être confondu avec les partisans du Lord Maire parmi lesquels règne en effet l'affliction.

Ami du partisan de la liberté, un jeune poète bientôt immortel, Chatterton, se lamente :

- « Pleurez, Pleurez, Citoyens de l'Angleterre ! Pleurez, joignez vos larmes,
 « Mais que le vénal, que l'esclave titré soit banni de ce deuil.
 « C'est l'honnête affliction qui, de Beckford, doit seule escorter la dépouille.
 « Et la tombe du Patriote, ne veut, pour l'honorer, que la douleur des Patriotes.
 « Il est venu, pour une céleste mission de LIBERTÉ, il est venu
 « Et noblement, au service du pays, il est mort.
 « Sculpture, que la gratitude t'anime
 « Fais revivre sa gloire et sa valeur
 « Et dis aux âges futurs l'exemple qu'il leur lègue... (2)

Lord Chatham, tout infirme, accourt et, dit la « Chro-

(1) Horace Walpole to George Montagu (Straswberry Hill June 29, 1770).

It would be extremely inconvenient to my indolence to be dressed up in weepers and hatbands by 6 o'clock in the morning and lest I should be taken for chief mourner going to Beckford's Funeral, I trust you will be charitable enough to give me a bed at Atterbury for the night.

(2) An Elegy on the much lamented DEATH of William BECKFORD, Esq. Late Lord-Mayor of and Representative in Parliament for the City of London. (M. D. C. C. L. X. X.)

1. Weep on, ye Britons — give your gen'ral Tear
 But hence ye Venal — Hence each titled Slave.
 An honest Pang should wait on Beckford's Bier
 And Patriot Anguish, mark the Patriot's grave.

III. — He came, Heav'n fraught with Liberty ! he came
 And nobly in his Country's service died

VI. — Thou breathing sculpture celebrate his Fame
 And give his Laurel everlasting Bloom
 Record his worth while Gratitude has Name
 And teach succeeding Ages from his Tomb.

Le poème complet ne comporte pas moins de 28 de ces quatrains.

nique », trouvant sans vie son compagnon de luttés, ne peut retenir ses larmes (1).

On voit Wilkes vaquer à ses affaires en grand deuil (2) et, (d'où l'acrimonieuse remarque de Walpole) bien d'autres l'imitent dans la Cité (3-4).

On ne se contente point de porter du crêpe, on habille les cloches pour leur faire sonner le glas (5), on tend les églises de noir (6) ; certaines, en signe de gratitude portent la devise « *Amicum Populi munerabit Deus* », d'autres arborent un écusson de deuil identique à celui qui a célébré la mort des ducs de Cumberland et de York (7).

(1) Thursday, Lord Chatham came to town from Hayes in consequence of a message sent him of the death of the Lord Mayor to whose house he went and absolutely shed tears over his late worthy friend.

L. Chr. 1770. Sat. June 23.

(2) Yesterday at noon, Mr Alderman Wilkes dressed in deep mourning paid a visit to the new Lord Mayor at the Mansion House...

L. Chr. 1770. July 30, p. 6.

(3) We are informed that all the patriotic Aldermen and Common-Council men have resolved to go into deep mourning for his Lordship.

L. Chr. 1770. June 21, p. 584.

(4) Mr Scott known by the name of the Patriot Newsman has put himself into deep mourning on account of the death of the late Lord Mayor...

L. Chr. 1770. July 7, p. 24.

(5) Letters from Kendal in Westmoreland mention that, on receiving the account of the death of the Lord Mayor some of the inhabitants by publick subscription ordered the bells to be muffled and to toll the whole day.

L. Chr. 1770. June 29.

(6) A meeting was held yesterday of the inhabitants of the ward of Billingsgate when they agreed that all the churches in that ward should hung in mourning next Sunday on account of the death of the late Lord Mayor and Alderman of that ward.

L. Chr. 1770. June 29.

(7) All the churches in the late Lord Mayor's own ward, viz. St. Margaret, St George's... were on Sunday last hung in mourning ornamented with Escutcheons with the motto « *Amicum Populi munerabit Deus* ». Bishopsgate, Wallbrook, St Anthonin's and many other churches were also hung in mourning with a single escutcheon on the pulpit cloth in the same manner as they were on the deaths of the Dukes of Cumberland and York.

L. Chr. 1770. July 30, p. 6.

On décide enfin d'honorer la mémoire du grand citoyen par une stèle placée dans le sanctuaire de la cité : la noble cathédrale Saint-Paul (1), tandis qu'une statue érigée dans la cour des shériffs, rappellera aux futurs magistrats la fierté du tribun devant l'arbitraire (2).

— Dans la maison de Soho où la mort l'a saisi, le défunt repose sur un lit d'apparat (3) devant lequel Pitt, Wilkes, les Echevins, le Parlement, tout Londres vient s'incliner. Sur la rivièrre de Wapping, un navire — poupe et proue pour la circonstance peintes en noir — dresse une enseigne également noire, c'est le « William Beckford » arrivé en février de la Jamaïque et qui, lui aussi, adresse au « merchant », un ultime salut. (4)

Puis, le jeudi matin, c'est, en grande pompe, le retour à Fonthill (5) : richement décoré de tentures et d'écussons, le corbillard, escorté de piqueurs et de laquais, se met en marche, tiré par six chevaux à la tête empanachée ; six

(1) We are informed that a motion will be made at the next Court of Common Council for a monument to be erected in St Paul's cathedral to the memory of the late Lord Mayor.

L. Chr. 1170. June 26, p. 608.

(2) It is said the statue intended to be erected to the memory of the late Lord Mayor will be of white marble; that his Lordship is to be represented in the same position in which he addressed his Majesty, the speech his Lordship made is to be engraved on a tablet of black marble and the letters to be gilt and this statue is to be fixed on the Sheriffs' Court.

Lond. Chr. 1770. July 5, p. 14.

(3) Last night, the late Lord Mayor laid in state at his house in Soho-Square...

Lond. Chr. 1770. June, 28 p. 614.

(4) A Jamaica ship called the William Beckford... now lies in the river of Wapping which besides having a black ensign is painted black at head and stern.

Lond. Chr. 1770. June 30, p. 624.

(5) This night, the remains of the late Right Honourable Lord Mayor will be interred at Fonthill whither they were carried from his house in Soho-Square on Thursday morning in a great funeral pomp. This evening a dumb peal will be rung on Bow bells, Cheapside, on the occasion.

L. Chr. 1770. June 30, p. 624.

chevaux traînent aussi les trois carrosses de deuil qui suivent le char funèbre (1).

De Londres jusqu'au domaine de Wiltshire, où l'Esquire a voulu reposer, la route est longue ; le jeudi passe entier, et le soir du vendredi, le cortège dans lequel on devine la veuve et le petit William, n'atteint encore que Salisbury où l'on fait halte à l'hôtel de l'Antilope dont l'une des salles se transforme en chapelle ardente. Nouvelle veillée funèbre, puis le lendemain samedi, voisins et fermiers de Fonthill étant venus pour suivre le convoi, l'on repart, et, le soir, tandis que, par ordre de la Cité, les fameuses cloches de Bow (Bow Bells) (2) font retentir au cœur de Londres l'écho du glas de Fonthill, le père du petit William descend enfin dans son caveau.

L'enfant « *d'une intelligence hors du commun* » (3) avait alors 10 ans, âge où les âmes délicates sont ouvertes aux réflexions d'une profondeur insoupçonnée, aux grands troubles intérieurs.

Le spectacle de cette pompe, des adieux à la vie suivant si brusquement tout l'éclat de la vie elle-même, était de nature à produire chez lui un de ces étonnements sans limite, une de ces commotions dont la portée est souvent

(1) Extract of a letter from Salisbury. July 2.

« Friday evening, the corpse of the late Lord Mayor of London arrived here in a herse and six, decorated with plumes and richly hung with escutcheons, etc., which was followed by three mourning coaches and six, attended by out-riders, servants, etc., and the same evening was laid in state at the Antelope inn, in a room hung with black cloth for that purpose ; and the next morning between eight and nine o'clock, was moved to Fonthill in order to be privately interred in the family vault.

The same day forty five of his tenants from Fonthill and the neighbourhood, in respect to his memory came here to meet his corpse and to attend it to the grave. Lond. Chr. 1770. July 30, p. 8.

(2) Voir note 5, p. 36.

(3) He is a very promising youth for his years having an uncommon share of understanding.

London Chronicle. Saturday. June 23. 1770.

Cette remarque est faite au moment précis de la mort du Lord-Maire.

incalculable, quand la vie ne vient pas apporter une prompte diversion.

Nulle diversion de ce genre n'exista pour William. Privée de son époux, la douairière de Fonthill se refuse à se laisser encore arracher le fils unique qui va se trouver le seul objet de sa tendresse, et, triomphant des obstacles que dressaient les dispositions testamentaires, elle demande et obtient que le petit William soit élevé sous ses yeux à l'exclusion de toute école, de toute université.

Hormis quelques incursions dans le vaste monde environnant, à Londres où revit la gloire du disparu, à Bath chez l'oncle Hamilton, brave homme qui radote un peu en surveillant ses jardiniers (1), chez la douairière d'Effingham, sa tante, veuve aussi, à Burton Pynsent chez Lord Chatham, tous les jours plus impotent, voilà donc l'enfant confiné à Fonthill.

Au sein du domaine immense entouré de ses prairies et de ses bois, où de nos jours encore tout bruit vient mourir, qu'elle dut paraître muette la demeure abandonnée par l'Esquire !

Quel silence depuis le printemps de 1770, pouvait l'envelopper ! Beckford lui-même nous le fait sentir dans une expression dont le charme d'allitération spontanée ne saurait guère se traduire : *THE PEACEFUL PALACE*.

« *Peaceful Palace* », c'est à l'harmonie en même temps qu'au sens du mot qu'il faut demander de nous restituer le spectacle et l'atmosphère du lieu. Hall égyptien aux grands piliers, salle de l'orgue, galeries de tableaux, grand salon où siège toujours sur le même panneau le portrait du maître,

(1) He often visited the Earl of Chatham when a boy at Burton Pynsent...(C. Redding.)

W. Beckford to Lady Hamilton.

Fonthill, July 14, 1781.

My mother urges me without ceasing to visit our holy uncle at Bath, the everlasting C (harles) H (amilton) who, it seems, is building a house to his garden and adding peach house to grape house and pinery to pinery...

lac limpide, allées du parc si magnifiquement paisibles, tout n'est-il pas recueilli et comme absorbé dans les souvenirs d'un passé que rien ne chasse ?

Dans les lettres de jeunesse que nous laissera Beckford, le « Peaceful Palace » reste évocateur de longues songeries sur le terrible mystère qui clôt les vies humaines. L'heure grave peut se faire déjà lointaine, elle est présente encore :

« Le crépuscule du soir approche, (écrit-il en 1778) et, « dans la plaine, *en face de la maison que mon père fit bâtir*, « *je songe...* Si ma vue était frappée par de brillants « équipages traversant la cour à grand bruit, si des éclats « de rire heurtaient mes oreilles, ne fuirais-je point dans « les bois pour y chercher la consolation et m'ensevelir « dans leur ombre ? (1)

C'est en effet avec le crépuscule que le mystère latent devait se faire plus sensible, plus palpable, dans la demeure solitaire et l'on verra le jeune homme en voyage, se reposant dans la paix exquise d'un jardin des bords du Rhin, s'évader soudain dans le passé. La vue des teintes du jour qui s'effacent parmi la verdure a suffi à ressusciter le souvenir des méditations dans lesquelles il s'enfonçait à Fonthill à la tombée du soir.

« ...Je me trouvais... au milieu d'orangers et de citronniers « en pleine floraison et qui exhalaient un parfum délicieux... « hors le vol léger des papillons du soir et le ruissellement « des sources, nul bruit ne troublait le silence... JE ME « REMÉMORAIS LES SINGULIERS ÉVÉNEMENTS DE MON EN-

(1) The Dusk approaches. I am musing on the Plain before the House which my Father reared. No cheerful illuminations appear in the Windows, no sounds of Musick issue from the Porticos, no gay Revellers rove carelessly along the Colonades ; but all is dark, silent and abandoned. Such Circumstances suit the present tone of my mind. Did I behold a number of brilliant Equipages rattling across the lawn, or hear the confused buzz of animated Conversation, or were a peal of laughter to reach my Ears or were they assaulted by shouts of hilarity and Joy, should I not fly to the woods for consolation and bury myself in their gloom to enjoy solitude in security ?

Fonthill, dec. 4. 1778.

« FANCE... ALORS, TOURNANT MES RÉFLEXIONS VERS L'AVENIR, MON CŒUR BATAIT A LA PENSÉE DE CE VOILE MYSTÉRIeux QUI NOUS CACHE DEMAIN... (1)

Les années, de fort longues années passeront et chez Beckford vieillard apparaîtra la trace indélébile de cette précoce hantise. Gregory le montre à 82 ans « ...arrêtant son cheval devant la villa qui fut celle de son père à Soho POUR S'ENSEVELIR DANS SES PENSÉES ET SANS DOUTE DANS LE SOUVENIR DES ANNÉES LOINTAINES. » (2).

Dominé par l'ombre de celui qui sommeille en cette terre même de Fonthill, le « Peaceful Palace » fut donc pour le fils du Lord Maire, un lieu et une école de mélancolie et de songe. Il y reste, nous dira-t-il, « assis... *durant des heures à écouter... le vent qui passe, la cascade qui bruit dans le lointain* » (3).

Dans le cirque des collines boisées, l'enfant semblait enfermé dans une sphère de contemplation, séparé de l'univers par la vertu de quelque pouvoir subtil, de quelque

(1) ...I was the only human being in the misty extent of the gardens, and was happier in my solitude than I can describe. No noise disturbed its silence, except the flutter of moths and trickling of fountains. These undecided sounds, corresponding with the dimness and haze of the scenery threw me into a pensive state of mind, neither gay nor dismal. I recapitulated the wayward adventures of my childhood, and traced back each moment of a period, which had seen me happy. Then, turning my thoughts towards future days, my heart beat at the idea of that awful veil which covers the time to come. One moment, 'twas the brightest hope that glittered behind it ; the next, a series of melancholy images...

July, 10 th. 1780. D. W. T. p. 124.

(2) L'anecdote est rapportée par Gregory qui semble bien dans le vrai : After he had entered his eighty-second year he was watched by a friend who saw him riding through Hyde Park, along the Edgware Road as far as the West End, pull up his horse near the rural spot opposite the entrance to what was once his father's villa, and appeared lost in thought — in association, perhaps, with by-gone years.

W. Gregory .The Beckford Family. P. 166.

(3) I sit for hours listening to the. Murmurs of Night, ...and the distant Waterfall.

Font. Feb. 6. 1780.

invincible force occulte, que lui-même, sans doute, perçut à demi, bien des fois, et dont, un peu plus tard, il eut par un soir d'hiver comme la poétique vision.

« Je traversai (dit-il) le Hall Egyptien guidé par les rayons
« de la lune qui pénétraient à travers les arches et je sortis
« par le portail du midi. La neige en fondant au voisinage
« du pavé qui entoure la demeure avait laissé... un cercle
« de verdure au delà duquel tout était blancheur... une
« brume grise s'élevant des eaux... semblait entourer de
« toutes parts le PEACEFUL PALACE... et je pouvais presque
« me croire ENTOURÉ DE QUELQUES BARRIÈRE MYSTÉRIEUSE
« QUE NUL PROFANE NE POUVAIT FRANCHIR... (1)

Sur bien des âmes cet enchantement de la voix du Passé et de l'Inconnu parmi les silences de la solitude fût resté sans effet ; sur d'autres peut-être eût-il au contraire déterminé une âpre curiosité du monde extérieur, un ardent désir de vie réelle et sonore.

William, lui, semble bien avoir connu le besoin de ne pas entièrement s'enliser dans la mélancolie du château endormi, il assouvait une certaine soif de se dégager par instants de la tristesse de cette sorte de chapelle du souvenir, mais ce fut sans briser le cercle de brume spirituelle, ce fut sans mettre pied sur la terre ferme des réalités, ce fut, comme on le sait, par cette fuite à tire d'ailes qui l'emporta en pleine féerie : celle de l'Arioste ou des Mille et Une Nuits.

(1) ...I went out at the Southern Portal. The dissolution of the snow next the pavement had left... a circle of verdure beyond which all was whiteness ... and a grey mist rising from the waters... seemed to enclose the Peaceful Palace on every side... thro' the medium of these Vapours the moon cast a dim blueish light just sufficient to discover the surrounding Woods changed into Groves of Coral. I was so charmed with the novelty of the prospect... that I walked to and fro on the the platform... fancying the fictions of Romance realised and almost imagining myself surrounded by some wondrous misty barrier no prophane could penetrate.

W. Beckford to Alex. Cozens Fonthill 9 at night Dec 24 th. 1779.

II. — L'hérédité

A cet attrait du mystère — sombre ou brillant — l'enfant semble être livré, non seulement par son âge, sensible à toute les terreurs comme à toutes les séductions de l'Inconnu, mais par des dispositions naturelles et profondes. Sa mère, lady Hamilton, lui a transmis de ce sang d'Ecosse que l'on sait fort enclin à la légende et au fantastique. Elle a notamment fait de lui un descendant du fameux comte Antoine Hamilton si riche de compréhension, si ouvert à l'influence d'une littérature momentanément supérieure à celle de son pays, que l'exil le naturalise écrivain français, un des meilleurs parmi les plus délicatement spirituels, — immortalisé à la fois comme chroniqueur par les mémoires de Grammont et comme conteur par un petit recueil où la féerie du Moyen Age, celle de Shakespeare et celle des Mille et Une Nuits s'unissent au badinage à la Marivaux avec un bonheur d'expression et un charme qui n'ont jamais pu être égalés.

C'est peut-être un peu de ce capricieux génie du créateur de « Fleur d'Epine » et de la sorcière « Dentillon » qui revit, qui s'exalte même, chez l'enfant de Fonhill lorsque, blotti dans les moissons, il laisse, ainsi qu'il l'a dit, son âme aérienne comme le vent qui fait onduler les blés, s'abandonner à la « *chère illusion* ».

Quant à cette extraordinaire ardeur, cette passion toute enfantine, mais toute brûlante avec laquelle William se jette dans le rêve, elle semble, comme le goût même du fantastique, partie inhérente de son être, et plonger elle aussi ses racines dans les couches profondes de l'hérédité.

Peter Beckford, l'ancêtre qui s'établit dans l'île et fonde la grandeur de la famille, est une nature fougueuse. En

1691 Lord Inchiquin, le gouverneur, le craint fort et le considère comme « *un incendiaire* » (1).

Les archives coloniales de 1698 relatent à plusieurs reprises le cas d'un certain Samuel Lewis qui, à bord d'un vaisseau de Sa Majesté Britannique, a été « *poignardé de façon inhumaine et barbare...* » (2) Or, cette grave affaire est apaisée par Peter Beckford, maintenant élevé au rang de Lieutenant Gouverneur, car l'auteur de l'attentat n'est autre que « Peter Beckford Junior » son propre fils qui, dans une querelle s'est emporté jusqu'au crime.

Ayant pour père ce Peter Beckford aux terribles colères, William Beckford le Lord Maire, se montrera lui aussi, et au premier chef, un impétueux.

« *La Course Parlementaire, où les Jockeys de la Cité* » estampe qui retrace, en style humoristique, les luttes électorales de 1754 auxquelles Beckford prend part, fait vivement ressortir l'ardente spontanéité qui caractérise le châtelain de Fonthill. Tandis qu'elle montre l'un des rivaux, s'avancant sur le « *Steady* », — un cheval qui ne s'emballe pas — elle donne au contraire, pour monture, à Beckford (avec un jeu de mots sur son prénom de William) le « *will o' the wisp* » « FEU FOLLET » (3).

Voyez, ajoute le commentaire — prose et vers mêlés — dont, selon la mode du temps, la caricature s'accompagne. Voyez donc Feu Follet ! Dieu ! quelle allure ! Il va rattr-

(1) Voir CALENDAR OF STATE PAPERS. 1691. Aug. 12. N° 1698. page 523. N° 1699, p. 524. Nov. 7. N° 1882, p. 565. Année 1692. March 14. Passages très intéressants, trop longs pour être reproduits ici.

(2) CALENDAR OF STATE PAPERS. Année 1698.

M. Samuel Lewis STABBED in an inhuman and barbarous way by M. Peter Beckford junior... the Receiver general. N° 303, p. 59 et suiv.

(3) THE P-N-T-R-Y RACE OR THE CITY JOCKIES

« The Race is the contest for the Representation of the City of London which happened at the Election of April 1754.

First rides Sir John Barnard mounted on the Steady... Then Mr Beckford on Will o' ye wisp...

British Museum Print Dep. 2034 e (3268).

per... Sir C..... *Ce Feu Follet, quel nerf !* s'exclame un badaud (1).

Les contemporains sont unanimes à traduire, chacun à sa manière, la même impression. *Ce n'est pas à la douce brise* que je comparerai Beckford, dit Horace Walpole qui, ailleurs, et sans périphrase cette fois, fait allusion à *la violence de Beckford* (2).

Que les débats de la noble assemblée, dont Beckford fait partie, le touchent d'un peu trop près, qu'en particulier il soit question des colonies, et Feu Follet en vérité, ne ressemble pas à la douce brise. « *Il laisse échapper* » dit la « Chronique de Londres » *certaines expressions qui font naître des sourires* (3) et d'aventure, il met son adversaire en déroute par l'emploi de vocables rappelant un peu trop les traditions de franc et gras parler de ce quartier

(1) « O shade of Durfey grant me Vit.

To sing these Jockies of the City
Who want in P-ment to get.

Doodle Doodle do.

O ! see how he spins there Will of the Wisp !
He'll distance Miss Canning and Sir C-p'
And all the Broomstuffs of the gipsej.

Doodle Doodle do.

Two riders in the distance comment on the race. One says « Little Driver pushes hard ». The other remarks « Will of the Wisp has blood in him ! » (*Id.*).

(2) « Beckford (whom I certainly did not mean by the GENTLE gale) « touched on Draper's letters about the Manilla money ».

H. Walpole to the Earl of Hertford
Arlington street Jan. 10. 1765.

Beckford's violence... (H. W. to the Hon. Henry Seymour Conway.
Strawberry Hill. Friday. July 7. 1769.

(3) The State of the colonies came under consideration on Tuesday and very warm debates ensued, much altercation and great variety of sentiment ...The L-d M-r was very warm and in the heat of debate dropped some expressions that gave occasion to those who differed from him to smile. « Aye, Aye, Says he, you may laugh, but I tell you... etc.

The London Chronicle. May 10. 1770.

de Billingsgate dont l'Honorable est en effet représentant au sein de la Chambre (1).

Le temps va-t-il peu à peu modérer l'irascible tribun ? Nullement. Jusque dans la dernière année de son activité politique et de sa vie, le Lord Maire méritera encore de recevoir d'un auteur satirique le surnom de « *William Hurricane* » : L'Ouragan ! La Tornade ! (2)

Les Beckford avaient donc légué à William la faculté d'orage, le feu de toutes les passions ; le sang des Hamilton avait penché cette fougue vers l'immatériel ; le souffle de la mort, le recueillement d'un cadre provincial, l'influence romanesque de la jeune Elizabeth, tout à Fonthill, avait conspiré à rendre plus invinciblement aérien l'enfant igné. Qu'en ses fêtes spirituelles, le petit solitaire ait trouvé dans la fantasmagorie exotique une particulière délectation, c'est peut être encore le legs des forces ancestrales qui le voulut ainsi.

Dès le milieu du xvii^e siècle les Beckford, on l'a vu, se fixent sous le ciel ardent de la Jamaïque. La satire (3) se plait à peindre le Lord Maire EN SES TEINTES NATURELLES « TEINTES JAMAÏQUES » « VIF ÉMAIL » « DORÉ PAR LE SOLEIL » « COULEUR BRONZE TARTARÉEN » (4). Descendant de deux

(1) « We had a very remarkable day on Wednesday in the House of Commons... Beckford fell foul on the Dismission and dropped some Words on... Charles replied on American Affairs... Beckford in his boisterous, Indian style told Charles that on a single idea he had poured forth a *diarrhæa* of words. He could not stand it and in two minutes fairly stole out of the House.

H. W. to the Earl of Hertford Arlington Street. Jan. 27. 1765.

(2) ...I told you in my last how... Will Hurricane, Turner the Carrier and others vent to the Admiral with a Petition... One runs up to Will Hurricane. « My dear Will (says he)... etc.

A letter from Ralph Bowline on Board the Britannia... The Lond. Chr. March 24-27. 1770.

(3) To the Printer,

— Sir, ...let us suppose that the present Creolian M-y-r of a certain great city had received a letter...

Lond. Chr. March 20-22. 1770.

(4) To the Printer,

— As the patriotic corporation of London (and in particular the

générations qui ont vécu dans l'île ensoleillée, Beckford est, assurément, comme le dit la « Chronique », un créole : « The CREOLIAN LORD MAYOR » ; (1) (2) durant toute sa jeunesse, il a, comme ses pères, respiré l'ardente atmosphère des tropiques. Comme eux, il a contemplé « *ces spectacles incomparablement grandioses par lesquels la Jamaïque frappe les regards dès l'abord* »... « *Montagnes énormes qui semblent se superposer en amphithéâtre et dont les plus voisines se couvrent d'un feuillage aussi touffu qu'éclatant de fraîcheur, parure merveilleuse qui, du sommet des monts, s'étend jusqu'au bord même des flots marins...* » (3)

Creolian L... Mayor) abhor the very idea of slavery... (id. March 24-27 1770).

(1) ...Then would I cry out like Corregio, I too am a Painter

Then should Creolian B...d, like himself
Start from the Canvass in his Native Hues
The Bronze Tartarean, and Jamaica Tint
Sun-Burnt and deep enamell'd

A letter from a Right Hon. Person... etc.
(Attribuée au Rev. Philip Francis)

(2) Beckford in his boisterous Indian style told...

H. Walpole to the Earl of Hertford Jan. 27. 1765.

(3) The first appearance of Jamaica presents one of the most grand and lively scenes that the creating hand of Nature can possibly exhibit : mountains of an immense height seem to crush those that are below them ; and these are adorned with a foliage as thick as vivid and no less vivid than continual. The hills from their summits to the very borders of the sea are fringed with trees and shrubs of a beautiful shape and undecaying verdure...

(A descriptive account... I page 7)

Ces lignes sont d'un « William Beckford », propriétaire à la Jamaïque et cousin du jeune héritier de Fonthill son homonyme. Leurs deux âmes ne seront sans doute point étrangères, et la psychologie de l'un pourra présenter d'instructives analogies avec celle de l'autre.

Or, ce William Beckford, planteur d'abord, ayant fait de mauvaises affaires et se trouvant en Angleterre dans une situation, nous conte-t-il, triste et humiliante, sent en lui s'éveiller un « longing » une sorte de mal du pays pour cette île lointaine dans laquelle il a grandi et qui est devenue pour lui, comme pour les siens, une véritable terre maternelle. C'est pour tenter de guérir ou d'apaiser sa mélancolie que l'idée lui vient de décrire le sol aimé, et, dans une tâche où l'un des Beckford des précédentes générations se fût sans doute montré dominé par des

Avec le char plein des cannes fraîches qu'on ramène au bouilloir, il a suivi la route sinueuse, marquée... « *ici par la solitude, là par le bruit de la rivière qui s'écoule, par la magnificence de la montagne et du roc, par le mugissement du torrent formidable, par la chute des pesantes cataractes, enfin, quand se découvre l'horizon sublime : par l'océan sans limite dont les vagues fouettent la côte...* » (1)

...« *La courbe majestueuse de la baie de Port-Royal, les voiliers, la silhouette « romantique » de la ville qui donne son nom au lieu et dont les maisons se disséminent de-ci de-là, enfin les Monts Bleus se dressant couverts d'une brume de saphir et perdant leur sommet dans les nuages...* » (2)

soucis économiques, agricoles ou militaires, lui, nous prévient dès le titre que *son point de vue est surtout pittoresque.*

A DESCRIPTIVE ACCOUNT OF THE ISLAND OF JAMAÏCA

with

Remarks upon the cultivation of the Sugar-Cane
throughout the different seasons of the year
and chiefly considered in a Picturesque Point of View.

London

M. DCC. XC.

Le mot « *romantick* » revient spontanément et sans cesse dans les pages de ce livre en effet profondément romantique. Chez l'auteur — comme chez l'enfant de Fonthill épris de merveilleux arabe — l'imagination et la sensibilité priment, et c'est en un style dont l'émotion et la couleur font oublier les défauts, qu'ils se complaît à peindre les *spectacles incomparablement grandioses* de l'île, et ces sites dont le *romantisme effroyable* touche souvent à ce « Sublime dans la Terreur » cher au XVIII^e siècle finissant : « ...the road... is most horribly romantic and partakes very much of the Sublime of Nature... », etc. (P. 27).

(1) While the wains are carrying down the produce to the barguadier, it may easily be imagined how many situations they must pass, that are beautiful from retirement, delightful from the lapse of rivers and the windings of the roads, magnificent from mountains and from rocks, tremendous from the roaring of torrents and the headlong fall of cataracts or sublime from the extremities of distance, the washings of the surge and the interminable confines of the Ocean.

A Descriptive Account... I. 113.

(2) The majestic sweep and beautiful curve of the Bay of Port-Royal, the numerous sails... the romantic projection of the town that gives it name, the dotted houses... and above... the towering grandeur of the

« le cotonnier géant orné de racines adventives qui retombent
 « en franges et de plantes parasites qui l'enlacent ; le chou de
 « montagne arborescent, superbe, agitant ses feuilles dont le
 « bruissement accompagne le murmure des vents ; le mango
 « qui montre ses racines aux formes étranges ; le palmier, le
 « cocotier, le plantin, le tamarin, l'oranger, le bambou au
 « mobile panache, l'étrange épine de Jérusalem, l'oléander,
 « riche et touffu ; la rose d'Afrique, l'éclatant cordium pourpre,
 « les verdoyants bosquets de jasmin, les vignes de Grenade,
 « les grappes délicates du lilas, les feuilles argentées et so-
 « yeuses du portlandia, une infinité d'autres fruits et d'autres
 « végétaux de plus petite taille composant une gamme de
 « couleurs qu'aucune région, sans doute, ne peut sur-
 « passer... » (1)

Telle est décrite par un Beckford la vision des lieux où, pendant un siècle environ, vécurent les Beckford, vision qui, du Lord Maire, put se transmettre à son fils, indistincte assurément, insoupçonnable, cachée en la profondeur de

Blue Mountains which are covered with a sapphire haze and which appear to lose their summits in the clouds... he who can view this romantic variety without preserving a record of it in his mind must be deemed a frigid observer indeed...

A Descriptive Account... I. 21.

(1) The timber-trees in the mountains are large and lofty and the cotton trees in particular... are of a very... magnificent growth and rendered strikingly picturesque by the numberless withes that depend from branch to branch and by the variety of creeping... plants... which attach themselves to the trunks and extremities...

A descript.. I. 10.

The aspiring cabbage-trees arise in pride of vegetation and shake their leaves in rustling tremor to the concert of the winds that murmur around... (Id. II. 244) ...the mango-trees... the roots of which are singular and fantastic in their growth and appearance... (II. 112) the palm, the cocoa-nut, ... the plantain, the tamarind, the orange... the waving plumes of the bamboo-cane, the singular appearance of the Jerusalem thorn, the bushy richness of the oleander and African rose, the glowing red of the scarlet cordium, the verdant bowers of the jessamine, and Grenadilla vines, the tufted plumes of the lilac, the silver-white and silky leaves of the portlandia, together with that prodigious variety of minor fruits and lowly shrubs... compose an embroidery of colours which... no region can perhaps surpass (Id. I. 32).

l'être cérébral, — mais non évanouie, et susceptible, dans la magique ambiance du manoir, de se réveiller, allumant pour un déjà vu lointain dans le temps comme dans l'espace, une ardente curiosité, une nostalgie, à laquelle le petit William obéissait peut-être confusément quand sa main traçait, pour illustrer les contes arabes ce « *monceau de splendides dessins* » où s'incarnait un rêve tyrannique.

CHAPITRE III

LES RÉACTIONS DE LA RAISON

I. — L'éducateur

Le Lord Maire vivant, le sortilège de Fonthill n'eut sans doute pas existé ; or, l'Esquire avait veillé à se survivre. Désignés par testament, pour guider l'éducation de l'héritier de Beckford, deux amis du défunt, Lord Lyttleton et Lord Chatham, se firent représenter à Fonthill par un précepteur de leur choix : John Lettice.

Sorti de Cambridge Bachelier en Théologie, Maître es Arts, Lauréat de Littérature et Fellow de Sydney Sussex College, John Lettice ne parut sans doute point aux yeux du grand ministre et du sage traducteur des « Dialogues », recommandable par ses seuls titres universitaires, mais par des qualités morales plus précieuses encore. Sa vie entière, en effet, se découvrit à nous, simple et consacrée au devoir : après dix années passées auprès du fils du Lord Maire, Lettice reprend ses fonctions de prêtre, il se marie, car il sied à l'homme de la Bible d'avoir une compagne ; veuf, il fonde un deuxième foyer et termine sa vie de clergyman de province dans la paix patriarcale d'une longue vieillesse.

Homme de devoir, l'élu de Chatham et de Lyttleton, le fut, semble-t-il, par souci réel du bien et jusqu'au scrupule. Publiant un jour un petit recueil de fables destinées à la jeunesse, il s'interroge sur la légitimité de son œuvre

avec une inquiétude qu'une juste crainte des autorités ne suffit pas à expliquer et qui paraît bien avoir un motif plus haut et plus délicat.

« Les apologues — VÉHICULES ESSENTIELS DE L'ENSEI-
 « GNEMENT CONTENU EN CES PAGES — bien que fort peu
 « SÉVÈRES en leur ton, et quoique NE POSSÉDANT AUCUN
 « CARACTÈRE SACRÉ, PARTAGENT du moins avec L'ÉVAN-
 « GILE cette forme parabolique sous laquelle notre LÉGIS-
 « LATEUR DIVIN nous a communiqué beaucoup de ses pré-
 « ceptes... De peur que le ton de gaieté de certaines de ces
 « fables, ne se trouvât point exactement en harmonie avec
 « les idées que nos meilleurs et nos plus respectés critiques
 « se forment de la gravité des occupations ecclésiastiques,
 « il ne sera peut-être pas déplacé de donner à entendre
 « qu'aucune de ces fables n'a été écrite en aucun moment
 « qui eût pu être utilement consacré soit à entreprendre
 « des recherches, soit à composer quelque écrit strictement
 « professionnel.

« ...L'auteur ne se souvient pas qu'une partie quelconque
 « du temps accordé à écrire ces fables, ait jamais été arra-
 « chée à ce qui était dû aux devoirs du prêtre.

« Plusieurs d'entre elles occupèrent le crayon de l'auteur
 « durant des promenades solitaires en son jardin, les autres
 « ont été en majorité la distraction d'heures d'insomnie,
 « alors qu'il n'est pas encore possible de se lever, et que
 « l'on allume sa lampe (1).

(Introduction — Section II)

(1) J. LETTICE. *Fables by the Fireside.*

Introduction : ...The apologues, the primary vehicle of instruction in these pages, however remote from Severity in point of stile and wanting... of the sacred spirit, partake at least the parabolic form in which our divine Law-giver delivered many of his precepts.

...Lest the livelier tone of some of these fables should not precisely harmonize with the ideas of the more respected class of critics... on the gravity of clerical occupations, to intimate that none of them were written at seasons when professional writing or research could have been pursued to any purpose. Several of them employed the writer's pencil during retired walks in his garden, and the rest were chiefly the amusement of sleepless hours by lamp light before a convenient time of rising.

On imagine avec quel zèle put s'appliquer à l'œuvre de Fonthill un homme qui ne considérerait comme proprement siennes que ses heures d'insomnie, et l'on ne sera pas surpris que, plus tard, Beckford marié et père de deux fillettes, ne voulût pour elles d'autre précepteur que celui dont il avait pu lui-même apprécier le dévouement pendant dix années de vie commune.

Connaissant le prix des heures brèves qui font la vie, Lettice aimait que chez ses disciples, comme chez lui, le délassément portât ses fruits :

« Pourquoi, dit-il, dans ses « *Fables au coin du Feu* », « la lecture *d'une fable ou deux chaque soir* ne serait-elle « pas proposée comme un agréable passe-temps aux jeunes « personnes de tout âge ayant passé seize ans ?... »

Les jouvenceaux conviés par le digne clergyman « rechercheront l'intention de l'auteur et la portée morale « de la fable. On ne considérera pas comme un conseil « trop rigide, que nous recommandions qu'en de telles réunions, chaque jeune personne, conservant le crayon à « la main, notât, en quelques mots concis, l'idée maîtresse « de la réponse qu'elle a l'intention de faire. Ces indications sommaires étant lues ou MONTRÉES à L'INTERROGATEUR LORSQUE CELUI-CI EN MANIFESTE LE DÉSIR permettraient de VÉRIFIER le caractère personnel de chaque « réponse.

« ...Celui qui dirige l'exercice ne saurait mieux faire que « de demander à voir d'abord les remarques des plus jeunes « parmi ceux qui sont présents ou de ceux qu'on peut considérer comme ayant le moins de chance de donner une « réponse juste ou acceptable (1).

(1) *Fables... Section III... Object and Uses.*

...Why might not the reading of a fable or two each evening be proposed as an exercise of amusement... among young persons from 16 to any later period for the investigation of their moral scope and intention... It may not be thought too formal a thing in these parties, were we to recommend... that each young person keeping a pencil in his hand should put down a few leading words expressing the substance of the answer he intended to give. This being read or shewn to the querist

Lettice passe ensuite à la pratique, dans les « *Questions pour la recherche de l'enseignement moral contenu dans la Cigale et la Fourmi* ».

« 1. L'INTERROGATEUR. — Quel est le genre d'hommes que le fabuliste a l'intention de représenter par la Cigale et la Fourmi ?

L'INTERROGÉ. — Le premier insecte est l'image d'une personne frivole, étourdie, insouciante et prodigue, le dernier d'une personne prudente et parcimonieuse.

2. L'INTERROGATEUR. — Le caractère de la Fourmi est-il de ceux que l'on doit imiter sans restriction ?

L'INTERROGÉ. — Point précisément.

3. L'INTERROGATEUR. — En quoi est-elle imparfaite ou digne de blâme ?

L'INTERROGÉ. — Par sa parcimonie.

4. L'INTERROGATEUR. — Etait-ce un acte coupable que de refuser de prêter à la Cigale ?

L'INTERROGÉ. — Je ne crois pas.

5. L'INTERROGATEUR. — Mais une personne aisée ou possédant comme la fourmi des provisions en abondance, ne peut-elle point, avec intelligence et prudence, prêter à un voisin ?

L'INTERROGÉ. — Oui certainement.

6. L'INTERROGATEUR. — Pourquoi donc la Fourmi aurait-elle eu tort de prêter à la Cigale ?

L'INTERROGÉ. — Parce que prêter sous-entend le droit et généralement le désir d'être remboursé. Il aurait donc été incompatible avec la prudence de la fourmi de prêter dans un cas où les garanties étaient limitées par la promesses de quelqu'un d'aussi prodigue que la Cigale. (1) »

when required would sufficiently distinguish and appropriate each solution... The examiner cannot do better than to demand answers first from the younger members of the party or those thought less likely to give such as are proper.

(1) The Grasshopper and the ant. — Questions for investigating the moral instruction deducible from the fable

1. EXAMINER. What characters among men are the Grasshopper

Lettice reste convaincu qu'il serait étrange que la séduction d'un tel amusement n'arrachât point la jeunesse au tourbillon des vaines joies.

« Ceux qui ne sont point encore blasés par la DISSIPATION et qui voudront essayer de cet exercice, y verront d'une façon probablement assez générale, une manière point ennuyeuse (et salubre nous pouvons l'assurer) de se passer des soupers nocturnes, des festins, de la danse et des chants, du théâtre, de la cohue étourdissante et indis-crète du Monde Élégant (1). »

Cette candeur de l'homme de devoir, un peu myope, supposant trop que le seul énoncé des règles de la sagesse suffit à charmer, à transformer les âmes, on la retrouve, plus ou moins marquée, dans toutes les pages de Lettice, et, en particulier, dans la forme de ces aphorismes moraux, dont les fables ne sont qu'un prétexte, (« un véhicule » dit l'auteur) et qui offrent ici l'intérêt de s'appliquer avec une exactitude souvent singulière au cas d'un jeune élève encouragé par la fortune et les circonstances à tous les caprices et de l'imagination et de la volonté.

Que les jeunes (dit l'éducateur de Fonthill) se gardent

and the ant intended by the fabulist to represent ? RESPONDENT. The former insect that of an idle giddy and thoughtless spendthrift, the latter a person parsimoniously prudent. 2 Ex. — Is the character of the ant in all respects to be imitated ? R. — Not altogether. 3 Ex. — Where is it defective or worthy of blame ? R. — In her parsimony. 4 Ex. — Was there any fault in her not lending to the Grasshopper ? R. — None I think. 5 Ex. — But might not a person in good circumstances or well provided with store, like the Ants lend to a neighbour consistently with prudence ? R. — Yes Surely. 6 Ex. — why then should she not have lent to the Grasshopper ? R. — Because as lending presupposes the right and generally the expectation of being repaid it would have been incompatible with her prudence to lend where there was no better security for repayment than the promise of such a prodigal as the Grasshopper.

(1) By persons not already hackneyed in dissipation, inclined to try the experiment, it might, pretty generally perhaps, be found no uninteresting substitute (a healthy one we are sure it would be

For midnight suppers, revel, dance and song
Play, Stare, and press in fashion's giddy throng

de mépriser l'expérience et les conseils de leurs amis ! (l'Hirondelle et les petits Oiseaux (1)) qu'ils se souviennent que si le riche a droit à sa richesse (la Cigale et la Fourmi), il ne saurait par là se trouver libéré de toute chaîne sociale.

« ...Les hommes, même les plus élevés, soit par le RANG, LE POUVOIR, ou la FORTUNE, demande Lettice dans la fable du Loup et du chien, ne sont-ils pas DÉPENDANTS comme les autres ? (2) »

Et la Maïeutique du bon prêtre, avec une sage lenteur atteint son but :

« ...La conclusion logique de toutes les considérations qui précèdent... c'est que DANS LA SOCIÉTÉ CIVILISÉE, L'HOMME QUELLE QUE SOIT SA SITUATION, EST ET DOIT ÊTRE UNE CRÉATURE SOUMISE A DES LOIS (3). »

L'idéal de Lettice est, en effet, l'ordre, l'ordre en toutes choses. Dans la tenue, le traditionnel « self-control », « the style of good company » (4), dans les affections, point trop d'élan ni d'enthousiasme, les liens du cœur sont, dit-il, affaire de temps, « sufficient length of time », de réflexion et presque d'intérêt mutuel bien compris (5).

(1) The Swallow and the Small Birds. 1 Ex. — Why were the small birds so indisposed to listen to the Swallow's good advice ? R. — From that ignorance wich naturally accompanys inexperience, etc., etc.

(2-3) The Wolf and the Mastiff. 1 Ex. — Which state is the more desirable ? The social dependance of the dog or the wild independence of the wolf ? R. — If a squallid and almost constant state of want... be the representation of the wolf's natural independence and liberty, while the dog's plenty, ease and happiness is to be regarded as the fruits of his submission... there can surely be little hesitation in preferring the dependent state of the dog. 5 Ex. — But are not even men the most highly elevated whether by RANK, POWER or WEALTH (en italique dans le texte) dependent like others ?... etc... 17 Ex. — Now if rank and power in civil society cannot be independent, tell me whether WEALTH can be so ? R. — Quite as little as the other two. Ex. — How de you prove this. R. — etc., etc. 21 Ex. — What now is the just conclusion from all the foregoing considerations ? R. — That men in civil society whatever be his situation is and must be a dependent creature.

(4) Voir « the Fox and the Stork ».

(5) The Philosopher's cottage. 3 Ex. — How then would you define a perfect friendship ? R... I would say... it is the union of minds, tempers, tastes, principles and general cast of character all so much alike in

Que l'imagination n'aille pas plus que le cœur vouloir s'émanciper de la tutelle de la Raison ! Non pas, qu'à sa manière Lettice n'apprécie la poésie. Lui-même rime. Mais sa lyre est au service de la foi et surtout de la foi raisonnable (1).

Quant au Merveilleux, s'il n'est divin il ne peut que devenir le perturbateur de notre paix (2).

2 persons as to dispose each other to the other's interest with unalterable fidelity... Persons of minds tempers, tastes, principles and general cast of character all nearly resembling each other are seldom brought together for any sufficient length of time to form such a connection as deserves the name of friend ship.

(1) Il chante en vers la folie de l'impiété.

« Saul ! Saul ! Pour braver l'Omnipotence du Ciel
« Quelle folie lève ton bras impie ? Arrête
« Mortel insensé ! Réfrène ta rage impuissante
« Ne prolonge point contre l'Eternel adamantin
« Une guerre sans fruits !... L'aiguillon de l'insecte
« Peut-il rien contre le robuste chêne ? Le lion tombera-t-il
« Lâchement vaincu par un faible agneau...

The Conversion of St Paul. A Poetical Essay, by John LETTICE M. A. fellow of Sidney-Sussex College. Cambridge, 1765.

Ce poème est couronné par l'Université de Cambridge :

... We the underwritten do assign Mr Seaton's reward to John Lettice, M. A. for his poem on the Conversion of St Paul and direct the same Poem to be printed according to the tenor of the will.

J. Barnardiston Vice Chan.

P. S. Goddard. Master of Clare Hall. Dec. 24. 1764.

Saul ! Saul ! What madness lifts thy impious Arm
To brave th'Omnipotence of Heaven ? Forbear
Rash mortal ! check thy unavailing Rage,
No longer with eternal Adamant
Wage fruitless war ! What ? Can an Insect's sting
Rift the firm oak ? Or shall the Lion fall
A recreant victim to the timid lamb ? etc...

Bien que Cambridge couronne ses vers, Lettice ne montrera plus semblable audace.

Il se fait poète traducteur. Il tourne en vers anglais un poème sur l'Immortalité de l'Ame publié en latin quelques années auparavant : *The Immortality of the Soul*. London, 1795, in-8°, Brit. Mus. 960 f. I, texte latin et traduction anglaise en regard. Puis commentaires fort étendus et bien révélateurs de l'état d'âme de Lettice. Amour du bien, mélancolie sincère devant le matérialisme qui l'entoure, devant « ...la décadence morale de l'époque ».

(2) Voir « The Swallow and the small birds ».

On comprend combien Lettice était incapable de traiter en vétille l'intrusion de la fantasmagorie dans la vie du petit William. La vue de ces extraordinaires dessins qui s'amoncelaient, et où l'ensorcellement était chose si patente, l'émut dans sa double conscience d'éducateur et de prêtre. Il résolut d'exorciser l'enfant. Non sans autorisation toutefois !

En cette grave circonstance Lord Chatham est consulté, et l'on agit d'après un plan que certes le grand ministre approuve, suggère peut-être en partie, mais dans lequel on retrouve bien l'auteur des Fables au Foyer. Se croyant persuasif quand il n'est que dogmatique, cédant au mirage qui lui montre une libre adhésion de la volonté de l'élève où il n'y a que passagère soumission à la force, pensant transmuier l'âme qu'il ne fait que châtier, Lettice célèbre bientôt une victoire psychologique qui semble bien douteuse.

« Je suis certain que Votre Excellence sera heureuse
« d'apprendre qu'il y a environ un mois, CE SPLENDIDE
« MONCEAU DE DESSINS ORIENTAUX QUI REMPLISSAIT UNE
« GRANDE TABLE... A ÉTÉ SACRIFIÉ SUR L'AUTEL DU BON
« GOUT.

« MR BECKFORD A EU LE COURAGE « DE LES BRULER DE
« SES PROPRES MAINS. J'espère qu'à mesure que son ju-
« gement se formera et se fera plus mûr, j'aurai l'occasion
« d'informer Votre Excellence d'autres sacrifices offerts à
« la même puissance (1). »

Le Rev. John Lettice au Comte de Chatham
Fonthill, 11 décembre 1773.

On se représente les grands yeux pleins de larmes, l'in-

(1) I assure myself that it will give your Lordship pleasure to be informed that about a month ago that splendid heap of oriental drawings which filled a large table has been sacrificed at the shrine of good taste. Mr Beckford had firmness enough to burn them with his own hand...

The Rev. John Lettice to the Earl of Chatham.
Fonthill Dec. 11. 1773.

dignation frémissante du jeune artiste contraint de brûler ses dessins merveilleux et de voir, palais splendides, jardins enchantés, génies, sultanes et princes, toute cette vie sortie de son crayon et de son âme, tomber en cendres, comme par la vengeance de quelque djinn offensé.

Plein d'une singulière confiance en le stoïcisme supposé du jeune « Mr Beckford », Lettice, usant de remèdes héroïques, mit l'esprit du vagabond Ariel à l'austère école des mathématiques et de la philosophie.

« ...Les vues de Votre Seigneurie, en ce qui concerne « l'arithmétique s'imposaient de façon si impérieuse, que « je ne me suis point permis de différer et les ai appliquées « sans délai... » « ...Mr Beckford (dit le respectueux précepteur) a lu environ un tiers de « *l'Essai sur l'Intelligence Humaine* ». Il est à espérer que l'habitude de suivre pas « à pas, tout au long d'une argumentation, un écrivain « aussi méthodique que Mr Locke, le conduira à soumettre « ses propres pensées au joug de la logique... (1) »

Les dessins de William brûlés, et la nouvelle discipline mentale en vigueur, le tête à tête entre le paisible fils de l'Eglise anglaise et l'impétueux descendant des planteurs se poursuit. Quatre années s'écoulent dans la silencieuse demeure paternelle, quatre années qui mènent William de l'enfance au seuil de l'adolescence, années obscures durant lesquelles on ne peut, à travers les brumes de Fonhill que deviner la lutte psychique de Lettice et de son élève : Terre et Eau voulant lier à elles l'Air et le Feu ; mais rien ne transpire de ce grand combat.

(1) Your Lordship's advice on the article of arithmetic was two pressing to suffer me to defer a trial of Mr Beckford's talent for numbers and I may say that the little time which he has been able to dedicate to them has been well employed.

... Mr Beckford has read one third part of the ESSAY ON HUMAN UNDERSTANDING... the habit of tracing the footsteps of so regular a reader as Mr Locke through the course of an argument may, it is hoped, be no ineffectual method of learning to set his own thoughts in the best order...

The Rev. John Lettice to the Earl of Chatham,
Fonhill, Dec. 11. 1773.

Puis William atteint 17 ans et, — se conformant à un usage comme aujourd'hui fort en vogue dans les classes supérieures, — sa famille décide de lui faire achever son éducation sur le Continent.

II. — Genève. Ses influences

Effervescence dans la cité. — Vers la fin du printemps de 1777, William — toujours accompagné de son précepteur — franchit donc la Manche.

C'est à Genève que se fixèrent pour quelque dix-huit mois Lettice et son élève. Un tel changement de résidence n'était pas de nature à déplaire à ce jeune imaginaire curieux d'inconnu.

« Lorsque j'arrivai en Suisse — écrit-il plus tard — tout me prédisposait en faveur de ce pays... »

La réalité ne lui apporta pas de désillusion.

« ...Loin de diminuer, ma sympathie pour ce pays s'accrut... » écrit-il dans la même lettre (1).

Quels multiples contrastes, en effet, entre l'animation de la petite République suisse et la silencieuse monotonie du domaine perdu dans les vertes solitudes du lointain comté de Wiltshire.

La rue, l'habitant, la langue, les coutumes, tout était nouveau pour le jeune Anglais ; un monde se révélait à lui, monde fort agité d'ailleurs au moment où William et son compagnon y font leur entrée : dans les salons comme dans la chaumière, sur la « Place du Marché » comme au « Grand Café », Genevois de la ville ou Genevois des champs discutent avec une égale passion. Les nouveaux

(1) ... « I may add that I went into Switzerland WITH EVERY PRE-POSSESSION in favour of that people... 20 years ago... my partialities for the country in general were rather strengthened than diminished ». Lettre de W. Beckford à James Wadsworth qui désirait connaître l'opinion de l'esquire de Fonthill sur un projet de colonisation suisse aux États-Unis.

arrivés voient la cité divisée en deux camps et n'entendent parler que de « Négatifs » et de « Représentants ». La vieille aristocratie bourgeoise se défend contre les assauts de la volonté populaire qui a résolu l'abolition des privilèges et, durant le séjour de Beckford l'ardeur de la polémique est particulièrement vive, les pamphlets se multiplient : prose, vers, éloquence, allégorie, exposé didactique, conte oriental même, les belligérants se bravent en tous styles. Les Négatifs ou Conservateurs ayant en mains le pouvoir, les partisans de la liberté ne sont pas sans goûter parfois de la prison, tandis que leurs libelles sont solennellement livrés au bûcher par ordre de ces Messieurs les « ...Magnifiques et Très Honorés Seigneurs du Conseil des Deux-Cents... »

Mais comment triompher d'un mouvement dont l'instigateur était tout puissant, établi dans une position inexpugnable sous les murs mêmes de la Cité ?

On le sait, et Beckford nous le dit fort bien, le fomentateur de la lutte, l'âme de l'esprit nouveau n'était autre que l'écrivain qui, dans sa « Guerre de Genève », se gaussait des combattants.

« *En vérité, c'est à bon droit, (écrira Beckford à la veille de la Révolution) que Voltaire peut être considéré comme l'architecte de ce pont tout agrémenté de brillants ornements par lequel libre pensée et immoralité se sont subrepticement introduites dans la République de Genève, sous couleur de philosophie, de libéralisme et de sentiment. Tels la Mort et le Péché dans Milton, ces monstres ont bientôt exercé des ravages irréparables (1).* »

Voltaire et le Voltairianisme. — Par le ton comme par la substance, ce jugement sévère révèle les pensées d'un

(1) « Voltaire, indeed, may justly be styled the architect of the gay well ornamented bridge, by which freethinking and immorality have been smuggled into the republic under the mask of philosophy and liberality and sentiment. Those monsters, like the Sin and Death of Milton, have made speedy and irreparable havoc. »

Dreams and Waking Thoughts, p. 229. Ed. Minerva.

âge plus mûr, éclairé par les événements, mais en 1777, la force subversive des doctrines du maître « scoffer » n'est point encore apparue à notre jeune homme débarqué de Fonthill. Il se trouve au contraire que le patriarche a dit du bien du poète italien (1) dont s'inspiraient les récits merveilleux d'Elizabeth ; c'en est assez : Voltaire est son homme et l'on sent une joie, faite de secret et naïf orgueil, transparaître dans les lignes qui annoncent l'invitation reçue de Ferney :

« ...Voltaire m'a demandé de passer deux ou trois jours à Ferney. Il n'est pas moins enthousiaste dans son admiration et son culte pour l'Arioste que je ne le suis moi-même. Je crois donc que nous nous entendrons fort bien et dès que la neige se dissipera, je pars... (2)

Curieux tableau que celui qui groupe ici, dans le jardin de Ferney, le petit Anglais destiné à poser l'une des premières pierres du Romantisme naissant, et ce Français, monarque du XVIII^e siècle à qui la mort allait retirer son sceptre et dont les mois étaient déjà comptés.

Avant même le coup de grâce qui fut l'apothéose de Paris au printemps de 1778, le grand homme avait déjà un pied dans la tombe et Beckford nous le dépeint, comme

« ...un squelette... une anatomie vivante... (3) »

Avec plus de raison que jamais, l'éternel malade put, exploitant son thème favori, dire à Beckford et à ses compagnons :

(1) *Essai sur les mœurs.*

(2) Voltaire has asked me to spend two or three days at Ferney he adores, worships, glorifies Ariosto as well as myself, so we shall agree very well I believe and as soon as the snow takes itself away, I shall set off...

To Elizabeth Hervey. Geneva. Jan. 19 1778.

(3) Voltaire of whose ghastly, skeleton-like aspect he had the most vivid recollection, he describes as a very dark-complexioned, shrivelled, and thin man, hardly above the middle height. The aged philosopher laid his hand on his head at parting saying, « I give you the blessing of a very old man ».

Gregory, p. 14 et Redding.

« ...Vous voyez, Messieurs, un pauvre octogénaire sur le point de quitter ce monde... »

Puis renouvelant le geste sacramentel qu'il avait eu pour la jeune M^{me} Suard éperdue de mystique émotion, le vieux patriarche étendit ses mains tremblantes au-dessus de la tête bouclée du futur auteur de *Vathek*, disant :

« Recevez, jeune homme la bénédiction d'un homme très vieux. »

L'impression fut profonde.

« Jamais (dit le jeune Beckford au retour) je n'oublierai ce visage. »

Redding qui approcha Beckford une soixante d'années plus tard put en effet écrire, sans malheureusement donner plus de détail :

« Il me parla de son séjour en Suisse... et de Voltaire qu'il y avait vu, comme de choses datant de la veille... (1) »

Avant d'approcher des rayons de la gloire du Maître, William avait vécu quelques mois parmi ses satellites de Genève. A vrai dire la cité de Calvin, deux siècles après la mort de son grand dictateur, conservait en dépit de Voltaire, une certaine rigidité d'âme, propre à effaroucher un enthousiaste de dix-sept ans, à peine échappé aux traditions britanniques.

« ...LA VIE A GENÈVE MANQUE CERTAINEMENT DE GAÏÉTÉ, « (nous dit-il) ...un certain FORMALISME SOLENNEL RÈGNE « ICI dans les salons... (2) »

— Si la vie à Genève n'est pas toujours amusante, ajoutez-il : EN REVANCHE, ELLE ENRICHIT BEAUCOUP L'ESPRIT (3).

C'est qu'en effet, jusque dans les classes supérieures où

(1) He spoke to me... of Voltaire whom he had seen and of his residence in Switzerland as things of yesterday...

Redding Memoirs

(2) The way of living at Geneva is far from gay. A certain form and solemnity... prevails... in the societies...

Gen. Jan. 19. 1778.

(3) The way of living at Geneva is far from gay, in return' it is very improving... (*id.*).

fréquentait le jeune Esquire, le puritanisme helvétique se montre plus ou moins débordé par le flot qui vient de Ferney et des presses d'Yverdon. On tient salon pour être aimable, savant, disert.

« Echanger avec des personnes fort érudites mille compliments... D'UN TON BADIN JUGER DE TOUT, ADORER BUFFON ET D'ALEMBERT faire ses délices des MATHÉMATIQUES de la LOGIQUE, de la GÉOMÉTRIE et du RÈGNE DE LA RAISON... détester tous les charmes de l'Eloquence à moins qu'elle ne soit palpable de démonstration et *par dessus* toute chose SE MONTRER VIGOUREUSEMENT INCRÉDULE, c'est gagner la réputation de quelqu'un de vraiment sensé. (1) »

La clairvoyance du jeune voyageur ne se borne point à lui inspirer cette peinture si vivante. L'influence même que le milieu exerce sur lui se révèle pleinement à l'étonnante perspicacité de ses dix-sept ans, et s'exprime par un trait plein de nerf qui termine sa description.

« ...Echanger mille compliments... faire ses délices des mathématiques et de la logique du règne de la raison... VOILA L'ÉTRANGE ROLE QUE JE ME VOIS PARFOIS CONTRAINT DE JOUER (2). »

En effet, et surtout lorsque la forme académique fait place aux élans d'une discussion passionnée, l'audacieux aime lui aussi, entrer en lice.

« J'aime tant (dit-il en termes pittoresques) le choc bruyant des opinions en conflit... Rien ne me cause un

(1) To pay and to receive fulsome Compliments from the Learned, to talk with modesty and precision to sport an opinion gracefully to adore Buffon and d'Alembert to delight in Mathematics, logick, Geometry and the rule of Right, the mal moral, and the mal physique to despise poetry and venerable Antiquity, murder Taste, abhor imagination, detest all the charms of Eloquence unless capable of mathematical Demonstration and more than all to be vigourously incredulous, is to gain the reputation of good sound Sense.

Thun. oct. 3. 1777.

(2) Such an animal I am sometimes doomed to be...

Thun oct. 3. 1777.

« plaisir plus vif que de prendre alors part à la mêlée... (1) »

On le devine « jugeant de tout » comme les autres et de cet air badin, qui seul est vraiment de bon ton ; mais on le devine aussi lisant Voltaire, feuilletant Buffon, parcourant les longues colonnes dans lesquelles l'Encyclopédie analyse les différents aspects matériels et métaphysiques du « Mal »... se préparant à ces combats qu'il goûte si fort... « Genève en vérité enrichit beaucoup l'esprit » (2).

Bien qu'avec une belle vigueur il se défende d'en être flatté, il semble qu'on trouve assez piquantes les remarques du petit Anglais :

« On se mit à me faire mes éloges, à me dire que mon-
« sieur Un Tel et madame Une Telle étaient venus spéciale-
« ment pour m'entendre dire des choses intéressantes. Je
« crois bien ! Je répliquai que je ne disais jamais choses
« semblables... (3) »

Parmi ceux qui l'entourent William distingue. Il en est qui, certes n'ont point dépouillé la lourdeur suisse.
« TONNEAUX A DEUX JAMBES PLEINS DE STUPIDITÉ » « com-
« plaisants SOLIVAux », prétentieuses nullités ou comme dit
l'élève de Lettice, se souvenant des leçons de Fonthill :
« POINTS MATHÉMATIQUES N'AYANT NI PROFONDEUR NI SUR-
FACE » (4).

(1) I love to bark a tough understanding... Nothing gives me more pleasure than a good mouthing dispute.

Nov. 24. 1777.

(2) The way of living at Geneva is far from gay but in return it is very improving...

To Mrs E. Hervey. Gen. Jan. 19. 1778.

(3) They fell.... to complimenting of me and telling me there was Monsieur This and Madame T'other who were come in purpose to hear me say clever things. Forsooth I told them I never said any such kind of things...

Gen. Nov. 21. 1777.

(4) I am infested with a species which like mathematical points have neither parts nor magnitude. Alas, fat Bulls of Basan encompass me around... Tubs upon deux legs, crammed with stupidity amble around me, some of them mere trivets and footstools...

Gen. Nov. 24. 1777.

Mais, en revanche,

« QUE DE GENS INTELLIGENTS !... *que d'HOMMES DE JUGEMENT SAIN et de SAVOIR SOLIDE !...* (1). »

C'est précisément avec ceux-là que Beckford nous dit être si heureux de s'emporter en ardentes discussions (2).

Cette joie vibrante qu'il apporte dans le débat n'est pas seulement le signe de sa jeunesse et de sa nature pleine de feu. Elle nous apparaîtra bien compréhensible et nullement outrée lorsque, en certains de ses partenaires, nous aurons vu des hommes éminents dans les divers domaines de l'érudition, de l'histoire, de la philosophie, et des sciences naturelles, hommes dont les noms aujourd'hui quelque peu effacés par le temps, comptent cependant parmi les plus grands des devanciers immédiats de la pensée du XIX^e siècle.

La Science. — L'un d'eux avait déjà donné son œuvre capitale depuis vingt ans lorsque Beckford arriva en Suisse. C'était le professeur PAUL HENRI MALLET. Historien officiel de la Suisse, des villes Hanséatiques et du Danemark, il s'était rendu célèbre par son « *EDDA ou Monuments de la Mythologie et de la Poésie des Celtes* » qui révélait les formes primitives de la civilisation et de l'intelligence des peuples du Nord.

Le jeune homme dont l'enthousiasme se portait d'instinct vers le grand, conçut un vif attachement pour l'homme et pour l'œuvre.

« Viens (écrit-il dans une longue lettre à sa compagne d'enfance)... explorons ensemble les climats polaires... « Ne tressailleras-tu pas en suivant sur les étendues neigeuses la trace de l'Elfe ?... ou lorsque tes yeux distingueraient les géantes Walkyries traversant l'espace... « Si tu désirais te familiariser avec le Walhalla, il faut que

(1) The societies are composed of so many clever people (Jan. 19. 1778) ...people of good sound sense and solid acquirement.

Gen. Nov. 21. 1777.

(2) Nothing gives me more pleasure than a good mouthing dispute with such as these... (*id.*).

« je t'indique un livre publié en 1770 et intitulé : NORTHERN
 « ANTIQUITIES. C'est une traduction de l'ouvrage français
 « du *Professeur* MALLET. JE SUIS TRÈS INTIME AVEC LUI
 « ET NOUS PARLONS TOUR A TOUR DE TOI ET DES WALKY-
 « RIES... (1) »

A la même époque, vivait sur les bords du Léman un homme de grand savoir fort occupé à mettre au point l'édition définitive de ses œuvres (2). C'était Charles Bonnet.

Malgré le caractère absorbant de ces travaux, Bonnet restait sociable et bienveillant.

Au moment même de l'arrivée de Beckford, l'ambassadeur d'Angleterre à Venise écrivait au naturaliste pour lui recommander un de ses amis :

« ...M. le Prince Y... qui s'est résolu de se rendre... en
 « Suisse, bien flatté... de pouvoir apprendre à vous connaître
 « comme j'ai fait à l'exemple pour ainsi dire de tout le
 « monde qui envisage... dans vos excellents ouvrages...
 « l'ami des hommes aussi bien que le grand Philosophe...
 « La conversation de vous et de vos scavants amis de

(1) Come and explore with me polar climate of the western continent... But will you not shudder when... you find yourself following the track of the ELK over wastes of snow... or think we distinguish... the Gigantic Valkyriur Shooting along... Should you be willing to familiarize yourself with the Valhalla, I must refer you to a book published in 1770 entitled Northern Antiquities. It is a translation from the French of Professor Mallet with whom I am very intimate and to whom I speak of you and the Valkyriur alternately.

(2) A Genthrod, le 9 de décembre 1777.

Bonnet à M. Meuron, ministre du Saint-Evangile à Neuchâtel,
 ... Je consentirais volontiers à ce que vous déclarassiez en mon nom au public que votre édition sera désormais la seule que j'avouerais... Tranquillisez-vous. mon cher monsieur, sur le premier vol... nous le compléterons à votre satisfaction. Dès que j'aurai achevé une Addition à faire au supplément du livre sur l'usage des Feuilles, je me mettrai à composer la préface générale...

A propos de mon écrit sur les salamandres, je dois vous dire que je suis très mécontent des Gravures... mes dessins étaient bien supérieurs. Les vignettes dont je vous ai parlé ont été exécutées... j'en joins ici deux... l'une représente ma demeure à Genthrod...

Correspondance de Bonnet. Manuscrits de la Bibliothèque de Genève.

« Genève fera certainement les délices de Monseigneur pendant son séjour dans ce País que j'appelle toujours celui des Philosophes... »

(Corresp. de Bonnet, Biblioth. de Genève. Dept. des Manuscrits).

John Strange. Amb. d'Angl. à Venise à Ch. Bonnet.
Venise, 30 mai 1777.

Cet « Ami des Hommes » se plut à ouvrir au jeune Beckford, comme il l'avait fait à bien d'autres étrangers, la belle demeure qu'il habitait à Genthrod et dont on voit encore des estampes à Genève.

Là, face au grand lac et aux montagnes neigeuses, entouré du maître et de ses familiers, que de belles théories, que de nobles conversations Beckford dut entendre !

Un demi siècle plus tard, ces belles heures vivaient encore en sa mémoire.

« Il me parla de son séjour en Suisse (dit son biographe « Redding) comme d'une chose d'hier... il fit particulièrement allusion à BONNET... (1) »

En dépit des railleries injustes de Voltaire qui le déteste, et des sévérités de Grimm qui lui reproche de manquer d'élégance et de piquant, Bonnet a laissé en son :

HISTOIRE NATURELLE ET PHILOSOPHIE

un monument de patience et de pénétration, dont, malgré cent cinquantes années écoulées, la lecture reste des plus attachantes.

Partant tantôt de l'insecte, tantôt du végétal, tantôt de l'étude d'une feuille, tantôt de celle d'une salamandre, ce naturaliste avait une tendance — critiquable peut-être aux yeux d'un savant de nos jours — mais fort séduisante pour un esprit porté comme celui de Beckford, à s'élever aux grandes considérations générales.

(1) He spoke to me... of his residence en Switzerland... as things of yesterday. He particularly alluded to Bonnet and to his intimacy with Huber...

Dans les vastes horizons de la pensée, il se trouvait à l'aise, la Nature vue de haut, les abîmes de l'infiniment grand et de l'infiniment petit lui inspirèrent des passages très attachants :

« Pour moi, dit Bonnet, j'aime à reculer le plus possible
 « les bornes de la Création. Je me plais à considérer cette
 « magnifique suite d'être organisés renfermés comme autant
 « de petits mondes les uns dans les autres. J'observe des
 « germes, qui par légions innombrables circulent...
 « s'arrangent les uns à côté des autres... s'entrelacent...
 « formant de petits édifices qui rappellent à mon esprit
 « ces étranges monuments que la superstition américaine
 « éleva autrefois en l'honneur de ses dieux et qui n'étoient
 « construits que des têtes des animaux qu'elle leur avoit
 « sacrifiés... »

Bonnet, cependant, ne s'attarde point aux grands lieux communs, il est capable de vues d'ensemble vraiment puissantes et originales et, sans tomber dans le parti pris dogmatique, il offre aux philosophes, un système nouveau, une clef de l'étude des Etres organisés, en admettant, dit-il, « *L'Evolution comme le principe le plus conforme aux faits et à la saine philosophie...* »

(Préface Tome III

Considération sur les Corps Organisés).

Auprès de ce vaste esprit, précurseur de Lamarck et de Darwin, collaborateur à l'Encyclopédie d'Yverdon, et en rapports suivis avec presque tous les chercheurs du temps, Beckford se trouvait au cœur d'un foyer scientifique qui répandit dans toute la Suisse un extraordinaire besoin de savoir.

— Le neveu même de Bonnet, l'explorateur des Alpes, le philosophe de l'écorce terrestre, Horace Bénédict de Saussure, fut un des grands ouvriers de notre moderne géologie. Par sa théorie du globe, il fit naître dans toute l'Europe des polémiques dont l'écho occupe une place importante dans le Faust de Goëthe mais qui, plus qu'ail-

leurs, firent rage dans cette République du Léman aux portes de laquelle se dressait comme un Sphinx « l'Alpe » imposante dont le savant escaladait les sommets inconnus et sondait les flancs pour la déposséder de ses mystères.

La passion de ce chercheur s'empara de ses compatriotes avec une promptitude et une force qui sont bien véritablement un signe des temps.

Beckford qui depuis 1778 fut témoin de cette contagion, nous en décrit les effets avec un humour dont l'acrimonie du préjugé aristocratique ne diminue en rien le piquant.

« POSSÉDÉS PAR L'ESPRIT des savantes œuvres de De Luc et De Saussure, (nous dit Beckford) bijoutiers et fabricants de jouets abandonnent les délicats outils de leur profession et s'en vont marteau et pioche en main, mettre des cailloux en miettes et frapper à la porte de toutes les montagnes pour en obtenir des lumières. »

« Au lieu de fourbir des cuillers à thé et d'assortir des chaînes de montres (continue Beckford) ILS NE FONT QUE PARLER QUARTZ ET FELDSPATH...

« L'un se lance en GRANDES TIRADES sur la DURABILITÉ du GRANIT, tandis que l'autre TRAITE avec mépris les ROCHES CALCAIRES. (1) »

S'il faut en croire la verve satirique de Beckford :

« D'aigres discussions interrompent trop fréquemment le calme de l'argumentation philosophique, des rixes éclatent au sujet de l'ESPÈCE à laquelle appartient une coralline, ou de l'ÉLÉMENT qui a JOUÉ le PLUS GRAND RÔLE dans les CATASTROPHES GÉOLOGIQUES.

« Le PARTISAN DE L'EAU va trop souvent retrouver son

(1) Silversmiths and toymen, possessed by the spirit of De Luc and De Saussure's lucubrations throw away the light implement of their trade, and sally forth with hammer and pickaxe to pound pebbles and knock at the door of every mountain for information.

Instead of furbishing up teaspoons and sorting watch-chains they talk of mothing but quartz and feldspath... one flourishes away one the durability of granite, whilst another treats calcareous rocks with contempt...

« épouse avec un col réduit en lambeaux, tandis que le
« PARTISAN DU FEU *et des VOLCANS* git vaincu dans quelque
« fossé. (1) »

Ces questions que Beckford juge trop élevées pour occuper le cerveau d'un vulgaire artisan, il ne semble pas s'en être personnellement désintéressé : les termes techniques de la géologie du temps lui sont évidemment familiers et l'on trouve dans le catalogue de sa bibliothèque, la série des œuvres de De Saussure, de De Luc, Bourrit (« ...le grimpeur Bourrit... » comme dit Gœthe), Worthington qui traitent de la Montagne et de la théorie de la Terre et qui furent toutes publiées à la fin du XVIII^e siècle et surtout en Suisse :

CATALOGUE OF BECKFORD'S LIBRARY (British Museum)

- | | |
|----------|---|
| lot 38 | the SCRIPTURE THEORY of the EARTH throughout all its evolution by H. WORTHINGTON. London, 1773. |
| lot 320 | Voyage dans les Alpes par H. Benedict de SAUSSURE |
| | » » » » 4 Vol. Neuchatel 1779 |
| | » » » » 4 Vol. Genève 1786 |
| lot 2665 | Description des ALPES PENNINES ET RHÉTIENNES
par BOURRIT Marc Théodore
Genève, 1781. |
| lot 2666 | Description du MONT BLANC par BOURRIT M. T.
Lausanne, 1776. |
| lot 2667 | Nlle Description... des GLACIÈRES, VALLÉES... qui forment
la grande chaîne des Alpes, par BOURRIT M. T.
Genève, 1785. |

Ce n'est pas seulement l'étude de l'Alpe qui dès lors attire Beckford. Un Buffon en 36 tomes et 238 volumes des MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES (1776 à 1790) qui figurent au même catalogue (lot 2267 et 1700)

(1) Acrimonious disputes too frequently interrupt the calm of the philosophic excursion. Squabbles arise about the genus of a coralite, or concerning that element which has borne the greatest part in the convulsion of nature.

The advocate of water too often sneaks home to his wife with a tattered collar whilst the partisan of fire and volcanoes lies vanquished in a puddle, or winding up the clue of his argument in a solitary ditch...

D. W. T. 297.

indiquent pour l'Histoire Naturelle et la Science en général un respect qui ne saurait être purement conventionnel. Beckford, en effet, n'emplit pas sa bibliothèque pour l'unique plaisir de contempler de nobles reliures : les notes marginales qui abondent dans ses livres prouvent qu'il lit et ses lettres de Suisse offrent la trace indéniable de préoccupations scientifiques.

On le voit par exemple toucher au problème de l'Aurore boréale.

« ...Cette mystérieuse lumière du Pôle..., comme dit le jeune William était à l'ordre du jour. L'année même où Beckford écrit, M. de Paw l'étudiait au point de vue historique et dans un article du Supplément de l'Encyclopédie (Tome III pages 9 et 10) déclarait y voir l'origine des Mythes du Moyen Age sur la Fée Morgane et de ceux des Anciens Grecs sur l'Olympe et ses divins habitants.

La nature même du phénomène avait fait surgir depuis cinquante ans bien des théories ingénieuses mais contradictoires et le jeune Beckford se demande avec raison :

« Devons-nous avec HALLEY la considérer comme un « effet du magnétisme, avec MEYER et ROWNING allons-nous enflammer une masse d'exhalaisons, ou ferons-nous avec MERON descendre cette lumière des étoiles fixes ? (1) »

Beckford a-t-il vraiment été aux sources, a-t-il étudié le « COMPENDIOUS SYSTEM of NATURAL PHILOSOPHY », dans lequel l'auteur qu'il cite : J. ROWNING M. A. — *Fellow of Magdalen College in Cambridge*, recherche « the Causes of Thunder, Lightning and of the Aurora Borealis ».

(7th dissertation... relating...
to Hydrostatics and Pneumatics).

(1) Shall we with Halley regard it as the effect of magnetism, with Meyer an Rowning kindle an assemblage of exhalations or with Meron call down light from the fixed Stars ?...

W. B. Nov. 24. 1777.

Beckford a-t-il consulté les travaux du grand HALLEY sur l'aiguille aimantée où l'ouvrage alors classique de « M. DE MAIRAN » *Traité de l'Aurore Boréale* ? »

— Qu'importe !... A « *cette mystérieuse lumière du Pôle...* » le jeune homme veut une explication ; des effets ne peuvent aller pour lui sans une cause précise et accessible à la raison, et c'est là, — dans son premier stade au moins — l'esprit même de la Science.

Huber. — A Genève, dans les mêmes cercles, Beckford connut encore un des plus curieux représentants d'un type d'hommes alors fort répandu : le Savant Amateur.

« Considérez, nous dit William, cet homme... revêtu d'un « veston grossier... couvert d'ordures des pieds à la tête... « les mains dans un état trop répugnant pour que le regard « ose s'y fixer... C'est HUBER... en train de nourrir ses « oiseaux de proie (1)... »

Un moment après, toujours entouré de ses buses et de ses vautours, de ses milans et de ses grands-ducs, vous verrez HUBER, le crayon en main, étudier le corps de l'oiseau, ses mouvements, la forme de ses ailes et leur mode d'action dans les différentes phases du vol, préparant ainsi le curieux petit livre qu'il intitule : OBSERVATIONS SUR LE VOL DES OISEAUX DE PROIE (Genève 1784).

Tant dans cet ouvrage que dans le MERCURE DE FRANCE du samedi 6 décembre 1783, Huber, fort de nombreuses années de recherches, demande si l'on ne pourrait élargir la découverte toute récente de MONTGOLFIER et créer le DIRIGEABLE, par l'observation rigoureuse du vol des oiseaux. Sans nourrir l'espoir de découvertes immédiates ou rapides, il demeure persuadé que les hommes parviendront à se mouvoir dans l'atmosphère, comme sur la terre, et

(1) « Come and you will find him in a coarse jacket... all over filthiness « and garbage. His hands... are far too nasty to dwell upon... (it is) « Huber... feeding his birds of prey... »

W. Beckford to Mrs Hervey.
Geneva Jan. 19 th. 1778.

va même jusqu'à entrevoir la question de la suprématie des airs (1).

William qui le voit en pleine activité, l'appelle non sans cause « HOMME DE GÉNIE ». Son intelligence l'émerveille. Huber est à ses yeux « LA PERSONNALITÉ LA PLUS SÉDUISANTE QU'ON PUISSE TROUVER A GENÈVE » (2).

Il se rapproche de cet homme si attrayant. Il en est bien accueilli « IL FAUT VIVRE AVEC LUI, dit-il, POUR ARRIVER A BIEN CONNAITRE SA SUPÉRIORITÉ... » (3).

William, en effet, est auprès de lui quand il dessine, quand

(1) Qu'il soit permis à un vieillard... de se croire en état de servir de pilote aux habitants de la terre qui déburent aujourd'hui dans l'espace des airs...

... Dût-on s'en tenir aux succès déjà obtenus, on aurait acquis assez d'avantages pour que cette découverte (celle de Montgolfier) fût époque dans les fastes du genre humain. Il serait peut-être même de la sagesse de s'en tenir là, MAIS LA DESTINÉE DE L'ESPÈCE HUMAINE ÉTANT DE CHERCHER SANS RELACHE A ÉTENDRE LES BORNES DE SA SPHÈRE, il serait peut-être *dangereux* d'être PLUS MODÉRÉ à cet égard que des VOISINS dont certains succès pourroient EXCITER L'AMBITION.

Il suffit donc que l'IMPOSSIBILITÉ de faire un ou plusieurs pas de plus NE SOIT PAS ÉVIDENTE, pour que l'on DOIVE S'ÉVERTUER à tirer tout le parti possible de la découverte dont il s'agit ici.

Ce qui effraie l'imagination c'est la MASSE des OBSTACLES qui restent à vaincre pour NAVIGUER HORIZONTALEMENT.

Si au contraire on DIVISE CETTE MASSE, l'imagination SE RASSURE en raison de l'ATTÉNUATION DES PARTIES.

OBSERVER BEAUCOUP et SURTOUT la NATURE... c'est prendre la seule ROUTE qui MÈNE à QUELQUE CHOSE.

En observant le vol des oiseaux, on verra par exemple qu'il est des circonstances où les AILES SONT PUREMENT PASSIVES (Huber semble entrevoir notre GLISSEUR aérien). Elles le sont sur-tout QUAND L'OISEAU FILE UNE DESCENTE SI PEU SENSIBLE QU'ELLE SOIT. L'oiseau fait de cette manière de très grands trajets...

... Il est des oiseaux qui... parcourent de très grands espaces par bonds si raccourcis qu'il semble que leurs MOYENS viennent A LA RENCONTRE de ceux... que sont bien près de posséder... les inventeurs de la Machine Aérostatique... etc...

(2) « I would continue following this Genius thro' the labyrinth of his ideas and occupations... There were none so wonderful at Geneva »...

W. B. to Mrs H. Jan. 19. 1778.

(3) « You must live with Huber to be able to discern his real perfection. »

(id).

il soigne ses oiseaux, quand il « VAGABONDE PAR MONTS ET PAR VAUX A TRAVERS RIVIÈRES ET MARAIS, JARDINS ET BOIS, EN COMPAGNIE DE SES FAUCONS... (1) »

Ce sont deux grands compagnons et, comme le dit le petit William, avec une fierté qu'on devine, deux amis :

« Un détail qui me plaît... ici, c'est la quantité de CARACTÈRES ORIGINAUX qu'on peut y rencontrer... AU PREMIER RANG DE CEUX-CI *brille* MON AMI HUBER... DE LA VALEUR DUQUEL JE CRAINS DE NE POUVOIR TE DONNER QU'UNE TRÈS FAIBLE IDÉE... (2) »

On ne s'expliquerait qu'à demi, cependant, un prestige porté à ce degré, si Huber n'avait été que l'homme à la montgolfière et aux faucons. Mais, outre sa science, ce savant a le charme de ceux qui, ayant à la fois beaucoup vu et beaucoup retenu, ne gardent point fermées leurs mains pleines de souvenirs.

Auprès de Frédéric Hesse Cassel, auprès du Landgrave Charles (3) brillant seigneur épris de gerfauts et de palefrois, auprès du souverain de Sardaigne qui joue sa partie dans la guerre européenne, Huber, page de cour et favori des princes, a passé ses belles années parmi le luxe des fêtes royales, la griserie des chasses, le tumulte des camps et ces heures ardentes, il aime à les revivre avec le petit Anglais, si bien doué pour en goûter fortement le charme épique et jeune.

« ...Huber a-t-il passé une bonne journée à s'occuper de fauconnerie... vous le trouverez charmant le soir... dit Beckford. C'est alors QU'IL AIME À PARLER DES AVEN-

(1) « One day he wanders with his « Faucons » over Hill and Dale, Marsh and River, Wood and Garden... »

(*id.*)

(2) « Another circumstance... I like, is the number of original characters to be met with here. In the first rank of these shines my friend Huber... You must live with Huber to be able to discern his real perfection and I greatly fear I have sent you but a very feeble sketch... Adieu Dear Sister. »

W. B. to Mrs Hervey. Geneva. Jan. 19 th. 1778.

(3) Charles Emmanuel III, alors allié de Marie-Thérèse.

« TURES DE SA JEUNESSE, A RETRACER SES PROMENADES
 « ERRANTES A TRAVERS L'ITALIE ET A DÉCRIRE LES SCÈNES
 « VARIÉES QUI ONT PASSÉ DEVANT SES YEUX.

« Ses descriptions sont revêtues d'une intensité de vie,
 « que je n'ai jamais trouvée ailleurs, elles font *sur moi*
 « UNE IMPRESSION PLUS FORTE QUE TOUT CE QUE J'AI
 « JAMAIS PU ENTENDRE, et elles auraient probablement
 « un effet analogue sur toi... (1).

Cet homme du XVIII^e siècle, qui, par sa jeunesse mouvementée, s'apparente aux gens du XVI^e, a aussi quelque chose de leur intensité de vie et de l'universalité de leurs aptitudes.

De sa profession il est peintre, peintre, nous dit le fameux Grimm, plein de talent, et qui s'est formé lui-même,
 « ...HOMME D'UN GÉNIE et d'une TREMPÉ extraordinaires.
 « Né pour les arts, sachant tout par instinct et par une
 « sorte de divination, on peut dire qu'il a inventé l'art
 « de la peinture une seconde fois, puisqu'il est parvenu,
 « sans maître, à faire des tableaux pleins de goût et de
 « vérité, et d'une touche très piquante et très spirituelle.
 « Ce qui les distingue surtout, c'est ce naturel précieux et
 « exquis qui rappelle la manière de Van Dyck et d'autres
 « grands maîtres. »

(Corresp. de Grimm Paris 1^{er} Nov. 1772.)

Huber n'a pas seulement « créé à nouveau la peinture », il a su tirer du simple découpage, alors à la mode, des effets étonnants, et en faire un art véritable.

« TALENT UNIQUE ET MERVEILLEUX ! (s'écrie Grimm).
 « Avec des ciseaux et un morceau de velin, il savoit CRÉER
 « DES TABLEAUX dont les sujets charmoient les connaisseurs
 « et dont l'exécution étonnoit les artistes. Il en existe...

(1) His descriptions are covered with more vivacity and affect me in a degree superior to any I have ever heard and probably they would produce on you a similar effect...

To Mrs E. Hervey. Gen. Jan. 19. 1778.

« surtout en Angleterre qu'on montrera comme des reliques
« quand il ne sera plus...

(Corresp. de Grimm Paris 1^{er} Nov. 1772.)

« Je ne vois sur quels fondements on pourroit assigner
« UN RANG A UN ART SUR UN AUTRE. Celui qui anime la
« toile a autant de droit à mon hommage que celui qui fait
« parler le marbre... Et MON DÉCOUPEUR de GENÈVE,
« croyez-vous que je veuille le mettre au-dessous de ces
« gens-là ? Quand je vois qu'avec une paire de ciseaux et
« un morceau de vélin, il sait créer des tableaux où le dessin,
« l'idée, la composition, le caractère des figures, les diffé-
« rents plans et groupes étonnent également, je reste ébahi.
« Les plus grands artistes ont eu leurs pareils : celui-ci
« est seul de sa classe et le sera peut-être toujours...

« ...Il est vrai qu'un morceau de velin déchiqueté est
« bien loin de la durée du marbre, mais BOUCHARDON ET
« HUBER SONT DE LA MEME FAMILLE. »

(Réponse à Diderot. Grimm. Nov. 1763.)

De ces découpages, une collection existe à Lausanne pieusement gardée par une descendante d'Huber qui veut bien montrer au pèlerin de passage les fragiles reliques : ces petites merveilles qu'on ne saurait décrire font revivre l'auteur et justifient l'enthousiasme de Grimm.

A ses heures, notre découpeur est philosophe, et Beckford nous le montre :

« enfermé en son cabinet... sifflotant... ou attisant le feu...
« ...réfléchissant sur la nature de l'univers et le premier
« principe de toutes choses (1).

Entrez un autre jour :

« vous vous trouverez devant un profond musicien com-
posant des *Miserere* (2). »

(1) He will gape and whistle... and stir the Fire... shut up in his cabinet he will reflect on the nature of the Universe and the first principle of all things... To Mrs E. H. Gen. Jan. 19. 1778.

(2) See him the day after... you will find a profound musician composing *Misereries*... (id).

Que l'inspiration tourne, Huber ramassera cette guitare que, sur la toile où il s'est représenté lui-même, l'on aperçoit posée sur le tapis à portée de la main : au *Miserere* succède alors quelque alerte sérénade. Peut-être dans un instant Huber va-t-il s'interrompre pour se rendre au Conseil car il est membre des Deux Cents et fait entendre sa voix parmi les clameurs de la polémique. (1)

« En quoi consiste la véritable supériorité d'Huber (se demande Beckford) il serait bien difficile de le dire, car il est variable comme le vent et parfois aussi impétueux que lui... J'aimerais, pour t'offrir quelque passe-temps, observer ce génie en tous ses méandres, et le suivre à travers le labyrinthe de ses idées et de ses occupations. mais autant vaudrait s'élancer sur les traces d'un météore ou courir après ces vapeurs dansantes que les villageois d'Angleterre appellent feux follets... (2) »

Le jeune Anglais se rencontre ici avec le baron Grimm et avec le grand Goethe qui, un peu plus tard, parlant d'Huber, s'écrie avec admiration : « C'EST UN HOMME COMPLET (3) ».

Mais, ce qu'il y a sans doute de plus extraordinaire en cet homme unique c'est que, chez lui, les talents les plus variés s'accompagnent et s'illuminent pour ainsi dire d'une étincelante gaieté.

C'est un compagnon sans pareil. Le Roi Voltaire l'ayant mandé un jour l'a gardé en commensal et, de vingt ans, n'a pu se passer de lui.

Les irrésistibles saillies du peintre ont déridé le vieux ma-

(1) Il est l'auteur d'une brochure « Le Négatif encore meilleur » qui se rapporte aux démêlés du moment.

(2) ... my friend Huber whose particular excellence would be very hard to discover as he is as changeable as the wind and sometimes as boisterous... I would continue tracing this Genius thro' the labyrinth of his ideas and occupations in hope to afford you some amusement but it would be as easy to pursue a Meteor or to morris after that dancing exhalation which our country folks call will o'the Wisp.

To Mrs E. H. Gen. Jan. 19. 1778.

(3) Voir note 2, page suivante.

lade de Ferney et l'ont fait rire, dit le grand homme lui-même, dans son « Epître à Horace »... jusqu'au seuil de la tombe :

« ... lorsque mon poulx inégal et pressé
 « Faisait peur à Tronchin près de mon lit placé
 « Quand la vieille Atropos aux humains si sévère
 « Approchait ses ciseaux de ma trame légère
 « Il a vu de quel air je prenais mon congé
 « Il sait si mon esprit, mon cœur était changé
 « HUBER ME FAISAIT RIRE AVEC SES PASQUINADES
 « ET J'ENTRAIS DANS LA TOMBE AU SON DE SES AUBADES. »

Le propre de cette gaieté c'est d'être humaine, de se faire toute à tous, de s'adapter avec autant d'aisance aux dix-huit ans de William, qu'à la caducité de Voltaire.

Le peintre et le petit Esquire déclament ensemble de l'Arioste ou du Shakespeare et c'est alors entre eux, assaut de jeunesse : on est possédé du Dieu ou du Démon de la poésie et l'on s'amuse à qui sera le plus possédé, à qui criera le plus fort (1).

Quoiqu'en dise Voltaire, l'ingrat ! la gaieté d'Huber n'est point une « pasquinade ». Souvent libre et large ainsi qu'en atteste Beckford, elle est loin d'être grossière et fait dire à Gœthe : « LE SEL ATTIQUE LUI SORTAIT PAR TOUS LES PORES... (2) »

Cette bonne humeur, à la fois délicate et bouffonne qui s'épanche comme nous le montre le jeune Anglais : « par LES TRAITS LES PLUS SINGULIERS ET LES PLUS COMIQUES

(1) ... « We exult in the glories of Ariosto and Shakespeare, give a loose to our imagination and repeat whole passages by heart in so vociferous a style as make all the auditors stare and say the Devil has left the Swine to possess us. »

To Mrs E. H. Geneva. Jan. 19. 1778.

(2) Cluse en Savoie, 3 nov. 1779.

Aujourd'hui au sortir de Genève... montés dans un cabriolet à quatre roues nous sommes allés d'abord visiter, dans sa maison de campagne, Huber, cet homme à qui l'esprit, l'imagination, la passion d'imiter, sortent par tous les pores et qui est du petit nombre des hommes complets que nous ayons rencontrés. (Voy. en Suisse et en Italie, GÆTHE. Trad. Jacques Porchat.)

qui se puissent concevoir... par LES HISTOIRES LES PLUS PLAISANTES qu'on puisse imaginer... (1) » porte naturellement vers la caricature cet artiste doué d'un cerveau scientifique et analytique.

Beckford le voit « CONSACRER DES JOURNÉES ENTIÈRES » (2) à ce divertissement dans lequel Huber met tout son génie d'observation et toute sa verve.

Ce n'est pas en vain qu'il était resté si longtemps à la Cour de Voltaire :

« Puisque vous avez vu M. Huber, il vous peindra en « pastel, à l'huile, en mezzotinto, il vous dessinera sur une « carte, LE TOUT EN CARICATURE. »

Voltaire, avertissant ainsi M^{me} Du Deffand parlait en toute connaissance de cause ; sans cesse, en effet, sous la pointe du malicieux crayon paraissait la physionomie du Souverain de Ferney :

Voltaire en paysan, Voltaire édenté, Voltaire au saut du lit, Voltaire s'appuyant, débile Hercule, sur un énorme bâton noueux, ou Voltaire portant la lyre et d'un pas souple escaladant le Parnasse pour monter à la gloire ; Huber, sous mille formes plaisantes répandait l'image de son maître à la grande joie des amateurs depuis les Anglais jusqu'à la grande Catherine. C'était là, disait-il, sa manière « ...d'entretenir l'idôlatrie du public... » à l'égard du philosophe.

Il fut un temps où, pénétrant chez Huber, on était accueilli par Voltaire en personne, ou du moins, par son effigie en carton peint, mais d'une ressemblance si parfaite, que son auteur prétendit vouloir l'envoyer à Paris, pour l'installer, un soir, dans une loge du Français, afin de créer une sen-

(1) Saying the queerest drollest things imaginable

W. B. to Mrs E. Herv. Gen. Jan. 19. 1778.

I should scribble to you for ever if old Huber was not telling stories, the best imaginable.

W. B. to Sir W. Ham. Gen. Oct. 12. 1782.

(2) ... The following week perhaps he is totally engaged in drawing caricatures...

To E. Herv. Gen. Jan. 19. 1778.

sation. La farce ne fut point mise à exécution et le sosie de l'illustre vieillard remplissait peut-être encore, sous le toit de son ancien compagnon, les fonctions de dieu Lare, lorsque William Beckford arriva en Suisse ; si toutefois sa forme extérieure n'habitait plus les lieux, son esprit y était bien toujours présent en la personne du peintre lui-même.

« MON VOLTAIRIANISME EST INCURABLE »

écrit-il un jour au maître lui-même dans une lettre dont l'agréable badinage enferme bien de la vérité.

Du maître, Huber a toute l'ironie iconoclaste mais, son irrévérence égale à celle du sire de Ferney n'a point cette âpreté qu'impose l'esprit de polémique. Ce n'est chez lui que pure espièglerie. Interrogé sur l'Etre éternel — nous dit Beckford — le peintre déclare :

« ...avec tout le SANG FROID ET LA GRAVITÉ QUI SE PUISSENT
« CONCEVOIR, AVOIR ENTENDU DIRE DU BIEN DE LUI... (1) »

Huber s'en permettait bien d'autres !... Grimm parlant d'une pochade de l'artiste genevois nous en donne une idée :

« La NATIVITÉ (nous dit-il), n'est pas, de ses imagina-
« tions, la moins piquante. L'étable était sur une butte
« élevée. Le bœuf était resté de garde auprès de la crèche
« où était l'enfant ; mais l'âne en sa qualité d'APÔTRE
« s'était avancé sur le bord de la butte et s'était mis à braire
« de toutes ses forces pour annoncer le miracle à l'univers.
« Au bas de la butte, on voyait accourir des quatre par-
« ties du monde, une foule innombrable d'ANES et d'ANONS
« qui se mettaient à braire et à bondir de joie. »

(Corresp. de Grimm Paris 1^{er} novembre 1772.)

Le Dieu Voltaire lui-même, n'est pas respecté par ce terrible irrégieux. Lorsque, offensé de voir ses traits défigurés circuler dans toute l'Europe, le Tout-Puissant de

(1) ... Suppose they ask if he ever heard of the Etre Suprême. With all the sang-froid and gravity conceivable he will answer : « Oui, j'ai entendu dire du bien de lui ».

To E. Herv. Gen. Jan. 19. 1778.

Ferney commence à agiter ses foudres, Huber ne craint pas de persévérer dans la plaisanterie :

« Je vous ai dit cent fois (lui écrit-il) que je savais précisément la dose de ridicule qu'il fallait à votre gloire... et depuis quinze ans que selon vous, Monsieur, je travaillais à la ternir, elle n'a fait que croître et embellir...

« ...Mais, Monsieur, êtes-vous le seul être grave qu'on ait osé peindre sans son aveu ? On a fait de tout temps des caricatures de l'Être Suprême.

« Imitez le Bon Dieu qui n'en fait que rire. Lisez Voltaire sur la tolérance et vous trouverez bon que je continue à faire des heureux en vous multipliant... »

(De M. Huber Paris, le 30 octobre 1772.)

Tel est l'incorrigible et génial boute-en-train avec lequel Beckford se plut à passer tant d'heures, tantôt penchés sur la table au-dessus de quelque dessin ou de quelque livre, tantôt par « monts et par vaux » faucon au poing, tantôt assis au coin du feu, mais toujours enthousiastes, discutant, explorant mille sujets avec la légèreté du « Feu Follet » du « Météore intellectuel ».

Le jeune homme n'avait quitté que depuis peu ce compagnon charmant, qui fut pour lui un deuxième éducateur — en tout l'antithèse du premier — lorsqu'à Fonhill il s'improvisa auteur.

Le Peaceful Palace que le Lord Maire avait orné de riches bibelots et de toiles de prix, était certains jours, à la façon d'un musée, ouvert à l'admiration des visiteurs. Pour la plupart, gens simples du comté, ils recueillaient avec une déférente avidité les éclaircissements d'un vieux domestique guère plus savant que son auditoire.

Le jeune William qui s'était longtemps amusé de cette comédie, s'avisa soudain d'y trouver une inspiration et le voilà qui, sous les apparences de commentaires fort sérieux codifie les sottises du pauvre maître-Jacques, ou en invente mille autres de son cru. Alors apparaissent les détails de la

vie du très glorieux peintre « Labévuc de Venise » (Blunderbussiana) ou du grand sire de Leausucrée (Herr Sucrewasser) de Vienne ; d'Og de Basan et de bien d'autres, tous auteurs supposés des toiles de Fonthill.

« Og de Basan, (nous dit Beckford) avait longtemps
« pesé du chocolat et des épices dans la boutique tenue
« par son brave homme de père, mais il ne pouvait résister
« à l'impulsion du génie qui était en lui. Il lui fallait cra-
« yonner sur les sacs. Bientôt, il abandonna tout à fait
« les balances pour le pinceau... (1) »

Le tout à l'avenant forma la « BIOGRAPHIE DES PEINTRES EXTRAORDINAIRES ». Ce livre, imprimé, fut bientôt employé par le guide, enchanté de l'aide-mémoire élaboré par son jeune maître, et, notre auteur, dissimulé derrière quelque tapisserie, assistait à la farce et pensait mourir de rire.

Peut-être aussi tirait-il quelque vanité de se voir à la fois, sur les traces de son ancêtre Hamilton, le délicieux fantaisiste et de ce joyeux Huber qui, devant lui, s'amusait à rédiger des « CONSIDÉRATIONS PHILOSOPHIQUES SUR LES MOUSTACHES DU CHAT » ou d'autres écrits de semblable gravité (2).

Lettice, dont la mission de précepteur n'était pas achevée, ne condamna point le jeu littéraire de son élève. Au contraire, se trouvant alors à Cambridge en congé pour quelques semaines, il jugea séant d'écrire au jeune « M. Beckford » pour le complimenter sur la spirituelle production qu'il venait de lui soumettre (3).

(1) Biographical Memoirs of Extraordinary Painters.

(2) « ... The following week, he is totally engaged in drawing caricatures and saying the queerest, drollest things imaginable and if he writes during this humour, it will probably be a dissertation upon the Nature of Cat's whiskers...

Geneva Jan. 19. 1778.

(3) My dear Sir, ... Mr Hunter (who is by the way a very superior critic) and I, have read together Aldrovandus and Og of Basan with great delight... the Master has unfortunately gone out of college... but I am sure he would have read it with pleasure... We agree that Blun-

Dans cette verve satirique et légère l'éducateur put voir un retour de l'enfant air et feu vers l'équilibre et la raison... Si William était converti à la raison, ce n'était pourtant pas à une raison auxiliaire du devoir et de la foi comme celle de Lettice, c'était à la raison d'Huber et de Voltaire, celle qui se plait à critiquer tous les dogmes, à rompre toutes les chaînes ; toutefois, grâce à la Suisse, grâce surtout au prestigieux Huber, l'amoureux d'illusion semble rapproché de la vie.

derbussiana is the Chef-d'œuvre of the whole. I wish you would write two more lives and if they are as well done as these I should have no objection to midwifing them to the world in Springtime.

The Rev. John Lettice to W. Beckford.

Sid. Coll. Dec. 12. 1779.

CHAPITRE IV

L'ADOLESCENCE ET LE ROMANTISME

1777 — 1782

I. — Genève et l'Italie : LA NATURE

L'Alpe. — A l'enfant de Fonthill dont les yeux ne connaissent que les collines du Wiltshire et les falaises du sud de l'Angleterre, Genève dévoile un spectacle nouveau : la Montagne, ou pour parler la langue du temps : L'ALPE, vers laquelle le Romantisme commence à tourner un regard ému. L'une de « ces Alpes » comme dit Beckford, lui-même, se dresse, imposante et massive, non loin des portes de la Cité. Des bords du lac, du centre même de la ville, on l'aperçoit, sentinelle au front sévère dont on croit sans cesse percevoir le regard majestueux et pesant. C'est le Salève.

Beckford la regarde-t-il froidement, cette haute montagne, comme un gigantesque amas de cailloux et de rocs ? Avec Voltaire dira-t-il sans émoi que c'est là « une pièce essentielle à la machine du monde ? (1) » Non pas. Il la salue avec enthousiasme, il la contemple avec amour.

« ...La Montagne du SALÈVE. CETTE MONTAGNE ! (peut-être il écrit dès octobre 1777, alors que son séjour n'est que de quelques mois) OU J'AI PASSÉ TANT D'HEURES EX-QUISES !... (2) »

(1) *Essai sur les mœurs.*

(2) ...I dropped in a meadow fronting the Mountain of Salève. That Mountain where I have spent so many Delightful solitary Hours...

Thun, Oct. 6. 1777.

Tant d'heures exquises ! La grande joie de William, nous déclare-t-il en effet, mêlant d'assez piquante manière Voltairianisme et Rousseauisme, c'est :

« D'ALLER CHEZ VOLTAIRE QUELQUEFOIS ET FORT SOUVENT A LA MONTAGNE. (1) »

Heures délicieuses ! Dans le dessein de les revivre, Beckford quelques années plus tard, viendra grimper à nouveau parmi les sentiers que tant de fois il avait foulés à l'aube de sa jeunesse. Il rédigera, pour se les perpétuer à lui-même, les souvenirs de ce pèlerinage, et nous pouvons ainsi hanter avec lui la trace de ses propres pas et revivre avec lui, comme il l'a voulu faire, les émotions contenues dans ce cri : LE SALÈVE !

Suivons-le : Voici Carouge, nous atteignons le pied de la Montagne... Voici le Pas d'Echelle que « laborieusement » nous gravissons... Voici Monetti « *et son clocher blotti parmi d'énormes peupliers* » ; ce n'est pas encore ici que Beckford va retrouver ce moi de jadis dont il vient ressusciter les anciennes joies. Il faut poursuivre... « *Un char attelé de 4 bœufs est préparé pour nous...* » *Ses roues qui grincent nous élèvent lentement sur des pentes escarpées. L'air peu à peu s'allège, l'herbe devient plus odorante, l'horizon s'élargit. Bientôt nous apercevons... « un massif de hêtres battus par les vents... » Voilà... « le lieu vers lequel nous nous dirigeons...* (2) »

(1) To go to Voltaire's sometimes and to the Mountain very often.
Thun, Oct. 3. 1777.

(2) We rode pleasantly and sketchingly along through Carouge to the base of the mountain, taking views every now and then of picturesque stumps and cottages. At length, after a good deal of lackadaisical loitering on the banks of the Arve, we reached a sort of goats' path, leading to some steps cut in the rock and justly called the Pas d'Echelle. I need not say we were obliged to dismount and toil up this ladder, beyond which rise steeps of verdure shaded by walnuts.

These brought us to Monetti, a rude straggling village, with its church tower embosomed in gigantic limes...

About half-past three, a sledge drawn by four oxen was got ready to drag us up to the holt of trees, the goad to which we were tending : stretching ourselves on the straw spread over our vehicle, we set off

Ce sont ces arbres que Beckford désirait tant revoir (*I had long wished to revisit the holt of trees...*), ce sont ces arbres qui détiennent le secret de l'émotion que Beckford vient retrouver. Non pas en eux-mêmes cependant ; placés en tout autre lieu, ils n'auraient sur l'âme le pouvoir qu'ils ont là, là où de tous les points de la plaine on les aperçoit couronnant le plus haut roc. En eux-mêmes, ils ne sont rien, mais quand on touche leurs troncs, on a conquis cette chose troublante et merveilleuse : un Sommet (1).

Ce que Beckford veut éprouver à nouveau et ce qu'il veut éprouver dans le lieu même où elle s'est autrefois révélée à lui, c'est l'ivresse toute romantique de l'altitude et, quand il l'atteint, ce sommet, but de son pèlerinage, c'est aussitôt pour se reporter vers ces heures délicieuses du premier séjour, et s'écrier :

« COMBIEN DE BEAUX SOIRS J'AI PASSÉS AU TEMPS DE
« MON ENFANCE INSOUCIANTE SUR LA CRÊTE DE CETTE
« MONTAGNE OU ME VOICI... (2) »

C'est bien en effet ce sentiment d'exaltation, cette griserie d'infini, cette joie de l'extrême qu'à dix-sept ans Beck-

along a rugged path, conducted aslant the steep slope of the mountain, vast prospects opening as we ascended ; to our right the crags of the little Saleve, the variegated plains of Gex and Chablais, separated by the lake ; below, Moneti, almost concealed in wood...

A few minutes' dragging beyond the tree just mentioned, we reached the bold verdant slopes of delicate short herbage which crown the crags of the mountain.

We now moved smoothly along the turf, brushing it with our hands to extract its aromatic fragrance, and having no longer rough stones to encounter, our conveyance became so agreeable that we regretted our arrival before, a chalet, under a clump of weatherbeaten beech.
— Saleve revisited. D. W. T.

(1) *These are the identical trees so far and widely discovered on the Summit of Saleve and the point to which we had been tending... (D. W. T. 296). I had long wished to revisit the holt of trees so conspicuous on the Summit of Saleve... (D. W. T. 294).*

(2) *Many such evenings have I passed in my careless childish days stretched out on the brow of this very mountain contemplating the heavenly azure of the lake...*

Saleve revisited (D. W. T. 296).

ford — toujours « AIR ET FEU » — exprime dans ses lettres de Suisse.

« D'où croyez-vous que je date cette lettre ! D'un cabinet
« de travail bien en ordre, au centre duquel un bureau
« d'acajou incrusté, coquettement tapissé de drap vert
« m'offre, à main droite deux rames de papier doré sur
« tranche, un encrier d'argent, un almanach dans une
« superbe couverture, des plumes, de la ponce, des pains à
« cacheter, de la cire de Hollande ! Non pas ! mais DU
« SOMMET D'UNE ALTIÈRE MONTAGNE D'OU JE CONTEMPLÉ
« LES ÉPAISSES NUÉES QUI PLANENT... A MES PIEDS (1).

Cimes et gouffres. — Mais en vertu de ce même besoin fondamental d'Extrême, ce qui fait la séduction du pic fait aussi pour Beckford la séduction de l'abîme : deux infinis, l'un en hauteur, en espace, l'autre en profondeur, en oppression, offrent à son âme romantique les deux pôles d'un même émoi.

Loin de reculer à la vue de « CES EFFROYABLES RO-
« CHERS... de ces TORRENTS PERDUS DANS L'OMBRE DE
« GOUFFRES EMBLIS D'ÉPOUVANTE ...de ces lieux OU TOUT
« EST OBJET D'HORREUR ET D'EFFROI ...de ces « RÉGIONS DE
« DÉSOLATION » qui le font FRISSONNER... il se plaît à
« « FOUILLER DU REGARD LEURS MYSTÈRES. (2) »

(1) From the Summit of the Mountain of Saleve. 9 o'clock. Sept. 13. 1777. From whence do you think I date this letter ? Not from a neat precise study with a mahogany inlaid table nicely lined with baize and placed in a central situation having 2 quires of gilt paper on my right hand, a silver inkstand at my elbow, an almanack in a superb case, pens, pounce, wafers, dutch wax... .. in abundance ? Not one of these circumstances, I gaze at an assemblage of substantial vapours which hover above, beneath and around. This very sheet of paper which... I trust you will receive, is cast carelessly on a rugged fragment... from the peak of the Mountain... A cot awkwardly put together just screens my head from the wet vapour... etc.

(2) The woods are here clouded with darkness, and the torrents rushing with additional violence are lost in the gloom of the caverns below every object as I looked downwards from my path that hung midway between the base and the summit of the cliff was horrid and

C'est dit-il, « AVEC UNE AVIDE CURIOSITÉ qu'il se penche
« AU-DESSUS DU GOUFFRE concentrant ses regards dans
« l'abîme pour en scruter les ténèbres (1) : l'abîme l'épou-
« vante, mais cette épouvante même est une irrésistible
« fascination.

« LE VERTIGE (note-t-il un jour, alors que son attelage
« côtoie les précipices du Salève) me force à reculer bien
« que PAR UNE ATTRACTION DES PLUS INEXPLICABLES
« j'éprouve la FIÉVREUSE IMPULSION de me jeter dans le
« gouffre même que j'abhorre. (2) »

Cette séduction de la terreur, ce trouble qui, devant la
Cime ou le Précipice nous arrête et nous glace ou nous
affole et nous attire, c'est à proprement parler pour Beck-
ford, comme pour beaucoup de ses contemporains, l'essence
même de la véritable émotion esthétique. Où la Nature
apparaît comme l'image d'un drame formidable, c'est là
que l'on perçoit nous assure à dix-huit ans notre roman-
tique « CE GRANDIOSE, CETTE FORCE D'ÉMOUVOIR, CETTE
« SOLENNITÉ SOMBRE ET TOUTE CHARGÉE DE TERREUR
« SACRÉE QUI CONSTITUE LE SUBLIME... (3) »

Douceur. — Par une nouvelle séduction de contraste,

woeful. The channel of the torrent sunk deep amidst frightful crags
...I shivered whilst regarding these regions of desolation... A fragment
projected over the chasm and concealed for a moment its terrors...
In this deep hollow, such mists and vapours prevailed as hindered my
prying into its recesses...

Add. Lett. D. W. T. p. 274-275.

(1) I hung eagerly on the gulph, ...and fancied myself listening to
a voice that bubbled up with the waters, then looked into the abyss
and strained my eyes to penetrate its gloom...

July 26 1780 (D. W. T. 143).

(2) ...I shrink back from such bird's eye prospect with my head in a
whirl and yet by a most unaccountable fascination feel a feverish im-
pulse to throw myself in the very gulph I abhor.

Add. Lett. D. W. T. p. 295.

(3) ...Grand, striking, characterized by that awful and gloomy so-
lemnity which constitutes the sublime...

Les Echelles. June 6. 1778.

ayant toujours à son origine un besoin d'extrême dans l'émotion, le bucolique ne sera pas moins apprécié que le terrible, et il le sera surtout aux côtés mêmes du terrible.

Au faite de sa chère montagne, il est, perdue parmi les rocs, une oasis où le romantique se plaît à venir.

Là, *tout près* d'une « NOIRE FISSURE, profonde d'au moins « quatre cents pieds... *la verdure* est INEXPRIMABLEMENT « BELLE.

« Grâce à cette poussière d'eau que jettent les torrents « en leur chute, ce lieu garde, parmi les chaleurs de l'été « la fraîcheur du printemps, et présente sous l'illumination « du couchant UNE DES PLUS CHARMANTES IMAGES que « j'aie jamais contemplées. (1) »

Là, tout s'oppose délicieusement à ces spectacles de grandeur ou de chaos qui viennent de frapper ses yeux.

« TOUT SEMBLE INVITER PLUTOT QUE REPOUSSER... le « soleil met de la joie sur le gazon, la verdure a de l'éclat « et de la légèreté, les menus ruisselets pétillent plus qu'ils « n'écument : tout répand la gaieté, et (comme Beckford le dit encore ailleurs) « ...TOUT SOURIT. (2) »

Ce « SOURIRE » de la Nature, Beckford le retrouve et le goûte encore à Fonthill dans le velours des vastes pelouses du parc « MES PELOUSES » (3), sur les collines boisées, « au

(1) A Black Fissure down whose recesses I ventured a look and then retired. When I had retreated about a hundred yards I lay down on the Turf under the covert of the Shrubs which flourish'd around... The verdure of the Lawn on which I lay was inexpressibly beautiful. Moistened by the spray of the descending Waters it retains the freshness of Spring in the heats of Summer and being illumined by the setting sun, shooting aslant a sloping wood, presented one of the most lovely pictures I ever beheld.

Les Echelles. June 6. 1778.

(2) ...The cheerful sunny exposition of the lawn, the lightness and brilliancy of its verdure and the vivacity of several inconsiderable Rills which sparkle rather than foam, diffuses an air of gaiety which greatly diminishes the effect of the main torrent, whose banks being clad with flowers and browzed by cattle, seem rather to invite than repulse the Travellers... (*id.*)

(3) In less than 3 weeks I shall be established at Fonthill in the midst of my lawns and thickets. (W. End. Jun. 10. 1781). I ran wildly over

pied des grands chênes peuplés d'heureux oiseaux » parmi la mousse épaisse et feutrée, dans les prairies tout « *émaillées de fleurs* », dans « *la verdure qu'Avril naissant fait reparaître* », ou que « *Mai sème de parfums* », dans « *l'allégresse du poisson qui glisse à travers les eaux transparentes* » dans « *les frémissements de l'alouette que caressent les souffles venus de l'Océan* » (1).

Ce sourire, il le retrouve, non seulement dans les paysages du coin natal, mais dans toute son Angleterre, dans toute « l'île charmante en la fraîcheur sans égale de ses gazons et de ses bois » (1).

Mais, s'interroge Beckford de façon curieuse, priser comme il le fait le charme de ces coins de fraîcheur, n'est-ce point pécher contre le canon du sublime qui veut du formidable et de l'horreur ? (1)

Et pourtant, William le sent, ces sourires de la Nature ne vont point contre une notion même exaltée du Beau (1).

Il peut y avoir jusque dans la paix et la douceur un excès, un extrême qui participeront de la noblesse romantique. C'est là que tend naturellement l'âme ignée de Beckford et lui-même analysant ce qu'il éprouve touche au mot essentiel : l'extrême (2).

my Lawn, and up the hill and down the other side into a retired valley ... (to lady H. Oct. 1781). I run wild thro' the storm, ascend the steeps and hurrying to the central lawn... (Font. March 25. 1780). When engaged up in my forests at Fonthill, I shall forget... (London, April 20. 1781) ...on the left of the house rises a lofty steep mantled with tall oaks... Fonthill. Oct. 14. 1781... the Downs which we look at from Fonthill (Font. July 14. 1781) ...I walked full in the evening sun to a meadow... embroidered all over with cowslips... (Fonthill. May 10. 1780). ...The sky is blue, the verdure revives, the fish glide thro' the transparent waters, larches tremble in the western breezes... (Font. March 25. 1780). ...The reviving fragrance of the vegetation is not to be described... the Sunbeams heightening the dewy verdure of the Grove inspired me... green boughs... birds delighted (Font. March 25. 1780). The Island is lovely... its woods and verdure unparalleled... (To lady H. London. April 20. 1781).

(1) Voir page précédente, note 3.

(2) This landscape, tho' grand and striking is far from being characterised by that awful and gloomy Solemnity which constitutes the su-

Etendu sur la mousse de Fonthill ou parmi l'herbe odorante des Alpes, contemplant la nature qui sourit, William se sent « gagné, envahi comme par une agréable illusion qui « dissipe toute notion de passé et d'avenir et laisse seule « subsister UN DOUX PRÉSENT DONT IL JOUIT SANS CON-
« TRAINTÉ. (1) »

Alors, nous dit-il, monte dans l'être apaisé « UNE ALLÉGRESSE QUE RIEN NE LIMITE » (I enjoyed... the scene... with all possible glee... June 1778).

GLEE : joie et lumière ; glee, syllabe qui tinte si gaie, si légère, qui parle d'infinie liberté, c'est précisément celle qui s'impose à Wordsworth pour peindre les narcisses balancés par la brise au bord du lac ondulant qui scintille :

« Tossing their heads in sprightly dance,

« they

« Outdid the sparkling waves in glee (1804).

A vingt-cinq ans de distance, l'enfant de Fonthill et le grand poète des Lacs ont trouvé le même mot parce que tous les deux, dans la contemplation d'une scène idyllique ont semblablement touché à cet extrême dans l'émotion qui est l'essence même du Romantisme.

La palette romantique. — Soit disposition naturelle, soit influence de l'ami Huber, soit par l'union de ces deux causes, le jeune Beckford a vraiment l'œil et la plume d'un peintre.

« Voyez (nous dit-il du haut de sa montagne favorite)

blime. On the contrary its parts are noble and considerable without being imposing. The cheerful sunny exposition...

Les Echelles. June 6. 1778.

(1) I walked full in the evening sun to a meadow on the opposite site of the River, embroidered all over with cowslips... and could not help throwing myself down amongst them... a soft delusion stole over my senses ...every care vanished, the past and present were equally indifferent and I enjoyed the present without reserve...

W. B. to A. Cozens Fonthill. May 10. 1780.

« — que de majesté dans la masse énorme de ces nuages
« gris qui dirigent vers l'est, leur course précipitée...

« Regardez ! A leur suite s'avance une nuée dont la masse
« plissée d'un gris bleuâtre est semblable à la fumée qui
« s'exhale avec les dernières fureurs d'un volcan. Avec
« quelle grâce elle s'incline, s'enfuit et va se perdre au loin
« dans le brouillard léger... une faible lueur jaune pâle
« vient colorer la blanche surface du nuage immense qui
« sous mes yeux oscille... le soleil et la brume entrent en
« lutte. Les nuages se poursuivent ; la masse blanche qui
« tout à l'heure occupait tout le ciel se disperse cédant
« aux rayons lumineux qui percent de toutes parts... Voyez !
« Le Lac apparaît dans toute sa splendeur azurée ! (1)

Près de la Grande Chartreuse, le voyageur admire,
« sous un ciel que nul nuage n'obscurcit, les innombrables
« insectes AUX COULEURS CHATOYANTES SEMANT D'ÉCLAIRS
« LES RAYONS DU SOLEIL qui viennent frapper UN LIMPIDE
« ruisseau... (2) »

Il note « l'éclat que prend la verdure quand les rayons
d'un soleil d'été viennent luire sur les feuilles humides de
rosée. (3) »

A Naples, visitée quelques dix-huit mois après la Suisse,
quelle fête de lumière et de couleur :

(1) Look ! the blasts begin to range thro' the atmosphere ! what majesty in those volumes of gray cloud that sweep along, directing their course Eastward ! Mark ! they are succeeded by curling Volumes of blueish grey, like the smoke of a declining volcano. How gently they bend and then fly downwards in a misty haze... A gleam of pale yellow light mellows the white surface of the boundless cloud ; before my eyes it gives way... The sun struggles with the vapours, the clouds chase one another ; the white cloud so universal a moment ago is broken, it fleets, it dissipates ; the Beams pierce the vapours on every side... the Lake appears, in all its azure glory.

From the Summit of the Mountain of Salève. 9 oclock. Sept. 13. 1777.

(2) Not a cloud darkened the heavens ; every object smiled ; innumerable gaudy flies glanced in the sunbeams that played in a clear spring by the cottage...

June 5. 1778. D. W. T. p. 291.

(3) The Sunbeams heightening the dewy verdure of the grove...

Font. May 10. 1780.

« De la terrasse de Sir William Hamilton (écrit Beckford à son ami le dessinateur et peintre Cozens) je contemple « sans pouvoir me lasser le spectacle... de la baie... ; que « n'êtes-vous auprès de moi POUR PARTAGER MES SENSATIONS ET FIXER DE VOTRE CRAYON L'ÉCLATANTE BEAUTÉ « de la mer et des nuages. (1) »

Sous le ciel ardent de Venise, alors que sa gondole « cingle à travers les plaines étincelantes de l'Adriatique » (3) Beckford regrette de ne pouvoir contempler durant de plus longues minutes « la BEAUTÉ DES EFFETS DE LUMIÈRE... et « des TONS D'ÉMERAUDE ET DE POURPRE qui nuancent la « surface des eaux. (2) »

C'est donc, aperçu du haut d'un pic, à travers les déchirures de la triste nuée grise, que, dans la plaine, le lac, inondé de joyeuse lumière, « confond les sens » par la splendeur de son azur triomphant. C'est, entouré « de la ceinture de sombres et solennels sapins que... le gazon paraît d'un vert si tendre » (3). C'est près du limpide ruisseau que l'insecte paraît si chatoyant. Toujours s'affirme avec la séduction de l'intensité, le charme des contrastes ; mais, où la perception du coloris va se révéler chez Beckford sous son aspect le plus instructif c'est dans les lignes que lui inspire la vue du couchant :

« Inconcevable splendeur que répand au loin sur la cam-

(1) W. Beckford to A. Cozens. Naples. Nov. 1780.

Your charming lines of the 29 th Sept. found me viewing our classic Bay from Sir Wm's (i. e. Sir William Hamilton's) terrace and gazing with all my eyes earthly and spiritual upon the Island of Caprica. Why are you not at my side to share my sensations and fix the glorious scenery of the Clouds with your pencil ?...

(2) I had not much time to contemplate the beautiful effect on the waters, the emerald and purple hues which gleamed along their surface. Our prow struck, foaming, against the walls of the Carthusian garden, before I recollected where I was, or could look attentively around me...

Aug. 3. 1780. D. W. T.

(3) ...I entered a lawn of the smoothest turf, grazed by sheep, and swelling into gentle acclivities, skirted by groves of fir, whose solemn verdure formed a contrast with its tender green...

Oct. 23. 1780. D. W. T.

pagne de Fonthill le flamboiement des lueurs du soleil qui décline » (1).

Admirant le panorama de Rome :

« ILLUMINÉ PAR L'ÉCLATANTE FLAMME ROUGE DU COUCHANT » c'est là déclare-t-il « MA TEINTE BIEN AIMÉE, MON HEURE FAVORITE » (2).

Et quelques jours avant, à Lucques :

« QUE DE FOIS, J'AI CONTEMPLÉ LE SOLEIL EN SON DÉCLIN, ATTACHANT MES REGARDS PENSIFS A SES RAYONS QUI NOUS QUITTAIENT... (3) »

Un soir de septembre, à Florence, il « s'attarde », dit-il, « à observer le paysage s'effacer peu à peu, tandis qu'à l'occident LE SOLEIL DANS SON AGONIE S'ENTOURE DE L'ÉCLAT DE SES DERNIERS FEUX... (4) »

A Genève :

« alors que le gris crépuscule commence à ternir la limpide transparence des cieux » ...il contemple « la douce traînée lumineuse dans laquelle s'est perdu le soleil. (5) »

A Vérone, il se jette dans l'herbe et poursuit du regard

(1) One evening as I took my solitary ramble over the Hills, ...the Sunset grew inconceivably splendid... and the country far around partook of the Refulgence... of the liveliest red I ever beheld...

Font. March 1780.

(2) Streets... and palaces... all glowing with the vivid red of sunset. You can imagine how I enjoyed my beloved tint, my favourite hour surrounded by such objects...

Rome. Oct. 29. 1780. D. W. T. p. 227.

(3) How many times have we watched the Sun's going down and wistfully pursued his retiring gleams.

Lucca. Oct. 1. 1780.

(4) I lingered to mark the landscape fade and the bright skirts of the western sun die gradually away.

Sept. 15. 1780. D. W. T. p. 200.

(5) ...a grey twilight begins to tarnish the clear transparence of the skies. ...I regard the mild track of light where the Sun lost itself.

Thun. Oct. 3. 1777.

« les dernières traces de la lumière mourante du couchant... » (1).

Sur la fin d'une belle journée de juillet, dînant dans une auberge du Tyrol, il aperçoit la chaîne de montagnes dont les pics, l'un après l'autre se teintent des reflets d'or pâle qu'y jettent à travers la brume les derniers rayons du couchant. Dans le transport de son admiration, il quitte précipitamment la table et court dans un champ pour se livrer... à la contemplation et SAISIR LA VISION AVANT QU'ELLE NE S'ÉVANOUISSSE. (2) »

Dans l'extraordinaire fascination de ce flamboiement, Beckford se rencontre encore avec Wordsworth, et de la façon la plus frappante, au point culminant de la sensation esthétique. Il vibre et s'exprime comme lui. Il se dépeint comme lui « ABSORBÉ TOUT ENTIER PAR LA CONTEMPLATION DU COUCHANT dont les rayons frappent le sommet des pics » (3).

Du faite de sa chère montagne, les yeux fixés sur le drame magnifique que jouent les teintes du crépuscule sur les glaciers du lac et sur la plaine, il reste spectateur enthousiaste, « IMMERGÉ dans ces sensations qui naissent de la contemplation des grandes scènes de la nature... (4) »

(1) Throwing myself upon the grass... I pursued the last tracks of light as they faded...

Sept. 10. 1780. D. W. T. p. 180.

(2) ...We remained at the village of Mittenwald the whole evening. Our inn had long airy galleries fronting the mountain. In one of these we dined... The clouds were dispersing and the topmost peak half visible before we ended our repast. Every moment discovering some inaccessible cliff or summit, shining through the mists and tinted by the sun with pale golden colours. These appearances filled me with such delight and with such a train of romantic associations, that I left the table and ran to an open field to gaze in solitude and catch the vision before it dissolved away.

July 26. 1780. D. W. T. p. 142.

(3) The Rays of the Sun striking on the pinnacles lent them all the pomp of Aerial Palaces... I was totally rapt up...

Aix en Savoy. June-5. 1778.

(4) I have been steeped in those sensations which arise from the

« HEURES D'ÉMERVEILLEMENT ET DE GRATITUDE ! (1) » s'exclame alors Beckford, comme le fera plus tard le poète de Tintern Abbey, lui aussi touchant à l'extase.

Lumière et ombre. — Mais lorsque s'achève la glorieuse apothéose du soleil qui meurt. William n'abandonne point la retraite inspiratrice qu'entre ciel et terre lui offre la crête de son cher Salève.

« 7 heures », note-t-il. — Le soir aura bientôt partout répandu la caresse de ses nuances discrètes. Je vais attendre la lune pour redescendre dans la plaine.

« 8 heures 1/2. — La nuit s'avance, les étoiles luisent au firmament. De la pointe du roc, je contemple une vaste étendue peuplée d'habitations, les mille lumières qui scintillent semblent le reflet des étoiles, la lune apparaît. Adieu. Il faut que je quitte la montagne. (2) »

Après nous avoir donné comme son « heure favorite » l'instant où le soleil en son coucher jette une exaltation sur tout le coloris de la nature, William, obéissant toujours aux lois du contraste romantique nous déclare aussi « AIMER TOUT PARTICULIÈREMENT le spectacle d'un lieu... aperçu... SOUS CETTE LUMIÈRE INDÉCISE, cette lumière de vision QU'APPORTE LE CRÉPUSCULE DU SOIR » (3).

A Venise, l'Escalier des Géants, les colossales statues

contemplation of the great objects of nature... Hours of wonder and gratitude[—

9 o'clock eve. Sept. 13. 1777.

(1) Hours of wonder and gratitude ! (*id.*).

(2) 7 o'clock eve : The mellow tints of the Evening begin to prevail, I shall wait the Moon ere I descend the Mountain...

Sept. 13. 1777.

Half past Eight. Night draws on, the stars glow in the firmament. From the promontory of a rock, I overlook a vast extent of inhabited country ; the lights glimmer in a thousand Houses like the reflection of the Stars ; the Moon appears. Farewell, I must descend the Mountain.
(*id.*).

(3) It was almost dusk when we arrived at Antwerp ; and as I am very partial to new objects discovered by this dubious visionary light I went immediately arambling... June 21st 1780.

de Mars et de Neptune, tout le panorama de piliers, de frises, de porches, excite en lui une admiration « d'autant
« plus grande que le crépuscule...agrandissait les portiques,
« allongeait les colonnades, accroissait toutes les dimen-
« sions...

Il regrette de ne pouvoir s'attarder encore :

« LA LUNE EUT ALORS JETÉ SES RAYONS SUR les formes
« géantes de Neptune et de Mars. (1) »

Il parle ailleurs de « LA SÉRÉNITÉ de la LUMIÈRE LU-
« NAIRE qui tombant sur les teintes grises de l'olivier
« donne au paysage un aspect de vision élyséenne. (2) »

Et, comme si la loi romantique de l'attraction des extrêmes s'appliquait encore ici dans toute sa rigueur, la lune en son plein, a, sur notre amoureux de couleur, un pouvoir de fascination égale à celui de la flamme des couchants.

Certaines de ses lettres, les plus pleines d'effusions poétiques, sont solennellement placées sous le signe lunaire.

« Fonthill, 4 déc. 1778

« La Lune étant en son plein...

« ...Tout est silence et obscurité, etc. (3) »

« Thun, 12 sept. 1777.

« Cette nuit la lune atteindra son plein et je me sens

(1) The noble irregularity of these imperial piles delighted me beyond idea, and I was sorry to be forced to abandon them so soon especially as the twilight, which bats and owls love not better than I do enlarged every portico, lengthened every colonnade and increased the dimensions of the whole, just as imagination desired. This faculty would have had full scope had I but remained an hour longer. The moon would then have gleamed upon the gigantic forms of Mars and Neptune and discovered the statues of ancient heroes emerging from the gloom of their niches.

Sept. 12. 1780.

(2) The serene moonlight on the pale grey tints of the olive gave an Elysian visionary appearance to the landscape...

Sept. 12. 1780.

(3) Fonthill. Dec. 4. 1778. Being the full of the Moon. All is dark and silent...

May.

7

« fort porté à gravir le sommet de cette énorme masse
« rocheuse qu'est la montagne du Salève... (1) »

Visitant la Grande Chartreuse, « LA PLEINE LUNE QUI
LUIT à travers les volets, et les étoiles qui scintillent au-
dessus de la forêt, l'invitent à quitter son appartement
pour aller s'ABANDONNER AU SPECTACLE QU'OFFRE LA
NUIT. (2) »

Il peut donc se dire épris de demi-teintes et d'obscurités,
« AUTANT QUE LA CHAUVÉ-SOURIS ET LE HIBOU » (3).

Sans doute est-il permis de songer ici à ce hibou de l'ad-
mirable « ELEGY », ce hibou qui, du creux de la tour vêtue
de lierre, adresse à la Lune, déesse de la Nuit, une mélanco-
lique invocation :

« ... From yonder ivy-manteld tower,
« The moping owl does to the moon complain
« Of such as, wandering near her secret bower
« Molest her ancient solitary reign.

Gray, par « L'ÉLÉGANCE DE SON TALENT » est en effet,
nous dit William, son poète « FAVORI »... « LE CITER » est
un plaisir auquel IL NE SAURAIT RÉSISTER (4).

Et dans les lettres de Beckford on voit la phrase prendre
parfois le rythme et la consonance du vers de Gray. En
Suisse, quand sur le lac et la montagne, le soir et l'au-
tomne répandent leur douceur, il arrive au jeune homme

(1) It will be the full of the Moon this Night and I have a strong
inclination to attain the summit of that huge mass of Rocks which
form the Mountain of Saleve...

Thun. Sept. 12. 1777.

(2) We had supped... the full moon gleamed through the casements
and the stars sparkling above the forests of pines invited me to leave
my apartment... and to give myself up entirely to the spectacle they
offered.

June 6. 1778.

(3) ...The twilight, which bats and owls love not better than I...
August 3. 1780.

(4) « Absolutely, I must recite a few lines of my favorite Gray with
whose elegance and merit you are well acquainted : Humble Quiet
builds her cell... etc.

Date : 1778... ?

inconsciemment sans doute, de paraphraser « l'Elégie » de son poète favori.

« 21 octobre. Soir, 5 heures. — Le tintement des clochettes « des moutons parvient à mon oreille et je contemple les « grands troupeaux qui, lentement, serpentent dans le « sentier bordé de fougères. (1) »

Qui ne se souvient, comme Beckford, du merveilleux tableau de Gray :

« The curfew tolls the knell of parting day,
« The lowing herd wind slowly o'er the lea,
« And drowsy tinklings lull the distant folds

Une passive admiration ne suffit pourtant pas à l'enthousiasme de William. Il veut être l'émule de son poète et chanter comme lui les émotions qu'il éprouve avec lui.

Dès le mois de Novembre de 1777, il est lui-même l'auteur d'une « ÉLÉGIE » « ...ÉCRITE EN TOUTE LA SINCÉRITÉ DE MON ÂME » déclare-t-il à Elizabeth qui semble, elle aussi dans le feu de l'inspiration (2).

Ce poème n'est assurément point le seul que la Muse se soit plu à dicter au jeune esquire, puisque dans la même lettre il peut demander à sa compagne d'enfance :

« Quelle partie de MES ÉCRITS as-tu lue à Lord Morton ? (3) »

Quelques mois plus tard, la verve poétique n'est point encore épuisée. Elle se manifeste, — toujours dans la note de Gray, — en la solitude des bois qui entourent la Grande Chartreuse. Là, nous dit William, « L'INSPIRATION PASSAIT DANS TOUS LES SOUFFLES DU VENT. (4) »

(1) « Coligny Oct. 21st 1783. 5 o'clock Eve.

« ...The tinkling sound of sheep bells is caught by my ear and I see
■ the herds winding slowly between beds of fern... »

(2) « Your letter breathing the Spirit of Excellence and sending forth
« sparks of the Sacred fire which eternally burns on the Altar of Genius
« filled me with pleasing sensations... The Elegy was truly in earnest.
« It was written immediately after receiving some very melancholy
« news... »
Geneva. Nov. 24. 1777.

(3) What part of my writings did you read to Lord Morton ? (Id.)

(4) Inspiration was in every wind...

I followed some impulse which drove me to the Summit of the

Cette inspiration, Beckford lui-même, la place sous les auspices *romantiques* du bois, de la montagne, du précipice, et de la nuit.

« Certaine impulsion m'ayant conduit *au sommet des montagnes* qui se trouvaient devant moi, je pus contempler *l'immensité des bois impénétrables* et des *romantiques précipices...*

« La cloche du couvent tintait car l'heure de la prière solennelle entre toutes était venue : IL ÉTAIT MINUIT. »

A la poésie de la nuit, s'ajoute la poésie du clair de lune.

« La solennité de la nuit était rendue plus imposante PAR LA PRÉSENCE DE LA LUNE... dont, appuyé sur le tronc d'un antique pin, je voyais les rayons se répandre en frémissante onde argentée. (1) »

Que la vue de ces bois, où médita le premier des moines de cette solitude, doit, au cœur de la nuit, faire surgir de pensées profondes et d'émotion sacrée, sous un jeune front pensif caressé par l'étrange clarté de la lune et par la brise inspiratrice.

« Je ne saurais, ni ne voudrais (dit-il) les révéler en prose. (2) » Rédigée donc en langue poétique et, « durant la paix de la vigile nocturne, transcrite sans tarder dans

Mountains before me and there, casting a look on the whole extent of wild woods and romantic precipices...

It was Midnight : the convent bell tolled for the most solem hour of prayer had arrived... June 5. 1778.

(1) ...The grandeur of the scene was renewed and its imposing solemnity increased by her presence.

I ascended a green knoll which several ancient pines strongly marked with their shadows : there, leaning against one of their trunks I lifted up my eyes to the awful barrier of surrounding mountains discovered by the trembling silver light of the moon shooting directly on the woods which fringed their acclivities... (Id.) D.W.T. p. 287.

(2) I cannot nor would I attempt to unfold to you, in prose, half the things of which I thought and which I seemed to see during this wild excursion. However, I owe to it the poetical humour in which I composed the following lines written immediately on my return in the album of the fathers during the stillest watch of the night.

(Id.) An excursion to the Grande Chartreuse. June 5. 1778. D. W. T.

l'album des pères (1), cette confession prend la forme d'une « ode » en laquelle « PALE SAINT PLONGÉ DANS SES PENSÉES », Bruno, le fondateur de la Chartreuse apparaît et, favorisant le jeune Esquire de ses exhortations mystiques, exhale « sa voix légère comme un souffle » puis s'évanouit dans le vallon quand se discernent les premières lueurs du jour. Et William transcrit la vision en 8 quatrains, « ODE » :

« La cloche de minuit — Avait conduit à l'oraison chaque « hôte des cellules. — De la prière ou de la rêverie, l'heure « était venue,... etc. (2) »

(1) Des recherches entreprises sur ma demande par la Direction des Archives à Paris et Grenoble, en octobre 1926, il résulte : que l'album mis par les PP. Chartreux à la disposition des visiteurs n'existe pas aux Archives de l'Isère et qu'il n'en est pas fait mention dans l'Inventaire des fonds de la Grande Chartreuse rédigé en l'an V ; qu'il ne figure pas non plus parmi les manuscrits provenant de la Grande Chartreuse, conservés à la Bibliothèque de Grenoble ; que d'autre part, deux auteurs au moins, mentionnent l'album sans indiquer ce qu'il est devenu : 1^o J. GRAND-CARTERET : *La Montagne à travers les âges* (l. 412) « ...Il (Ducis) laissera même à la Grande Chartreuse, le 4 juin 1785, sur le livre où les étrangers avaient coutume d'écrire leurs noms, quelques vers de circonstance (Quel calme ! quel désert ! Commences-tu pour moi, terrible éternité !) ... 2^o D. BOUTRAIS, auteur de « *La Grande Chartreuse par un Chartreux* », 3^e éd. Grenoble 1884, p. 304, note 1 : { ...Le Père MANDAR, en parle (de l'album) dans la relation de son voyage de 1775. J.-J. Rousseau y mit cette phrase pleine de délicatesse : J'ai trouvé ici des plantes rares et des vertus plus rares encore... Au mois de juin 1817 on présentait encore cet album) mais dans la suite, quelques personnes se permirent, non seulement d'y insulter les Pères... mais même d'y écrire des sentences impies ; alors on supprima cet album qui serait si curieux à parcourir) ; qu'il paraît toutefois résulter de cette dernière phrase que l'album se trouvait au couvent en 1884 ; qu'il est donc probable que les Chartreux l'ont emporté en 1903, lors de leur départ et qu'il est actuellement conservé au Monastère de la Grande Chartreuse de FARNETA, près Lucques, en Toscane.

Des recherches entreprises également à Farneta et de la réponse du Père Supérieur des Chartreux, il résulte que ce registre « *a été égaré lors du transfert des archives de France en Italie en 1903, et malgré les plus minutieuses recherches n'a jamais pu être retrouvé.* » (le R. P. Ripert au consul de France à Florence, nov. 1926).

(2)

ODE

To orisons, the midnight bell
Had toll'd each silent inmate from his cell ;

II. — La musique

On serait surpris que le rythme du vers et la consonance des rimes fussent les seules harmonies recherchées par cet amoureux de Beauté.

« LA MUSIQUE — assure-t-il à 21 ans — RESTE TOUJOURS MA GRANDE JOIE... »

Musick is ever my principal delight (to lady Hamilton. Paris.
April 2, 1781).

Il s'y montre fort éclectique. La Galuzzi le ravit par des mouvements « PLEINS D'UN FEU et d'une ÉNERGIE... qui « M'ÉLÈVENT (dit-il) JUSQU'AUX CIMES DE L'HÉROISME... » (1)

De même il déclare le chant de Pacchierotti « SI ÉLEVÉ... « SI NOBLE... SI PATHÉTIQUE, SI SUBLIME DANS L'ACTION « qu'il pousserait un second Curtius à se jeter encore « dans le gouffre... (2). »

The hour was come to muse or pray,
Or work mysterious rites that shun the day ;
My steps some whisp'ring influence led,
Up to yon pine-clad mountain's gloomy head ;
Hollow and deep the gust did blow,
And torrents dash'd into the vales below.
At length the toilsome height attain'd,
Quick fled the moon and sudden stillness reigned.
As fearful turn'd my searching eye,
Glanced near a shadowy form, and fled by ;
Anon before me full it stood :
A saintly figure, pale, in pensive mood.
Damp horror thrill'd me till he spoke,
And accents faint the charm-bound silence broke :
« Long, traveller ! ere this region near,
Say, did not whisp'rings strange arrest thine ear ?

.
(1) The Galuzzi sang some of her father Ferandini's compositions with a fire an energy, an expression, ...that... raised me to a pitch of heroism...

Sept. 4. 1780. D. W. T.

(2) Your musical conceptions are far too noble et transcendant for

Par ailleurs, on voit, sur le Lido, le jeune Anglais goûter dans la sérénade des gondoliers « UNE NOTE PLAINTIVE » dont l'harmonie le pénètre et qui, bien des heures après, au cœur même de son sommeil semble encore retentir à ses oreilles (1).

C'est encore cette « *intéressante note plaintive* » qui fait, pour lui, la séduction du chant de « la Signora Roberti » où de « la Galuzzi ».

« SA VOIX ÉMOUVANTE (dit-il de la première) ...M'IM-
« PRÈGNE L'ÂME DE MÉLANCOLIE... et me TIENT MUET D'AD-
« MIRATION... (2) »

Quant à la seconde, elle possède le pouvoir, tantôt de l'emporter « sur les cimes de l'héroïsme », et tantôt « de LE PLONGER DANS LES LARMES » (3).

Ce fervent de Voltaire ne dédaigne pas d'aller jusqu'au fond des temples catholiques chercher dans la musique sacrée le double frémissement du sublime et de la mélancolie. A Padoue, dans l'église Saint-Antoine, il passe « DES HEURES ENTIÈRES » sur le marbre froid des marches de l'autel... écoutant la MUSIQUE du CHŒUR... (4)

the corrupt ...So touching a voice, so sublime a manner would have inspired a second Curtius to cast himself into the Gulph,

To G. Pacchierotti. March 12. 1781.

(1) ...The gondoliers... whose voices echoed by the arch of the bridge acquired a plaintive and interesting tone. I retired to rest full of the sound and long after I was asleep the melody seemed to vibrate in my ear.
August 2. 1780. D. W. T. p. 153.

(2) ...As soon as... La Signora Roberti had ended and that I could hear no more those affecting sounds which had held me silent and almost breathless... a band stationed in the street began a lively symphony, which would have delighted me at any other time ; but now I wished them a thousand leagues away, so melancholy an impression did the air I had been listening to leave on my mind.

August 1. 1780. D. W. T. p. 151.

(3) The Galuzzi sang... with a fire, an energy, an expression, that one moment raised me to a pitch of heroism, and the next dissolved me in tears.

Sept. 4. 1780. D. W. T. p. 176.

(4) To Lady Hamilton. Padua. June 13, 1782... The Heat makes me very languid and I pass hours... on the cool marble steps of St Anthony's shrine. The musick of the choir throws me into delightful reveries...

« Bien que la fonction des officiants n'offre guère d'in-
 « térêt pour moi (remarque-t-il une autre fois dans le même
 « lieu) VOIX ET INSTRUMENTS EXPRIMENT UNE PLAINTÉ...
 « dont JE SUIS ÉMU JUSQU'AUX LARMES... (1) »

Dans la sombre chapelle du Mendicanti de Venise, William « ASSIS A L'ÉCART dans une TRIBUNE SOLITAIRE » suit l'oratorio ; « LA PLAINTÉ qui s'exhale avec la voix des chanteurs » lui remue l'âme. Il la « BOIT », nous dit-il, il « S'EN IMPRÈGNE AVEC UNE TELLE PASSION » que plusieurs heures après, il lui semble « ENTENDRE ENCORE LA MÉLODIE SACRÉE » (2).

Comme l'émotion qu'inspire la vue des pics, des abîmes ou de la nature souriante, l'émotion musicale, passe donc aisément d'un pôle à l'autre de la sensibilité ; mais, soit dans le transport de l'enthousiasme, soit dans les pleurs, elle tend toujours vers plus d'intensité, et paraît en certaines minutes, avoir affranchi l'être de l'empire des lois terrestres. Beckford, écoutant la Galuzzi « OUBLIE LA NOTION de TEMPS et d'ESPACE ». (3)

Aux accents des Nocturnes de Pacchierotti, il se sent prêt à « S'ÉLANCER du HAUT de QUELQUE SOMMET, ABANDONNANT SON CORPS AUX ESPACES » (4).

Une autre fois, tandis que la Galuzzi chante, « JE ME

(1) It happened to be a high festival... at the grand church of St Anthony. ...gold figures discovered themselves ministering before the altar... I attended very little to their functions but the plaintive tones of the voices and instruments... melted me into tears...

Sept. 9. 1780.

(2) Venice. August 4. 1780. M. de B. accompanied me to the Mendicanti... Every tribune was thronged with people... imbibing the plaintive notes with eagerness... I sat retired in a solitary tribune... Night came on ...and I still seem to hear its sacred melody...

(3) « Whilst the Galuzzi was breathing forth such celestial harmony. « I forgot both time and place.,

Sept. 4. 1780.

(4) ...Would that you could see me bounding along the terrace which hangs bold et free above the Ocean. You would almost apprehend I should trust myself to the air et leap off the edge of the precipices.

Mount Edgcumbe. Oct. 17. 1781.

DEMANDAIS, dit-il, EN QUEL ÉLÉMENT JE ME TROUVAIS TRANSPORTÉ » (1).

Lorsque l'émotion musicale atteint ce maximum auquel elle aspire, c'est un bonheur sans limites, c'est, dit notre romantique, une indescriptible extase : « RIEN NE SAURAIT DONNER UNE IDÉE DES EXTASES dans lesquelles on peut se trouver jeté par le chant de Pacchierotti (2).

Quant à « ...L'HARMONIE DIVINE... » qui s'exhale des lèvres de la Galuzzi, elle plonge le jeune homme en un « RÊVE CÉLESTE » et lui fait « MAUDIRE L'ÉTOILE DU MATIN qui doit venir l'arracher à ce bonheur (3) ». De même que l'ivresse d'admiration provoquée par « les grandes scènes de la nature », la « félicité » qu'apporte la musique s'accompagne d'une gratitude exaltée ; mais cette gratitude ne se perd point ici dans les lointains d'un horizon immense. elle va droit à celui qui fait naître la joie.

« ...Si l'ingratitude n'était si fréquente à notre époque (écrit Beckford à Pacchierotti) QUELS TRÉSORS DEVRAIENT RÉCOMPENSER LES TRANSPORTS que vous avez causés... POUR MA PART JE SENS LE POIDS DE MES OBLIGATIONS et n'aurai de satisfaction que lorsque vous m'aurez donné occasion de m'en acquitter... (4) »

Pour éveiller ce bonheur de l'extase l'exécutant doit en

(1) et (3) The Galuzzi sang some of her father Ferandini's compositions, with a fire, an energy... I scarcely knew to what element I was transported ; and doubted for several moments whether I had not fallen into a celestial dream. I loathed the light of the morning star, which summoned me to depart ; and, if I may express myself so poetically, « Cast many a longing, ling'ring look behind ».

(2) et (4) ...nor can you imagine what effects that musical divinity (Pacchierotti) produced at Padua, where he performed... and threw his audience into such raptures that it was some time before they recovered...
D. W. T. July 31. 1780.

— Ingratitude is but too common in these modern times, — or else what treasures would reward the transports you have occasioned. For my own part I feel the weight of my obligations, and shall never be happy till I have discharged them.

W. B. to Gaspara Pacchierotti
Paris, 12 March, 1781.

effet posséder des qualités rares et toutes spirituelles. La seule technique de son art ne saurait lui permettre de toucher l'âme romantique. Ce pauvre Bedini de l'Opéra de Florence, ce « CACHALOT qui meugle... » met la « PATIENCE » de Beckford « ...A DURE ÉPREUVE » (1).

Combien différent l'artiste véritable !

Tout comme le poète il est animé de « ce feu sacré qui brûle sans cesse sur l'autel du génie » : Pacchierotti est « UN GRAND INSPIRÉ » (2) ; lorsque la Galuzzi chante « L'ENTHOUSIASME ENFLAMME SES JOUES ; l'on voit son « ŒIL ÉTINCELER, TOUTE SA PHYSIONOMIE révèle L'INSPIRATION et L'EXTASE. (3) »

L'artiste sur lequel descendent les « FEUX du GÉNIE » ne saurait les renfermer en son être, « IL EN PROJETTE DE TOUTES PARTS LES ÉTINCELLES ». Ce sont : « des MÉTÉORES INTELLECTUELS » qui jaillissent de ses lèvres, de son regard et du fond de son âme et « VIENNENT EMBRASER L'ÂME DES SPECTATEURS » (4).

Il ne suffit pas à cet enthousiaste, d'adorer de loin en zélateur inconnu ces célestes inspirés.

Il s'efforce de conquérir l'intimité de « son IDOLE » le « DIEU » Pacchierotti (5). Rien ne nous révèle ce que purent

(1) Bedini, first soprano put my patience to severe proof during the few minutes I attended. You never beheld such a porpoise. If these animals were to sing, I should conjecture it would be in his style... I was soon tired and gave myself up to conversation.

Florence. Oct. 5. 1780.

(2) I have always thought you inspired, my dear Pacchierotti.

W. B. to Pacchierotti. Paris, 12 March, 1781.

(3) (4) The Galuzzi sang... Her cheek was flushed with inspiration^d her eyes glistened ; the whole tone of her countenance was like that of a person rapt and inspired... every one seemed to catch the flame, and to listen with reciprocal delight. The C. threw quick around her the glancing fires of genius : and, what with the song of the Galuzzi, and those intellectual meteors, I scarcely knew to what element I was transported...

D. W. T. p. 176.

(5) « ... Pacchierotti... that musical divinity...

D. W. T. July 31. 1780.

être les vrais sentiments du célèbre italien pour le jeune Anglais, mais il ne parait point avoir cherché à refroidir la ferveur du petit William qui voit en lui « un ami bien cher. (1) »

A Lucques, il a coutume de l'entraîner en de longues randonnées équestres et voilà Beckford « *trottant par monts et par vaux* » avec lui, comme il l'avait fait avec le bon peintre genèvois, « *chevauchant parmi les rocs...* » « *...se perdant parmi les nuages qui voilent les hauteurs avoisinantes* » au grand courroux des Lucquois indignés de voir les caprices d'un étranger exposer le gosier de leur grand homme « *à l'inclemence des vents et de la pluie...* » (2).

Un peu plus tard, à Fonthill, il appelle son chanteur à grands cris :

(1) ...my dear Friend... You will find my attachment invariable. It is more than a Day we have passed together... my dear friend... let me repeat to you over and over again how sincerely I am.

Your most affectionate and obliged Servant.
W. B. to Pacchierotti. (Paris, 12 March 1781).

(2) Sometimes he accompanies me in my excursions, to the utter discontent of the Lucchese, who swear I shall ruin their opera, by leading him such confounded rambles amongst the mountains, and exposing him to the inclemency of winds and showers. One day they made a vehement remonstrance, but in vain ; for the next, away we trotted over hill and dale, and stayed so late in the evening, that cold and hoarseness were the consequence.

The whole republic was thrown into commotion, and some of its prime ministers were deputed to harangue Pacchierotti upon the rides he has committed. Billingsgate never produced such furious orators. Had the safety of their of their mighty state depended upon this imprudent excursion, they could not have vociferated with greater violence. You know I am rather energetic, and, to say truth, I had very nearly got into a scrape of importance, and drawn down the execrations of the Gonfalonier and all his council upon my head, in defending him, and in openly declaring our intention of taking, next morning, another ride over the rocks, and absolutely losing ourselves in the clouds which veil their acclivities. These threats were put into execution, and yesterday we made a tour of about thirty miles upon the highlands, and visited a variety of castles and palaces.

Lucca September 25 th. 1780.

« Venez... N'oubliez pas votre promesse... Partez sans retard... (1). Exauçant la prière de l'Esquire, le signor Pacchierotti accourt. C'est le moment où se préparent les réjouissances qui doivent célébrer la majorité de William. Le chanteur a consenti à diriger la partie musicale ; il a pour collaborateurs le compositeur anglais Burton, et deux célébrités : le Siennois Tenducci, gloire de l'opéra italien et de Drury Lane, et le beau Rauzzini fameux dans toute l'Europe. On monte, nous dit Beckford « UN PETIT OPÉRA DE CIRCONSTANCE » et le jeune homme peut goûter le plaisir, bien romantique, d'entendre « CHANTER COMME DES ÊTRES SUPRA-TERRESTRES » des artistes élus par lui et groupés par lui sur une scène à lui (2). Il se réserve cependant une fête plus romantique encore. C'est de renouveler, mais de façon plus saisissante, les promenades inspiratrices qu'il aimait à faire avec le chanteur, par les sentiers des environs de Lucques. Il a donc nous dit-il, imaginé « une EXPÉDITION DE LA PLUS PIQUANTE ORIGINALITÉ. (3) »

Nous le trouvons en effet, quelques jours plus tard, contemplant l'Océan du haut de la falaise la plus élevée de Cornouaille.

« L'atmosphère est douce, écrit Beckford, ...et d'une « pureté italienne, ME VOILA... DEBOUT... AU SOMMET du

(1) I cannot deny myself the pleasure of employing the few moments I have to spare in writing to you, my dear Pacchierotti, and in beseeching you will not forget your promise of coming to Fonthill...

W. B. tp Gaspara Pacchierotti
Paris, 12 March, 1781.

(2) My spirits are not sufficiently rampant to describe the tumults of balls, concerts, and illuminations in which we were engaged here a fortnight ago. I will only say that Pacchierotti, Tenducci, and Rauzzini, sang like superior beings in a little opera composed upon the occasion ; that Burton played like one possessed, and all the world danced like-demoniacs.

To Lady Hamilton
Fonthill, Oct. 14 th. 1781.

(3) We set forwards to-morrow, ...the oddity of the expedition is most truly original... »

Fonthill. Oct. 14 th. 1781, to Lady Hamilton.

« mont Edgcumbe. LA MER s'étend à mes pieds. (1) »

Le « divin » Pacchierotti « CHANTE des NOTTURNOS » et William se grise à la fois de toutes les ivresses romantiques, ivresses de l'altitude, de l'infini du ciel, de l'infini de l'eau et des accents du barde sublime dont les « météores spirituels » s'embrasent et s'épanchent dans le seul but de jeter l'extase en l'âme de son admirateur.

C'est encore une semblable joie que Beckford rencontre chez son parent William Hamilton le fameux ambassadeur de Sa Majesté Britannique à Naples. On connaît fort la seconde épouse du diplomate, grande héroïne de l'adultère. La Lady Hamilton du temps de la jeunesse de Beckford, artiste elle aussi, était au contraire discrète, effacée, n'ayant semble-t-il de matériel qu'à peine ce qu'il faut pour vivre. Bien des années plus tôt, Walpole la décrit déjà comme « *se mourant d'asthme* » (2) et lorsque l'héritier de Fonthill la voit, elle est bien près de la tombe (3). Néanmoins elle est toujours, comme le disait Walpole, « *aussi passionnée pour la musique que son mari l'est pour les objets d'art.* »

Le talent de cette femme, aux trois quarts esprit, possède pour William un charme « DIVIN ». Il passe « *tout son temps* » avec la douce artiste (4).

(1) Mount Edgcumbe. Wed. Oct. 17. 1781.

Here I am breathing the soft air of Mount Edgcumbe standing upon the brink of a Cliff overlooking the Sea and singing Nocturnos with Pacchierotti... Pacchierotti as happy and enraptured as myself, does nothing but sing and thank Heaven that he has entered a Region so like his Native Italy.

(2) To Sir Horace Mann. Strawberry Hill June 8. 1764.

...You have a new neighbour coming to you, Mr Will. Hamilton one of the king's equerries who succeeds Sir James Gray at Naples. Hamilton is a friend of mine, is son of Lady Archibald and was aide-de-camp to M. Conway. He is Picture-mad and will ruin himself in virtuland. His wife is as musical as he is connoisseur, but she is dying of an asthma...Walpole's Letters selected by Ch. Duke Yonge. L. 1890. I. 281.

(3) I write in haste Poor Lady Hamilton being much indisposed.

W. B. to Sam. Henley. Portici Aug. 27. 1782.

(4) I pass my whole time with Lady Hamilton.

Naples. Nov. 16. 1780, to A. Cozens.

Belles heures ! d'un romantisme à la fois délicat et exalté... « *Quelle émotion* » ...plus tard, de les revivre par le souvenir. « *...En fermant les yeux...* » dit Beckford tout cela reparaît. Voici Lady Hamilton, « *...sa forme se dessine...* » un peu fantômale, ainsi qu'elle l'était sans doute en vérité. William est avec elle. « *...En sa compagnie, il parcourt la côte de Baïes, ou « gravit le promontoire de Misene... (1) »* comme avec Pacchierotti il battait les sentiers rocheux de la campagne de Lucques.

Face à la baie radieuse qui déploie « *son spectacle enchanteur* », les voilà « *parmi les genêts et les cyprès qu'agite la brise du large...* » « *Remué par le vent, le feuillage murmure en même temps que s'élève une voix admirable et comme irréelle* » (visionary accents) voix « *SI PATHÉTIQUE QU'ELLE COMMANDE LES LARMES* » (1).

Et le jeune homme en pleurs voudrait « *PASSER SA VIE ENTIÈRE A ÉCOUTER CETTE MUSIQUE* » (1).

Le ravissement de l'auditeur n'est pas l'unique sentiment que William éprouve en la compagnie d'une Lady Hamilton ou d'un Pacchierotti, il connaît encore auprès d'eux cette émulation qui, si caractéristique d'un esprit jeune, l'a déjà induit à rivaliser avec son cher Gray.

(1) ...With my eyes half closed... I fancy I discover your labyrinth at the base of the Vesuvius, its broom and cypress waving with the breeze from the bay. Even your form though faint and hazy seems to appear at a distance...

West-End, June 10. 1781. To Lady Hamilton.

Can you wonder that the charming scenery of the bay is continually present to my imagination and that I could give up anything almost to ramble about the coasts of Baiae in your company ? How I should delight in climbing the promontory of Miseno and finding you seated on its summit.

Fonthill, Oct. 14. 1781. To Lady Ham.

I find myself transported to Caserta. I see the [brown hills which environ it and hear the winds talking to each other... Your voice seems mingled with their murmurs and your Visionary Accents breathe a certain Pathetic Tone which makes me often awake in tears...

Paris, Feb. 10. 1781. to L. II.

... I could remain with you all my life, listening to your music and your conversation... Rome. Dec. 6. 1780. To Lady Hamilton.

L'étincelle sacrée de l'inspiration est en lui ; pourquoi ne le ferait-elle pas aussi bien musicien que poète ?

Sur la crête de l'Edgcumbe, il accompagne les Notturnos de Pacchierotti (1). En Italie, il prend Lady Hamilton pour modèle et apporte à se cultiver l'ardeur qu'on imagine.

« ...Les Sirènes (écrit-il à Cozens) ont été propices... Je
« me flatte d'avoir fait des PROGRÈS CONSIDÉRABLES.
« Comment n'en serait-il pas ainsi ? J'entends tous les
« jours Lady Hamilton dont le GOUT et le SENTIMENT dé-
« passent tout ce qu'on pourrait concevoir... (2) »

Dans l'année qui suit son départ d'Italie, les Sirènes ayant continué à se montrer propices, William peut écrire à Lady Hamilton elle-même :

« JE CHANTE INFINIMENT MIEUX qu'à l'époque où vous
« m'avez entendu à Caserta... VOUS N'AVEZ AUCUNE IDÉE
« DU DEGRÉ D'AMPLEUR ET D'EXPRESSION AUQUEL MA VOIX
« S'EST ÉLEVÉE. (3) »

« ...JE POURRAIS VOUS CHANTER UNE MÉLODIE PLUS
« PLAINTIVE que celles de Caro Luci... (4) »

Lady Hamilton était aussi une virtuose du clavecin. En cela encore Beckford l'imité :

« ...Avec une émotion qu'on ne saurait imaginer (lui
« écrit-il) je répète sur le clavecin les airs qui me rappellent

(1) Here I am... singing Notturnos with Pacchierotti.

Mount Edgcumbe Oct. 17. 1781.

(2) ... The Sirens have been propitious... I flatter myself I have gained considerably, how could I do otherways hearing Lady Hamilton every day whose taste and feeling exceed the warmest ideas.

Naples Nov. 7. 1780. To A. Cozens.

(3) You have no idea to what a pitch my voice and expression have risen, and will be sorry to learn that I sing far better than when you used to hear me at Caserta...

To Lady Hamilton Oct. 1781. Font.

(4) I compose much all day long and could sing you an air more plaintive than Caro Luci.

West End June 10. 1781. To Lady Hamilton.

« Caserte et les heures solitaires que nous passions en-semble... (1) »

Enfin, toujours à l'exemple de Lady Hamilton, Beckford, à l'occasion, se fait compositeur. Du cœur de Londres, il écrit à sa chère musicienne de Naples :

« JE COMPOSE BEAUCOUP TOUT LE JOUR » (2).

« Ce soir même, (lui dit-il ailleurs) JE VIENS D'EXÉCUTER un morceau de MA COMPOSITION, et si ce n'est trop de vanité, j'ose dire qu'il ressemble fort à CETTE MARCHÉ SOLENNELLE que vous composâtes un jour et qui vibre encore à mes oreilles. (3) »

A Florence, une cloche qui tinte l'inspire, et, « COURANT AU CLAVECIN... » il se met à jouer « dans le style du Miserere de Jomelli... (4) »

Visitant l'abbaye de Valombreuse, l'orgue, sous ses doigts, révèle aux moines quelles harmonies la vue de ce lieu sauvage peut dicter à une âme vraiment sensible (5).

(1) You cannot imagine with what emotion I play over the airs which remind me of Caserta and the solitary hours we passed together...

London April 20. 1781. To Lady Hamilton.

(2) I compose much all day long...

West-End. June 10. 1781.

(3) That awful march you have composed still vibrates in my ears. Perhaps if I am not too presumptuous I have been playing this very evening a composition which greatly resembles it...

W. B. to Lady Hamilton, Paris Hotel d'Espagne

Feb. 20. 1781.

(4) A bell began to toll. Its sullen sound filled me with sadness... I ran to a harpsichord Vannini had prepared for me and played somewhat in the strain of Jomelli's Miserere.

Florence Oct. 5. 1780 (D. W. T.)

(5) « ... I was determined to make a full stop at the organ, which is perhaps the most harmonious I ever played upon... The monks, who who had all crowded around me when I first began, in expectation of brisk jigs and lively overtures, soon took themselves away upon hearing a strain ten times more sorrowful than that to which they were accustomed. I did not lament their departure, but played « dismally on. » »

Oct. 23 rd. 1780 (D. W. T.)

Efforts pour se concilier les Sirènes, longues heures consacrées à la composition de « ces marches solennelles » de ces « Miserere » de ces morceaux élégiaques : toujours même course après l'émotion romantique. Il faut pouvoir suppléer à la présence de ces grands inspirés qui jettent dans l'âme les transports sublimes de l'enthousiasme ou le délicat plaisir de la tristesse. William y réussit, il n'y réussit que trop et, bien des fois sans doute, pourrions-nous le surprendre les doigts courant sur l'ivoire du clavecin, s'accompagnant, la voix vibrante, l'œil en extase, ou comme il se décrit un jour « *PENCHÉ SUR SON INSTRUMENT... ABSORBÉ par la MUSIQUE et TOUT EN PLEURS* » (1).

Toutes ces « *longues heures de composition* », ces « *EXCURSIONS MUSICALES PROLONGÉES JUSQU'À UNE HEURE AVANCÉE DE LA NUIT...* » (2) ces frémissements divins, ces extases, ces « *transe* », ces flots de larmes ne vont point sans danger pour un organisme jeune et vraisemblablement fragile. Fréquemment, William accuse, à cette époque, des troubles visuels, des tremblements nerveux, des vertiges qu'accompagne une sensation de faiblesse et de dépérissement. Dans la lettre même où il déclare « composer beaucoup tout le jour », il parle de sa *CHANCELANTE SANTÉ* et de sa *TÊTE QUI TOURNE* (3).

(1) Your letter of the 6 th March found me bent over my instrument... absorbed in Musick, dissolved in tears...

March 1781. To Mrs Peter Beckford.

(2) At length, it was lawful to return home ; and as I positively refused visiting any more cabinets in the afternoon, I sent for a harpsichord of Rucker, and played myself quite out of the Netherlands.

It was late before I finished my musical excursion...

Antwerp June 23. 1780.

... I returned home in a very musical humour.

An excellent harpsichord seconded this disposition, which lasted me till late in the evening...

July 17. 1780.

(3) « ... My health does not allow me to see (things) through a flattering medium... my head feels giddy... »

West-End June 10. 1781; to Lady Ham.

May.

8

Quelques mois auparavant il disait déjà :

« MA SANTÉ EST PRÉCAIRE ; QUAND J'ÉCRIS MA MAIN
« TREMBLE comme celle d'un Chinois atteint de paralysie.
« D'ÉTRANGES COULEURS DANSENT DEVANT MES YEUX et
« SANS CESSÉ TINTENT A MES OREILLES DES SONS DONT JE
« NE SAURAI EXPLIQUER LA PROVENANCE... (1)

L'année suivante toujours mêmes symptômes : sa tête
« BALLOTTE », la chambre vire, « TOURBILLONNE » ; la baie
de Naples qu'il contemple « se revêt de mille couleurs fan-
tastiques » (2).

A juste titre, peut-on croire, l'entourage de William
attribue la responsabilité de ces inquiétants malaises au
clavecin et aux « Sirènes ». On fait à ce trop passionné
mélomane des « REMONTRANCES DE PLUS EN PLUS VIVES »
et sans doute de plus en plus nécessaires (3).

Mais au jeune Romantique qu'importe cette sagesse
« CHAQUE JOUR PLUS SAGE » (wiser and wiser) trop sage
infiniment certes, pour lui !

« HÉLAS IL N'EST QUE TROP VRAI (confesse-t-il) LA MU-
« SIQUE M'EST DANGEREUSE MAIS CE QU'IL Y A DE PIS,
« C'EST QUE J'ADORE CE DANGER.

Arrière donc la voix de la raison ou les suggestions de
la crainte, conclut cette âme « air et feu », et, « PLUTOT
PÉRIR PAR LA MUSIQUE QUE DE VIVRE SANS ! (4)

(1) ... My health is far too wavering. Whilst I write my hand trembles
like that of a paralytic Chinese. Strange colours swim before my eyes
and sounds keep ringing in my ears for which I can hardly account...

To Lady Hamilton. Strasburg Jan. 28. 1781.

(2) « My head swims, the Room whirls round, the Sea I am looking
« upon seems in my fascinated eyes to assume a thousandfantastic
« colours. »

Naples July 9. 1782.

(3) « Musick is ever my chief delight and comfort and I am cruelly
« abused for loving it so well. Lord Morton reads me many a severe
« lecture upon this subject and waxing wiser and wiser, increaseth in
« stiffness every day... Paris April 2. 1781, to Lady Hamilton.

(4) « Alas! itis very true. Musick destroys me—and what is worse I love
« being destroyed.

« Rather had I die in this style than live in any other. »

Paris April 2. 1781. To Lady Hamilton.

III. — Les franguis

A l'enfant que Fonhill à tenu loin du monde, Genève, puis bientôt les Pays-Bas, le Rhin, l'Italie, apportent la révélation de l'humanité.

La vision que le jeune homme en eut nous reste, dans ses lettres, peintes en une série de croquis dont la couleur montre encore toute vivante l'impression du moment.

Les esclaves de la matière. — Hormis un Mallet, un Bonnet, un Huber, un de Saussure, le Suisse on s'en souvient, est ce « TONNEAU A DEUX JAMBES » que Beckford voit « TROTTER DE DROITE ET DE GAUCHE... » (Tubs on two legs... amble around me), c'est un glouton ventripotent qui ne songe guère qu'au moyen de s'assurer une heureuse digestion.

« Leur chronique quotidienne est fertile en annonces « offrant des moyens de venir en aide aux facultés stomacales (1) et Beckford railleur, de citer en français : « La ROSÉE de VIE et de SANTÉ contre les abattements « d'estomac... renvois, dégouts, coliques, vents, indigestions ; bonne pour fortifier les vieillards... etc... »

Ce n'est point seulement d'après leurs journaux qu'il juge de l'appétit des bons Genevois, il les voit à l'œuvre :

« J'ai l'honneur, dit-il, d'être admis à des soupers sans « nombre où ces robustes Républicains déploient leurs « talents (2). C'est en vain que Londres s'enorgueillit de « ses Tertulliens, en vain qu'elle se targue de ses héroïques

(1) To the Hon. Edmund Rhipps. Geneva. Jan. 12. 1778.

... Their daily Advertizer is filled with ways and means to facilitate the eater Powers : for example De la Rosée de Vie et de Santé, contre les abattement d'Estomac... renvoie, dégoûts, coliques, vents, indigestions, bonne pour fortifier les Vieillards... I have the honour.

(2) I have the honour of appearing at suppers ad infinitum where those hardly Republicans display.

« gloutons. Genève la surpasse, s'il est possible, et dans « ses hauts faits gastronomiques elle est sans rivale. (1) »

Le Flamand lui, a l'apparence d'un gros poisson engendré et nourri de la vase de ses canaux. La seule vue de « son corps flasque » de son œil mou, vitreux, « HUITREUX » dit Beckford, « prouve assez son origine aquatique » et l'on devine « sous la basque de son habit une nageoire qui se dissimule » (2).

Partout, dans les Provinces Unies, l'air est empoisonné par des canaux exhalant à qui mieux mieux les puanteurs les plus variées « et » apparemment les plus nécessaires au Hollandais, car « maisons de plaisance, hôtels, salles de festins surplombent ces étendues de liquide odorant comme pour permettre aux narines d'en goûter les vapeurs et s'en repaître tout à loisir. (3) »

« Quelle horreur que ce La Haye ! (s'écrie encore William) « Quelle lenteur en l'eau de ces canaux ! De quelle BOUE « est faite l'AME DES HABITANTS !... (4)

(1) In vain does London boast her Tertullians, in vain does she glory in her men of paunch, Geneva if possible, outdoes her doings and for throatular expeditions stands unparalleled (id).

(2) Very slight authority would persuade me there was a period when Holland was all water and the ancestors of the present inhabitants fish. A certain oysterishness of eye and flabbishness of complexion are almost proofs sufficient of this aquatic descent : and pray tell me for what purpose are galligaskins as the Dutch burthen themselves with, contrived, but to tuck up a flouncing tail and thus cloak the deformity of their dolphin-like termination. June 30. 1780: D. W. T. p. 111.

(3) ... Every stench a canal can exhale poisons the air... These sluggish puddles defy all the power of the united Provinces and retain the freedom of stinking in spite of their endeavours : but perhaps I am too bold in my assertion, for I have no authority to mention any attempts to purify theses noxious pools. Who knows but their odour is congenial to a Dutch constitution ? One should be inclined to this supposition by the numerous banqueting-rooms and pleasure-houses which hang directly above their surface and seem calculated on purpose to enjoy them. June 30. 1780. D. W. T. p. 111.

(4) What a horror is this Hague ! what lazy canals : what muddy-souled inhabitants !

June 1780.

— L'Anglais ne fait pas figure moins grossière. Celui que Beckford rencontre sur le continent n'est à l'ordinaire qu'une sorte de riche palefrenier étalant le relâchement voulu de son langage et de ses mœurs. Il sent l'écurie où il passe une si grande partie de sa vie (1). William le retrouve dans les comtés, c'est le Squire qu'il nous décrira toujours fumant coudes écartés sur la table de jeu ou préoccupé de son rosbif et de sa bière (2). Quant à Londres, sans égalier Genève et la Suisse elle « S'ENORGUEILLIT DE SES TERTULLIENS... ET SE TARGUE DE SES HÉROÏQUES GLOUTONS ». (3)

Que ce soit en Angleterre, en Suisse, ou en Hollande c'est donc partout le même spectacle — stupéfiant pour ce pur esprit — de gens pour lesquels « ROSBIF, ESCALOPES, SPIRITUEUX, DENRÉES DE TOUTES SORTES SUPPLÉENT AMPLEMENT » à l'aliment sacré, la flamme du génie (4).

— A côté de cette suprématie de l'estomac, et parfois avec elle ce qui frappe Beckford partout dans les cercles mondains et particulièrement en Italie, c'est l'inconcevable tyrannie qu'exerce la mode.

Les esclaves de la mode. — A Naples, la haute société apparaît, sous le pinceau de William, assez semblable à

(1) To glory in Horses, to know how to knock up and how to cure them, to smell of stable, swear, talk bawdy, eat roast beef, drink, speak bad French, go to Lyons and come back with manly disorders are qualifications not despicable in the eyes of the English here.

Thun. Oct. 3. 1777.

(2) Keeping a pack or 2 of hounds, giving hunting dinners, bumpering Port and Madeira with Country Squires, running for the Salisbury Races, figuring at a Country Ball or a Mayor's Feast... above all a little exercise of (the) Elbows at the Gaming Table.

W. B. to his mother. Font. Nov. 29. 1796.

(3) London boasts her Tertullians,... glories in her men of Paunch.

W. B. Geneva Jan. 12. 1778.

(4) « Yesterday I had the misfortune of dining with half a dozen Butterburgs at Sir J. Yorke's. There was a total stagnation of wit and « genius, but... Roast Beef, Horn and collops of every species made ample « amends, according to Dutch ideas... »

W. B. June 1780.

ces « singeries » dont le xviii^e siècle se plut à revêtir les murs de ses salons et de ses boudoirs : un roi « qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez... mais vit heureux en son enfance prolongée... » ; autour de ce fantoche, groupés sous la lumière des lustres et parmi l'éclat des miroirs, une grimaçante cohue de courtisans chamarrés (1).

A Florence, même figurants parés, bavards et prétentieux (2).

Lucques n'est pas moins riche en grotesque (3). A Rome, ville sainte, « on s'incline devant le cardinal X, on salue l'abbé Y, on croise de dignes ecclésiastiques dont l'embonpoint « ferait venir l'eau à la bouche aux lions du Colisée »... on est étourdi par les allées et venues de carrosses verts et de carrosses dorés, d'habits bleus et d'habits argent et l'on vit là comme ailleurs dans le tumulte d'une foule de « MARIONNETTES... et de POUPÉES » (puppets and dolls) (4).

(1) ... I was obliged... to hurry to the palace in form and gala. A courtly mob had got thither upon the same errand daubed over with lace and most notably be-periwigged. Nothing but bow and salutations were going forward on the staircase... which a multitude of prelates and friars were ascending in all the pomp of awkwardness. I jostled along to the presence chamber where his Majesty was dining alone in a circular inclosure of fine clothes and smirking faces. The moment he had finished twenty long necks were poked forth, and it was a glorious struggle amongst some of the most decorated who first should kiss his hand... His Majesty seemed to eye nothing but the end of hid nose which is doubtless a capital object... He has boldness to prolong his childhood and be happy in spite of years...

Nov. 4. 1780. D. W. T. 237.

(2) What a set harbours within its walls !...

Oct. 22. 1780.

(3) Happy for me the environs of Lucca were so beautiful ; since I defy almost any city to contain more ugliness within its walls. Narrow streets, dismal alleys... every body in black... A whole genoese family... terribly addicted to the violin... got together a few scrapers... Abbés and greyhounds fidgetting continually without...

Lucca sept. 15. 1780.

(4) A few lazy abbots... such as would have made a lion's mouth water ; fatter I dare say than any saint in the whole martyrology and ten times more tantalizing...

Rome. Oct. 31. 1780.

Instead of jiggeting along... with the puppets in blue and silver

Aussi frivole que l'Italien, l'Anglais de la capitale s'adonne à « UNE DISSIPATION TOUS LES JOURS PLUS SOTTE ET PLUS RIDICULE » et se transporte d'enthousiasme pour « *la légèreté et l'amplitude des cabrioles de M. VESTRIS* » fils et successeur du fameux dieu de la danse (1).

— Bien qu'il les décrive d'une plume si alerte, Beckford n'assiste pas à ces spectacles en Voltairien de bonne humeur comme un Huber qu'une caricature soulage.

Souffrances du romantisme. — Liesses grossières, amusements frivoles, affectations d'urbanité, infligent à la « *texture délicate* (2) » de l'ardent romantique d'inexprimables souffrances.

Dès les premiers mois du séjour en Suisse, l'enfant de Fonthill se débat parmi de trop aimables hôtes comme un oisillon aux mains d'une bande de dénicheurs.

Le voilà qui rentre un soir, d'une de ses chères promenades, — des images sublimes plein l'âme :

« Quand j'arrivai (nous conte-t-il dans une lettre digne « de Rousseau) il y avait, comme de coutume, grand monde « à la maison... on m'entoure, on me demande où j'avais « été — au diable ! A en juger par ma physionomie, on « me croit presque sur parole. Je me montre hargneux, « je fais comprendre que je voudrais voir toute la compagnie « dans le lieu d'où je venais. — Là-dessus on me taquine, « on me complimente, on me dit que M. Un Tel et M^{me} Une

coats, and green and gold coaches, instead of bowing to cardinal this and dotting my head to Abbé t'other, I strolled to the Coliseo...; by the by to night is a grand « rinfresco » for all the dolls and doll-fanciers of Rome. I heard their buzz at a distance...

Rome. June 29 1782. D. W. T. 266.

(1) « ... London is sillier than ever and more ridiculously dissipated... « Every body raves about Mons. Vestris and is astonished that I care « not how high or how lightly he capers...

To lady Hamilton. London. April 20. 1781.

(2) « English phlegm and frostiness nip my slight texture to death...

To Lady Hamilton. London. April 20. 1781.

« Telle étaient venus tout spécialement pour m'entendre
 « dire des choses spirituelles, on veut me faire jouer du
 « clavecin... Je dis que j'ai les doigts transis par le vent
 « froid du lac. Une dame fort volumineuse en profite pour
 « s'emparer de moi et me traîner jusqu'au poêle. Enfin je
 « suis tellement exaspéré par tous, que je traverse la chambre
 « en tourbillon ; je claque la porte et je grimpe l'escalier
 « quatre à quatre ; je me cogne contre un valet de chambre
 « qui portait une dinde fumante pour le souper des animaux
 « qui venaient de me persécuter ; après tous ces désastres
 « je me jette au lit, je ne puis dormir, j'entends la bande
 « joyeuse qui m'avait pris pour victime continuer son va-
 « carme et se disperser entre minuit et une heure, tous
 « certainement persuadés que j'étais fou... (1)

Gen. 21 nov. 1777.

Va-t-il peu à peu s'adapter à ce monde qui choque si fort ses dix-sept ans ? Rien dans son enfance passionnément solitaire et rêveuse ne l'y a préparé. Rien dans le présent ne l'y pousse. Sa fortune le dispense de toute flatterie, de toute concession et la société des hommes éminents qu'il fréquente à Genève, tout en élevant son esprit déve-

(1) I hurried thro' it and entered our House (which was as it generally is full of company) scared with sorrow, shivering with cold and cursing the North wind. The people crowded round me, and asked me where I had been ? I answered to the Devil. They half believed me from my air. I grew peevish and wished them there. Then they fell to teasing me, to play at cards, complimenting of me and telling me there was Monsieur this and Madame T'other who were come in purpose to hear me say clever things, forsooth. I told them I never said any such kind of things. They replied pardonnez-moi. They hoped I would play on the pianoforte; not at all, I never touched such an Instrument, besides my fingers were frozen. A great fat bundlesome Lady took the hint, seized and dragged me to the stove, in short I was so worried that I whirled out of the Room, banged the Door, ran upstairs, and knocked my shins against a lean Valet de Chambre who was limping up with a smoking Turkey, for the supper of those Animals that had perplexed me so. After all these disasters I jumped into Bed could not sleep ; but listened till I heard the jovial Crew that had seized me moving off between 12 and 1 thinking me mad in all human probability...

(Geneve. 21 nov. 1777.

loppe en lui l'horreur du commun. Trois ans plus tard, nous le retrouvons dans un salon de Lucques tel que nous venons de le voir à Genève. « EXCÉDÉ, *prétextant un mal de tête* », regagnant son appartement « *comme un asile* » où il éprouve « *la sensation de l'ÉPAGNEUL qui se SECoue en sortant d'un TAILLIS MOUILLÉ* » (1). Avec quel soulagement il dit « adieu à cette ville, à ses dîners et à ses splendeurs ! (2) » Le voici « ...GRANDS DIEUX ! PROFONDÉMENT LAS DE FLORENCE ou du moins de tous les salons de cette ville !... (3) »

« GRACE AU CIEL (s'écrie-t-il encore de même) ME VOICI « LOIN D'AMSTERDAM (4) ...DANS QUELQUES JOURS (s'exclame-t-il ailleurs), JE SERAI DÉLIVRÉ de la MULTITUDE « des MAUX qui m'ASSAILLENT dans les Pays-Bas (5). »

Il habite *une* « PLANÈTE GROSSIÈRE » (6)... qui, au lieu de lui paraître peu à peu plus familière et moins laide lui est « ...DE JOUR EN JOUR PLUS INSUPPORTABLE... (7) » Dans

(1) Amongst the number of my tormentors was a whole Genoese family... very fat and sleek and terribly addicted to the Violin. Hearing of my fondness for music they got together a few scrapers and began such an academia as drove me to one end of the room whilst they possessed the other. The hopes and heir of the family a coarse chubby dolt of about eighteen,... during the interval of repose he gave his elbow burst out into a torrent of commonplace.... In short, I was so worried that, pleading headaches and lassitudes, I escaped... and shook myself when I got safe to my apartment, like a spaniel just fresh from a dripping copse.
Lucca Friday sept. 16. 1780. D. W. T.

(2) « ... I have bidden adieu several days ago to the dinners and glories « of this town, and only come thither in an evening just time enough « for the grand march... in Quinto Fabio... »

Lucca. sept. 25. 1780.

(3) They say the air is worse this year at Rome than ever and that it would be madness to go... This was very bad news indeed, to one heartily tired of Florence, at least of its society... Merciful powers ! what a set...
Oct. 22. 1780. D. W. T.

(4) To-morrow, I bid the Hague adieu and if the horses but second my endeavours shall be delivered in a few days from the complicated plagues of the United Provinces.
June 30. 1780. D. W. T.

(5) Well thank Heaven, Amsterdam is behind us !

July 2. 1780. D. W. T.

(6)... Our gross planet... Sept. 25. 1780.

(7) « The world grows more and more irksome to me every Day.

Naples. Nov. 16. 1780. '

le sentiment de la distance qui le sépare de ceux qui l'entourent, cette âme qui veut de l'absolu a bientôt atteint le terme de sa logique. Appliquant le Tout ou Rien si propre à la fois à son âge et à sa nature extrême, William ne voit plus sur terre, que deux races absolument contraires, deux catégories d'êtres aussi distincts que le blanc et le noir.

Les uns, — ceux qui sentent ou ceux qui pensent — écrivains, philosophes savants, artistes sont ceux en qui brûle la « flamme du génie » ou les « météores de l'inspiration ».

Les autres, quel que soit le nom qu'on leur donne ou la langue qu'ils parlent forment un seul peuple, une seule et immense barbarie observant partout mêmes rites, mêmes folies, mêmes ripailles et couverts de semblables oripeaux.

« Les Courtisans de Naples » ne sont guère que *des BARBARES*, leur physionomie diffère peu de celle des *nations LES PLUS SAUVAGES*. N'était le luxe européen de leurs costumes, je les eusse pris pour des *KALMOUKS* ou des *SAMOYEDES* (1).

Les Londoniens sont eux aussi « *des SAUVAGES* », mais d'apparence peut-être un peu plus primitive et plus inquiétante avec leurs allures de bêtes de proie qui rôdent. Ce sont les « savages that prowl about London... »

(Rome, Déc. 9. 1781 DWT.)

...Anglais, Suisses, Italiens ou Hollandais ! William aime à confondre ces barbares sous un même nom qu'il emprunte à la langue des contes merveilleux de son enfance et qui marque bien le commun caractère de profanité reliant toutes ces hordes, et, comme le Musulman du temps des Croisades à la vue des Européens envahisseurs, il s'exclame : ce sont les *FRANGUIS* !

Et le voilà, tel qu'il se peint *DEVENU FAROUCHE ET TI-*

(1) His courtiers in general have a rather barbaric appearance and differ little in the character of their physiognomies from the most Savage nations. I should have taken them for Calmucks or Samoieds, had it not been for their dresses and European finery...

Nov. 4. 1780. D. W. T.

MIDE COMME LE CERF LONGTEMPS HABITUÉ A ERREUR DANS LES RETRAITES D'UNE FORÊT... TRESSAILLANT A LA MOINDRE APPROCHE DU FRANGUI. (1)

La « PERSÉCUTION FRANGUISTANE » est en effet, nous dit l'infortuné romantique « INTOLÉRABLE ».

Se trouvant à Rome, la seule pensée d'avoir à retrouver « les Sauvages de Londres » l'inquiète (2).

Et lorsqu'il s'approche de la capitale et du tumulte de ses cercles mondains l'appréhension atteint à l'épouvante (3).

« Il me faut retourner à Londres » disait-il précédemment « OH ! LA PERSPECTIVE AFFREUSE » (4).

Certes (dit-il en parlant de son pays) avec sa verdure et ses bois sans pareils L'ILE est charmante. MAIS QUELS HABITANTS ! GRANDS DIEUX ! POURQUOI N'AI-JE PAS LE POUVOIR DE LES PRÉCIPITER TOUS DANS LA MER ! (5)

Élève de Lettice, il se souvient un jour du psaume où le roi poète implore l'assistance de l'Éternel :

« Vous avez été mon Dieu dès que j'ai quitté les entrailles de ma mère, s'écrie David, ne vous retirez pas de moi car l'épreuve s'approche et nul ne peut me secourir... Des taureaux sont venus et m'ont entouré. LES GRAS TAU-REAUX DE BASAN M'ENVIRONNENT DE TOUTES PARTS. Ils

(1) ... I am become wild and timid as a stag long used to roam in the recesses of a forest. I start whenever a Frangui presents himself...

Fonthill. March 13. 1780. To A. Cozens.

(2) « What have we children of the good Sylvanus to do with the miseries or triumphs of the savages that prowl about London ? Let us forget there exists such a city ».

Rome. Dec. 9. 1780. D. W. T.

(3) « I FIND MYSELF SO NEAR that UGLY WORD : LONDON !

To Lady Hamilton. West-End. June 10. 1781.

(4) « I must return again to London, be teased with visits and dull impertinent society, suffer the encroachments of fashion,... this is too terrifying a prospect...

Fonthill. déc. 4. 1778.

(5) « The Island is lovely without doubt ; its woods and verdure unparalleled. But such inhabitants ! Ye Gods ! why cannot I drive them all headlong into the sea !...

London. april 20. 1781. To lady Hamilton.

ouvrent leurs gueules comme des lions dressés qui mugissent... et mon cœur se fond en moi comme cire.

(Psaume XX 11-10-14.)

Cette plainte de David entouré, disent les commentateurs, « d'ennemis grossiers et cruels » (1), le jeune romantique la fait littéralement sienne :

« HÉLAS ! LES GRAS TAUREAUX DE BASAN M'ENVIRONNENT DE TOUTES PARTS »,

(Alas !... Fat bulls of Basan encompass me around)

Geneva, Nov. 24. 1777.

CONSOLATIONS

Les âmes sensibles. — Qu'un Cozens ou un Pacchierotti, artistes inspirés, qu'un Huber qui comprend toute chose, qu'Élizabeth, la compagne d'enfance, que la cousine Mrs Peter Beckford, cœur sensible, ou que la douce Lady Hamilton viennent rompre sa solitude et c'est, pour le jeune homme, toujours la même joie d'exilé, de Robinson qui retrouve comme par un miracle inouï, un être de sa race, un être « QUI PARLE SA LANGUE » (2).

Huber est « LE SEUL HOMME » auquel William puisse confier le secret de sa mélancolie (3) :

« AURAI-JE PU IMAGINER (dit-il à Élizabeth) UN SEUL « ÊTRE BAINÉ DE RAYONS SPIRITUELS SI SEMBLABLES A « CEUX QUI CONSTITUENT LE FOND DE MON AME. QU'UNE « TELLE IDENTITÉ SUBSISTE, N'EST-CE POINT CHOSE ÉTRANGE, « FORT ÉTRANGE ? (4) »

(1) Voir Dictionary of the Bible, et « Amos » IV.

(2) I have no one to speak to in my own language...

To Cozens. Font. Feb. 6. 1780.

(3) « ... Not a soul, except old Huber, has the least idea why I should be discontented in the midst of smirking faces...

Sécheron, June 8. 1783. To ?

(4) ... Could I have imagined any person so penetrated with the same

Cozens, le dessinateur, est semblablement « DE TOUS LES ÊTRES VIVANT SUR CETTE PLANÈTE LE SEUL DANS LE SEIN DUQUEL William puisse « EXHALER TOUTES LES PENSÉES DE SON ÂME » (1).

« JE NE SAURAI (assure-t-il à lady Hamilton) ME BERGER « DU FOL ESPOIR DE JAMAIS RENCONTRER UN SEUL ÊTRE « HUMAIN QUI PUISSE ME COMPRENDRE AUSSI PARFAITEMENT QUE VOUS » (2).

La victime des Franguis ne s'extasie sur cette parfaite et miraculeuse compréhension que parce qu'elle lui apparaît inséparable d'une pitié semblablement adaptée aux besoins de son âme et dont il est aussi altéré que le Psalmiste l'est du secours de la Providence.

De cette pitié il semble que ce soit Lady Hamilton qui lui apporte l'image la plus parfaite. C'est elle surtout qu'il nous dépeint en son rôle de douce, d'intelligente, d'inlassable consolatrice :

« VOUS, j'en suis certain, VOUS POUVEZ DU FOND DE VOTRE « CŒUR AVOIR PITIÉ DE MOI... VOUS m'avez donné tant de « preuves de votre affection, vous m'avez traité avec une « si grande tendresse... (3)

« ...Alors que mon âme était en proie aux plus cruelles « agitations (lui répète-il ailleurs) VOUS AVEZ EU PITIÉ DE « MOI... (4)

rays as you are with those that transfix me ? Strange, very strange that such a conformity should subsist... Geneva. nov. 24. 1777.

(1) « You are the only being upon this planet in whose bosom I can deposit every thought which enters mine. »

Fonthill. Feb. 6. 1780. To. A. Cozens.

(2) Never again do I flatter myself with the fond expectations of meeting another human being who can perfectly comprehend me... My constant prayer will be to return and listen to you whole hours without interruption... To Lady Hamilton. Augsburg, Jan. 20. 1781.

(3) You, I am certain can... pity me from the centre of your heart. Ten thousand times have I wished myself with you once more.

Rome. dec. 6. 1780. To Lady Ham.

(4) When... my mind was a prey to the most cruel agitations, you pitied me... London. April 20. 1781 to L. Hamilton.

« AVEC VOUS (lui dit-il encore) JE PUIS OSER EXPRIMER
« MES PENSÉES LES PLUS ÉTRANGES, JE PUIS LAISSER MUR-
« MURER MON AME, AVEC VOUS JE PUIS MÊME PLEURER. (1) »

Le clavecin de la sensible et délicate musicienne, son chant, « ...divine et seule harmonie qui puisse apaiser l'âme de William » (2), sa « conversation », le cadre de la baie radieuse et du ciel étincelant, tout en elle et autour d'elle contribue à verser dans l'âme agitée du Romantique l'oubli et le réconfort (3).

Mais, lorsque intervient la distance, l'étreinte de la solitude se fait plus angoissante, la douleur ne peut interrompre son dialogue avec la divine compassion :

« Que je suis loin de Caserte et de vous ! (4)

« Dix mille fois je me suis souhaité à nouveau auprès de
« vous (5).

« Je donnerais des mondes pour voler à Naples... (6)

« Que ne puis-je (répète-t-il encore) moi et mes livres
« prendre mon vol pour Naples... (7) »

Même élan vers Mrs Peter Beckford ou vers Pacchierotti :

« Venez mon cher Pacchierotti, venez à Fonthill... ainsi

(1) I can venture expressing to you all my wayward thoughts, can murmur, can even weep in your company... W. B. To Lady Hamilton.

Rome Wed. Dec. 6. 1780.

(2) Your divine music, the only sounds that can soothe and tranquillize my mind...

W. B. to L. Hamilton. London.

April 20. 1781.

(3) After my mother you are the person I love best in the universe. I could remain with you all my life, listening to your music and your conversation...

(id.).

(4) How far... removed from... Caserta... from you...

to L. Ham. Rome Dec. 6. 1780.

(5) Ten thousand times have I wished myself with you once more.

(id.).

(6) I would give worlds to fly to Naples...

Paris April 2. 1781. to L. Ham.

(7) Why cannot I... fly with my volumes to Naples... Most affectionate W. B.

Paris. Hôtel d'Espagne. 20 fev. 1781. To L. Ham.

« que vous me l'avez promis et je cesserai de me croire
« malheureux... (1)

« Je n'ai personne (écrit-il à la cousine Beckford) qui
« puisse partager mes sentiments je suis triste et aban-
« donné... il est en votre pouvoir de dissiper mes ténèbres
« en m'écrivant... (2) »

Les réponses à ces appels sont, nous dit Beckford, des
« TALISMANS »... « TALISMANS QUI DISSIPENT TOUS LES
« NUAGES »... « TALISMANS QUI RENDENT LA VIE »...

« Si déprimé que je puisse me trouver, mon être se ranime
« dès qu'apparaît votre écriture qui, telle un talisman dis-
« sout toutes les vapeurs qui peuvent ennuager mon
« atmosphère... (3) »

Paris, Hôtel d'Espagne 20 fév. 1781.

à Lady Hamilton.

« ... Il est en votre pouvoir de chasser mes ténèbres, en
« m'écrivant un talisman...

Fonthill, Janvier 1780 à Mrs P. Beckford.

De quels singuliers transports, en effet, la venue de ces messages magiques n'est-elle pas marquée ? Pour une lettre de Lady Hamilton, ce sont « DES BONDS DE JOIE », ... « UNE COURSE FOLLE »... William « traverse la grande pelouse du parc, escalade la colline qui fait face à la demeure paternelle, et, toujours courant à perdre haleine, gagne au pied de l'autre versant UNE VALLÉE RETIRÉE POUR SE PÉNÉTRER DURANT UNE GRANDE HEURE DU CONTENU DE LA MISSIVE (4).

(1) ... Relinquish your journey to Mantua, & return without delay to England. I think of settling at Fonthill in June, and could you but do the same, I should cease to think myself unhappy...

W. B. to Gaspara Pacchierotti, Paris, 12 March, 1781.

(2) ... I have no one to sympathize with my feelings... Thus desolate and abandoned... It is in your power by writing a Talisman to dissipate the gloom.

to Mrs Peter Beckford Font. Jan. 1780.

(3) My spirits revive let them be ever so dejected the instant your handwriting appears. Like a talisman it dissolves every vapour that clouds my atmosphere...

To Lady Hamilton. Paris. Feb. 20. 1781.

(4) « This morn. your aff. Letter of the 7th was delivered me — and

Celles de la chère compagne d'enfance ne devront reposer que dans un coffre « TAPISSÉ DE BLEU, LA COULEUR DE L'ÉTHÉR. (1) »

Mais, lorsque vient à s'espacer la venue de ces talismans, quel désarroi !

« Voilà (écrit-il à Élisabeth) un temps douloureusement long que vous me tenez dans l'anxiété. Pas une ligne de vous en deux mois ! Quoi ! Pas la moindre réponse à mes poétiques effusions ! Aurais-je pu croire que vous en eussiez usé ainsi envers moi ? (2)

« Vous ne pouvez (dit-il à Lady Hamilton) concevoir le degré de ma mélancolie et de mon abattement. Rien, si ce n'est le désir de recevoir une lettre de vous, n'aurait pu me faire écrire... AU NOM DU CIEL ENVOYEZ-MOI QUELQUES LIGNES IMMÉDIATEMENT... (3)

« Vous ne sauriez croire (écrit-il encore de Paris, à Lady Hamilton) A QUEL POINT JE ME CONSIDÈRE MALHEUREUX DE NE RECEVOIR AUCUNE LETTRE DE VOUS. JE DONNERAIS DES MONDES pour voler à Naples, vous demander moi-même la raison de votre silence...

« QUOI ! ma chère Lady Hamilton, AVEZ-VOUS OUBLIÉ QUE VOS LETTRES SONT MA PLUS GRANDE CONSOLATION ! (4)

« I leapt for joy — and ran wildly over my Lawn — and up the hill and down on the other side — into a retired valley, where I mused upon its contents a full Hour.

Fonthill. Oct. 1781. To Lady Hamilton.

(1) All your letters were deposited in a Drawer lined with blue, the colour of the Aether. Geneva. Nov. 24. 1777.

(2) You have kept me a sad long time in suspense, not a line have I received these two months. Could I have thought you would have dealt thus with me ? What ! not one notice of your having received the last effusions of my fancy ? Geneva 21 nov. 1777.

(3) You can form no idea how melancholy and dejected I am. Nothing but the desire of hearing from you could have made me write. For Heaven's sake send me a few lines immediately.

Rome Dec. 6. 1780. To lady Hamilton.

(4) To Lady Hamilton. Paris. April 2d 1781.

You do not know how unlucky I think myself never to receive any

« SI SEULEMENT (lui assure-t-il encore) VOUS COMPRENIEZ
« LE POUVOIR QUE VOS LETTRES ONT SUR MOI, VOUS SOUHAIE-
« TERIEZ QUE LA POSTE PARTIT CHAQUE MATIN. (1) »

Un message de vie, un talisman sauveur chaque jour, tel est le moindre des réconforts que puisse réclamer cette sensibilité fiévreuse qui, pour oublier la douleur imposée par l'ambiance, voudrait soustraire à leur pays, leur travail et leur foyer les âmes pitoyables, leur donnant pour seule mission de vivre auprès de lui et pour lui dans un lieu interdit à tout profane.

« ...Que ne puis-je, » a-t-il, dit en parlant des Franguis de son « île verdoyante » (l'Angleterre), « ... LES PRÉCIPITER
« TOUS AU FOND DE LA MER AFIN D'AVOIR TOUT L'ES-
« PACE POUR MOI ET POUR DES ÊTRES COMME VOUS que
« j'aime du fond de mon cœur. (2) »

Une autre fois, William voudrait, toujours avec la chère musicienne de Naples « et QUELQUES AUTRES TRÈS RARES
« ÉLUS... S'ENFERMER EN QUELQUE VALLON CACHÉ AU SEIN
« DES MONTAGNES... (3) »

Visitant l'hôtel de ville de Padoue « les poutres massives des voûtes de cet énorme édifice... les lueurs glauques que le crépuscule jette à travers les vitraux... » le font songer à « ...ce vaisseau extraordinaire... » qui permit jadis à un patriarche d'échapper au déluge. Quel sort enviable, se

of your letters. Why, my dear Lady Hamilton, have you forgotten they were my greatest consolation? I would give worlds to fly to Naples and ask in person the reason of your silence.

(1) If you were but sensible of the influence your letters have upon me you would wish the post went out every morning...

To Lady Ham. Paris, Hôtel d'Espagne. Feb. 20. 1781.

(2) ... Ye Gods! Why cannot I drive them all headlong into the sea and have the vacant space to myself and such beings as you whom I love from the depth of my heart.

To Lady Ham. — London. April 20. 1781.

(3) Would to Heaven I could find out some vale immured in the bosom of mountains... I would send you a clue to my labyrinth... but scarce any other being should know that it existed.

Strasburg, Jan. 28. 1781. To L. Ham.

dit-il, que de voir l'Éternel anéantir les hommes et, sur l'onde dans laquelle ils ont péri, flotter « ...SEUL DANS SON ARCHE AVEC LES CRÉATURES DE SON CHOIX... (1) »

Quelques semaines plus tard, la basilique de Saint-Pierre de Rome lui semble un lieu idéal pour « ...S'EMMURER EN LA COMPAGNIE DE CEUX QU'IL AIME... »

Si le Saint Père voulait bien lui céder la place, William « chasserait cardinaux et prêtres... » ; le Temple chrétien désaffecté serait « ...À LUI ET RIEN QU'À LUI... »

« ...ON FERMERAIT LES PORTES (dit-il) ET NUL ÊTRE HUMAIN « NE SERAIT PLUS ADMIS HORS LES CRÉATURES QUI NOUS « RESSEMBLENT... (2) »

Ne pouvant ainsi s'emmurer au sein d'une pitié sans cesse agissante, ne trouvant auprès des cœurs sensibles que de courtes trêves à la douleur des « persécutions franquistes », William — vrai romantique — cherche secours dans la Nature, allant vers elle, non point seulement en artiste, mais en âme blessée.

Consolations. La Nature. — « Si je ne devais recevoir « quelquefois une de tes lettres, aller parfois chez Voltaire

(1) We strolled to the great hall of the town; an enormous edifice... The roof one spacious vault of brown timber casts a solemn gloom which which was still increased by the lateness of the hour... and the wan light admitted through the windows of pale blue glass. The size and shape of this colossal chamber, the coving of the roof with beams like perches for the feathered race stretching across it, and above all the watery gleams that glanced through the casement possessed my fancy with ideas of Noah's ark...

How willingly, could I but choose my companions, would I encounter a deluge, to float whole years instead of months, upon the waves !

D. W. T. Sept. 5. 1780. Padua.

(2) St-Peter's... even exceeded the height of my expectations. I could hardly quit it. I wish his Holiness would allow me to erect a little tabernacle under the dome...

The doors should be closed and not a mortal admitted. No priests, no cardinals. God forbid ! We should have all the space to ourselves, and to such creatures, too as resemble us.

... I should like of all things to immure myself... with those I love...

Rome, October 30. 1780. D. W. T.

« et A LA MONTAGNE TRÈS SOUVENT, JE MOURRAIS. LA MONTAGNE DU SOMMET DE LAQUELLE JE T'ÉCRIVAIS MA DERNIÈRE LETTRE EST MA PRINCIPALE CONSOLATION. (1) »

Nous avons vu William grimper jusqu'aux rocs de la cime et contempler à l'horizon, dans la plaine, le monde profane qui lui apparaît lointain, minuscule, vaincu par la Nature protectrice (2).

En Italie, dans le Tyrol, les Pays-Bas, dans toutes les parties de l'Europe qu'il parcourut il n'y a guère de vallon sauvage, de colline écartée, de bois touffu qui n'ait vu l'enfant de Fonthill cherchant, comme au sommet du Salève refuge et consolation.

A Spa c'est « ...LA FORÊT D'ARDENNE où s'égarèrent les héros de l'Arioste... » et dans laquelle « ...fuyant chevaliers de saint Louis, marquis et seigneurs de tous ordres » il erre au clair de lune (3). Pour l'arracher à la torture des

(1) Were I not to hear from you sometimes, to go Voltaire's sometimes and to the Mountain very often, I should die; the mountain from whose summit I wrote my last letter is my chief comfort...

Thun, Oct. 3. 1777.

(2) Seating... on the very edge of a rocky cornice... glancing my eyes over the vast map below, I sought out the spots where I had lived.

Salève. revisited 1787 ?

From the promontory of a Rock I overlook a vast extent of inhabited Country. No sooner do I reach the Summit (of the Salève) than... I spring into a valley concealed as it were in the Bosom of the Mountain...

Thun, Oct. 3rd 1777.

(3) Next morning (July 6) a zigzag road brought us to Spa... The moment we entered, up flew a dozen sashes. Chevaliers de St-Louis, meagre Marquises and ladies of the scarlet order of Babylon all poked their heads out... Then succeeded a grand entre of valets de place... followed by somebody with a list of « les seigneurs and dames » as long a Welsh pedigree... Taking advantage of... a quiet moment I stole out of town and followed a path cut in the rock, which brought me... to the skirts of the forest of Ardenne amongst whose enchanted labyrinth the heroes of Boyardo and Ariosto roved... in quest of adventures...

Forgetting the lateness of the hour, I wandered on... through intricate copses, till the clouds began to disperse and the moon appeared. Being so placed as to receive the full play of silver radiance, to my no small surprise, I beheld a precipice immediately beneath my feet...

July 6. 1780. D. W. T.

Franguis, Lucques lui offre « *...ses belles collines sauvages où croît l'arbousier...* » (1); Rome a son Capitole, son Colisée aux « *terres couverts de ruines et de cyprès...* » lieu désert qu'il se plaît à hanter (2); Florence a « *...ses pentes que l'olivier revêt de gris...* » et l'ombre tutélaire des bois profonds des Cascini ou des douces charmillles du Boboli (3).

Toujours fuyant le profane, toujours en quête de plus de sécurité dans l'isolement, Beckford quitte le sentier pour l'épaisseur des taillis, se dissimule « *... tel un nouveau Galbertus...* » dans le creux de quelque vieil arbre ou « *...comme l'écureuil...* » au mépris de tout danger, se perche parmi les hautes branches de quelque géant de la forêt et de là « *...CONTEMPLER AVEC DÉDAIN LA RACE DE PIGMÉES* » qui s'agite chétive sur le sol (4).

(1) Happy for me that the environs of Lucca were so beautiful... upon the hills in wild spots where the arbustus flourishes, from whence I may catch a glimpse of the distant sea...

Lucca. Sept. 16. Sept. 25. 1780. D. W. T.

(2) This evening instead of jiggeting along the Corso... I strolled to the Coliseo, found out my old haunts among its arches and enjoyed the pure transparent sky between groves of slender cypress then... I gained the Capitol which was quite deserted, the world, thank Heaven, being all slipslopping in coffee-houses...

Rome, June 29. 1781. D. W. T. (Add. Letters.)

(3) Everybody stared last night at the Opera when I told them I was going to bury myself in fallen leaves and hear, no music but their rustlings. Mr X. was just as eager as myself to escape the chit-chat and nothingness of Florence, so... we set out this morning, happily without any company but the spirit which led us along. We had need of inspiration, since nothing else, I think, would have tempted us over such dreary, uninteresting hillocks as rise from the banks of the Arno. The hoary olive is their principal vegetation; so that Nature, in this part of the country, seems in a withering decrepit state, and may not unaptly be compared to « an old woman clothed in grey. »

Oct. 23. 1780. D. W. T.

You may imagine that I do not take vast or vehement delight in this company (... the set that harbours within the walls of Florence) the woods of the Cascini shelter me every morning... In the afternoon I never fail hiding myself in the thickets of Boboli... in their profound recesses, ... there is something so solemn in its shades...

Florence, October 22. 1780. D. W. T.

(4) My letters of recommendation soon brought the heads of the order

A Fonthill, « ...tressaillant dès qu'un Franguis se montre »
 « ...tel le cerf dans la forêt... il plonge au cœur de ses soli-
 tudes... » s'enfonçant « ...comme en des lieux inexpugnables
 dans les profondeurs des bois de sa chère colline... » « ...POUR
 OUBLIER... PARMI LE CALME ET L'OMBRE... LA BRUYANTE
 COHUE DES HUMAINS ET LES CLAMEURS DE L'HILARITÉ... (1) »

Quand il s'est assuré d'une retraite, inviolable fourré
 ou pic audacieux, William s'y établit et laisse s'évanouir
 les minutes et les heures (2).

about me, fair round figures, such as a Chinese would have placed in
 his pagoda. I could willingly have dispensed with their attention ; yet
 to avoid this was scarcely within the circle of possibility. All dinner we
 endured the silliest questions imaginable ; but that despatched, away
 flew your humble servant to the fields and forests. The fathers made a
 shift to waddle after, as fast and as complaisantly as they were able,
 but were soon distanced.

Now, I found myself at liberty, and ran up a narrow path overhung
 by rock, with bushy chestnuts starting from the crevices. This led me
 into wild glens of beech trees... A beech received me, like a second Gual-
 bertus, in its hollow trunk.

Oct. 23. 1780. D. W. T.

... No squirrel ever skipped from bough to bough more venturously.
 One instant I climbed up the branches of a chestnut and sat almost on
 its extremity, my feet impending on the chasm below ; another... I
 hazarded my neck on the top of one of the pines and looked contemp-
 tuously down on the race of pigmies that were so busily moving to
 and fro...

November 6th. 1780. D. W. T.

(1) ... I start whenever a Frangui presents himself, and plunging
 into my solitudes, remain silent and fearful till he is gone out of my
 sight...

Fonthill March 13. 1780 To A. Cozens.

I cannot help sighing after my native hills and copses... I eagerly
 anticipate the placid hours... when... in their deep fastnesses, I will
 hide myself from the world... and forget the turmoils of mankind.

Rome, Dec. 9th 1781. D. W. T.

Were my ears assaulted by shouts of hilarity and joy, should I not
 fly to the woods for consolation and bury myself in their gloom to enjoy
 solitude in security ?

Fonthil, Dec. 4. 1778.

(2)... (In) the woods of the Cascini, there grows an old crooked ilex...
 twisting round a pine upon whose branches I sit for hours...

In the afternoon I never fail hiding myself in the thickets of Boboli.
 Marking the golden glimmer of sunset... Evening drawing on, I ran to

Durant ces longues stations, le solitaire, en son asile, n'est point seulement frappé par la beauté du bois, de la montagne, du torrent ou des gazons. Dans les spectacles qui l'entourent, il croit lire comme l'expression de sentiments qui sont les siens : la prairie ensoleillée, c'est l'espoir. Novembre et le vent âpre qui balaye les flots gris du Léman, c'est la mélancolie. Le glacier qui s'étend désert et nu parle des angoisses d'une âme abandonnée :

« La lugubre pénombre qui s'étendait... sur le chaotique
« amphithéâtre des glaciers... le Fort de l'Écluse assombri
« par la tempête, le paysage que nul rayon ne vivifiait, si
« ce n'est une pâle lueur frappant les neiges du Buet, toute
« LA TRISTESSE DE CE COLORIS NE S'ACCORDAIT QUE TROP
« BIEN AVEC L'ABATTEMENT DE MON AME ET JE M'ABAN-
« DONNAI AUX SOUVENIRS MÉLANCOLIQUES QUI SURGIS-
« SAIENT EN MOI. (1) »

Que le ciel se couvre, que Beckford contemple « ...le lac s'étendre sous ses fenêtres, mélancolique et morne; que sous les « ...sombres nuages... », les « vastes eaux tour-

throw myself into the woods of Boboli and mused for many a melancholy hour amongst them... Florence, Oct. 22nd 1780. D. W. T.

... Almost forgetting that I was perched upon the head of a pine, with nothing but a frail branch to uphold me... I gazed... upon the scene... with delight for more than an hour...

Naples, Nov. 6th 1780, D. W. T.

... The Montain of Saleve ! That Mountain where I have spent so many delightful solitary hours...

Thun, Oct. 6. 1777.

I have sometimes felt unable to separate myself from certain spots... (disait plus tard Beckford évoquant ses souvenirs de jeunesse devant Redding) night has joined me in my noonday resting place.

Redding-aussi Gregory 73.

(1) ... The wild amphitheatre of glaciers which lay this evening in dismal shadow, the sun being overcast, the Jura half lost in rainy mists and a heavy storm darkening the Fort de l'Écluse. Except a sickly gleam cast on the snows of the Buet, not a ray of sunshine enlivened our landscape. This sorrowful colouring agreed but too well with the dejection of my spirits. I suffered melancholy recollections to take full possession of me and glancing my eyes over the vast map below...

Add. Letters. D. W. T. p. 295.

mentées...», les vagues furieuses...» déferlent contre la grève, et le Romantique se sent invité à s'ensevelir dans la nuit pour partager le trouble des éléments.

« Le vent du nord règne ce soir, la rafale est âpre et je
 « veux me livrer à la mélancolie qui m'a saisi et me pro-
 « mener sur les bords du lac dans la pénombre du cré-
 « puscule. (1) »

Mais la nature n'est pas seulement comme une toile peinte à l'image des sentiments de l'âme sensible, elle est elle-même animée, consciente et amie. Sur les collines des environs de Lucques, il est « DE VÉNÉRABLES CHATAIGNIERS
 « avec lesquels, A PROFITER SOUVENT DE LEUR PROTECTION,
 « J'AI CONTRACTÉ UNE SORTE D'AMITIÉ... »

Quittant la ville,

« Je passai la journée (écrit-il) à parcourir mes retraites
 « favorites sur les collines ET A FAIRE MES ADIEUX... AUX
 « CHATAIGNIERS... JE NE PUS ME DÉFENDRE D'UNE CERTAINE
 « SENSATION DE MÉLANCOLIE LORSQUE JE ME RETOURNAI
 « POUR LA DERNIÈRE FOIS POUR PRENDRE CONGÉ D'EUX... (2) »

Plus chers encore lui sont les arbres de Fonthill : nourris

(1) The vast waters are troubled and the waves rush furiously on the Beach. Dark clouds roll from the North and bring on the Night... but the bellowing of the tide deadens my voice. I am alone on the shore... The blasts increase and whistle dismally in my ears, I shudder... what shriek was that?... I must hasten home and yet, such is the darkness that I may wander for hours and not find the path that leads to the gate next to the port... I tremble and of what am I afraid? ... I ran or rather flew to the city... scared with sorrow, shuddering with cold, cursing the North wind... jumped into bed, could not sleep... At length, I fell asleep : my dreams were mournful ; the shore of the Lake with all its gloom hovered before my fancy...
 Geneva, Nov. 24. 1777.

(2) Next day (October 4th) was passed in running over my old haunts upon the hills and bidding farewell to several venerable chestnuts for which I had contracted a sort of friendship by often experiencing their protection. I could not help feeling some melancholy sensation when I turned round the last time to bid them adieu. Who knows but some dryad enclosed within them was conscious of my gratitude and noted it down on the bark of her tree.

Oct. 5. 1780. D. W. T. 210.

dans la terre même sur laquelle il a vu le jour, grandis comme le petit William au sein de l'atmosphère du vaste domaine paisible, ce sont plus encore que des amis, ce sont vraiment des frères.

Rêvant dans le parc de Fonthill « ...devant la demeure qu'éleva mon père » (dit-il) apercevant «... d'un côté des collines de chênes... de l'autre... des fourrés sauvages et des bouquets de sapins... je contemplais mon lieu natal AVEC UNE FRATERNELLE TENDRESSE ET RESSENTAIS POUR CHACUN DES ARBRES AUTANT D'AFFECTION QUE SI LA MÊME HEURE NOUS AVAIT VUS NAITRE (1) » Avec l'arbre, « ...LA COLLINE, LE BUISSON, L'AIR QUE JE RESPIRE ET JUSQU'À LA MOUSSE QUE MON PIED FOULE, TOUT S'ALLIE POUR M'ACCUEILLIR... C'EST UNE ASSEMBLÉE D'AMIS, LES MEILLEURS; DE PARENTS, LES PLUS PROCHES... (2) »

« ...N'est-ce pas ici (écrit encore Beckford parlant d'un coin de ce même parc de Fonthill) en ce cercle où l'herbe est si verdoyante que pour la première fois le Génie qui me garde étendit sur mes jeunes années ses ailes protectrices... (3) »

— Il est cependant, dit le Romantique des heures où « LE CHARME SE DISSOUT ». La brise souffle encore mais elle

(1) I am musing... before the House my Father reared... On one side... Hills of Oaks and on the other... wild copses and Groves of pines... I surveyed my native prospect with fraternal affection and looked fondly on every tree as if we had been born in the same hour.

Fonthill, Dec. 4. 1778.

(2) ... The air I breathed seemed nearer of kin to me than that I had elsewhere respired ; in short the Hills, the woods, the shrubs, the very Moss beneath my Feet entered into this general alliance and I fancied myself surrounded by an Assembly of my best Friends and nearest Relations.

Fonthill, Dec. 4. 1778.

(3) This was the spot, methought as I looked on a round of turf peculiarly green, this was the spot perhaps where my guardian Genius first spread over my infant years the wings of protection... the airy People who watch over Flowers beheld him descend, and, willing to commemorate the Event have sprinkled the Turf with the purest Dew, therefore it is green, therefore perfumed with violets.

Fonthill, Dec. 4. 1778.

est sans voix, l'herbe est luisante et la fleur parfumée mais elles ne convient plus au bonheur :

« JE NE PERÇOIS ALORS QUE TROP CLAIREMENT (dit-il)
« COMBIEN SONT VIDES CES PRAIRIES, COMBIEN IMPARFAITES
« LES JOIES QU'ELLES ME PROCURENT... »

Et, pénétrant dans sa barque, on le voit glisser sur le lac au fil de l'eau, comme si, à travers la nuit qui s'avance, son âme ardente et mélancolique s'en allait aussi à la dérive, entraînée vers la recherche de quelque autre et lointain bonheur :

« J'entrai dans ma barque (dit-il) pris la rame et me mis
« à errer sur le lac sans recouvrer l'espoir... tandis que les
« forêts se perdaient dans l'ombre du soir... (1) »

Consolations. La Musique. — La Nature perd son charme et devient muette, c'est l'instant de rentrer dans le Peaceful Palace et d'aller au clavecin.

« La musique (assure-t-il en effet à vingt-et-un ans) RESTE
« TOUJOURS MA GRANDE JOIE, MA GRANDE CONSOLA-
« TION (2). »

Comme la Nature, mais par des voies plus subtiles, la Musique ouvre à la victime des profanes, une évasion.

A Anvers, comme de coutume excédé des agitations du monde, « ...JE FIS CHERCHER (dit-il), UN CLAVECIN ET ME
« PLONGEANT DANS L'HARMONIE ME TRANSPORTAI BIEN LOIN
« DES PAYS-BAS ET N'ACHEVAI POINT MON EXCURSION MUSI-
« CALE AVANT UNE HEURE AVANCÉE... (3) »

(1) I enjoyed the present without reserve. But do not imagine this fortunate state was of long duration. After a few instants the charm dissolved... Now too plainly I perceived how vacant were these meadows, how imperfect the pleasures they afforded, and rising from the turf, I stepped into my canoe and rowed disconsolately about,... till the forests were lost in shade. Fonthill, May 10. 1780, To Al. Cozens.

(2) « Musick is ever my principal delight and comfort...

Paris, April 2. 1781. To Lady Hamilton.

(3) I positively refused visiting any more cabinets in the afternoon. I sent for a harpsichord of Rucker, and played myself quite out of the Netherlands. It was late before I finished my musical excursion...

Antwerp, June 23. 1780. D. W. T.

De même que la Nature encore, la Musique offre au Romantique un écho de sa douleur.

A Venise, dans la chapelle du Mendicanti, sombre et solennelle comme un bois profond, William « ...assis à l'écart dans une tribune solitaire... s'imprègne tout vibrant de la voix des chanteurs... » qui célèbrent les douleurs de David le roi poète, victime des cruels taureaux de Basan et le chœur (nous dit-il) « ME PARUT L'ÉCHO DE MES PROPRES SOUFFRANCES » (1).

Inaperçu et solitaire au sein de la foule dans la vaste église de Saint-Antoine à Padoue, il suit l'office, muet comme les plus dévots mais dans les hymnes qui montent vers Dieu, c'est encore sa propre plainte qu'il entend :

« ...Voix et instruments EXPRIMAIENT UNE PLAINTÉ SI « PROFONDÉMENT EN HARMONIE AVEC MES PROPRES SENTIMENTS QUE J'EN FUS ÉMU JUSQU'AUX LARMES. (2) »

Seul, il passe on l'a vu, « ...des heures entières... penché sur son instrument et tout en larmes... » goûtant une romantique consolation à se repaître de sa propre souffrance modulée sous sa main par le piano-forte ou par une voix

(1) ... The chapel... was dark and solemn ; a screen of lofty pillars, formed of black marble and highly polished... reflected the lamps which burn perpetually before the altar. Every tribune was thronged with people whose profound silence showed them worthy auditors of Bertoni's compositions... All were still and attentive imbibing the plaintive notes with eagerness, and scarce a countenance but seemed deeply affected with David's sorrows, the subject of the performance. I sat retired in a solitary tribune and felt them as my own. Night came on before the last chorus was sung and I still seem to hear its sacred melody.

August 4th 1780. D. W. T.

(2) It happened to be a high festival and mass celebrated at the grand church of St Anthony with more than ordinary splendour... every chapel twinkling with lights and the choir filled with a vapour of incense. Through its medium several cloth of gold figures discovered themselves, ministering before the altar, and acting their parts with a sacred pomposity, wonderfully imposing. I attended very little to their functions, but the plaintive tones of the voice and instruments, so consonant with my own feelings, melted me into tears, and gave me, no doubt, the exterior of exalted piety.

Sept. 9th 1780. D. W. T. 185.

« ...plus expressive que celle de Caro Luci... » une voix prenante comme celle des « Sirènes » — la sienne.

Qu'il s'abandonne aux émotions de la musique — enthousiastes ou languides — qu'il soit en la douce compagnie de la Nature, l'Esquire ne fait donc que se contempler lui-même, s'écouter lui-même, s'enfermer sans cesse en lui-même. En cette solitude, libre de tout devoir, affranchi de toute discipline, ne va-t-il donner libre cours à la faculté qui fut toujours le refuge, refuge périlleux, des Romantiques cherchant à fuir les blessures du monde positif : l'Imagination ?

Consolations. Le rêve. — « ...DE BEAUX RÊVES » voilà dit à Genève en 1777 notre romantique parlant de lui-même, « VOILA CE QUI CONSTITUE PEUT-ÊTRE LA PARTIE LA PLUS HEUREUSE DE LA VIE DE WILLIAM BECKFORD. (1) »

« CRÉATURE LA PLUS IMAGINATIVE QUI SOIT », répète-t-il trois ans plus tard, c'est « DANS LES BRAS DE L'ILLUSION... au sein du RÊVE que je PASSE LES HEURES LES PLUS DOUCES (2). »

Si, depuis bien des mois déjà, il ne dormait à Westminster du sommeil de la gloire, le grand Pitt retrouverait dans le jeune homme cet enfant « AÉRIEN » qu'il espérait jadis rattacher à la terre.

Ni les années, ni l'éducation ne l'ont guéri. Le spectacle du monde et l'indicible horreur qu'il en éprouve, les joies même de l'esprit et de l'art n'ont fait que confirmer en lui l'amour et le besoin de l'irréel, et, si évidente est la filiation

(1) « ... Those pleasing Dreams in which perhaps consist the happiest moments of the Life of. William Beckford.

Geneva, Dec. 25. 1777.

(2) « ... Never did there exist a more ideal being... All through Kent « was I happy in the arms of illusions...

June 19th 1780. D. W. T.

« I returned to my inn... in hopes of relapsing into the bosom of « dreams and delusions...

Ostende, June 21 st. 1780 D. W. T.

rattachant le rêve des vingt ans à celui de l'enfance que la notion s'en impose avec la netteté la plus grande au rêveur lui-même.

En voyage, sur la route de Maestrischt, il se décrit « quittant la voiture et s'engageant entre deux vastes champs de blé dans un creux de sillon ». Il s'allonge... « parmi les fleurs des champs et les épis dorés se balancent au-dessus de sa tête cachant tout horizon, hormis le ciel bleu qu'il contemple avec bonheur... « IMAGINANT ÊTRE A NOUVEAU DANS CETTE VALLÉE DE FONTHILL » où il a passé « TANT D'HEURES HEUREUSES, SEUL, LOIN DU MONDE, CACHÉ AU SEIN DES MOISSONS » « ... C'EST LA, précise-t-il, C'EST DANS CETTE VALLÉE DE FONTHILL QUE NAQUIT EN MOI L'AMOUR DU RÊVE. (1) »

Ce songe de l'enfance que nous avons vu nourri de l'Arioste et du merveilleux arabe et qui se prolonge ainsi dans l'âge adulte, qu'est-il devenu au cours des huit années qui s'écoulent jusqu'au point de l'évolution qui sert de borne à notre étude? Quelle forme revêt-il? Quelle est sa portée, son influence?

Il semble que ce soit dans le but exprès de nous éclairer, qu'au lendemain de sa majorité, William écrit et publie un livre auquel il donne le titre significatif entre tous de « RÊVES ».

DREAMS
WAKING THOUGHTS
and
INCIDENTS
in a
SERIES of LETTERS
from
VARIOUS PARTS of EUROPE

(1) ... Leaving the coach I pursued a deep furrow between two extensive corn-fields and reposed upon a bank of flowers the golden ears waving above my head and entirely bounding my prospect.. Here I lay in peace and sunshine a few happy moments and fancying myself

Composé au moyen de notes jetées dans un carnet au jour le jour durant cette longue excursion que Beckford fit de 1780 à 1781 « *en divers lieux de l'Europe* » de la Mer du Nord jusqu'à Naples, le livre est donc une relation de voyage. Pourquoi l'appeler « RÊVES », le jeune auteur s'en explique dès la première page :

« SI MOI... L'ÊTRE LE PLUS CHIMÉRIQUE QUI SOIT... MOI
« DONT LES YEUX BIEN SOUVENT N'APERÇOIVENT LE MONDE
« QU'A TRAVERS UNE BRUME QUI TRANSFORME A LA FOIS
« LIGNES ET COULEURS ET REVÊT TOUT D'ILLUSION... JE
« DOIS VOUS DONNER UN COMPTE RENDU DE MES JOUR-
« NÉES, POURRAIS-JE RIEN FAIRE DE MIEUX QUE DE VOUS
« DIRE MES RÊVES ? (1) »

— Bois, champs, montagnes, chaumières ou palais aperçus en tant de *lieux divers* ne seraient donc que la toile de fond sur laquelle surgirait le Rêve. Mais en dépit de la brume que le jeune Esquire dit flotter devant ses regards, il nous présente des spectacles singulièrement précis et vivants : Ostende « ...qui empoisonne l'ail et le tabac... » ; Gand, « triste et mal pavée... (2) » ; Anvers, ses fameuses galeries, ses « ...plaines grasses semées de fleurs, de vaches, et par endroits de cigognes, ses paysans, faces rondes de gens placides comme le bétail qu'ils élèvent » (3).

restored to the valley at F. where I have passed so many happy hours shut out from the world and concealed in the bosom of harvests. It was then I first grew so fond of dreaming...

Spa, July 6th 1780. D. W. T.

(1) Letter I. June 19th 1780. — Shall I tell you my dreams ? — To give an account of my time is doing, I assure you but little better. Never did there exist a more ideal being. A frequent mist hovers before my eyes, and through its medium, I see objects so faint and hazy, that both their colours and forms are apt to delude me. This is a rare confession, say the wise, for a traveller to make.

(2) Now I am in Flanders smoked with tobacco and half poisoned with garlic .

Ostend, June 21. 1780.

(3) All is still and peaceful... the eye meets nothing but round unmeaning faces... harmless stupidity smiling at every window. The beasts, as placid as their masters, graze on... we jog on towards Antwerp. More

Voici le corpulent Mynheer « fumant une pipe flegmatique qui passe en sa voiturette traînée par un chien » (1). A La Haye, chez Sir Yorke l'ambassadeur, grand dîner, conversations polyglottes (2) ; dans les rues d'Harlem, kermesse : baraques, singes, ours, musique, tumulte, vacarme ; mille voix : femmes, enfants, « faconde française, ...juron britannique ...ménestrel ...tambour de basque » (3). D'Amsterdam à Utrecht ce sont des avenues et des parterres (4) ; à Spa, les eaux, la table d'hôte, une affluence de nobles ou de chevaliers d'industrie de tous les pays et de tous les genres (5).

Voici Cologne, sa cathédrale aux précieuses reliques (6), le Rhin aux collines boisées que surmontent abbayes et châteaux en ruines (7) ; puis la curieuse bourgade d'An-

rich pastures more ample fields of grain... a boundless plain before this city dotted with cows and flowers...

June 21.

After breakfast this morning I began my pilgrimage to all these illustrious cabinets. First I went to Monsieur Van Lencren's...

Antwerp, June 23rd.

(1)... an unwieldy fellow... airing his carcass in a one-dog chair. The poor animal puffed and panted. Mynheer smoked and gaped around with the most blessed indifference (*Id.*).

(2) I went to dine at Sir Joseph Yorke's with all nations and languages. The Hague is the place in the world for a motley assembly.

June 30th.

(3) It was the great fair at Haerlem... scene of riot and uproar... old women and children tattling, apes, bears and show-boxes... French rattling, English swearing, outrageous Italians, frisking minstrels tambours de basque, myself distracted.

Haerlem, July 1st.

(4) ... From Amsterdam to Utrecht full thirty miles... endless avenues and stiff parterres flourished in patterns like the embroidery of an old maid's bag.

Utrecht, July 2nd.

(5) ... Chevaliers de St-Louis meagre marquises and ladies of the scarlet order of Babylon... All languages are chattering at the Table d'Hôte no « Monsieur comme il faut » ever left Spa in such a dudgeon (as I) unless jilted by a Polish princess, or stripped by an itinerant Count !...

July 6. 1780.

(6) July 10th.

(7) July 11th. — Let those who delight in picturesque country repair to the borders of the Rhine, and follow the road which we took

Andernach (1), puis le « village » de Wiesbaden (2), puis Mayence, puis Worms... (3), puis, coulant majestueux dans une vaste plaine, le Danube ; Ulm (4), les hauteurs sauvages du Tyrol « chaos de rocs amoncelés et recouverts jusqu'au faite de forêts de sapins qui semblent n'avoir jamais connu les atteintes de la hache... (5) »

Dans ces solitudes profondes, un spectacle bien fait pour toucher les cœurs sensibles : une chaumière, une famille, des enfants qui s'empressent, une collation qui se prépare et que le jeune millionnaire goûte avec délice : fraises des bois, pain grossier, jatte de lait servie par une fillette aux yeux noirs... (6)

from Bonn to Coblentz. In some places it is suspended like a cornice above the waters ; in others, it winds behind lofty steeps and broken acclivities shaded by woods and clothed with an endless variety of plants and flowers. Several green paths lead amongst this vegetation to the summits of the rocks, which often serve as the foundation of abbeys and castles, whose lofty roofs and spires, rising above the cliffs...

(1) ... We came to Andernach, an antiquated town with strange morisco-looking towers... July 11th.

(2) A few minutes more brought us safe to the village of Viesbaden, where we slept in peace and tranquillity. July 14th.

(3) July 16th.

(4) July 20th. — After travelling a post or two, we came in sight of a green moor, with many insulated woods and villages ; the Danube sweeping majestically along, and the city of Ulm rising upon its banks...

(5) We struck into a grove of pines, the tallest and most flourishing perhaps we ever beheld. There seemed no end to these forests, save where little irregular spots of herbage, fed by cattle, intervened.

July 25th 1780.

(6) After a few hours' journey through the wilderness, we began to discover a wreath of smoke ; and presently the cottage from whence it arose, composed of planks, and reared on the very brink of a precipice. On a little spot of verdure... browsed by goats... sat an aged man with hoary whiskers, his white locks tucked under a fur cap. Two or three beautiful children... played around him... Crossing a rivulet, I clambered up to their cottage and begged some refreshment. Immediately there was a contention among the children, who should be the first to oblige me. A little black-eyed girl, succeeded and brought me an earthen jug full of milk, with crumbled bread and a platter of strawberries fresh picked from the bank. I reclined in the midst of my smiling hosts and spread my repast on the turf : never could I be waited upon with more hospitable grace. I wanted... only language to express my grati-

L'Inn furieuse (1), puis l'écumante Brenta mugissent dans le fond des gorges, et voici bientôt, « aux portes de l'Empire Turc... l'État Vénitien... » (2). Étendu maintenant dans la gondole qui glisse, William voit, du sein de l'Adriatique, surgir la fiancée des eaux (3) : le canal Reggio (4), le Rialto, le marbre des marches de Santa Maria della Salute dont le dôme superbe se détache sur le limpide ciel bleu... « Saint-Georgio Maggiore de beaucoup le plus parfait et le plus beau de tous les édifices... » le Palais Ducal, les hautes colonnes qui s'élèvent à l'entrée de la place Saint-Marc, les arcades de la Bibliothèque publique, l'audacieux Campanile, une vaste étendue de palais, de portiques et de tours.

Mais la nuit tombe et Venise devient « cité de plaisir et de dissipation... » « Le grave sénateur lui-même posant perruque et gravité part en sa gondole pour l'intrigue ; il rejoint bientôt sa sultane qui l'attend dans la foule et tous

tude... the children followed me a long way down the rocks, talking in a dialect which passes all understanding, and waving their hands to bid me adieu.
July 25th 1780.

(1) Down, far below, in the chasm, amidst a confusion of pines and fragments of stone, rages the torrent Inn...
July 27th.

(2) My heart beat quick when I saw some hills, not very distant, which I was told lay in the Venetian State, and I thought an age, at least, had elapsed before we were passing their base.

July 31st 1780.

... Neither soldiers nor custom-house officers start out... to question and molest a weary traveller, for such are the blessings of the Venetian State, at least of the Terra Firma provinces, that it does not contain, I believe, above four regiments. Istria, Dalmatia, and the maritime frontiers, are more formidably guarded, as they touch, you know, the whisks of the Turkish empire.
(Id.).

(3) Embarking... we stepped into a gondola, whose even motion was very agreeable after the jolts of a chaise. Stretched beneath the awning, I enjoyed at my ease the freshness of the gales, and the sight of the waters. We were soon out of the canal of Mestre, terminated by an isle... As soon as we had doubled the cape of this diminutive island, an azure expanse of sea opened to our view, the domes and towers of Venice rising from its bosom.
August 2nd 1780.

(4) ... The entrance of the canal Reggio, with all its stir and bustle lay before us.
(Id.).

deux disparaissent dans le secret de quelque appartement si bien caché que la jalousie elle-même ne saurait le découvrir. (1) »

Padoue, Viçense, Verone, Mantoue, Modène, Bologne, Florence, Lucques, Pise, Livourne, Sienne, Viterbe, Rome, le Mont Palatin, le Colisée, Mola, la Voie Appienne, Caprée, le Vésuve, la côte du Posilippe et sa grotte, Naples et Pompéi n'apparaissent pas avec moins de couleur et de netteté.

Quant au rêve annoncé comme la raison d'être du livre - il se fait au contraire difficilement saisissable. Assurément, le jeune voyageur se décrira parmi les ruines de Rome ou de Pompéi les yeux hantés par l'image mouvante d'un passé qui ressuscite.

« Consuls et guerriers... » lui apparaissent, arrivant au Colisée « ...chargés des dépouilles de peuples lointains et reçus, à leur entrée dans l'arène, par les acclamations de la multitude. (2) »

Il se transporte dix-sept cents ans en arrière... « Au pied du Vésuve le premier jour de l'éruption, un énorme cône de fumée s'élève dans les airs, laissant échapper sans cesse des tourbillons de feu liquide qui retombent en pluie sur les flancs de la montagne et inondent le beau rivage d'innombrables ruisseaux de lave incandescente... Dans la gracieuse ville dont les maisons, les palais, les jardins, les portiques

(1) At this hour, anything like restraint seems perfectly out of the question and however solemn a magistrate or senator may appear in the day, at night, he lays up wig and robe and gravity to sleep together, runs intriguing about in his gondola, takes the reigning sultana under his arm, and so rambles half over the town, which grows gayer and gayer as the day declines.

Many of the noble Venetians have a little suite of apartments in some out-of-the-way corner, near the grand piazza, of which their families are totally ignorant... Jealousy itself cannot discover the alleys, the winding passages, the unsuspected doors, by which these retreats are accessible.

August 3d 1780.

(2) ... warriors moving among the cypresses, and consuls returning from Parthian expeditions, loaded with strange spoils, and received with the acclamations of millions upon entering the theatre...

October 31st 1780.

et les colonnades apparaissent à la lueur des éclairs... les habitants hommes, femmes, enfants courent de tous côtés dans le désespoir et l'affolement. (1) »

Mais tout brillant écolier ne peut-il, sans être nullement visionnaire, broser des peintures de ce genre et saurait-on vraiment voir là le récit des envolées d'un esprit qui se dit « EMPORTÉ PAR LE GALOP DE LA CHIMÈRE ? (2) »

Comment William en effet, nous conterait-il ses « GAIES EXCURSIONS AÉRIENNES » (3). Même avec les âmes considérées par lui comme les plus délicates, ce n'est qu'avec mille craintes qu'il s'aventure aux confessions.

« JE VOUS EN CONJURE (écrit-il à la douce Égérie de « Naples) NE MONTREZ MES LETTRES A NUL ÊTRE VIVANT « si ce n'est à votre chien Milk qui, j'en ai l'espoir, les mettra « en pièces. (4) »

« A QUI DONC SUIS-JE EN TRAIN DE M'OUVRIR DE MES « RÊVES ? » (dit-il à sa compagne d'enfance se souvenant « brusquement qu'il parle à un être humain). (5) »

(1) Transporting myself seven hundred years back I fancied I was sailing with the elder Pliny on the first day's eruption... As often as I could divert my attention from the tremendous spectacle of the eruption, its enormous pillar of smoke standing conically in the air and tempests of liquid fire... continually flooding the coast with innumerable streams of red... methought I turned my eyes upon this fair city whose houses, villas and gardens with their long ranges of columned courts and porticos were made visible... by lightning from the mountain; and saw its distracted inhabitants, men, women and children, running to and fro in despair...
Naples, Nov. 9th 1780.

(2) ... Innumerable were the chimeras which trotted in my brain, Mounted on these fantastic quadrupeds, I shot swiftly from rock to rock...
July 10th. D. W. T. 123.

(3) This evening my fancy was led to no such gay aerial excursions; sad realities chained it to the earth...
Salève revisited.

(4) In the first place, let me begin with conjuring you not to show my letters to any animal except your favourite dog Milk who I am in hopes will tear them to pieces.

To Lady Hamilton. Rome, Wednesday Dec. 6. 1780.

(5) ... but to whom am I exposing these romantic Ideas...

Geneva Nov. 24. 1777.

Si, ni à Élizabeth, ni à Lady Hamilton, William n'ose parler librement, avec quelle prudence l'écrivain de « RÊVES » devra-t-il empêcher que l'œil du Frangui ne distingue trop aisément « CE QUI SE PASSE DANS LE DOMAINE DE L'IMPALPABLE. (1) »

Pris entre le désir et la peur de s'exprimer, l'auteur est, comme un artiste qui, peignant un vaste tableau ne consentirait à ne nous en laisser voir par instants, que des fragments assez morcelés pour espérer que l'intelligence du tout nous échappe.

Malgré ses réticences, le recueil que Beckford appelle « Dreams » est une de ces confessions comme les Rousseauistes ont l'invincible besoin d'en faire ; il contient donc de précieux indices sur l'état d'âme de l'auteur et sur certains aspects de son rêve.

Il s'y révèle en particulier que le songe n'est point chez lui chose purement passive. La volonté y collabore.

Le jeune Esquire a découvert que certains sites sont, plus que d'autres, favorables à l'essor de la chimère.

« EN QUÊTE DE LIEUX PROPICES A UN SOMMEIL INSPIRÉ PAR LES SONGES (2) » tel peut se décrire Beckford dès le début de son livre de « Rêves » et bien qu'assurément toutes les heures du jeune voyageur ne soient point ensevelies dans le sommeil, la formule qu'il s'applique à lui-même reste vraie ; de tous « ces lieux propices à la venue du rêve » on ne saurait trouver un seul où ne s'exerce de façon souvent subtile et légère mais toujours puissante, même en sa douceur, l'action du dieu enfant, ce Morphée, cet Hypnos que William se plaît à dépeindre en sa figure classique, avec ses pavots « que retient une main languide » et ses

(1) ... I entered the empire of dreams, according to custom by its ivory portal. What passed in those shadowy realms is too thin and unsubstantial to be committed to paper...

Antwerp, June 23rd. 1780.

{2) ... In search of inspiring places to fall asleep...

Ostend, June 21st 1780. D. W. T.

« ailes aux tempes », symboles de l'envolée de l'âme dans le rêve (1).

L'étrange et monotone mugissement de la cascade qui s'élance au fond d'un gouffre tient le romantique promeneur enchaîné dans la rêverie, insensible au froid des gouttelettes qui l'inondent, et comme à demi inconscient (2). Même pouvoir dans le fleuve qui se déroule et scintille sans trêve :

« ...Quand, sur la fin du jour (dit-il) je parvins sur les
« bords du Rhin il me fut impossible de supporter l'em-
« prisonnement du carrosse... je pénétrai dans une barque...
« puis abandonnant les rames ET DÉRIVANT AU FIL DE L'EAU,
« JE ME LAISSAI EMPORTER PAR... MILLE RÊVES EXTRA-
« GANTS. (3) »

Cette secrète influence propice au rêve se trouve encore notée à Bonn dans la complexe alliance de « ...la pénombre du soir », du « parfum des orangers », du « murmure indistinct de l'insecte et des eaux. (4) »

(1) His appearance in the Tribune... A Morpheus of white marble which lies slumbering... in the form of a graceful child. A dormant lion serves him for a pillow : 2 ample wings carved with the utmost delicacy are gathered under him ; 2 others budding from his temples, half concealed by a flow of lovely ringlets. His languid hands scarce hold a bunch of poppies, near him creeps a lizard just yielding to his influence. Nothing can be more just than the expression of sleep in the countenance of the little divinity... the artist had realised my ideas...

Florence, Sept. 14th 1780. D. W. T.

(2) I began to hear the roar of a cascade... a goat track conducted me on the brink of the foaming waters... I hung eagerly on the gulph... and fancied myself listening to a voice that bubbled up with the waters... Awakening from my reverie, I felt the damps of the water chill my forehead...

July 26th 1780 D. W. T.

(3) I found myself towards the close of evening upon the banks of the Rhine... Not being able to brook the confinement of the carriage... and stepping into a boat... I glided... with the current and resting on my oars I indulged extravagant reveries...

July 8th 1780. D. W. T. 120.

(4) No noise... except the flutter of moths and trickling of fountains. These undecided sounds corresponding with the dimness and haze of the scenery threw me into a pensive state of mind...

July 10th 1780. D. W. T.

Sous la voûte des cathédrales emplie des senteurs de l'encens, de l'éblouissement des cierges et de l'ample mélodie des chœurs, mêmes sortilèges et mêmes rêveries (1).

Au sommet du Salève où Beckford a passé « TANT D'HEURES, PERDU EN D'HEUREUX SONGES », ce sont les trois infinis du ciel, du lac et des glaciers qui joignent leur inspiratrice magie. A Fonthill, dans la douce demeure familiale en un cabinet que Beckford aime à nommer « MA CELLULE » (2), c'est la caresse de l'épais tapis d'Orient (2), sur lequel l'Esquire s'étend parfois pour mieux rêver, c'est la lueur d'une lampe discrète (2), c'est le vent qui chante dans les arbres, l'harmonie du clavecin ou ce silence des lointaines provinces, ce CALME SACRÉ dont parle le jeune homme en ses lettres.

— En tous ces lieux élus pour le songe, règne donc ce gracieux Hypnos qui tout puissant dans son indolence vient dissoudre les cruelles et haïssables réalités.

Dieu délicat au front ailé, l'Hypnos de Beckford ne plonge point cependant l'être entier dans la torpeur. Les gammes de sons, de couleurs, ou de parfums par lesquelles il agit sur ce fidèle n'ont pour effet ultime, — pour seul effet

(1) To Lady Hamilton. — Padua, June 13. 1782. I pass hour after hour on the cool marble steps of St Anthony's shrine. The musick of the choir throws me into delightful reveries.

(2) ... « The Fires and Lamps burn around in Stillness and it is this sacred calm which invites...

Fonthill, Friday 8.o'clock Eve. Dec. 3nd 1779.

« My cell » (Dec. 3 1779. Dec. 24 1779. Dec. 29 1779. March 1780. May 10 1780, etc.) I walk to and fro in my cell... (Font. Dec. 3. 1779).

One glimmering lamp directed me to my Apartment... I stretched myself on Indian carpets...

To A. Cozens. Font. May 10th 1780.

You would pity me could some spirit transport you to this Solitary chamber where I lie stretched on the carpets, pining.

To A. Cozens. Fonthill, 9 at night. Dec. 24th 1779.

I pass my time in slumbers truly fortunate... none interrupt my repose, no other noise is audible in this calm retreat but the lapse of distant Rills...

Font. March 1780.

cherché — que de canaliser toute la vie en quelque point du domaine cérébral, déterminant ainsi, tout comme le ferait un haschich, une véritable ivresse de l'imagination, ivresse dont William connaît et décrit fort bien la nature et le mécanisme.

« C'est, dit-il, « UNE INVASION D'IDÉES INNOMBRABLES... »
 « UNE CHAÎNE DE PENSÉES » « UN DÉFILÉ SPLENDIDE D'IDÉES
 « ROMANTIQUES... » « ...COMBINAISONS EXTRAVAGANTES »
 « CHEVAUCHÉE DE CHIMÈRES... qui SURGISSENT, SE SUC-
 « CÈDENT, SE POURSUIVENT AVEC UNE RAPIDITÉ TELLE QUE
 « TENTER DE LES RETRACER TOUTES SERAIT UN EFFORT
 « VAIN. (1) »

Toujours logique en sa science intuitive et plein de méthode dans la fantaisie, Beckford favorise cet essor cérébral comme il favorise l'état passif qui lui sert de point de départ. Sachant, comme dit Shakespeare « de quels fils le rêve se tisse », il veille à ce que la navette de l'imagination ne chôme pas. Pour y pourvoir reposent sur de luxueux rayons, vêtus des plus riches maroquins, les livres préférés, livres inspireurs, dont il se nourrit.

« QUE NE PUIS-JE (écrit-il à Lady Hamilton en une heure
 « de mélancolie) MONTER SUR L'HIPPOGRIFFE ET VOLER
 « AUPRÈS DE VOUS ...AVEC MES VOLUMES. (2) »

Le Rêve, en son vertige, étant formé d'images, les livres

(1) Many wild ideas thronged into my mind... I suffered my imagination to expatiate... the twilight allowed me to make a thousand fantastic conjectures... I indulged these extravagant reveries.

July 8. 1780. D. W. T.

The series of antic ideas with which a calm sunset never fails to inspire me... These appearances (la Montagne sous les feux du couchant) filled me with such delight and with such a train of romantic associations that I left the table... to gaze in solitude... July 26. 1780. D. W. T.

I kept gazing at the azure irregular mountains which bounded our view... and innumerable were the chimeras which trotted in my brain...

July 10. 1780.

It would be in vain to recapitulate the ideas which chased one another along...

Oct. 31. 1780. D. W. T. 231.

(2) Why cannot I mount the Hippogriff and fly with my volumes to Naples...
 To Lady Hamilton. th20 Feb. 1781

que cet avisé psychologue choisit pour l'alimenter seront avant tout des livres à gravures :

« JE ME DONNERAI POUR TACHE DE COLLECTIONNER GRAVURES ET DESSINS DONNANT FORME A MES IDÉES FAVORITES... POUR LES CONTEMPLER BIEN DES FOIS, LE SOIR EN MA CELLULE... (1) »

Ces auxiliaires de l'Inspiration, sources sacrées d'où jaillissent concrètes et vivantes les « IDÉES FAVORITES » du rêveur, il faut avec le soin le plus jaloux les dissimuler aux yeux profanes :

« ...La lampe et le feu (écrit-il par un soir de décembre), brûlent paisibles dans le calme sacré de ma cellule. Moi SEUL SAIS QUELS TRÉSORS DE LITTÉRATURE SONT DÉPOSÉS SUR LES RAYONS QUI GARNISSENT SES MURS, MOI SEUL SAIS QUELLES EXQUISES PRODUCTIONS DE L'ART SES CACHETTES RECÈLENT, C'EST ICI QUE JE PASSE BIEN DES HEURES EN D'AGRÉABLES RÊVES. (2) »

Éclos ainsi dans quelque jardin solitaire, dans la montagne inaccessible ou dans la luxueuse logette garnie de livres, le songe tend, nous dit Beckford, à assumer les apparences du Réel, et présente des degrés de matérialisation que le rêveur aime à observer.

« Pour l'instant (dira-t-il un jour) MES VISIONS ONT QUELQUE CHOSE D'IMPRÉCIS... JE NE PUIS DIRE QUE LES SPECTACLES QUI M'APPARAISSENT AIENT UNE CLARTÉ ABSOLUE... NI QUE J'ENTENDE DES VOIX DISTINCTES... (3) »

(1) ... At night we will retire to the cell... It shall be my business to collect prints and drawings which illustrate our favorite ideas and I flatter myself with the hopes of passing many an Evening with you in their contemplation.

Naples, Nov. 16th. 1778,

(2) The Fires and Lamps burn around in stillness and it is this sacred calm which invites departed Sages to my cell. No one enters this apartment... I alone am conscious what treasures of Literature are deposited on every side and what exquisite productions of art lie hid in its recesses. Here I pass whole hours in pleasing dreams...

Fonthill, Friday 8 o'clock Eve. Dec. 3rd 1779.

(3) Everything in my present visionary state is undecided, nor can I properly be said to hear distinctly or behold with clearness...

Fonthill. March 1780.

« VOTRE FORME (écrit-il à lady Hamilton) M'APPARAÎT
« dans le lointain mais IMPRÉCISE et comme VAPO-
« REUSE... (1) »

D'autres fois, l'avantage est du côté de la vision. « Une
sorte de brume » nous a-t-il dit, vient « fréquemment »
lui cacher la réalité, tandis qu'il a l'impression de perce-
voir les formes du rêve « AVEC LES YEUX DU CORPS ET NON
PAS AVEC CEUX DE LA PENSÉE. (2) »

Alors, « CONTINUELLEMENT » dans ce rêve à demi réel,
surgissent « LES PERSONNAGES LES PLUS VARIÉS, LES
SCÈNES LES PLUS SPLENDIDES... (3) »

Cet apport de lumière, de couleur, de relief dans la vision,
le rêveur le désire et le favorise de même qu'il a cultivé
le flot des images qui forment la matière du songe. Il sait
que pour faciliter l'objectivation il faut, dirait un Ribot,
éliminer toutes les « sensations correctrices » susceptibles
d'oblitérer la vision ; il connaît et emploie constamment
dans ce but, un procédé fort simple ; s'isoler du monde
tangible en fermant les yeux.

« Nous allions vers Mola, le long de la côte, sur les ruines
« de la Voie Appienne. La nouvelle lune jetait une faible
« lueur sur les eaux. La nuit était paisible et solennelle
« comme celle des funérailles de Cajeta. J'emplis mes yeux
« du spectacle de cette mer qui avait porté les héros de
« l'Odyssée et de l'Énéide, puis FERMANT LES YEUX JE ME
« MIS A RÊVER DE CES ILLUSTRES COUREURS D'AVEN-
« TURES (4). »

(1) Even your form though faint and hazy seems to appear at a distance.

West End, June 10th 1781. To lady Ham.

(2) « A frequent mist hovers before my eyes... »

June 19th. 1780. D. W. T.

« I not only thought but seemed to see... »

Oct. 31st. 1780. *id.*

(3) « Innumerable phantoms continually hover around me and the most splendid scenes... appear... »

Fonthill, Dec. 3. 1779.

(4) Pursuing our route to Mola, along the shore... on the ruins of the

Offusqué durant sa visite du Panthéon de Rome par la brutale blancheur du dôme ainsi que par la présence des images catholiques usurpant la place des divinités du monde païen :

« J'allai (dit-il) m'isoler dans une des loges, FERMAI LES YEUX et me transportai dans l'Antiquité... (1) »

Sur la route de Florence à Sienne, les yeux de Beckford « SE FERMENT... ...POUR NE PLUS SE ROUVRIRE AVANT DE LONGUES HEURES » et son esprit s'abandonne alors « au souvenir et à la rêverie. (2) »

Se trouvant à Londres et voulant, écrit-il à lady Hamilton, oublier les laideurs de la grande cité profane... « LES YEUX MI CLOS » il ordonne au Songe consolateur de le ramener à Naples (3).

« Quand, demande notre voyageur traversant les Pays-Bas, votre carrosse roule parmi plaines stériles... bruyères et sables... sans feuillage murmurant et sans inspiration... que faire ? Sinon FERMER LES YEUX, S'ABANDONNER A UN LÉGER SÔMMEIL ET RÊVER DE POÉTIQUES MONTAGNES ? (4) »

Appian we drove... A new moon gleamed faintly on the waters... the night was still and solemn like that of Cajeta's funeral. I looked anxiously on a sea where the heroes of the Odyssey and Æneid had sailed... then closed my eyes and dreamed of those illustrious wanderers.

November 2, 1780. D. W. T.

(1) ... I slunk into one of the recesses, closed my eyes, transported myself into antiquity...

D. W. T. Oct. 30th.

(2) ... The country was neither fine nor ugly... As we were driven along... through a plain and up a hill... I felt the sober autumnal cast of the evening bring back the happy hours I passed last year at this very time... Full of these recollections my eyes closed of their own accord and were not opened for many hours.

D. W. T. Sienna, Oct. 26th.

(3) ... With my eyes half closed... I fancy I discover your labyrinth at the base of the Vesuvius... Why must I awake from such pleasing illusions.

West End, June 10th 1780.

(4) From Utrecht to Bois le Duc, nothing but sand and heath ;... nothing but barren plains,... no inspiration, no whispering foliage,...

Mais, la source des « sensations correctrices » les plus nombreuses et les plus redoutables, c'est le profane qui — ne le voulut-il même point — offre pour le rêve un péril constant : William l'expérimente et le déplore sans cesse :

« Tout à l'heure (dit-il) j'étais emporté par le rêve... des « roulades semblables à celles de Pacchierotti s'élevaient « dans les airs... puis soudain... jugez de mon amère désillusion... grand bruit dans une chambre voisine de la mienne... « c'est le baron Wenzel, l'oculiste... et la cohue des créatures « infâmes qui l'accompagnent. ILS M'AFFOLENT MOI ET MES « VISIONS... Dans quelques instants IL NE ME RESTERA « PLUS UNE SEULE APPARITION... PLUS UN SEUL ESPRIT « AÉRIEN POUR COMPAGNON... Ils DÉPLOIENT LEURS AILES « ET S'ÉVANOUISSENT... (1) »

« Il y a quelques minutes (écrit-il le lendemain) j'étais « en Grèce, cueillant les fleurs de l'Hymette et voici que « les exhalaisons du tabac et de l'ail me ramènent en « Flandre... Ostende CHASSE MES CHARMANTES VISIONS (2). « SPA (note Beckford) 6 juillet... Quand donc aurai-je « fini de passer des rivières et de me voir contraint par

« But why did you not fall into one of your beloved slumbers and dream of poetic mountains? — This was the very country to shut one's eyes upon : « Why ! So did I !... »

Spa, July 6th 1780.

(1) ... It was but a moment ago that I thought myself securely placed at the very extremities of the Ocean,... a voice like Pacchierotti's warbling in the air... Judge whether I was not keenly disappointed... when I found Baron Wenzel the oculist and a whole legion of fresh-imported Harlots were trumpetting... in an adjoining room...

They drive me and my visions to distraction... In a few minutes, I shall not have a single phantom to look at, nor an aerial companion... they spread their wings and vanish...

Margate, June 20. 1780.

(2) T'other minute I was in Greece gathering the bloom of Hymettus but now I am landed in Flanders smoked with tobacco and half poisoned with garlic. Were I to remain ten days at Ostend. I should scarcely have one delightful vision...

Ostend, June 21. 1780. D. W. T 97.

« postillons et bateliers DE QUITTER MA VOITURE ET MES
« VISIONS pour un bac où l'eau suinte... (1) »

Tout ce qui est humain, enfin, est néfaste au rêve :

« AU MOINDRE SOUFFLE DES POSITIFS MÔRTELS, S'ÉVA-
« NOUIT SANS ESPOIR DE RETOUR... L'ESSAIM DES CRÉATURES
« LÉGÈRES ET IMMATÉRIELLES QUI S'ÉVEILLENT dans les
« ROYAUMES DU SONGE. (2) »

C'est pour obvier à ce péril que le Romantique ira réfugier son rêve au fond des bois, au faite du Salève, ou dans cette « CELLULE » de Fonthill, placée au cœur même du Peaceful Palace, retraite au sein d'une retraite et bientôt solennellement interdite à tous.

« DÉSORMAIS (dit-il) PERSONNE NE PÉNÈTRE EN CET
« APPARTEMENT ; SA SOLITUDE EST INVOLÉE... (3) NUL NE
« VIENT INTERROMPRE LA PAIX QUE JE GOUTE EN CETTE
« CALME RETRAITE (4). DÉSORMAIS (dit-il encore) LORSQUE
« LA PERSÉCUTION DES FRANGUIS MENACE DE DEVENIR INTO-
« LÉRABLE, LORSQUE LEURS CONVERSATIONS IMPOSENT A
« MA NATURE UN SUPPLICE TROP GRAND, JE M'ENFUIS,
« VERROUILLE TOUTES MES PORTES ET M'INSTALLE INACCES-
« SIBLE EN MA CELLULE... (5) »

(1) Four times was I shoved out of my visions into leaky boats and towed across as many idle rivers. I thought there was no end of these tiresome transits...

Spa, July 6th D. W. T.

(2) What passed in those shadowy realms of dreams is too thin and unsubstantial to be committed to paper. The very breath of waking mortals would dissipate all the train and drive them eternally away.

June 23. 1780. D. W. T. 105.

(3) ... my cell. No one enters this apartment ; its solitude is now unviolated...

Dec. 3. 1779.

(4) « ... None interrupts my repose... in this calm retreat...

Fonthill, March 1780.

(5) « The persecutions of Franguis would be intolerable. But now
« when their conversations grow too discordant for my nature, I fly,
« fasten all my doors, secure myself in the interior cell...

Fonthill, March 1780.

« EMMURÉ EN SA CELLULE » (1), parmi ses livres inspirateurs, William se considère et se décrit comme le Prospero de son rêve :

« JE PASSE DES HEURES ENTIÈRES EN MA CELLULE, CON-
« SACRANT TOUTE MA MAGIE A FAIRE SURGIR DES ILLU-
« SIONS (2). »

« TOUTES PORTES BIEN CLOSES (dit-il encore)... DANS LA
« SÉCURITÉ DE MON CABINET LE PLUS RETIRÉ, SANS L'ASSIS-
« TANCE D'AUCUN TAPIS MAGIQUE, IL N'EST PAS DE LIEUX
« DANS LESQUELS JE NE PUISSE ME TRANSPORTER A MON
« GRÉ. (3) »

« AINSI QUE VOUS LE SAVEZ J'AI LE POUVOIR DE PEUPLER
« MES SOLITUDES PAR DES APPARITIONS (4) ».

« A MON GRÉ ET INSTANTANÉMENT (répète-t-il ailleurs)
« D'INNOMBRABLES APPARITIONS ET LES SCÈNES LES PLUS
« SPLENDIDES SE PRÉSENTENT A MES YEUX. (5) »

En ces scènes merveilleuses que fait apparaître l'enchan-
teur de Fonthill, certains personnages sont familiers au
rêveur qui leur a donné des noms et qui, oubliant un jour
la prudence, s'adresse à eux dans une de ses lettres.

« Je m'isolerais (dit-il) au sein du monde et de l'empire

(1) Inmured in my cell...

Font. Dec. 29. 1777.

(2) I pass whole hours in pleasing dreams and employ my magic
solely to raise illusions...

Fonthill, Friday 8 o'clock Eve. Dec. 3. 1779.

(3) Now, when the conversations... of Franguis grow too discordant
for my nature I fly, fasten all my doors, secure myself in the interior
cell and without the assistance of a magic carpet am transported whe-
resover I list.

Fonthill, March 1780.

(4) ... The free range of the galleries of Mannheim would be sufficient
for several days for my amusement, as you know, I could people them
with phantoms.

July 17. 1780. D. W. T.

(5) ... Innumerable phantoms continually hover around me... distant
climates where my exotic inclinations are satisfied... and the most
splendid scenes instantaneously appear at my command...

Fonthill, Friday 8 o'clock Eve. Dec. 3rd. 1779.

pour converser « CHAQUE JOUR ET BIEN DES HEURES AVEC VOUS, MESRON, NOURONIHAR (1) ».

Ainsi l'évocateur parle aux héros de ses drames imaginaires ; il vit donc avec eux ; et ailleurs, en effet, il nous montre encore qu'il ne se borne point à faire surgir paysages et figurants au gré de sa magie. Il ne se contente point de voir évoluer les formes animées par son art, il évolue avec elles, il se projette en son rêve, il est, dit-il, lui-même vision parmi ses visions.

« Ah ! (s'écrie-t-il apercevant pour la première fois le « Campo Santo de Pise) TROUVERAI-JE JAMAIS THÉÂTRE « PLUS MERVEILLEUX, PLUS FANTASTIQUE ET PLUS PROPICE « A JOUER UN RÔLE DE VISION.... (2) »

Le rêve a donc eu pour fin de transporter son adepte dans un monde nouveau où lui aussi devient personnage nouveau. Et ce lieu que peut-il être, sinon un univers idéal purifié de toute souillure franguistane. C'est bien en effet, nous dit quelque part Beckford lui-même, « ...UNE JÉRUSALEM CÉLESTE... (3) » ; entendons une Jérusalem romantique créée par la fantaisie du rêveur, adaptée à son romantisme particulier, où la victime des grossiers Taureaux de Basan connaîtra enfin une vie conforme à ses goûts d'« homme sensible ».

— Mais le Profane permettra-t-il au rêveur de goûter sa suprême consolation. Permettra-t-il que le fils du tribun de la Cité abandonne aux joies de « l'Illusion » tant d'heures

(1) Fonthill, Dec. 4 th 1778.

(2) I was quite seized by the strangeness of the place and paced fifty times round the cloisters... the mixture of antique sarcophagi with Gothic sepulchres complete the vagaries of the prospect, to which one day or other I think of returning to act a visionary part, hear visionary music and commune with sprites for I shall never find in the whole universe besides so whimsical a theatre...

Livourno, October 2nd 1780. D. W. T.

(3) O Lord ! what I would give to be in that New Jerusalem where blessed Spirits glide along slipshod about without making the least disturbance...

Fonthill, Dec. 18th 1779.

qui pourraient préparer quelque grand ouvrier de la chose publique ? Non pas ! on se souvient de cet « autel du bon goût » dans les flammes duquel Lettice avait contraint son petit élève à sacrifier ses merveilleux dessins arabes. Cinq années plus tard William nous décrit « SES RÊVES ET TOUTE SA SINGULARITÉ » comme « INSUPPORTABLES AUX CRÉATURES TERRE A TERRE QUI L'ENTOURENT » (1).

Cet entourage « terre à terre » cherche donc toujours — nous le devinons — la guérison du grand rêveur. Mais à l'exaltation de sa sensibilité romantique affamée de liberté spirituelle, les conseils de la sagesse ne semblent qu'« intolérables persécutions ». Loin d'éveiller l'attendrissement ou la moindre velléité d'obéissance, ils fouettent, — au profit du seul rêve — tous les instincts de justice mal comprise, toutes les énergies, toutes les fougues latentes d'une race pleine de feu. Alors le timide ne craint plus rien, c'est la révolte ouverte et passionnée.

A Fonthill, par un soir d'hiver, sous les auspices de la lune, la lune inspiratrice « alors en son plein » (Fonthill, déc. 4. 1778 being the full of the Moon) il rédige sa proclamation de guerre sainte :

« ...LES AFFAIRES... L'ANGLETERRE, L'AMÉRIQUE ET LEURS
« CONFLITS, LA POLITIQUE... LE MONDE... ON ME CONTRAINDRA
« A CELA... HORRIBLE PERSPECTIVE ...NON, QUELQUE DORÉES
« QU'ELLES PUISSENT ÊTRE, JE BRISERAI MES CHAINES...
« AU SEIN MÊME DE L'EMPIRE... JE M'ARRACHERAI AU MONDE
« ET SI GÊNANTS, SI INSUPPORTABLES QU'ILS PUISSENT
« PARAÎTRE AUX CRÉATURES TERRE A TERRE QUI M'EN-
« TOURENT, JE SUIS FERMEMENT RÉSOLU A M'ADONNER A
« MES GOUTS ÉTRANGES A MES VISIONS ET A MES RÊVES. (2) »

(1) My dreams, my Phantasies and all my Singularity... irksome and discordant to the worldlings around.

Fonthill, Dec. 4. 1778.

(2) But no, this is too terrifying a prospect. I will break my shackles however splendid... I will seclude myself if possible from the world in the midst of the Empire... I am determined to enjoy my Dreams, my phantasies and all my singularity however irksome and discordant to the

Deux années passent encore et, comme le remarque Beckford, la majorité s'approche et avec elle le moment de rejeter les joies puériles du rêve pour les devoirs qu'impose la réalité.

« ...Je commence à me rapprocher de l'âge où tous ceux qui me connaissent s'attendent à me voir ME DÉPOUILLER DU SONGE, M'ARRACHER A LA DOUCEUR DE L'ILLUSION ET FAIRE MON DÉBUT DANS LA VIE PUBLIQUE.

« QUE LEUR ERREUR EST GRANDE !

« L'ÉTÉ PROCHAIN ME VERRA... TOUJOURS SEMBLABLE A MOI-MÊME... LE JOUR, ÉTENDU SOUS MES HÊTRES... ET LE SOIR, RETIRÉ DANS MA CELLULE. (1) »

Cet espoir qu'il déclare vain, c'est celui de sa mère et de son précepteur ; c'est aussi celui qui est contenu dans les dernières volontés du Lord Maire : repousser un tel espoir c'est donc trahir les efforts de trois générations ambitieuses. William le comprend fort bien. Mais que lui importe ce grand passé ? Qu'importe la statue qui se dresse dans le Guidhall ! Qu'importe l'exemple du parrain qu'on vient de coucher dans le temple où ne repose que l'aristocratie de la gloire nationale ? Tout cela, au nom du rêve, le jeune homme le renie avec cette énergie inébranlable et méprisante, cette force folle d'un être ardent et absolu qui, — possédé par une passion, — parle au nom de cette passion et de cette passion seule :

« MOI ! VOULOIR QUE MON NOM SOIT GRAVÉ SUR LE MARBRE OU FASSE L'ORNEMENT DES ANNALES D'UN ROYAUME !

Worldlings around. In spite of them I will be happy will employ myself in trifles (according to their estimation) instead of making myself master of the present political state of America instead of forming wise plans for its future subjection...

Fonthill, Dec. 4. 1778. being the full of the Moon.

(1) I am now approaching the Age when the World in general expect me to lay aside my dreams, abandon my soft illusion and start into public Life. How greatly are they deceived!... Next summer, I hope will give you a proof of my constancy... you will find me stretched under my beeches... At night we will retire to the cell...

Naples, Nov. 16th 1780.

« JE M'EN SOUCIE MOINS QUE D'UN GRAIN DE MIL ! ENTOUREZ-
 « MOI D'IMPÉNÉTRABLES FORÊTS... TENEZ LOIN DE MOI LE
 « MONDE ! LOIN DE MOI MINISTRES, GÉNÉRAUX, SÉNATEURS,
 « SPORTSMEN, COURTISANS ET PÉDANTS ET SECTAIRES ET
 « LAISSEZ-MOI, RÉFUGIÉ DANS LE GIRON DE LA CHIMÈRE,
 « GASPILLER MA VIE EN UN SONGE (1).

« JOUISSONS (dit-il toujours à la même époque) DU BON-
 « HEUR DE GASPILLER DANS LA SOMNOLENCE ENCORE UN
 « PEU DE CETTE PAUVRE EXISTENCE, JOUISSONS DU BONHEUR
 « DE NOUS PLONGER AU SEIN DES RÊVES (2) ».

Quelques semaines plus tard s'affirme encore l'infini dé-
 dain de l'agora :

« A NOUS, ENFANTS DU BON SYLVANUS, QU'IMPORTENT LES
 « MALHEURS OU LES TRIOMPHES DES BARBARES dont LONDRES
 « voit les agissements sinistres. OUBLIONS L'EXISTENCE
 « MÊME DE CETTE CITÉ ET, REPOSANT PARMI LE LIERRE ET
 « LES FLEURS ÉPANOUIES, IMAGINONS-NOUS TRANSPORTÉS
 « DANS LES ANCIENS DOMAINES DE SATURNE ET RÊVONS (3). »

Bientôt pourtant il semble qu'un revirement se produise ;
 un vrai miracle. William chante : « LES ÉNERGIES QUI RESSUS-
 CITENT, LES NOBLES ESPOIRS DONT LA FLAMME COMMENCE
 A S'ÉLEVER EN SON SEIN... »

(1) I care not a grain of Millet whether my name be engraven on
 marble or graces the annals of a kingdom, not I.

Give me but a secure retirement with those I love, surround me with
 impervious forests and keep off the world. Keep off Ministers, Generals,
 Senators, Sportsmen, Courtiers, Pedants and Sectaries... Let me dream
 away my Existence in the lap of Illusions.

Lucca, Oct. 1st 1780.

(2) Let us have the delight of dozing a little more of this poor exis-
 tence away together and steeping ourselves in pleasant dreams...

Oct. 30th 1780. D. W. T.

(3) What have we children of the good Sylvanus to do with the mise-
 reries or triumphs of the savages that prowl about London ? Let us forget
 there exists such a city and when reposing among ivy and blossoms of
 bloom, imagine ourselves in the ancient dominions of Saturn and dream...

Rome, Dec. 9. 1780. D. W. T.

« ENERGIES,... NOBLES ESPOIRS, TOUT CELA (dit-il à Lady Hamilton dans la même lettre) TOUT EST L'ŒUVRE DE VOS CONSEILS AFFECTUEUX... (1) »

Est-elle vraiment vaincue cette fois la chimère ? Non pas. Huit jours plus tard William écrivait encore à Lady Hamilton, et, de la même plume peut-être qu'il avait célébré la joie des grandes victoires morales, il faisait une longue rétractation de son enthousiasme passager :

« IL FUT UN TEMPS OU JE M'IMAGINAIS EMPLI D'AMBITION. JE ME SUIS EXAMINÉ CE MATIN MÊME ET N'EN AI PU TROUVER EN MOI UN ATOME.

« Il ne fait pas bon regarder autour de soi : Troubles dans les Indes Occidentales, troubles dans les Indes Orientales, troubles en Angleterre... Pour les natures ambitieuses, ce n'est point le moment de reculer. Le danger, et les difficultés sont le sol qu'elles aiment à fouler. Quant à moi, je ne me sens plus assez d'audace pour porter le pied sur de tels monstres (2). »

Et là-dessus, de reprendre son couplet favori, « ... FANTASTIQUES VISIONS QUI FONT SON BONHEUR » (my happy fantastic imaginations),... désir de trouver « QUELQUE VALLON CACHÉ AU SEIN DES MONTAGNES » pour s'y réfugier avec « SES LIVRES ET SES RÊVES » et surtout crainte à la pensée de retourner dans cet affreux pays d'Angleterre où « LA MOROSE RÉALITÉ MET LE SONGE EN DÉROUTE. »

(1) « The noble hopes that now begin to light up my bosom the energies... that revive... All, all are the effects of your affectionate advice...
Jan. 20th 1781. To Lady Hamilton.

(2) Once upon a time I fancied myself filled with ambition, I looked this very morning and could not find a grain... (Strasbourg, Jan. 28. 1781 to L. Ham.) This is not a favourable moment to look around one. Both the Indies are convulsed and we are much in the same state at home... For ambitious spirits this is not the period to shrink out of the way. Danger and difficulties are their pavements. But I no longer feel myself bold enough to tread such monsters under foot. (*id*)

I am fated, it seems to return to a country where sober sullen realities must put them (my happy fantastic imaginations) to flight... Would to Heaven I could find out some vale immured in the bosom of mountains to which I could transport my books and my instruments... (*id*.)

Mais le terme ultime arrive. Les objurgations sont plus pressantes. Alors le cri de révolte devient le cri de terreur de la victime qui se voit déjà immolée à la gloire du nom et qui ne veut point mourir encore. Qu'on lui fasse grâce, au moins pour un temps et que l'on ne brise pas si tôt son rêve.

« De quelle utilité une créature telle que moi serait-elle parmi les tempêtes de notre Parlement ? »

« NON ! POUR QUELQUES ANNÉES ENCORE, LAISSEZ-MOI A MON BONHEUR, LAISSEZ-MOI VOLETER DANS LA LUMIÈRE SUR LES AILES DE L'IMAGINATION. L'ÂGE NE VIENDRA-T-IL PAS ASSEZ TÔT FANER LES AILES AUX BRILLANTES COULEURS ? ALORS, RADOTER, GROGNER, ÊTRE POLITICIEN, SOIT !... (1) »

Mais, — dans la même lettre William le prévoit — la pression de l'entourage sera trop forte pour ne pas vaincre toutes ses résistances :

« Entrer au Parlement, il le faudra... sacrifiant ainsi par ma faute ma santé et mon plaisir à l'ambition (2). »

Bientôt en effet, le jeune esquire fit à l'esprit de famille le sacrifice de se laisser élire. De par le vote de ses fermiers, il fut M. P... il le fut même à plusieurs reprises. De sa vie parlementaire nous n'avons cependant point de trace et peut-être n'en demeura-t-il guère davantage en son esprit. Il sera, on l'imagine, aussi peu député que possible celui qui, presque au seuil de son entrée dans l'assemblée pouvait écrire :

« Pourquoi désirerais-je les applaudissements de créatures que je dédaigne. Rien je pense, ne m'empêchera d'être heureux au mépris de la gloire et de la réputation... »

(1) What good can such a Being as me, be of, in our boisterous Parliament... No, let me be happy and flutter in the light a few years longer. Let me spread the wings of imagination a season. Age will soon draw on, and the gay texture be shrivelled. Then I will mump and growl and be political...

Oct. (?) 1781.

(2) Enter it, I must but 'tis my own fault if I sacrifice to ambition both health and enjoyment... (*id.*)

« me donnant pour tâche... de collectionner des gravures
« et de rêver ... (1) »

Un peu plus tard cependant, en 1783, le jeune député se marie. Sa femme, lui-même nous le dit, est charmante, son union parfaite. Mais ce bonheur conjugal qu'assurément bien des profanes envient au riche esquire, lui, le trouve bientôt fade parce que trop vrai, trop positif. La réalité la plus douce ne pouvait satisfaire ce cœur possédé par la chimère, et, tandis que sa jeune épouse était à quelques pas de lui, William put un jour griffonner ces mots, nouvel et terrible aveu de l'emprise du rêve :

« Je mène sur les bords du lac une vie paisible et monotone... parfois je me couche dans une prairie et contemple
« les nuages qui passent, jetant leurs ombres sur les
« montagnes. Le murmure des feuillages et des eaux me
« berce et d'INNOMBRABLES RÊVES PASSENT EN MOI...

« Lady Margaret cueille des fleurs aux buissons dont les
« branches viennent toucher l'eau du lac. POURQUOI NE
« SUIS-JE PAS HEUREUX ?

« Vivant parmi des visages souriants et des habitations
« coquettes, POURQUOI MON AME EST-ELLE INQUIÈTE (2) ?

Esprit toujours aérien, prisonnier ici-bas, Beckford, n'est encore âgé que de vingt-trois ans. Sans détailler les périodes de sa vie dont l'étude échappe à notre cadre, demandons-

(1) Nothing I think will prevent me daring to be happy in defiance of glory and reputation. Why should I desire the applause of Creatures I despise ?... It shall be my business to collect prints... etc...

Naples, Nov. 16th 1780.

(2) I lead a quiet uniform sort of life on the banks of the Lake. Not a soul except old Huber has the least idea why I should be discontented in the midst of smirking faces and spruce habitations..

Sometimes I lie down in an open meadow and observe the clouds rolling along the sky and casting their shadows on the Mountains. 'Tis then innumerable fancies rush upon me... whilst the confused murmur of leaves and water lull me to sounder rest...

Lady Margaret walks about gathering flowers from the shrubs which almost dip their boughs in the lake. Why am I not happy ?...

To (?) ; Secheron, June 8th 1783.

nous si le temps viendra peu à peu comme il le disait « faner les ailes diaprées de la fantaisie. »

Après un peu plus de deux années de cette union qui n'a pu l'arracher au songe, l'esquire voit sa femme mourir. Ses deux enfants, confiés à l'aïeule, la veuve du Lord Maire, n'attachent point le père à la réalité. Imaginatif désœuvré il parcourt l'Europe de la Suisse à la France et de la France au Portugal. L'âge mûr le ramène à Fonthill mais point au Réel, on s'en convaincra. Enfin pour mesurer toute la force vive de ce rêve contemplons le vieillard qu'est Beckford retiré à Bath.

Loin de la ville, il fait ériger au plus haut point d'une colline élevée, un édifice qui n'aura d'autre but que d'offrir à la solitude un refuge plus sûr ; c'est dans un vaste jardin, comme un temple de la Rêverie, le sommet en est aménagé en cabinet étroit vitré, sorte de réincarnation de la cellule de Fonthill et dernier tabernacle du songe. Là, découvrant un horizon dont l'infini vertigineux semblait fouetter l'essor des chimères, Beckford, jeune en sa vieillesse, passa des heures qu'on imagine singulièrement semblables à « ces instants heureux » qu'il décrivait près de soixante-dix ans plus tôt dans ses lettres de Suisse et d'Italie.

Ainsi quelle pénétrante intuition des ressorts essentiels de son Ame, quel sens rigoureusement et presque consciemment prophétique dans toutes ces effusions de la vingtième année :

« Je ne demande qu'une impénétrable solitude... LAISSEZ-
« MOI PASSER MON EXISTENCE ENTIÈRE, RÉFUGIÉ DANS
« L'ILLUSION (1) ».

« Nous nous retirerons dans notre cellule... et nous.
« rêverons... ADONNÉS A CETTE VIE IMAGINAIRE, NOS JOURS.

(1) « Give me but a secure retirement...

Let me dream away my existence in the lap of illusions... »

Lucca, Oct. 1st 1780..

« S'ÉCOULERONT DOUCEMENT et NOUS DESCENDRONS DANS
« LA TOMBE, SANS GLOIRE MAIS HEUREUX (1). »

Ce rêve, alors dans toute sa splendeur charmante et libératrice, Beckford, on l'a vu, tente craintivement d'en dire quelque chose dans cette relation de voyages qu'il appelle « Dreams ».

Trop jeune et trop vraiment Rousseauiste, en effet, pour ne pas être porté à se confier en quelque manière, il y a en outre en lui un artiste qui veut s'exprimer, qui veut peindre.

Enfant ne crayonnait-il point les tableaux enchantés que la fantaisie arabe avait fait défiler sous ses yeux ? Et quel enthousiasme, à vingt ans dans son admiration pour ce Palladio qui, en bâtissant le Théâtre Olympique a goûté :

« LE BONHEUR de L'ARTISTE QUI PEUT MATÉRIALISER DANS
« SON ŒUVRE SA VISION LA PLUS CHÈRE (2). »

Ce Palladio de son rêve, il ne peut librement l'être dans ses « Dreams » où l'auteur se met directement en scène et par le récit de ses aventures imaginaires s'exposerait au ridicule ou au blâme du profane.

Une autre voie s'offre à lui, conter le rêve tel qu'il est : roman, épopée où le rêveur lui-même disparaîtra, méconnaissable sous le « Rôle de Vision ». Quatre années avant d'écrire son livre de « Rêves », il s'y essaye déjà — mais en grand mystère — et, en apparence au moins, désireux seulement de communiquer son œuvre à quelques âmes élues.

C'est à Elizabeth, l'amie d'enfance, qu'à la fin de décembre

(1) « We will retire to the cell... In this imaginary style our Days will glide smoothly along and we shall sink into tombs contented tho' inglorious.
Naples, Nov. 16. 1780.

(2) ... This morning... I went... to the Olympic Theatre... I am not in the least surprised that the citizens of Vicenza enthusiastically gave in to Palladio's plan, and sacrificed large sums to erect so beautiful a model.... You can enter into the rapture of an artist who sees his fondest vision realized ; and can easily conceive how it was, that Palladio esteemed this compliment the most flattering reward.

After I had given scope to the fancies which the scene suggested, we set out for Verona.
September 10th 1780.

1777, c'est-à-dire quelques mois après son arrivée à Genève, il adresse certaines pages à peine achevées, semble-t-il, les lui présentant avec émotion comme l'incarnation littéraire d'un de ses songes.

« Ton approbation (lui dit-il en terminant sa lettre) est
« tout ce que je désire, tout ce que je cherche EN METTANT
« PAR ÉCRIT CE QUE M'INSPIRE MON IMAGINATION, CES
« BEAUX RÊVES QUI CONSTITUENT PEUT-ÊTRE LES PLUS
« HEUREUX MOMENTS DE LA VIE de William Beckford (1) ».

De cette production jamais imprimée, le manuscrit fut-il détruit ? fut-il perdu ? Au contraire, conservé par l'auteur, sommeille-t-il encore parmi d'autres documents inaccessibles en les archives de quelque vieux château d'Angleterre ou d'Ecosse ? On ne saurait le dire, mais il est jusqu'ici demeuré entièrement inconnu et, du juvénile essai de Beckford rien ne survivrait aujourd'hui si, dans la lettre citée plus haut, l'auteur n'en laissait apparaître quelques traits au hasard des allusions qui viennent sous sa plume.

— C'est, dit-il à Elizabeth, la « LONG STORY (2) ».

Titre emprunté par William à son cher GRAY ?

« A Long Story »

In Britain's isle where,
An ancient pile of building stands ;

.

On le croirait à première vue, si la Long Story de Gray n'était une pièce de circonstance, boutade, badinage agréable mais fort éloigné de cette rêverie grave et douce qui faisaient pour le jeune romantique la séduction du poète de l'ÉLÉGIE.

D'autre part, dans une lettre écrite un mois auparavant,

(1) ... Your approbation is to me the approbation of a multitude. It is all I desire, all I seek for in venturing to commit to writing the inspirations of my fancy, those pleasing Dreams in which perhaps consist the happiest moments of the life of, William Beckford.

Geneva. December 25 1777.

(2) « You ought to be extremely cautious to whom you show the long Story... (Id.)

William nous parle d'une certaine « CENTRICAL HISTORY » qu'il écrit mais qu'il ne trouve point, dit-il, le temps d'achever :

« JE N'AI QU'UNE TRÈS FAIBLE PORTION DE MON TEMPS
« POUR ÉCRIRE MA CENTRICAL HISTORY... (1)

L'adjectif « Centrical » qui est la clef de l'expression, a des sens divers dont l'un, d'après le « 20 th Century Dictionary » est celui de « FONDAMENTAL, d'ESSENTIEL » et c'est ainsi que l'emploie Donne dans son « Love's Alchemy »

« Some that have deeper digged love's mine than I
Say where his CENTRIC happiness doth lie.

En ce sens, la « Centrical History » de Novembre 1777 serait « fondamentale », « essentielle ». Or, les deux œuvres sont-elles différentes ? Apparemment non : Il est assez vraisemblable de penser que durant les quatre semaines qui séparent les deux lettres, le jeune homme qui regrettait si vivement de ne pouvoir donner corps à son œuvre, a pu enfin jeter sur le papier toutes les pensées, toutes les images qui étaient en lui. Et voilà ce « beau rêve », cette « Longue Story » dont Elizabeth reçoit la confidence. Histoire fantastique bonne à soulever tour à tour les rires ou l'effroi de la nursery ? Non pas, mais à la fois « Long Story » et « Centrical History » : roman touffu comme le songe en même temps qu'œuvre essentielle et fondamentale.

Telle est l'hypothèse que peuvent suggérer ces deux mots « long » et « centrical » et ce n'est point en effet un frivole « fairy tale » que la Long Story de William. Le sujet dit-il à Elizabeth, en est « FORT GRAVE » (2).

Il y entre quelque chose de « TROP SOLENNEL, TROP SACRÉ POUR ÊTRE PROFANÉ » (3).

Soulignant lui-même solennel et sacré, il accompagne ces mots d'exhortations appropriées :

(1) I have but a very scanty portion of my time to write my Centrical History... November 24. 1777.

(2) « ... The subject is very grave and serious ». (Déc. 25 1777).

(3) ... Too solemn and sacred to be prophaned ». (Id.)

« LA PLUS GRANDE PRUDENCE S'IMPOSE DANS LE CHOIX
 « DE CEUX A QUI TU montreras... (mon histoire). Le plus
 « grand nombre des lecteurs l'accueilleraient, j'en suis bien
 « certain, de leur dédain ou de leur raillerie. Ils n'y com-
 « prendraient goutte!... C'EST DONC A TOI SEULE QUE JE
 « CONFIE MON ŒUVRE, C'EST EN TON SEIN QUE JE LA DÉ-
 « POSE... (1) »

N'imagines-tu point, lui dit-il, le vulgaire s'écriant :

« Que signifient ces pompeuses descriptions de GROTTES
 « et d'APPARITIONS D'ÊTRES DE LUMIÈRE. QUE SIGNIFIENT
 « CES BRAHMINES ET CES NAINS !... (2) »

Et, plus pressant encore :

« QUANT A TOUT CE QUI CONCERNE LE SANCTUAIRE,... voilà
 « qui ne doit point être profané... (3) »

Dans ce décor du sanctuaire ou de la grotte mystérieuse,
 nains, Brahmes, Etres de lumière s'animent au sein du rêve
 et deviennent, nous dit Beckford, les héros d'« UNE ACTION »
 qui se déroule en « TABLEAUX » emplis de pathétique.

« QUAND JE PENSE, écrit-il à Elizabeth, que TU VOIS
 « ET QUE TU SENS LES SCÈNES ET LES ACTIONS QUE JE DÉCRIS,
 « il ne m'importe guère que la multitude l'ignore (4). »

A la lumière de ce que nous savons de la vie du jeune

(1) You ought to be extremely cautious to whom you show the long story, for certain I am... that the greatest number of readers would despise, ridicule or make neither head nor tail of it... It is to you then that I deliver up my work and it is in your Bosom that I deposit it... your approbation is to me the approbation of a multitude...

Geneva, Dec. 25 1777.

What may very well be called a Dedication.

(2) ... The greatest number of readers... would probably exclaim : What can these high-flown descriptions of Grottos and Glittering Forms and Beings and Bramins mean ! and the Dwarfs, too, a charming set of little Fellows who, to use a Newmarket expression are literally got down to the Devil's Ditch and nowhere. (*id.*)

(3) « All that concerns the Sanctuary is too solemn and sacred to be prophaned. The subject is very grave and serious... (*Id.*)

(4) When I reflect that you see and feel the Scenes and the actions I describe, their being concealed from eyes in general does not at all concern me... (*id.*)

homme à cette époque, tout l'étrange chaos de ce drame peut, croyons-nous, revêtir un certain sens.

— Novembre-Décembre 1777. — William, en Suisse depuis six mois, est « TRÈS INTIME » avec ce Mallet qui découvre à l'Europe du temps la Mythologie de l'Edda. Non seulement il a lu l'œuvre mais il l'a pour ainsi dire vécue en des conversations avec l'homme même qui soulevait le voile d'un monde inconnu et merveilleux.

« Je suis très intime avec le Professeur Mallet (écrit-il à « Elizabeth) et je lui parle tantôt de toi, tantôt des WAL-
« KYRIES... VIENS, (poursuit-il), EXPLORONS LES CLIMATS
« POLAIRES... MAIS NE TRESSAILLERAS-TU PAS EN SUIVANT
« SUR LES ÉTENDUES NEIGEUSES LA TRACE DE L'ELFE...
« POURRAS-TU SURMONTER LE SENTIMENT D'HORREUR SU-
« BLIME QUI S'EMPARERA DE TOI A LA VUE DE LA LUEUR
« MYSTÉRIEUSE DE L'AUORE BORÉALE... ET DES GÉANTES
« WALKYRIES TRAVERSANT L'ESPACE (1). »

Ces Walkyries qui, sous l'étrange clarté du Pôle, circulent aux confins du Monde Réel, cette « horreur sublime » tout cela semble bien proche de ces « Etres de Lumière », de ce « solennel », de ce « sacré » de la Long Story qu'aucun œil vulgaire ne doit profaner.

Quant aux Nains, il paraît moins téméraire encore, de leur assigner à eux aussi pour source l'Edda et de les supposer sortis des cavernes qu'on les voit hanter dans les mythes scandinaves.

« Les Dieux s'étant assis sur leurs trônes, (lit-on dans la « traduction de Mallet) délibérèrent sur ce qui concernait « les Nains. Cette espèce de créature s'était formée de la

(1) ... Professor Mallet with whom I am very intimate and to whom I speak of you and the Valkyriur alternately... Come then and explore with me the polar climates... But will you not shudder... When you find yourself following the track of the Elk over wastes of snow... Can you divest yourself of the sublime horror which overwhelms you on first beholding this mysterious Light ... and think we distinguish the Gigantic Valkyriur shooting along with the souls of the Brave to the Valhalla...

Geneva, Nov. 24th. 1777.

« poudre de la terre... Par l'ordre des Dieux ils participèrent
 « à la raison de l'homme et à sa figure, habitant toujours
 « dans la TERRE ET DANS LES ROCHERS... »

Que, pour le passionné contemplatif, ces êtres fantastiques se revêtent d'une apparence de réel et se fassent Vision, on n'en peut guère douter. Dix ans après son premier séjour en Suisse, revenant en pèlerinage au sommet du Salève, son cher lieu de rêverie, il s'est, avec émotion, revu et décrit là dans ces rochers, assis, à demi-enfant encore, les yeux hallucinés par les Nains de Mallet, les Nains de l'Edda, qui, chargés de présents étranges et fastueux, venaient à lui, au cours de ce drame conté un jour en secret, ce drame qui se déroulait alors à cinq mille pieds au-dessus de la terre profane au sein d'un recueillement à peine troublé en de longues heures par quelque chèvre ou quelque pâtre.

« Soirs sereins de Juillet ! Combien j'en ai passé en les
 « jours de mon enfance libre de tout souci, étendu au faite
 « de cette montagne, cette montagne même, contemplant
 « l'azur céleste du lac... EMPORTÉ PAR L'ARDEUR D'UNE IMA-
 « GINATION JEUNE, QUE DE FOIS N'AI-JE POINT PEUPLÉ CES
 « HAUTEURS DE GNOMES ET D'ÊTRES FANTASTIQUES DISTRI-
 « BUANT L'OR ET LE CRISTAL A L'AUDACIEUX QUI AVAIT SU
 « PARVENIR JUSQU'A LEUR INACCESSIBLE SÉJOUR... (1) »

— Le Sanctuaire et les Brahmes viennent-ils de Voltaire en son *Essai sur les Mœurs*, de Mallet lui-même qui abonde en parallèles entre les coutumes du Nord et celles de l'Orient ? On ne saurait le dire, mais on croira volontiers qu'à la façon des Nains ils ont quitté quelque coin de l'érudition du temps

(1) ... Serene evenings to be expected in the month of July. Many such have I passed in my careless, childish days, stretched out on the brow of this very mountain, contemplating the heavenly azure of the lake... and the glaciers... How often, giving way to youthful enthusiasm, have I peopled these singularly varied peaks with gnomes and fairies the distributors of gold and crystal to those who adventurously scaled their lofty abode...

Salève Letter I. 1787 (?) D. W. T. (suite)

pour s'animer dans l'âme de l'auteur, et toute cette Long Story nous apparaîtra en sa genèse probable : rêve comme dit Beckford, et quel rêve ? C'est la dramatisation spontanée d'éléments intellectuels saisis par une imagination avide de se construire un monde idéal, antithèse de la convention et de la frivolité qui l'entourent. Ce qui est Vérité, Science, Découverte souvent profonde vient chez cette victime du profane alimenter le songe libérateur dont le récit — naïf peut-être — prend, à ses yeux, une valeur infinie : c'est sa « Centrical History », c'est un écrit fondamental, une page de sa vie mystérieuse, la Somme de ses aspirations, le chef-d'œuvre de ses dix-sept ans.

Irrésistible en 1777, l'impulsion à conter son rêve ne s'apaise point dans les années qui suivent ; elle est comme la source abondante et profonde qui court et se ramifie sous terre, mais cherche partout à jaillir. Elle se manifeste dans les lettres intimes par mille allusions à la vie intérieure, par mille lambeaux de confessions. Bien qu'un peu déviée, on la trouve reconnaissable encore en 1779, dans cette « Vie des Peintres Illustres », cette fantaisie imprimée qui, dans l'humour, révèle, par la mystification, l'attrait du mystère et le goût de construire des identités fictives.

D'octobre 1781 jusqu'en avril 1782, nous trouvons le jeune maître de Fonhill, écrivant cette relation de voyages qu'il intitule *Dreams* et qu'il voudrait emplir de ses songes, mais dans laquelle il n'ose soulever le voile de la chimère. Le moule choisi par l'auteur ne lui permettant pas de s'exprimer librement, sa Muse, un jour de décembre 1781, change de rythme, elle lui dicte comme en 1777 un conte, une histoire, un roman et ce roman c'est le récit d'un rêve.

A cinq années de distance, l'élan se répète identique. Par une nuit du cœur de l'hiver, tandis que le Peaceful Palace est enseveli dans le recueillement des longues veillées, William a pris refuge dans la cellule inviolable où le livre et l'estampe collaborent avec les besoins obscurs et profonds de l'être dans l'œuvre magique du songe :

« CE SOIR, écrit-il, L'ESPRIT S'EST EMPARÉ DE MOI. EN-
 « FERMÉ DANS MES APPARTEMENTS... JE ME SUIS ABANDONNÉ
 « AU RÊVE ET A L'INSPIRATION. Qu'en sortira-t-il ? Je n'ai
 « point l'audace d'en décider (1). »

Au Dr. Sam. Henley 21 janvier 1782.

Comme en 1777 le sujet qu'aborde l'auteur est profond, grave, terrible même et quelques jours plus tard rappelant la nuit de l'inspiration il peut écrire :

« MON IMAGINATION ÉTAIT HANTÉE DE TÉNÈBRES... ET
 « L'HISTOIRE A LAQUELLE JE TRAVAILLAIS ÉTAIT SI EFFRA-
 « YANTE QUE JE TREMBLE A SON SEUL SOUVENIR ET N'AI
 « PAS EN TOUT MON ÊTRE UN NERF QUI NE FRÉMISSE COMME
 « LA FEUILLE AU VENT (2). »

Comme en sa dix-septième année enfin, mais à plus juste titre, William peut se glorifier d'avoir mis au jour sa « CENTRICAL HISTORY » : Après des incidents auxquels nous toucherons plus loin, l'histoire fut en effet imprimée, c'est ce « VATHEK » qui ne saurait être omis dans l'histoire du Romantisme et dont nous allons tenter d'étudier l'origine et le sens, ainsi que nous l'avons fait du conte des Nains et des Brahmes.

(1) The Spirit has moved me this eve ; and shut up in my apartments, as you advised I have given way to fancies and inspirations. What will be the consequence of this mood, I am not bold enough to determine...

To Dr. Sam. Henley January 21st 1782.

(2) My imagination... was wrapped in the thickest gloom... a story so horrid that I tremble whilst relating it and have not a nerve in my frame, but vibrates like an aspen.

To S. Henley. Tuesday Jan. 29th 1782.

DEUXIÈME PARTIE

« VATHEK »

Donner ici, du roman, une analyse détaillée, serait peut-être superflu : l'intrigue se déroulera d'elle-même au fur et à mesure de notre investigation sur la nature et les sources possibles de ses éléments. Qu'il soit dit cependant, au seuil de cette entreprise, que le titre d'« Histoire du Calife Vathek » se justifie pleinement : tout gravite autour d'un seul être : le Calife.

Au début de l'ouvrage, quelques pages bien venues nous le font voir, jeune souverain voluptueux, dans son cadre de plaisir.

Puis, survient un personnage familier aux contes orientaux : le colporteur chargé de bijoux magiques. Ici est le nœud de l'intrigue. Ce colporteur, vrai personnage de féerie, le « Giaour », sera l'instrument de la destinée. Par lui, le calife se lancera dans une aventure extraordinaire vers de lointaines et folles ambitions en lesquelles il entraînera une jeune fille ravie à son fiancé.

Hormis des incidents assez puérils dans lesquels le récit tombe à la verbosité, rien de plus dans l'« Histoire du Calife ». De là les divisions adoptées dans les pages qui vont suivre et qui correspondent non à des divisions établies par l'auteur de Vathek, mais aux traits saillants qui nous semblent marquer l'œuvre. Ce sont :

Tout d'abord le héros lui-même : « LE COMMANDEUR DES CROYANTS » ; sa demeure : « LE PALAIS » ; son aventure régie par la séduction du fantastique Giaour : « LA QUESTE » ; puis le « DÉNOUEMENT ».

CHAPITRE PREMIER

LE COMMANDEUR DES CROYANTS

Dès l'abord, en quelques lignes, dans lesquelles il semble vouloir copier la manière du *Rasselas* de Johnson (1) le jeune auteur nous présente le personnage dont il veut écrire l'histoire :

« Vathek, 9^e Calife de la race des Abbassides, était le « fils de Motassem et le petit-fils d'Haroun Al Raschid. Il « monta sur le trône à la fleur de son âge... (*Vathek*, page 1).

Ce Calife Vathek qui a réellement existé et qui fut bien fils de Motassem et petit-fils d'Haroun nous apparaît, présenté par Beckford, comme un étrange Commandeur des Croyants :

« ...Il ne pensait point avec le Calife Omar Ben Abda-
« laziz, qu'il fût nécessaire de se faire un enfer de ce monde
« pour goûter le Paradis dans l'autre... (p.6) »

Peu soucieux, on le verra, de s'appliquer les règles de la stricte observance, Vathek est en outre un impie fieffé, un blasphémateur d'une audace sans vergogne, et le plus

(1) The HISTORY of RASSELAS
 Prince of Abyssinia
 A TALE

by Samuel Johnson, L. L. D.

Chapter I. Ye who listen with credulity to the whispers of fancy and pursue with eagerness the phantoms of hope... attend to the history of *Rasselas*, prince of Abyssinia.

Rasselas was the fourth son of the mighty emperor in whose dominions the Father of Waters begins his course...

piquant c'est que, dans son impiété ou dans ses blasphèmes cet oriental du ix^e siècle se montre spirituel et joyeux tout comme s'il avait été l'hôte émerveillé du philosophe de Ferney à l'époque où ce vénérable patriarche livrait aux méditations de l'Europe sa « Bible enfin expliquée » (1776) ou comme s'il avait vagabondé avec un certain « Ami Huber », boute-en-train contempteur des enseignements de l'Église et qui se plut en l'un de ses tableaux à représenter les saints ministres du culte sous les traits d'ânonn en train de braire autour de la divine crèche.

Des pèlerins viennent un jour, pleins d'émotion, apporter au Calife l'un de ces balais devenu sacrés pour avoir essuyé la poussière de la Cahaba, et, c'est dans une attitude empreinte de la plus grande ferveur que leur chef tend la relique au Sultan, mais « Vathek faisant tout à coup retentir un « rire abominable lui arrache le balai... et, avisant les toiles « d'araignées qui pendaient au plafond se mit à les balayer « et n'en laissa pas une seule... puis il leur jeta le balai « au nez et s'en alla rire... » (P. p. 68), (L. p. 91) (1).

A la vue d'une si horrible profanation, nos dévots se sentent pénétrés de la plus cruelle douleur :

« Leurs larmes mouillaient le marbre... » (P. 68)

Quant au Calife son hilarité redoublé :

« Il se laissait aller à la renverse battant des mains avec « frénésie, riant à gorge déployée... » (P. 68)

Se gausser de la religion est pour Vathek l'un des meilleurs condiments de la joie d'un bon souper :

« ...Le Calife... n'avait jamais si bien diné ...Carathis, « dont l'antipathie pour le vin n'était nullement insurmon- « table faisait raison à chacune des libations que Vathek « portait ironiquement à la santé de Mahomet ; l'inférieure « liqueur mit le comble à leur témérité impie et leur ins- « pira mille blasphèmes. Ils se répandirent en plaisanteries

(1) Nous désignerons par P. l'édition de Paris et par L. l'édition de Londres les n^{os} de pages correspondant aux éditions Perrin (Paris) et Lotus Library (Londres).

« scandaleuses dont l'Ane de Balaam, le Chien des Sept
« Dormeurs et les autres animaux admis dans le Paradis
« de Mahomet firent tous les frais... » (P. 61)

Mais, tout comme s'il avait grandi en Occident ainsi que William, à l'isthme du XVIII^e et du XIX^e siècle, le jeune sultan possède une âme double et joint à sa tournure d'esprit toute voltairienne des inclinations profondément romantiques.

Il aime la Nature ; comme Beckford il l'aime à la façon d'un refuge et, comme lui encore, il est en particulier séduit par la beauté d'une certaine montagne qui rappelle singulièrement l'« Alpe majestueuse » dont Beckford disait :

« LE SALÈVE ! CETTE MONTAGNE OU J'AI PASSÉ TANT
« D'HEURES SOLITAIRES ET DÉLICIEUSES ! »

Comme le Salève, la montagne de Vathek est une « alpe » élevée mais riante, située à une assez faible distance de la ville :

« A quelques milles de Samarah était une haute montagne
« couverte de thym et de serpolet... » (p. 25)

A son sommet le Salève cache un petit vallon qui resta pour Beckford l'image la plus fraîche peut-être et la plus douce de ses jours de première jeunesse ; or, si à l'exemple du rousseauiste fuyant les salons de Genève, Vathek quittait souvent sa capitale pour demander à la montagne voisine le repos du corps et de l'âme, c'est que l'Alpe de Samarah, de même que celle de Genève, enchâssait parmi les rocs de son faite la perle d'un vallon si charmant que l'auteur la compare au séjour qu'Allah réserve à ses élus.

Beckford
(Correspondance)

Dès que j'atteins le
sommet (du Salève)... je
m'élance en un vallon...
dissimulé dans le sein de
la montagne... et cou-

Vathek

A quelques milles de Samarah
était une haute montagne... Une
plaine en couronnait le sommet,
si délicieuse qu'on l'eût prise
pour le Paradis destiné aux
fidèles... Cent bosquets d'ar-

vert d'un doux gazon que la main de la nature a délicatement semé jusque dans la moindre crevasse (1) ...herbage délicat... de parfum aromatique... qui couronne le roc déchiqueté ...soirs sereins, combien j'en ai passés, étendu là... en mes jours d'enfance sur la crête de cette montagne. (2)

bustes odoriférants et autant de bocages où l'oranger, le cèdre le citronnier... le palmier, la vigne, et le grenadier offraient de quoi satisfaire également le goût et l'odorat... quatre sources claires ne semblaient couler en ce lieu que pour le mieux faire ressembler au jardin d'Éden...

C'est là que Vathek se faisait parfois transporter afin de respirer un air plus pur et boire à son gré l'eau des quatre sources ...dont il n'avait jamais assez... (P. p. 25, L. p. 37).

Pareillement amoureux de la montagne, Békford et Vathek se ressemblent encore par la façon dont les affectent les couleurs, les variations de la lumière, la chute du jour, les clairs de lune.

Le jeune Anglais, on s'en souvient, ne savait résister au désir de contempler sa chère montagne transfigurée par les regards argentés de la nuit (3). Il se plonge dans les doux effluves bleus qu'un ciel nocturne apaisé lui verse comme les

(1)... The Mountain from whose summit I wrote my last letter is my chief comfort... No sooner do I reach the Summit than I leap off my horse and spring into a Valley concealed as it were in the Bosom of the Mountain... it is formed by a smooth Lawn nicely fitted by the Hand of Nature into every crevice. Thun. Oct. 3rd. 1777.

(2) ... Delicate short herbage which crowns the crag of the Mountain... Serene evenings... Many such have I passed in my childish days stretched out on the brow of this very mountain.

Salève revisited I. D. W. T. 294.

(3) It will be the FULL of the MOON this night and I have a strong inclination to attain the summit of Mount Salève.

Thun. Sept. 12. 1777.

Sept. 13. 1777 — ... I am on the summit of a lofty mountain... 7 o'clock Eve.

The mellow tints of the Evening begin to prevail. I shall wait the Moon ere I descend... Half past eight Night. draws on... The stars glow in the firmament. The Moon appears. Farewell.

May.

12

rayons de cet « idéal éthéré » qui est le sien. Alors, il envie le corbeau qui peut évoluer librement dans le plein océan de ces vagues de lumière féerique :

« **PUISSÉ-JE ÊTRE CE CORBEAU SOLITAIRE QUI VOGUE AU SEIN DES CIEUX dans le CLAIR DE LUNE.** (1) »

Il nous a dépeint cette attraction qui semble atteindre son maximum quand le satellite montre sa pleine face ronde, fait de telle importance psychique que le jeune Esquire ne manque pas de le noter en tête de ses lettres :

« Fonthill, déc. 4, 1778 « **La lune ce jour étant en son plein...** (2) »

Or l'astre aimé de Beckford accompagne sans cesse le destin de son Calife dont l'histoire est comme un Roman au clair de Lune.

Du haut du ciel, la lune contemple ses naissantes amours :

« L'arrivée imprévue du Calife et l'éclat qui l'environnait « avaient déjà troublé l'âme ardente de Nouronihar. En- « traînée par sa vanité, elle n'avait pu s'empêcher de se « faire remarquer de ce prince... Cependant le soir s'avan- « çait... **LA LUNE SE LEVA**, la nuit était délicieuse... » (p. 113, L. 141).

C'est encore sous les auspices de la lune qu'est placée cette folle expédition dont on reparlera comme d'un épisode essentiel. Le départ en est fixé « **...QUAND LA LUNE SERA EN SON PLEIN...** » (*Vathek*, P.p. 60, L. p. 81).

Par un beau soir en effet, le cortège impérial en toute sa splendeur se trouve massé sur la grande place face au palais. Chacun attend avec impatience le signal qui permettra de s'ébranler (p. 71, L. 94). Enfin, « le soleil qui se couchait « derrière la Montagne aux quatre sources **FIT PLACE A LA « LUNE QUI SE LEVAIT...** On ne voyait que panaches flottant... « **...et qu'aigrettes brillant à LA DOUCE CLARTÉ DE LA « LUNE...** » (*id.*, *id.*).

(1) May I be that Rook... who sails alone thro' the skies by Moon light... Dec. 4. 1778.

(2) Fonthill. Dec. 4. 1778. Being the Full of the Moon.

Vathek alors apparaît sur les dernières marches du grand escalier et tandis que la foule entière « et jusqu'aux chameaux » tout courbe le genou devant lui, le Calife lève les yeux vers la lune :

« CETTE PLANÈTE ÉTANT ALORS EN SON PLEIN APPARAÎT-
« SAIT D'UNE GRANDEUR ET D'UNE BEAUTÉ INACCOUTU-
« MÉES... ET VATHEK LA SALUA AVEC UNE EXPRESSION
« d'IDOLATRIE qui n'était guère au goût de Morakanabad
« ni des docteurs de la loi non plus que des vizirs et de
« tous les grands de la cour... » (*Vathek*, P. 71, L. 94).

C'est encore sous les rayons de la lune que, l'aventureux Calife arrivant au terme de son voyage, s'ouvrent les scènes du dénouement.

« Ils s'avancèrent ainsi AU CLAIR DE LUNE, jusqu'à ce
« qu'ils fussent parvenus en vue de deux immenses rochers...
« (P. 181, L. 217). »

« ...Il arriva enfin au pied d'une grande terrasse de marbre
« noir... LA LUNE projetait sur cette vaste plateforme les
« ombres agrandies des hautes colonnes... » (P. 182, L. 218).

« DANS LA SPLENDEUR DES RAYONS DE LA LUNE QUI
« DONNAIENT EN PLEIN, on distinguait (sur le sol) des
« caractères... » (P. 182, L. 219).

— La sensibilité qui fait les deux jeunes gens épris de clartés lunaires, les fait aussi tous deux pareillement mélomanes.

De même que Beckford, quelques semaines avant la composition du roman, se plaît à réunir autour de lui les fameux chanteurs Tenducci, Rauzzini et Pacchierotti qui exécuteront l'opéra de circonstance de l'ami Burton, Vathek appelle « les PLUS HABILES MUSICIENS DU TEMPS », secondés par « les meilleurs poètes » (P. 7. L. 15).

Il se les attache et les établit à demeure dans un palais spécial attenant à ses appartenants privés (1). Le nom de

(1) The Temple of Melody or the Nectar of the Soul... was inhabited by the most skilful musicians and admired poets of the time... (l. p.15).

« TEMPLE DE LA MÉLODIE OU NECTAR DE L'ÂME (1) » donné à ce palais montre assez en quelles extases l'âme sensible s'y pouvait fondre. Le redoutable potentat qui avait lui-même bâti et peuplé des plus grands maîtres ce sanctuaire de l'harmonie y versa sans doute parfois des pleurs d'émotion comme l'esquire de Fonthill « ...penché sur son clavecin et tout en larmes... »

— Ce Calife à la fois incroyant et sensible, ce roué amoureux de nature et passionné de musique est par ailleurs un violent, et à certaines heures un véritable forcené.

Ses gardes ayant laissé échapper un prisonnier, et ayant d'ailleurs trouvé la mort en cette affaire, « la rage de Vathek « ne saurait se décrire... LE PLUS ÉTRANGE DÉLIRE S'EM-
« PARA DE LUI... IL SE MIT A TOMBER SUR LES PAUVRES
« CADAVRES A COUPS DE PIED ET CONTINUA TOUT LE JOUR
« A LES FRAPPER DE SEMBLABLE MANIÈRE » (p. 16, L. 26).

Courtisans et ministres après avoir tout fait pour le calmer désespèrent de sa raison et s'écrient :

« LE CALIFE EST FOU ! LE CALIFE EST FOU ! »

Une autre fois, Vathek ayant demandé à manger aux muets, oubliant qu'ils étaient également sourds, et ne les voyant pas obéir, « SE MIT A LES BATTRE, A LES MORDRE, A LES PINCER » (p. 53, l. 72).

Un visiteur, le Giaour, refusant de répondre à ses questions « VATHEK NE PUT SE CONTENIR, D'UN COUP DE PIED
« LE JETANT EN BAS DE L'ESTRADE IL SE MIT A LE POUR-
« SUIVRE EN LE POUSSANT TOUJOURS A COUPS DE PIED... » (p. 32.l. 46).

Le moins que fasse Vathek en fureur c'est d'accabler l'ennemi d'insultes : « ...Sa rage et son désespoir ne se peuvent
« exprimer. Il maudissait la perfidie de l'Indien ; IL L'APPE-
« LAIT DES NOMS LES PLUS INFAMES... » (p. 46, l. 62).

De toute cette surexcitabilité, l'auteur n'est pas exempt. Il nous a dépeint à dix-sept ans dans quel état pouvait le jeter une contradiction, voire une amabilité inopportune,

(1) The Caliph is gone mad | the Caliph is out his senses (l. 26). p. 16.

ou trop pressante. En de tels cas il ne semble, d'après son propre témoignage guère moins exalté que son Calife :

« Je traversai la chambre en tourbillon... claquai la porte, montai les escaliers quatre à quatre... et me jetai au lit, toute la troupe joyeuse me croyant fou selon toute probabilité humaine... » (Genève, 21 nov. 1777) (1).

Comme Vathek « maudissant l'Indien et le traitant des noms les plus infâmes... », Beckford écrivait un jour au libraire Clarke en parlant d'un de ses rivaux en bibliophilie :

« Je voudrais que le CHOLÉRA s'ABATTIT sur le prince Cimitelli et L'ANÉANTIT LUI et ses collections. J'ABHORRE LE SON MÊME DE SON NOM QUI SENT LE CIMETIÈRE... De combien de beaux volumes ce saint homme ne m'a-t-il pas privé... (2) »

Wilson, fournisseur dont Beckford est mécontent est « ...UN ANIMAL qui serait depuis longtemps AU JARDIN ZOOLOGIQUE, si j'en avais le pouvoir... (3) »

« C'est décidément (répète-t-il ailleurs) UNE SOMBRE BRUTE QUE CET ANIMAL DE WILSON. Par sa bévue il a perdu ma clientèle... (4) »

Au libraire Clarke lui-même, il écrit encore :

(1) ... In short, I was so worried that I whirled out of the Room, banged the Door, ran upstairs... jumped into Bed... the jovial Crew thinking me mad in all human probability.

Geneva. Nov. 21. 1777.

(2) « I wish the cholera would visit Prince Cimitelli and break up both him and his collection. I abhor the very sound of this churchyardish sort of a name ! (of) many and many a fine volume... that brilliant ornament of the Cherub's paradise deprived me.

W. B. to G. Clarke. Lansdown. 1842 (?)

(3) (Lansdown) to G. Clarke. — The very sound of « binding » makes me shudder. The Brutes were all paid in full long since, but I have some notion that a sum of £ 31 is still owing to Beast Wilson who would have been long since at the Regent's Park Zoological Garden, were I empowered.

W. B. 1842 (?)

(4) I have some notion that a sum of £ 31 is still owing to Beast Wilson... cursed Brute who lost... To Beast Wilson adieu for evermore.

W. B. to G. Clarke. 1842.

« Que vous n'ayez point trouvé quelques moments perdus
 « pour m'envoyer sinon des livres AU MOINS DES EXCUSES
 « est plus qu'extraordinaire... mais DÉPLORABLE, HONTEUX,
 « STUPIDE, IDIOT... C'EST POUSSER VOS FAÇONS DE HIBOU
 « A UN DEGRÉ QUE JE N'AVAIS JAMAIS CONÇU COMME POS-
 « SIBLE... Je suis tout disposé à traiter AVEC LA PLUS GRANDE
 « ET LA PLUS SÈREINE MODÉRATION TOUTES LES PLUS STU-
 « PIDES NÉGLIGENCE dont vous puissiez vous rendre cou-
 « pable — sauf en un cas — celui de Mr Scholl. Envoyez-
 « lui son livre. NE PUSSEZ PAS VOTRE MESQUINERIE, VOTRE
 « MALADRESSE, VOTRE REPOUSSANTE INGRATITUDE AU DELA
 « DE TOUT CE QU'IL EST POSSIBLE DE COMPRENDRE ET D'EN-
 « DURER » (1).

Ces dernières lettres appartiennent à la vieillesse de Beckford. Qu'il y ait dans cette violence quelque marque de sénilité, peut-être ; mais à vingt ans le style de William n'est pas moins « Vathekéen ».

« On dit que Gagliani fait des fouilles à Pompéi. Oh!
 « le VORACE PETIT ANIMAL ! AUX ALLURES RODAILLANTES
 « ET PORCINES. Si j'étais UN OGRE JE LE FERAIS COUPER
 « EN PETITES TRANCHES DE LARD, point pour ma propre
 « table cependant ! (2) »

Cet emportement oratoire était d'ailleurs, peut-on croire, héréditaire chez le jeune Esquire. On se souvient que, d'après Walpole, le Lord Maire « ...ne pouvait se comparer à la

(1) ... That... you should not have found a few stray moments to send me, if not books, at least excuses, is more than puzzling — it is confusion ten times worse confounded ! It is deplorable, shameful, half-witted, stupid, and owlish to an excess I never conceived possible... I am perfectly well disposed to treat with the most serene composure every degree of stupid inattention you can be guilty of, except in one instance, that which regards Mr Scholl. Send him his copy. Do not push your miserable, impolitic, and disgustingly ungrateful conduct beyond all endurance.

Lansdown, to G. Clarke W. B. 1842 ?

(2) They say Gagliani is uncovering at Pompeii. O'tis a little round-about, gluttonizing swinish Animal... that were I an Ogre should be cut into griskins, tho' not for my own table.

To Lady Hamilton. Padua. June 13. 1782.

douce brise... » et l'on n'a pas oublié cette «...diarrhée de mots... » par laquelle le tribun de la Cité obligeait un contradicteur à battre en retraite.

Il n'est pas jusqu'à l'impulsion à frapper, si caractéristique de Vathek, qui ne se retrouve, semble-t-il, à quelque degré chez Beckford.

Son jardinier, par une négligence bien innocente l'ayant fait tomber, l'Esquire, dit un biographe, « sentit sa dignité « offensée. IL BONDIT DANS UNE COLÈRE FOLLE, LA CANNE « LEVÉE, S'EFFORÇANT D'ATTEINDRE VINCENT qui battait en « retraite... ..POURSUIVI PAR SON MAITRE FURIEUX... (1) »

Si l'on en croit le chroniqueur d'un journal du siècle dernier, la violence du gentleman de Lansdown Tower était connue et exploitée à Bath... (2)

— Extrêmes dans la colère, Vathek et Beckford le sont aussi dans la joie, dans l'enthousiasme, dans l'ardeur du désir.

« ...Donne, donne immédiatement... » « ...ouvre, ouvre de suite »... « ...montre toi sans tarder... », ces cris d'impatience sont continuels chez le Calife (55. 73. etc.) Voyez-le près de toucher le but de l'expédition qu'il a entreprise : « Enflammé par cette ambition... l'impétuosité de son sang « lui enlève le sommeil. Désormais, il ne fait plus halte... « ils poursuivent leur chemin, ils arrivent... le cœur battant... » (P. 180, L. 216).

Le Giaour ayant satisfait une de ses fantaisies, Vathek

(1) Going into his grounds one morning... he seated himself... (but) fell sprawling on the turf. He sprang up in a furious passion. His dignity was offended ; his cane was in his hand and he struck at Vincent with it, who speedily retreated among... the trees, his master after him in a rage...

W. Gregory. 71.

(2) Mr Beckford would speak harshly or more than speak, to a servant or villager... but soon relenting it was his care nobly to recompense the party he had outraged. It was shrewdly suspected that some of those who experienced the throb of his impetuous anger had artfully put themselves in the way of it for the sake of the healing donation...

Mirror. May 11. 1844. Cité par Gregory. p. 71.

dit le texte, oublie la repoussante laideur de l'étrange messenger... :

« Dans les transports de sa joie... il lui saute au cou... « il baise ses horribles lèvres et ses joues creuses... » (P. 26. L. 40).

L'extrême étant chez le Calife comme chez William la loi d'une sensibilité déchaînée sans contrepoids, ils passent tous deux brusquement d'un pôle à l'autre de l'émotivité: du délire de la joie au désespoir muet et solitaire, du courroux le plus frénétique à l'abattement le plus prostré.

Après avoir, dans une course folle poursuivi longuement l'Indien à furieux coups de pied, il ne reste plus soudain à Vathek de sa violence qu'« étonnement, confusion et tristesse... » (P. 33-35, L. 46-51).

Après avoir de même fait pleuvoir une grêle de coups de pied sur ses gardes, le Calife tombe si épuisé qu'il faut le mettre au lit (p. 18, l. 28).

A pincer les négresses, à les mordre et à les battre, il y va de si bon cœur qu'en fin de compte, il perd connaissance (P. 53, L. 72).

Dans un autre accès de fureur, « ...Vathek... FRAPPE LA « TERRE DU PIED... ET SE DÉMÈNE JUSQU'À CE QUE SES « FORCES ÉTANT ÉPUISÉES, IL TOMBE SUR LE SOL, COMME « PRIVÉ DE SENTIMENT » (P. 46, L. 64).

S'étant mis en tête de déchiffrer à tout prix un parchemin dont les caractères étranges piquent sa curiosité, il y déploie une telle impatience que « cette tension de l'esprit en- « flamme son sang, LUI CAUSE DES VERTIGES, DES ÉBLOUIS- « SEMENTS, ET UNE SI GRANDE FAIBLESSE QU'À PEINE « POUVAIT-IL SE SOUTENIR... SES YEUX OFFUSQUÉS PAR LES « VAPEURS DE SA TÊTE LE SERVAIENT MAL... IL NÉ VOYAIT « PLUS QU'UN ÉPAIS NUAGE NOIR... » (p. 23, l. 35).

De même que, — sans atteindre peut-on croire le paroxysme de ces fureurs — William a tous les gestes impulsifs du Calife, il a aussi ses chutes nerveuses, ses vertiges, ses troubles visuels.

« Je n'ose (nous a-t-il dit) me plonger dans les affaires

« publiques, ma santé est beaucoup trop chancelante... (1)
 « ...vous auriez pitié de moi si vous pouviez me voir accablé,
 « étendu sur le tapis de ma chambre (2) ...tandis que j'écris
 « ma main tremble comme celle d'un Chinois paralysé,
 « d'étranges couleurs passent devant mes yeux, des bour-
 « donnements ne cessent de résonner à mes oreilles... (3)
 « ...Une brume plane fréquemment devant mes yeux... (4)
 « ...d'étranges flammes dansent parfois devant moi... » (5).

Entre l'auteur et son héros il est encore des analogies d'un autre ordre qui valent aussi d'être notées :

Après de Vathek, ce souverain qui ne doit avoir dépassé que de peu l'âge de la majorité légale, nous ne voyons à Samarah que deux figures d'importance : Carathis, la veuve du sultan Motassem et leur fidèle serviteur, le vizir Morakanabad.

Un jeune prince et sa mère vivant dans leur palais en compagnie d'un premier ministre, voilà qui ressemble fort au cadre familial de Fonthill, lorsqu'Élizabeth étant mariée, Mrs Beckford, son fils et Lettice restaient seuls dans le

(1) ... Which way can I turn myself ? Public affairs, I dare not plunge into. My health is far too wavering. (Jan. 28. 1781. To Lady H.)

(2) You would pity me could some spirit transport you to this Solitary Chamber where I lie stretched on the carpets — pining.

W. B. to Alex. Cozens. Fonth. 9 at night Dec. 24. 1779.

(3) Whilst I write, my hand trembles like that of a paralytic chinese, strange colours swim before my eyes and sounds keep ringing in my ears for which I can hardly account...

W. B. to Lady Hamilton. — Strasbourg. Jan. 28. 1781.

(4) A frequent mist hovers before my eyes, and, through its medium, I see objects so faint and hazy, that both their colours and forms are apt...

D. W. T. June 19. 1780.

(5) When I had mused for many a melancholy hour amongst them, I emerged into the orangery before the palace, which overlooks the largest district of the town, and beheld, as I slowly descended the road which leads up to it, certain bright lights glancing across the cupola of the Duomo and the points of the highest towers. At first I thought them meteors, or those illusive fires which often dance before the eye of my imagination ; but soon I was convinced of their reality...

D. W. T. Oct. 22. 1780.

Peaceful Palace. Parallèle assez remarquable qui semble se poursuivre avec quelque précision dans la physionomie et le caractère de chacun des trois personnages de la réalité et du roman.

Vathek paraît avoir grandi et rester encore sous la tutelle d'une mère consacrée tout entière, aveuglément même, au bonheur de son fils. Que le Sultan se porte à ces excès de violence si funestes à sa santé et la princesse Carathis met au lit et soigne tendrement ce puissant souverain qui est toujours son enfant (1). Dans les dangers qu'il se crée cette Carathis, esprit d'une trempe vigoureuse, s'empare du gouvernail, sème l'or, séduit l'ennemi ou l'abat toujours à bon escient. Son fils ne l'ignore point, il la laisse gouverner (2). Lorsque le Calife, au moment de s'engager en un long voyage lui remet officiellement le pouvoir, elle ne fait que continuer à remplacer un jeune souverain qui ne s'est guère plus soucié de manier le sceptre (3) que le rêveur de Fonthill de veiller à ses intérêts.

Auprès de cette reine-mère, le vizir Morakanabad ne fait point figure de Richelieu, c'est néanmoins le ministre dévoué et indispensable auquel Vathek peut confier la régence en même temps qu'à Carathis.

C'est l'homme guidé par la conscience (dit le romancier) (4). « ...Vous êtes vertueux... » lui dit Carathis (p. 47,

(1) His courtiers and vizirs... all united in one vociferation : « The caliph is gone mad ! »... Carathis, apprehensive of leaving Vathek to himself caused him to be put to bed and seating herself by him, endeavoured by her conversation to heal and compose him. Nor could anyone have attempted it with better success... l. 27. p. 17.

(2) ... The Caliph... respected her as a person of superior genius... l. 27... « Do you (said he to Morakanabad) govern with the advice of my mother... l. 84.

(3) ... The Princess who possessed the most consummate skill in the art of persuasion... presenting herself to the populace from a window of the palace began to harangue them... whilst Babalouk showered money amongst the crowd who by these united means were soon appeased... l. 69.

(4) « He was a good man, and endowed with a decent share of confidence » l. 184.

l. 66) ; et devant ce bon professeur de sagesse on ne peut s'empêcher de songer à l'honnête Maître es Arts de Cambridge.

— Toutes ces analogies sont-elles voulues ? Certaine affirmation de Beckford tendrait à le faire supposer :

« Au cours de la conversation (dit Redding en ses souvenirs) Mr Beckford me dit qu'il avait modelé la plupart des personnages féminins de son roman en prenant pour modèle les domestiques de la maison de son père. (1) »

Il n'y a là cependant que l'écho, déformé peut-être, des paroles prononcées par un auteur plus de cinquante années après avoir écrit son ouvrage. Or, en sa jeunesse et dans la semaine même de l'inspiration, Beckford nous a dit avoir composé, tremblant et fiévreux sous la dictée du songe. Le roman ne serait donc pas une copie mais un reflet. Ce serait le reflet de la réalité dans le miroir du rêve dont la magie spontanée s'emparant de Fonthill aurait créé Samarah, transportant dans l'irréel, comme fit la fée de Cendrillon, le rêveur avec tout ce qui l'entoure.

— Un tel enchantement eût été en harmonie singulièrement étroite avec ce qu'il y avait de plus profond et de plus essentiel dans les tendances de l'auteur à l'époque où fut écrite l'histoire du Calife.

Pour ce romantique ardent et fragile, froissé, malheureux, parmi les grossiers taureaux de Basan, ne serait-ce pas une éclatante revanche que de se trouver investi de la pompe et de la puissance du représentant d'Allah sur la terre ?

— Tous ces profanes que Beckford doit fuir au fond des bois, dans le creux des sillons, dans le secret des quatre murs de son impénétrable cellule, il les verrait en son rêve couverts de robes à fleurs, coiffés de turbans, s'inclinant face à terre, poussière humaine, baisant la poussière devant lui, l'auguste souverain qui passe au sein de sa splendeur.

(1) ... In the course of the conversation, Mr Beckford told me that he drew most of the female characters from the servants in his father's house... (Cyrus Redding).

« ...Les esclaves (lit-on dans le roman) se prosternèrent
 « en double rang... on vit d'abord paraître une file d'en-
 « nuques noirs traînant de longues robes de mousseline
 « brochée d'or ; ils tenaient dans leurs mains des casso-
 « lettes qui répandaient un doux parfum de bois d'aloès,
 « ensuite marchait gravement Babalouk... VATEHK HABILLÉ
 « MAGNIFIQUEMENT le suivait de près ; SA DÉMARCHE ÉTAIT
 « PLEINE D'AISANCE ET DE NOBLESSE ...UN CRI S'ÉLEVA :
 « LE CALIFE ! LE CALIFE !... » (p. 123, ol. 152).

Le Calife ! et quel Calife que celui de ce roman ! Ce n'est point lui qui même incognito, se mêlerait ainsi que son aïeul le fameux Haroun à la foule des bazars pour observer de près son peuple. Son peuple, il ne le connaît que de loin, de haut, comme une simple masse vénérante.

Grand souverain temporel et spirituel, il se soucie d'Allah, dont il devrait être le serviteur, aussi peu que des Musulmans dont il devrait être le maître et le père. Il n'a cure que de lui-même, et, qu'il se campe en de sublimes attitudes ou qu'il s'irrite, qu'il ordonne de brûler des barbes, qu'il jette ses sujets en prison, qu'il les livre au cimeterre des bourreaux, on peut toujours suspecter en lui le romantique de Fonhill en train de se venger là où il le peut, c'est-à-dire dans le rêve, des mille vexations imposées chaque jour dans le réel par la vulgarité franguistane.

Ces ironies, ces réponses hautaines, ces mots de mauvaise augure comme Morakanabad doit souvent en essayer peuvent apparaître comme la révolte à la fois violente et naïve d'un jeune homme encore à demi enfant contre l'éducateur paisible et sage qui a toujours prêché l'obéissance et la modération. C'est pour la société que l'homme est créé et nul parmi nous ne saurait légitimement se soustraire aux règles de l'intérêt commun, dit le précepteur de Fonhill. Et le Calife de lui répondre superbement :

« ...QUI ME DONNERA DES LOIS... » (p. 90, l. 115).

— Qu'un soir de solitude, d'enthousiasme et de songe transforme un jeune timide en despote oriental la chose sem-

blerait plus vraisemblable chez Beckford que chez tout autre.

Les ancêtres de cet imaginaire furent d'ardents ambitieux. A coup sûr, nous avons vu William formellement répudier leur voie dans le Réel. Nous l'avons entendu déclarant se soucier bien peu que son nom vienne ou ne vienne pas s'inscrire un jour sur le marbre de l'histoire. Donnez-moi, nous a-t-il dit, quelque bois touffu, quelque retraite où je puisse rêver et tenez loin de moi courtisans, généraux et ministres.

La soif de pouvoir qui caractérise sa souche peut cependant n'être pas éteinte chez le jeune homme. Pachierotti son divin chanteur vient-il à entamer quelque thème viril, William sent en lui se soulever les échos d'une énergie latente dont la force impérieuse l'agite presque douloureusement comme ferait l'appel d'une vocation mal obéie (1). Un conseil ému de la douce Lady Hamilton et voilà que de « grands projets », de « nobles espoirs » embrasent le cœur de l'élégiaque.

Tôt vaincues dans la sphère tangible par la crainte perspicace d'avoir à payer de mille labeurs et de mille contraintes, la rançon des grandeurs politiques, ces vellétés ambitieuses se donneraient soudain libre cours au sein du songe. Lorsque, dans son Orient fabuleux, il se saisit d'un sceptre imaginaire, ce romantique à la volonté dégénérée se retrouverait fidèle à la voix du sang, il suivrait en mode chimérique l'essor commun de ces Beckford qui vinrent aux Antilles se faire rajahs et de ce Lord Maire intrépide et fastueux qui morigène un roi et que, de façon mi-plaisante, mi-sérieuse on baptise « EMPEREUR DES INDES OCCIDENTALES ».

Un rêve de splendeur et de puissance semble bien, en

(1) During some moments of Pacchierotti's declamation which breathes... exalted heroism... I start up, stride about and begin to form Ambitious Projects...

Lucca, Oct. 1st. 1780.

— The noble hopes that now begin to light up my bosom, the energies (if I may be allowed the expression) that revive : all, all are the effects of your affectionate advice...

Augsburg, Jan. 20th. 1781. To Lady Hamilton.

effet, avoir habité l'âme du jeune William comme si dans sa faiblesse, il recueillait vraiment pour les amplifier par les caprices de l'imagination les derniers élans de la force ambitieuse des ancêtres.

Il est bien à croire que Redding n'invente pas de toutes pièces, lorsque dans ses mémoires, il représente Beckford lui « ... avouant s'être adonné avec quelque exagération en sa première jeunesse, à l'étude des généalogies » (1).

La bibliothèque de Fonthill en témoigne :

Généalogie des Maisons Souveraines de l'Europe. Amsterdam, 1718.

Généalogie et descendance de la Maison de Croy. 4 vol. 1589. La véritable origine des très illustres Maisons d'Alsace et de Lorraine. Paris, 1649.

Heraldic Pedigrees and armorial bearings of many antient families in Dorsetshire, A folio vol. M. S.

Guillim's Display of heraldry, folio large paper the arms illuminated. Amsterdam, 1679.

Kennedy's (Matthew). Genealogical Dissertation on the family of the Stuarts. 8 vol. Paris, 1705.

Plans and Views of the Abbey Royal of saint Denis, the ancient mausoleums of the Kings of France.

Treatise of the anointing and coronation of the Kings and Queens of France. 1723.

etc... voir catalogue de la Bibliothèque de Beckford British Museum 11901 b. b. b. 31.

En ces grimoires feuilletés avec ardeur, William se découvrit des origines magnifiques.

Écrivant avec sa permission et peut-être sur son ordre. Rutter pouvait dire dans sa « Delineation of Fonthill » :

« Mr Beckford a le très curieux et très singulier honneur de
« DESCENDRE EN DROITE LIGNE DE TOUS LES BARONS... QUI,
« L'ÉPÉE EN MAIN CONTRAIGNIRENT UN ROI TYRANNIQUE A
« SIGNER LA GRANDE CHARTE... (2) »

(1) One of his weaknesses was the subject of ancestry and he confessed he had early in life been given too much to the study of genealogies...

Cyrus Redding.

(2) Mr Beckford has the very curious and singular distinction of an immediate and lineal descent from all the Barons (of whom any issue

Singulier legs des aspirations paternelles ! Cette descendance que le tribun de la Cité n'était pas loin d'accepter comme symbole de son activité politique, elle est pour le fils un fait très assuré dont il assemble les preuves. Pour nourrir la fierté de ce que lui-même appela « SON AME HERALDIQUE » (1), Beckford possède des titres plus rares et plus brillants encore.

Il descend de 72 chevaliers appartenant à l'ordre le plus vénérable du royaume, celui de la Jarretière : Ralph Noel, Earl of Westmoreland, Sir John Devereux, William Lord Willoughby, John Holland, John Lord Nevil, Edward Lord Spencer, Richard Fitzalan, Earl of Arundell... etc., etc... ; dans son ouvrage sur Fonthill, Rutter en donne la liste complète et parmi eux figure celui qui fut le créateur même de l'ordre, le Puissant et Glorieux Roi ÉDOUARD III.

Grandeur tout exceptionnelle en vérité que celle de Beckford, car en lui fusionnent les sangs les plus purs, les plus antiques et les plus nobles. Issu du vainqueur de Crécy, le vénérable Édouard, il s'est en outre, par l'ascendance de sa mère, découvert pour aïeul l'un des premiers souverains de la vieille Écosse. Et lequel ? Rien moins que Malcolm, ce fameux Malcolm que dans Shakespeare — la forêt de Birnam ayant rejoint Dunsinane — les troupes acclament répétant au son des trompes en un cri de triomphe qui clôt la tragédie : Roi d'Écosse ! Salut ! (Macbeth v.viii. 59).

« LA FILIATION LA PLUS SPLENDIDE ET LA PLUS RARE...
« (écrit Beckford) Hastings, Catesby, Barre, Talbot, Comyn
« et Baliol et 20 autres et 20 autres encore presque à l'infini...
« ME RATTACHE A DAVID COMTE D'HUNTINGDON, FILS DU ROI
« MALCOLM CANMORE. VOILA DU SANG ROYAL ! » (2).

are remaining) who extorted at the point of their swords from a reluctant and tyrannical sovereign the Magna Carta... Rutter. p. 28.

(1) « ... I poured out my heraldic soul to him » [to sir Isaac Heard]...
Fonthill July 23. 1800.

(2) So far from exhausting his « pièces justificatives », Burke has omitted a most splendid and little-shared descent from David Earl of

— Le besoin de grandeur ne se borne point, chez Beckford, à cette passion nobiliaire. Deux années avant la composition du roman, on trouve un jour William transporté par le songe en une cour dont la richesse et la majesté lui font mépriser la pompe des princes d'ici-bas :

« TU PEUX DEVINER (dit le jeune voyageur décrivant le
« Palais de l'Électeur à Bonn) QU'IL ME PARUT CHOSE BIEN
« MESQUINE A MOI QUI ÉTAIS A PEINE REVENU D'UNE COUR
« IMAGINAIRE... EN LAQUELLE JE M'ÉTAIS BATI CHATEAUX...
« ET TOURS D'ILLUSION ET DE MAGNIFICENCE... (1) »

Ce songe de majesté, on le devine à l'arrière-plan de la conscience, toujours prêt à renaître. Que William rencontre quelque monument aux proportions inusitées, que sur les sens de cet amateur de vertige une haute tour, un majestueux perron vienne exercer une suggestion de grandeur, qu'enfin la lumière indécise du crépuscule ou des rayons de la lune fasse tout plus vaste et plus élevé, alors le romantique se croit à nouveau parmi ses palais de nuée, il oublie pour un instant sa stature normale, il se met à la taille des choses, il retrouve sa vie imaginaire et reprend dans la réalité la place qui lui est naturelle dans le rêve :

« Tu peux deviner, a-t-il dit, que le Palais de l'Électeur
« sembla chose mesquine à qui sortait de Palais fantastiques.
« D'autre part cependant, je le vis à une heure très favorable ;
« le crépuscule jetant toute la façade dans l'ombre, cachant

Huntingdon, son of king Malcolm Canmore through Hastings, Catesby, Barre, Talbot Comyn and Baliol and twenty descents besides and 20 to boot almost and infinitum Blood Royal enough !

William Beckford to G. Clarke. — Lansdown.

(1) Innumerable were the chimeras which trotted my brain... I built castles in the style of Piranesi... the magnificence and variety of my aerial towers hindered my thinking the way long. I was still walking with a crowd of phantoms upon their terraces when the carriage made a halt... I entered the inn at Bonn and was shown into an apartment which commands the chief front of the Elector's palace. You may guess how contemptible it appeared to one just returned from the court of fancy.

D. W. T. July 10th. 1780.

« le platras des murs et la peinture des piliers... j'accordai à
 « l'architecte plus de faveur qu'il n'en méritait ET JE ME
 « MIS A MARCHER DE LONG EN LARGE SOUS LES ARCADES
 « AUSSI POMPEUSEMENT QUE SI J'AVAIS FAIT MON ENTRÉE
 « AU VATICAN. (1) »

Quelques semaines plus tard, visitant le Panthéon de Rome, toujours plein de son rêve grandiose :

« ...JE ME DIRIGEAI (dit-il) VERS LE CENTRE DU TEMPLE
 « ET CROISANT LES BRAS ME TINS RIGIDE COMME UNE
 « STATUE. Les architectes ont vanté l'effet de la lumière
 « venant d'une ouverture supérieure... comme donnant
 « à ceux qui se meuvent dans le lieu ainsi éclairé L'APPA-
 « RENCE D'ÊTRES MYSTÉRIEUX PARÉS D'UNE AURÉOLE. MA-
 « GNIQUE ! S'IL EN EST AINSI, JE DEVAIS SEMBLER UNE
 « BRILLANTE APPARITION ! (2) »

Le voici à Venise devant «... le magnifique perron...
 auquel les colossales statues de Mars et de Neptune ont fait
 donner le nom d'ESCALIER DES GÉANTS.

« JE LE GRAVIS (dit-il) NON SANS RESPECT.. d'autant
 « que le crépuscule (pour lequel chauves-souris et hiboux ne
 « sauraient avoir plus d'amour que moi) AGRANDISSAIT les
 « portiques, ALLONGEAIT les colonnades, ACCROISSAIT LES

(1) In other respects, I saw it in a very favourable moment, for the twilight, shading the whole facade, concealed its plastered walls and painted pillars... I gave the architect more credit than he deserved and paced to and fro beneath the arcade as pompously as if arrived at the Vatican.

D. W. T. Id.

(2) .. I was so absorbed in my imaginary palace... as to have no spirits left for the Pantheon which I visited late in the evening...

Though it is not so immense as I had expected, yet a certain venerable air, an awful gloom breathed inspiration... I walked to the centre of the temple and folding my arms stood as fixed as a statue.

Some architects have celebrated the effects of light from an opening above, and pretended it to be distributed around so as to give those who walk beneath the appearance of mystic substances beaming with radiance.

Mighty fine it that were the case ! I appeared to be sure a luminous figure !

D. W. T. October 30th. 1780.

« dimensions de toute chose au gré de l'imagination... La
 « variété des portiques,... la noble irrégularité des monu-
 « ments pleins de majesté me ravirent au-delà de toute
 « expression... UN SPECTACLE SI ROYAL ME TRANSPORTANT
 « D'ENTHOUSIASME... les sbires crurent que j'avais perdu
 « l'esprit ; J'ALLAIS, EN VÉRITÉ DE ÇA DE LA, A GRANDS PAS,
 « L'ATTITUDE FIÈRE COMME UN ACTEUR DANS UNE TRAGÉDIE
 « DE LA GRÈCE ANTIQUE. (1) »

Inspiré par la sublimité du palais que magnifie la lueur du crépuscule, William en effet, se sent l'âme d'Œdipe. Il déclame avec Sophocle (1) :

« O, enfants race nouvelle de l'antique Kadmos, pourquoi
 « vous tenez-vous ainsi devant moi avec ces rameaux
 « suppliants... JE SUIS VENU, MOI, MOI ŒDIPE, CÉLÈBRE
 « PARMI LES HOMMES. Allons, parle vieillard... Désirez-vous
 « être secourus dans une calamité présente ?... »

Comme le Calife passant au milieu de ses sujets, il voit la foule des Grecs inclinés devant lui. Alors, il prête l'oreille à la voix du chœur qui lui répond (1) :

« Œdipe, ô toi qui commandes à la terre de ma patrie,
 « tu nous vois tous prosternés devant tes autels... La Peste
 « s'est ruée sur la ville... Et, nous nous sommes rendus à
 « ton seuil... PARCE QUE TU ES POUR NOUS LE PREMIER DES
 « HOMMES... Tous le pensent et le croient... ŒDIPE, LE PLUS
 « PUISSANT DES HOMMES NOUS SOMMES VENUS VERS TOI EN
 « SUPPLIANTS afin que tu trouves quelque remède pour nous.. »

(1) The various portals, the strange projections, the length of cloisters,.. the noble irregularity of these imperial piles delighted me beyond idea... especially as the twilight which bats and owls love not better than I do, enlarged every portico, lengthened every colonnade and increased the dimensions of the whole just as imagination desired... Such an interesting assemblage of objects, such regal scenery... transported me beyond myself. The sbirri thought me distracted.

True enough. I was stalking proudly about like an actor in an ancient Grecian tragedy, lifting up his hands to the consecrated fanes and images around, expecting the reply of his attendant chorus, and declaiming the first verses of Œdipus Tyrannus.

Aug. 3rd. 1780. D. W. T. p. 160.

Un autre jour, alors que « ...sous un portail dorique couronné d'un majestueux fronton que soutiennent de hauts piliers... » il sort de l'Hôtel de Ville d'Augsbourg « bâti sur une terrasse élevée »... d'où l'on découvre à ses pieds la cité entière avec tous ses toits et ses clochers... il lui semble, toujours à la faveur des demi-teintes vespérales, qu'un tel lieu «... DOÎT NATURELLEMENT POUSSER À ASSUMER UNE ATTITUDE DE FORMIDABLE DIGNITÉ... »

Je dois avouer (continue William) que ce palais ne fut « point sans exercer sur moi semblable influence : JE DESCENDIS LE PERRON AUX CENT MARCHES AVEC AUTANT DE POMPE QUE SI UN CHAR TRIOMPHAL EUT ATTENDU MON BON PLAISIR OU QUE SI J'EUSSE ÉTÉ AU MOMENT DE DONNER AUDIENCE A LA REINE DE SABA. C'était jour de fête ; la moitié des habitants d'Augsbourg s'étaient donné rendez-vous devant la maison de la cité ; pour la plupart — les femmes en particulier — étaient encore vêtues exactement à la façon dont les représentent les gravures d'Hollar ; MON ATTITUDE ALTIÈRE FIT GRANDE IMPRESSION SUR LA FOULE DE CES SIMPLES QUI SE RANGÈRENT POUR ME LIVRER PASSAGE OBSERVANT EN LEUR RESPECT UN SILENCE AUSSI PROFOND QUE SI J'AVAIS VRAIMENT ÉTÉ LE SAGE SOUVERAIN D'ISRAEL (1). »

En ce jour d'été de 1780, voici donc sous nos yeux, Beckford apparaissant frère du Calife dont il va bientôt conter l'histoire. De longues années passeront. Un demi siècle et plus s'ajoute aux vingt ans de l'Esquire. Autour de lui, tout change, mais son « Rôle de Vision » persiste et se dé-

(1) ... I must confess it had a somewhat similar effect upon me ; and I descended the flight of steps with as much pomposity as if a triumphal car waited at my feet or as if on the point of giving audience to the Queen of Sheba. It happened to be a Saint's day and half the inhabitants of Augsburg were gathered together in the opening before their hall, the greatest numbers, especially the women, still exhibiting the very identical dresses which Hollar engraved. My lofty gait imposed upon this primitive assembly, which receded to give me passage with as much silent respect as if I had really been the wise sovereign of Israel.

July 21st. 1780. D. W. T.

couvre encore à nous sous la forme même qu'il revêt dans le roman.

« Je vous prie (écrit le vieillard du domaine de Landsdown)
« d'informer X... que j'ai acquis... etc... JE SUIS HEUREUX
« DE VOIR QU'IL COMPREND L'IMMUABLE ÉTIQUETTE DE LA
« COUR DE LANDSDOWN-BAGDAD... (1) »

Certain malotru ne s'est-il point, au contraire permis, sans recommandation d'écrire directement au maître de Landsdown, le vieux Calife offensé fulmine :

« Je n'ai jamais rien lu d'aussi impertinent, d'aussi
« malappris, d'aussi répugnant que... cette petite note
« que le signataire AU MÉPRIS DE TOUTES LES RÈGLES PAR
« MOI FIXÉES, A EU L'AUDACE DE M'ENVOYER DIRECTEMENT.
« JE NE SUIS PAS PRÊT D'OUBLIER CETTE VIOLATION DE
« L'ÉTIQUETTE QUE J'AI IMPOSÉE DEPUIS UN TEMPS SI CONSI-
« DÉRABLE.

« Mr B... et la personne qui avec vous s'intéressait à lui,
« sont PEU AU COURANT DU CÉRÉMONIAL « VATHEKEEN »
« DE MA MAISON » (2).

Que, — profond, essentiel au point d'être indéracinable, — le besoin de libération et de revanche ait poussé cette nature frêle et violente à prendre, en rêve au moins, un rôle de despote ; que par l'influence prolongée des Mille et une Nuits le type du Monarque Oriental lui ait paru la figure idéale où s'incarner, on le conçoit. Mais pourquoi Vathek ?

La fameuse encyclopédie orientale de d'Herbelot —

(1) Pray inform X... who I am happy to find understands the immu'a¹ le etiquette of the Court of Lansdown Bagdad that I purchased...

To Bohn-July 6. 1842.

(2) I never read anything more impertinently disgusting and flippant than the little note I enclosed to you and which the writer, in defiance of my regulations, took the liberty of addressing directly to me.

I shall not forget this inroad upon my long, very long established etiquette in a hurry.

Mr Burke and the person who interested himself about him with you are little aware of the Vathek-like ceremonial of my establishment.

To G. Clarke.

Lansdown. 1840 ?

autorité alors considérable et citée par l'auteur — fournissait sur ce personnage les données suivantes :

« VATHEK Billah. — C'est le nom du neuvième Khalife de la race des Abbassides. Il étoit fils de Motâsem et petit-fils d'Haroun Al Raschid ; c'est pourquoy, il avoit pour nom propre celui de Haroun. Sa mère qui se nommoit Carathis étoit grecque de nation et il succéda à Motâsem son père, l'an 227 de l'hégire.

« Ce prince étoit fort attaché à la secte des Motazabs et favorisoit beaucoup tous ceux qui étoient de la famille d'Ali. Il persécuta surtout tous ceux qui refusoient de croire et de déclarer que l'Alcoran fut créé. Car, c'étoit là la question du temps.

« Ahmed fils de Nasser... un des plus célèbres docteurs... gagna plusieurs de ses collègues et s'accosta des principaux seigneurs de la ville de Bagdat.

« Tous ces docteurs joints ensemble résolurent avec ces Seigneurs de déposséder Vathek du Khalifat... le Gouverneur de la Ville de Bagdat eut quelque vent de cette conspiration... Il envoya aussitôt arrêter Ahmed... et le fit transporter dans la ville de Samarah qui étoit alors le Siège Royal, la demeure ordinaire des Khalifes.

« Vathek ayant fait venir Ahmed en sa présence... le pressa seulement sur le fait de la Religion... le Docteur persistant toujours dans le sentiment ordinaire des Musulmans orthodoxes et refusant d'admettre la Création de l'Alcoran, le khalife irrité mit la main à l'épée et luy coupa la teste de sa propre main.

« Ce Khalife Vathek... s'affectionna à l'étude des sciences et il carressoit beaucoup les Gens de Lettres... Il s'étoit adonné particulièrement à l'Astrologie... Il mourut... l'an de l'hégire 232, n'ayant atteint que la trente-sixième année de son âge. Quelques auteurs ne lui en donnent même que trente-deux. Motavakkel son frère lui succéda.

« On ne trouve point pendant le règne de ce Khalife d'autre expédition militaire que celle de Sicile ; les Mul-

« sulmans ayant assiégé la ville de Messine... cette ville se
« rendit à eux.

« ... L'auteur du Nighiaristan... dit que le khalife Vathek
« mangeoit et buvoit avec excès et le plus souvent sans
« appétit ; ce qui joint aux plaisirs qu'il prenoit sans dis-
« crétion avec les femmes lui causa une hydropisie...

(d'Herbelot-Maestricht 1776, p. 902-903)

— Dans le règne de ce sultan, mort en pleine jeunesse, il y avait, on le voit fort peu à retrancher pour que ne fût gênée en rien la verve d'un romancier qui déclarait vouloir suivre la pente de son rêve. Quant à la personnalité même du souverain de Samarah, elle était bien faite pour séduire le Romantique. N'était-ce point comme un frère spirituel pour lui, ce prince aperçu dans d'Herbelot plein de faste, curieux de lettres et de sciences, hétérodoxe, c'est-à-dire un peu voltairien à sa manière et porté enfin à l'excès, à la violence, igné comme le descendant des planteurs.

D'Herbelot, en outre, terminait son article en donnant sur Vathek un trait légendaire assez propre à toucher l'intérêt de William :

« L'auteur... du Nighiaristan... remarque que le kalife
« Vathek avoit l'œil si terrible qu'ayant jetté, un peu avant
« sa mort, une œillade de colère sur un de ses domestiques,
« qui avoit fait quelque manquement, cet homme en perdit
« contenance et se renversa sur un autre qui étoit proche
« de lui. et, par un accident assez extraordinaire il arriva
« que Vathek étant expiré et son visage couvert d'un
« linge une fouine se glissa par dessous et lui arracha ce
« même œil dont les regards étoient si redoutables. »

(d'Herbelot Maestricht 1776, p. 902-903.)

Par une coïncidence toute fortuite, ce thème d'un œil redoutable, apparaissait au jeune auteur, ailleurs que dans d'Herbelot. Il le trouvait élargi, animé, mis en roman, en tragédie, en épopée, mais en épopée burlesque par un auteur charmant qu'il connaissait bien, son ancêtre le comte Hamilton.

Hamilton qui ne se pique point de précision et qui sans

doute ne connut rien de Vathek, place cependant lui aussi son action à la cour d'un Calife :

« Dans le pays de Cachemire, (dit-il en son « FLEUR D'ÉPINE ») régnait un Calife. Ce Calife avoit une fille et « cette fille un visage ; mais on souhaita plus d'une fois « qu'elle n'en eût jamais eu. Sa beauté fut supportable « jusqu'à seize ans, mais à cet âge on ne pouvait plus y durer, « c'étoit la plus belle bouche du monde, son nez étoit un « chef-d'œuvre ; les lis de Cachemire, mille fois plus blancs « que les nôtres, paraissent sales auprès de son teint, et « la rose elle-même sembloit ... pâle auprès de l'incarnat de « ses joues... Mais ses yeux gâtoient tout. Personne n'avoit « pu les regarder assez longtemps pour en démêler la couleur, « car, dès qu'on rencontroit ses regards on croyoit être « frappé d'un éclair.

« A l'âge de huit ans, si l'on éteignoit les bougies au milieu « de la nuit, il ne falloit point d'autre lumière que celle de « ses petits yeux. Mais tout cela n'étoit, comme on dit que « jeu d'enfants. Ce fut quand ces yeux eurent pris toute « leur force, qu'il n'y eut plus de raillerie auprès d'elle.

« La florissante jeunesse de la cour y périssoit misérable- « ment. Quand c'étoit des hommes qui la regardoient, le feu « passoit subitement des yeux jusqu'au fond du cœur et en « moins de vingt-quatre heures, on mouroit en prononçant « tendrement son nom...

« Les grands du Royaume supplièrent le Calife de vouloir « remédier à un désordre qui privoit leurs fils du jour... (et) « le Calife faisoit faire et processions et prières pour qu'il « plût au Ciel de regarder en pitié son pauvre peuple. »

Dans le roman de Beckford, se retrouve semblable hécatombe.

« La figure du Calife (lit-on dès la première page) était « agréable et majestueuse ; mais quand il était en colère, « un de ses yeux devenait si terrible qu'on n'en pouvait « soutenir les regards : le malheureux sur lequel il le fixait « TOMBAIT A LA RENVERSE ET QUELQUEFOIS MÊME EXPIRAIT « A L'INSTANT. »

Que Beckford ait trouvé lui-même, ou que plus vraisemblablement Hamilton lui ait suggéré l'idée d'exploiter ce qui, dans d'Herbelot, n'était qu'anecdote, ce regard fulgurant apparut et resta toujours dans la pensée de l'auteur caractéristique essentielle de son Calife, trait de capitale importance, et dans l'édition que, touchant à la soixantaine il fit de l'Histoire de Vathek, il voulut qu'un frontispice montrât au lecteur son héros tout entier en deux hiéroglyphes simples mais frappants : le turban surmonté de l'aigrette impériale et l'œil entouré de ses rayons irrésistibles.

Si, en effet l'aigrette impériale était le symbole des privilèges de la naissance royale, l'œil terrible était le signe que la nature elle-même avait mis Vathek au-dessus de tous les hommes, et que, n'eût-il point eu le turban sur son front, il aurait fallu trembler devant ce regard où le moindre courroux allumait une flamme meurtrière, l'œil terrible complétait le triomphe de la revanche commencée par le turban, il faisait du neuvième souverain de la race des Abassides le plus captivant des modèles pour un rêveur qui cherchait à fuir en un « rôle de vision », les épouvantes de la persécution franguistane et dont l'esprit était, depuis l'enfance, hanté de l'étincelant tableau de l'Orient et de la splendeur de ses Princes de légende.

CHAPITRE II

LE PALAIS DE SAMARAH

En accédant au trône, le petit-fils d'Haroun Al Rachid ne trouve point de demeure seyante à son moi magnifique :

«... Le palais d'Alkaoremme bâti par son père Motassem
« sur la colline des Chevaux Pies et qui commandait toute
« la ville de Samarah lui parut INFIME. IL Y AJOUTA DONC
« CINQ AILES OU PLUTOT CINQ AUTRES PALAIS (L. 14, p. 6).

Se conformant aux données historiques qui lui montrent en Vathek un débauché, l'auteur fait de la résidence de Samarah un lieu de plaisir, mais son calife, animé d'un esprit singulièrement méthodique en la volupté, n'a voulu cinq palais que pour fêter tour à tour chacun des cinq sens (1).

Il y avait donc à Samarah, une aile dédiée au Goût, et dans laquelle Vathek et ses invités savouraient, comme l'on pense, les festins les plus exquis (2). Le Palais de l'Ouïe était habité « ... par les plus habiles musiciens, les meilleurs poètes du temps... (3) ». Dans le lieu nommé « Délice des yeux » toiles de maîtres, et objets rares s'assemblaient en foule mais sans désordre en des galeries dont la perspective était rehaussée et agrandie par le jeu de miroirs disposés savamment (4). Dans le palais des Parfums, des encensoirs d'or dispersaient en de multiples salles les plus suaves parfums que la terre peut fournir (5). Le dernier de ces Palais et non le moins oriental était la retraite de houris plus belles que les fleurs du jardin merveilleux et que l'hospitalier Calife voulait toujours accueillantes envers ses amis (6).

(1) He added... five wings, or rather other palaces which he designed for the particular gratification of each of his senses. (L. 14. P. 6).

(2) (3) (4) (5) (6) Voir Vathek début (L. 14-17. P. 6-9).

Par son élégant cynisme en la recherche d'un plaisir à la fois insolent et délicat, ce constructeur de palais de Mille et une Nuits a bien l'âme du XVIII^e siècle galant qui vivait encore autour de l'auteur. N'était le lieu et l'époque de sa naissance on aurait peu de peine à voir en ce calife un disciple de ce Pierre-Charles Roy, poète des bords de la Seine dont le sultan Louis XV goûta fort le talent et qui dans son « BALLET DES SENS (1) » mettait en cinq actes l'enseignement de la volupté. Il est, en son quintuple palais comme l'un de ces grands seigneurs ou l'un de ces fermiers généraux qui, dociles eux aussi à la voix du divin plaisir gaspillèrent tant de millions en leurs merveilles « *folies* ». On le dirait en particulier singulièrement proche de ce symbolique Hippias du roman de Wieland, fameux au temps de Beckford : L'HISTOIRE D'AGATHON (2).

(1) VENUS ET MERCURE...

	Laissez-nous aux Humains donner d'heureux secours.
	Laissez-nous verser sur leurs jours Un charme favorable
VÉNUS	Qu'ils ne trouvent que des délices Dans l'usage de leurs sens.
VÉNUS ET MERCURE	Rassemblez-vous, plaisirs, aimables Enchanteurs Entrez dans tous les sens et pénétrez les cœurs.
CHŒUR	Mortels, de vos beaux jours, songez à faire usage Enchaînez vos moments par les Ris et les Jeux.
UNE SIRÈNE	Il ne tient qu'à vous d'être heureux Vos beaux ans n'ont point de retour Le Printemps se doit à l'Amour Le temps presse. De la jeunesse, Ne perdez pas un jour.

ROY. Ballet des Sens.

(2) Hippias... étoit un de ces Sophistes qui parcouroient les principales villes de la Grèce... il avoit accumulé de grandes richesses... et pouvoit passer le reste de sa vie dans les amusements d'une oisiveté opulente. C'est pour cela qu'il avoit fixé son séjour à Smyrne. La douceur et les agréments du climat,... le mélange du goût grec avec la voluptueuse mollesse des Orientaux étoient autant de circonstances qui l'avoient décidé à s'y retirer.

Il avoit la taille noble, une figure intéressante, un son de voix agréable, un esprit vif et souple... Il joignoit à cela une teinture de toutes les

Hippias et Vathek ont même physique avantageux « taille noble », « figure INTÉRESSANTE », « son de voix agréable ». Ils ont même culture encyclopédique, Hippias ayant « une TEINTURE DE TOUTES LES SCIENCES » et Vathek ayant durant sa minorité et « PAR AMUSEMENT » tant étudié qu'il s'est fait un bagage considérable (1).

Hippias et Vathek mêlent tous deux de semblable façon le « philosophisme » à la volupté, mais Vathek introduit dans l'épicurisme la passion, le goût de l'extrême, le besoin de violence dont nous l'avons vu animé.

Sur sa table les plats se renouvellent sans trêve, les fontaines de vin coulent sans jamais tarir et le nom même qui décore la salle de ses festins est à la fois riche de poésie et de sens : c'est le lieu de « L'ÉTERNEL BANQUET, du BANQUET OU L'ON NE CONNAIT PAS LA SATIÉTÉ » (2). Son palais de l'ouïe s'appelle « Temple de la Mélodie » et « NECTAR DE L'ÂME ». Là aussi c'est le règne de l'intarissable et bien que sans lasser, les symphonies s'y poursuivent sans arrêt (3). Dans le « Délice des Yeux ou Support de la Mémoire » ce n'est pas assez que les œuvres d'art « venues de tous les coins du monde » soient assemblées en une étonnante profusion, encore fallait-il que les miroirs en multipliasent le nombre jusqu'à l'illimité (4). De l'absolu il y en avait à Samarah

sciences, un goût fin du beau et de l'agréable et une parfaite connoissance du monde...

Vieland. Histoire d'Agathon.

(1) The Caliph had studied so much for his amusement in the lifetime of this father as to acquire a great deal of Knowledge...

Vathek 17.

(2) Vathek London p. 15.

(3) It was inhabited by the most skilful musicians and admired poets of the time, who not only displayed their talents within, but, dispersing in bands without, caused every surrounding scene to reverberate their songs, which were continually varied in the most delightful succession. V. L. 15.

(4) Rarities collected from every corner of the earth were there found in such profusion as to dazzle and confound, but for the order in which they were arranged... Here a well managed perspective attracted the sight, there the magic of optics agreeably deceived it..

V. L. 15-16.

Jusque dans le charme des Houris, jusque dans la force et la variété des encens qui vous grisaient au cœur du Palais des Parfums (1).

Enfin comme la soif d'extrême se voulait affirmer en un signe plus visible encore, ce palais de plaisir dressé bien haut sur la colline de Samarah, se flanquait d'une tour, si haute, si formidable, qu'il n'avait fallu rien moins que l'assistance des Djinns pour en venir à bout et que Mahomet put s'irriter de voir une humaine « fabrique » se rapprocher avec tant d'audace de l'éternel séjour.

Le vaste étendard que Vathek avait fait planter sur la plus haute terrasse de son minaret paraissait le symbole même de l'élan d'une volonté qui se veut suprême et lorsque le fier Calife venait sous les plis de ce drapeau contempler dans la vallée la petitesse de l'homme et des cités il pouvait, dans l'enivrement de l'orgueil, être « prêt, comme le dit l'auteur, A S'ADORER LUI-MÊME » (2).

Une « folie » comme celle de Samarah était bien la demeure qui convenait à ce sultan à la fois si Voltairien et si Romantique, ou plutôt elle était bien celle qui convenait, dans l'impalpable, au rêveur que nous avons vu s'incarner dans le jeune Commandeur des Croyants.

Dans le palais de Samarah, la Revanche de William devenu Calife, peut se donner libre cours : Plus de cette « terrible solennité » britannique ! Plus de ce « self control » de cette « glace » qui infligent au bouillant esprit une « mortelle contrainte ». L'Essor ! Licence à toutes les passions, à tous les déchainements des désirs du corps ou de l'Esprit, à toute l'ivresse de plaisirs violents ou raffinés. « Trois cents repas par jour », fontaines de vins, parfums qui bercent les sens, jardins enchantés, et, pour vous séduire, mille paires d'yeux

(1) But the too powerful effects of this agreeable delirium might be avoided by descending into an immense garden...

V. L. 16.

(2) He was almost ready to adore himself.

V. L. 20.

et tout ce que le monde a créé de perfection dans la peinture, la sculpture, le bibelot, le livre ou la science. L'Essor ! c'est le rêveur lui-même qui gravira les onze mille marches de la tour bâtie par les Djinns et, contemplant la ville minuscule à ses pieds se sentira l'âme d'un géant, d'un surhomme, d'un demi-dieu.

Ce songe de révolte et de libération dans une demeure de féérique magnificence, on peut non seulement le deviner, mais le voir éclore et s'épanouir dans l'âme du jeune esquire, et saisir comment le Réel devient chez lui l'aliment du fantastique.

« Ne pouvant songer (écrit-il en son voyage de 1780) à « laisser Mannheim inexploré je résolu de consacrer la « journée aux halls et aux galeries du palais de l'Electeur.

« Les peintures et les ivoires sont contenues dans NEUF « SALLES IMMENSES qui se suivent, formant un ensemble « régulier ; chacune de ces salles de 372 pieds de long étant « bien proportionnée, uniformément parquetée de bois « incrusté et pourvue de vastes portes à deux battants « richement dorées et vernies. QUAND ON LES VOIT EN PERS- « PECTIVE, CES BAIES PRODUISENT L'EFFET LE PLUS MAGNI- « FIQUE QUI SE PUISSE IMAGINER. Rien ne saurait donner « UNE PLUS NOBLE IDÉE D'ESPACE que cette ENFILADE DE « SALONS que ne vient encombrer aucun pesant mobilier « et que L'ŒIL PEUT LIBREMENT PARCOURIR. J'errais seul « d'une salle à l'autre, contemplant sans me lasser les innom- « brables toiles qui ornent ce lieu et donnent la plus haute « opinion du goût de celui qui les assembla » (1).

(1) ... I could not think of leaving Mannheim unexplored : and therefore resolved to give up the day to the halls and galleries of the electoral palace. Those, which contain the cabinet of paintings and sculptures in ivory, form a regular suite of nine immense apartments, about three hundred and seventy-two feet in length, well-proportioned and uniformly floored with inlaid wood. Each room has ample folding-doors richly gilt and varnished. When seen in perspective these entrances have the most magnificent effect imaginable. Nothing can give nobler ideas of space than such an enfilade of saloons unencumbered by heavy furniture, where the eyes range without interruption : I wandered alone

Après les galeries de tableaux, William a visité la bibliothèque « qui n'est pas moins grandiose », et le voici dans la salle de musique :

«... qui peut se flatter d'avoir reçu en ses murs LES
« MEILLEURS EXÉCUTANTS DE TOUTE L'EUROPE. De là, je
« rentrai chez moi l'esprit fort enclin à l'harmonie. Un
« excellent clavecin se trouvant à point nommé dans l'appar-
« tement, je m'abandonnai à mon désir de musique jusqu'à
« une heure avancée puis, CÉDANT AU SOMMEIL JE ME TROUVAI
« INSTANTANÉMENT TRANSPORTÉ DANS UN PALAIS INFINI-
« MENT PLUS DÉLICIEUX ENCORE QUE CELUI DE L'ÉLECTEUR ;
« EN DES SALLES PARFUMÉES QU'ÉCLAIRAIT UNE AGRÉABLE
« LUMIÈRE D'OR, J'Y CONVERSAI AVEC DES INTERLOCUTEURS
« QUI N'ÉTAIENT RIEN MOINS QUE L'ALBANO ET CLAUDE
« LE LORRAIN » (1).

C'est toujours sous l'empire du même songe, que nous retrouvons, quelques semaines plus tard, William à Rome.

« Tout l'ensemble de la colonnade de Saint-Pierre (écrit-il) m'apparut soudainement ET ME TINT COMME LIÉ PAR
« UN CHARME, ÉPERDU D'ADMIRATION... Je pouvais à peine
« arracher mes yeux du fronton dont la belle symétrie
« contraste avec l'irrégularité magnifique du Vatican... Je
« gravis les marches en courant et franchis le grand portail.

from one to the other, and was never wearied with contemplating the variety of pictures which enliven the scene, and convey the highest idea of the collector's taste.

D. W. T. July 17th 1780.

(1) I visited the library which the present Elector Palatine has formed upon the same great scale that characterizes his other collections and after viewing the rest of the palace saw the Opera house which may boast of having contained one of the first bands in Europe : from thence I returned home in a very musical humour.

An excellent harpsichord seconded this disposition, which lasted me till late in the evening ; when growing drowsy, I yielded to the influence of sleep, and was in an instant transported to a far more delightful palace than that of the elector ; where I expatiated in perfumed apartments with yellow light, and conversed with note but Albano and Claude Lorrain...

D. W. T. July 17th 1780.

« Je ne savais en quel lieu, en quel théâtre, je me trouvais... » (1)

Et le rêve bâtisseur se déchaîne, faisant sienne la formidable basilique :

« Plus de prêtres ni de cardinaux ! Tout l'espace à nous seuls ! (1) ... nous ferions notre promenade nocturne sur une plaine de marbre, car le dallage n'est-il point assez vaste pour excuser l'emphase de ce terme ? ... LES BAIES SERAIENT COUVERTES DE RIDEAUX DE LÉGÈRE SOIE JAUNE AFIN DE FAIRE BRILLER DANS LE TEMPLE L'ÉCLAT D'UN PERPÉTUEL ÉTÉ.

« La nuit,... des lanternes de toutes formes et de toutes tailles, ... des lampes dispersées par groupes, comme des constellations diffuseraient UNE LUMIÈRE ÉGALE ET TEMPÉRÉE, permettant de prolonger les plaisirs de l'étude ou de l'art...

« LA MUSIQUE NE MANQUERAIT POINT, TANTOT DOUCE S'EXHALANT DES CRYPTES, TANTOT SONORE ENVAHISSANT TOUTE LA NEF JUSQU'AU DOME...

« ... J'ÉTAIS (conclut enfin William) SI ABSORBÉ PAR MON PALAIS IMAGINAIRE ET CONSACRAI SI ENTIÈREMENT LES FORCES DE MON ESPRIT À ÉLABORER DES PLANS POUR L'EMBELLIR que j'arrivai au Panthéon sans plus d'enthousiasme disponible (pour admirer ce monument) » (2).

(1) ... I moved on till the full sweep of St. Peter's colonnade opened upon me, and fixed me, as if spell-bound, under the obelisk, lost in wonder. The edifice appears to have been raised within the year, such is its freshness and preservation. I could hardly take my eyes from off the beautiful symmetry of its front, contrasted with the magnificent though irregular courts of the Vatican towering over the colonnade, till, the sun sinking behind the dome, I ran up the steps and entered the grand portal, which was on the the very point of being closed.

I knew not where I was, or to what scene transported...

... The doors should be closed and not a mortal admitted. No priests, no cardinals. God forbid ! We should have all the space to ourselves.

D. W. T. October 30 th 1780. Rome.

(2) We would take our evening walks on the field of marble ; for is not the pavement vast enough to excuse the extravagance of the appellation ?... The windows, I should shade with transparent curtains of yellow silk, to admit the glow of perpetual summer... At night I should

Ce palais qu'il orne avec splendeur, c'est lui-même qui, toujours en songe, se l'est édifié.

William en voyage se dépeint la même année « ...contemplant les montagnes lointaines et livré à l'essor des chimères... »

« MONTÉ SUR CES FANTASTIQUES QUADRUPÈDES, (dit-il) « j'allais rapide de roc en roc, me BATISSANT SUR LES CRÊTES « DES CHATEAUX A LA PIRANESI ; LA MAGNIFICENCE ET LA « VARIÉTÉ DE MES TOURS IMAGINAIRES trompaient les longueurs de la route ; J'ARPENTAIS ENCORE LEURS TERRASSES « EN COMPAGNIE D'UNE FOULE D'ÊTRES D'ILLUSION, quand « la voiture fit halte.

« Descendant aussitôt les INTERMINABLES ESCALIERS qui « séparent ces AUDACIEUX ÉDIFICES DU MONDE INFÉRIEUR, « je pénétrai dans l'auberge de Bonn... qui donnait sur « la façade principale de l'Electeur. Vous pouvez deviner que la majesté en parut assez misérable à qui sortait à peine d'un palais fantastique » (1).

En ce palais fantastique (2), on devine, se fondant au gré

wish for a constellation of lamps dispersed about in clusters, and so contrived as to diffuse a mild and equal light for us to read or draw by. Music should not be wanting : one day to breathe in the subterraneous chapels, another to mount high into the dome... I was so absorbed in my imaginary palace, and exhausted with contriving plans for its embellishment, as to have no spirits left for the Pantheon, which I visited late in the evening...

D. W. T. Rome (*id*)

(1) ... Various are the prospects I surveyed from this imaginary exaltation, and innumerable the chimeras which trotted in my brain. Mounted on these fantastic quadrupeds, I shot swiftly from rock to rock, and built castles in the style of Piranesi upon most of their pinnacles. The magnificence and variety of my aerial towers hindered my thinking the way long. I was still walking with a crowd of phantoms upon their terraces, when the carriage made a halt. Immediately descending the innumerable flights of steps which divide such lofty edifices from the lower world, I entered the inn at Bonn, and was shown into an apartment which commands the chief front of the Elector's palace. You may guess how contemptible it appeared to one just returned from the court of fancy...

D. W. T. July 10th 1780.

(2) Ces « ETRANGES ET MAGNIFIQUES ÉDIFICES » que William nous assure lui-même hanter : « ... From the arches of the holy place (la vaste

du songe, les silhouettes de Saint Pierre de Rome, de l'Escalier des Géants de Venise, du Théâtre Olympique de Palladio, et de tant d'autres chefs-d'œuvre admirés par William et trouvant l'unité dans les saisissantes gravures du PIRANESI avec leurs perspectives d'arcades qui s'alignent ou se superposent formidables et presque infinies. Le tout jaillit au faite des monts avec des tours immenses offrant au rêveur du haut des terrasses ces vastes panoramas que Vathek embrassait du pied de l'étendard surmontant son minaret. Tout Samarah est sous nos yeux, plus clair, plus visible encore que dans le roman. A l'intérieur du palais de William, même fête des sens que dans celui de Vathek : éclairage savant, parfums, « musique qui ne manque point » ; galeries admirées à Florence ou au palais de Mannheim, collections vues en Hollande, en Allemagne, en France, en Italie notamment chez ce furieux amateur, le cousin Hamilton de Naples, immenses trésors qui, sur les avis mêmes de l'Albano et de Claude Le Lorrain s'assemblent en « Délice des Yeux ».

— Sorti des ombres de l'histoire, pour devenir « rôle de vision », le Calife Vathek habite donc une demeure que l'imagination de William a faite pièce à pièce en pillant à travers l'Europe ici une colonnade, un péristyle, là une tour qu'il agrandit comme font les clairs de lune, partout des toiles et des statues, partout des souvenirs de grandeur et de beauté.

Le palais. Survivance. — C'est presque au lendemain du jour où ce bâtisseur de nuées avait dressé sur le mont de Samarah son quintuple palais de revanche romantique qu'il se marie, devient veuf, parcourt l'Europe et se fait citoyen du monde ; sa jeunesse passe ainsi au souffle de

église de St-Antoine à Padoue) depend several hundred silver lamps... The confusion of lights... of steps, of candelabra and pillars form altogether an appearance not unlike those wildly magnificent fabrics I sometimes visit in my Dreams.

To the Rev. Sam. Henley. Padua June 13. 1782.

May.

14

quelque dix années mal' connues pour nous, puis Fonthill la douce terre de l'enfance le rappelle.

Presque dès son retour l'Esquire semble avoir eu le sentiment que l'ère de ses pérégrinations était close et qu'il franchissait, pour n'en plus guère sortir, le cercle des collines et des bois, domaine enchanté qui avait autrefois bercé ses rêves. Alors chez ce nomade devenu sédentaire, un certain besoin de bâtir s'éveille. Non pas qu'il envisage aucun projet d'habitation nouvelle : la demeure du Lord Maire, à peine plus âgée que lui, est toujours là, belle et solide ; il n'en touche pas une pierre, il n'y ajoute rien ; mais pour le plaisir de l'œil, il veut qu'une tour s'élève en un coin du domaine.

Il se rend chaque jour sur le site élu, il rêve et fait des plans (1).

A ce jeu, le caprice s'élargit et quelques mois plus tard le châtelain de Fonthill décide d'orner son parc de quelque une de ces contrefaçons d'église ou de monastère comme la mode s'en était fort répandue depuis une vingtaine d'années en Angleterre.

Sir William Chambers, qui passe pour avoir donné des leçons d'architecture au fils du Lord Maire, avait élevé un édifice de ce genre dès 1770 et Walpole avait son fameux Strawberry dont il était l'élégant abbé. Il se peut que l'auteur de *Vathek* se soit piqué d'égaliser, de dépasser, d'humilier l'auteur du *Château d'Otrante*, grand contempteur des Beckford.

Il s'adresse donc à un architecte fameux que ses fonctions de conservateur de la vénérable abbaye de Westminster avaient spécialisé dans l'étude de l'art gothique et qui

(1) ... About the period mentioned (1795), his attention seems to have been directed to the erection of a tower on the summit of the highest hill... it was never completed & it is probable that from the numerous visits which the proposed erection on the Beacon Hill rendered necessary, the great attractions of the present site of the Abbey... might have pressed so strongly on the attention of M^r Beckford as to produce the order which in the year 1796 was received by the late M^r Wyatt, his architect...

venait de restaurer cette belle cathédrale de Salisbury voisine de Fonthill. C'était JAMES WYATT. Beckford entoure cet homme célèbre de collaborateurs dignes de lui et réserve à la phalange des ouvriers de sa fantaisie une luxueuse et vaste salle emplie de documents et que, plaisamment sans doute, il appelle « MINISTÈRE DES TRAVAUX » (1).

Beckford en ce « ministère » figura-t-il seulement comme l'amateur qui passe une commande et s'en remet au talent des techniciens ? D'après ses conversations avec Redding il semble que l'Esquire en sa vieillesse ait voulu n'apparaître à la postérité que dans ce rôle (2). Mais, soit que Redding rapporte mal les paroles qu'il entendit, soit que son interlocuteur ait eu le désir d'égarer l'opinion, la vérité paraît avoir été toute différente.

Rutter qui, de toute évidence n'écrivit sa description de l'Abbaye de Fonthill qu'avec l'assentiment du propriétaire, nous montre « ...les artistes travaillant dans la Bibliothèque de Chêne... D'APRÈS LES VUES DE MR BECKFORD ET DE SON ARCHITECTE MR WYATT... (3) Ailleurs il parle formellement de « CROQUIS » faits par l'Esquire et exécutés par les constructeurs et donne tout lieu de penser que Beckford à Fon-

(1) On lit dans la Description de Fonthill par Rutter, p. 14 :

The Oak Library... An oblong and imposing apartment... with two beautiful windows of translucent glass embellished with escutcheons and coloured borders... This room formerly designated « the Board of Works » was devoted to the use of the artists... employed upon the building designs of Mr Beckford and his architect Mr James Wyatt. On the shelves and the armoires Mr Beckford had deposited an extensive and costly collection of works in the fine arts.

... Every part of the walls is recessed for books or formed into closets or filled with cabinets.

(2) ... Once Beckford being asked if Fonthill Abbey was built from his own plan « No I had sins enough to answer for, without having that laid to my charge » he replied « Wyatt had an opportunity of raising a splendid monument to his fame, but he missed it... »

Melville p. 224.

(3) ... The Oak Library... was devoted to the use of the artists employed upon the building designs of Mr Beckford and his architect Mr James Wyatt...

Rutter 14.

thill fut, comme Walpole à Strawberry, le collaborateur de son architecte.

Activité artistique qu'expliqueraient peut-être des souvenirs encore tout frais. Peu de mois auparavant il a séjourné au Portugal, reçu de façon princière dans une abbaye médiévale : *Alcobaça* qui lui apparut d'autant plus impressionnante que son enceinte enfermait les restes de cette « noble reine Philippa » ... une Lancastre comme lui ; il a connu là, dit-il, « LES TOUCHANTES RÊVERIES QUE NE « POUVAIT MANQUER DE FAIRE NAITRE UN TEL LIEU DANS « UN CŒUR ACCESSIBLE AUX IMPRESSIONS ROMANTIQUES » (1).

De retour à Fonthill, au moment même où il s'engage dans son aventure architecturale, Beckford rédige les notes qu'il a prises au Portugal et que nous possédons encore (2). Il revoit donc « ...l'imposant aspect du monastère tel qu'il apparaît, sévère, royal, entouré de ses bois » (3) ; « ... les cours, les porches, les cloîtres ...tous admirablement travaillés dans une belle pierre grise dont la finesse et la solidité rivalisent avec celle du marbre... (4) » « ...l'un de ces cloîtres... splendide carré de deux cents pieds entouré d'arches aux proportions les plus belles, ciselées d'ornements aussi curieux que ceux de la chapelle de Roslin mais d'une élégance infiniment supérieure et dont il est impossible

(1) I was giving way to... the affecting reveries which such an object could not fail of exciting in a bosom the least susceptible of romantic impressions.

Alcobaça June 7th 1794.

(2) « *Alcobaça* and *Batalha* » notes datant de 1794 — publiés en 1834.

(3) We were now approaching *Alcobaça*. The first sight of this regal monastery is very imposing and the picturesque, well-wooded... village out of the quiet bosom of which it appears to rise relieves the mind from a sense of oppression the huge domineering bulk of the conventual building inspires.

Alcobaça, 1794, June 7th D. W. T. etc. *Minerva Library-Ward and Lock*, p. 478.

(4) We advanced in procession through courts and cloisters and porches, all constructed with admirable skill of beautiful grey stone approaching in fineness of texture and apparent durability to marble...

(*id.*): 495.

de trop admirer les caprices délicats » (1); « ...le réfectoire gothique avec son plafond à nervures où, pendant le repas, l'on aperçoit à travers les ogives une atmosphère exquise (all loveliness) dont l'ardent coloris se tempère de quelques nuages légers, tandis que les brises d'été viennent caresser le visage des convives leur apportant l'odeur du citron et de l'orange en fleur, et la chanson continue d'un jet d'eau qui, à la mode arabe, orne le centre du jardin parfumé (2).

Et le monastère de Fonthill, sous son ciel du Nord, aura lui aussi sa cour, et sa fontaine jaillissante dont les eaux retombent « en un élégant bassin octogonal » (3) et ses cloîtres aux fines arches et son réfectoire gothique.

Mais plus peut-être que toute autre chose, en cette merveilleuse retraite d'Alcobaça, Beckford admire l'austère et vaste église, celle là même où dort Philippa. Quelle grandeur en ce portail aux cinquante pieds de haut et qui, lorsque s'ouvrent ses énormes battants de chêne, découvre une nef « ...rappelant Winchester pour les sculptures et la

(1) ... The royal cloisters, a glorious square of nearly 200 feet, surrounded by most beautifully-proportioned arches filled up with a tracery as quaint as any of the ornaments of Roslin chapel, but infinitely more elegant : it is impossible to praise too warmly their tasteful and delicate ramifications. (id.). 497.

(2) A large shady apartment a lofty and curiously-groined vaulted hall in which the splash of a neighbouring fountain was distinctly heard... I cannot say our repast was lively or convivial ; a mysterious gloom seemed brooding over us and to penetrate the very atmosphere — and yet that atmosphère was all loveliness. A sky of intense azure tempered by fleecy clouds, discovered itself between the tracery of innumerable arches, the summer airs (aure estive) fanned us as we sat, the fountain bubbled on, the perfume of orange and citron flowers was wafted to us from an orchard not far off... Traversing a garden court divided into compartments where grew the orange-trees whose fragrance we had enjoyed, shading the fountain by whose murmurs we had been lulled, we passed... etc.

Alcobaça (id.). p. 494-495.

(3) ... Now we descend to the Fountain Court... in the centre of which is a fine *jet d'eau* rising from an elegant octangular basin...

Rutter, Fonthill 49.

forme des ogives, et Amiens pour la sublimité des voûtes » (1).

Avec cette force et cette audace, que de grâce dans la pierre ouvragée des niches et dans toute cette « imagerie » qui entoure le porche formidable. Que de lumière, que de spirituelle ivresse coulent de ces vitraux.

« Nulle tapisserie, si riche fût-elle, nul pinceau même le « plus prestigieux ne sauraient égaler l'éclat des teintes, la « splendeur des flots d'or et de rubis que versait la longue « série des vitraux et qui se jouaient en toutes directions, « dansant au faite des voûtes comme sur les dalles et jetant « sur toute chose des myriades de nuances sans cesse chan- « geantes... ..Tous dotés de ces coloris merveilleux, nous « allions, parés de reflets célestes et pour ainsi dire vêtus « des plus éclatantes fleurs du Paradis (2) ».

— Et le cœur même de l'abbaye élevée à Fonthill, — « l'octogone » — sera comme une immense église aux

(1) I entered the spacious, massive and somewhat austere Saxon — looking church. All was gloom...

Alcobaça. 478. July 1794.

Traversing a garden court... where grew the orange-trees... we passed through a sculptured gateway into an irregular open space before the grand western facade of the great church — grand indeed — the portal full fifty feet in height surmounted by a window of perforated marble of nearly the same lofty dimensions deep as a cavern, and enriched with canopies and imagery in a style that would have done honour to William of Wykcham some of whose disciples or co-disciples in the train of the founder's consort Philippa of Lancaster had probably designed it.

As soon as we drew near the valves of a huge oaken door were thrown open and we entered the nave which reminded me of Winchester in form of arches and mouldings and of Amiens in loftiness...

(*id.*). p. 495.

(2) No tapestry, however rich — no painting, however vivid, could equal the gorgeousness of tint, the splendour of the golden and ruby light which streamed forth from the long series of stained windows : it played flickering about in all directions on pavement and on roof, casting over every object myriads of glowing mellow shadows ever in undulating motion, like the reflection of branches swayed to and fro by the breeze. We all partook of these gorgeous tints... embroidered... as it were with the brightest flowers of Paradise and our whole procession kept advancing invested with celestial colours...

D. W. T. p. 495.

chatoyants vitraux dans laquelle on accède par un portail gigantesque.

Mais au-dessus de ce grand portail de Fonthill, dans une niche, puis à l'intérieur, magnifiquement dressée sur l'autel de marbre d'une chapelle, l'image de saint Antoine semble inscrire sur le fronton et dans tout le monastère la marque d'un autre souvenir, vieux celui-là de quelque quinze années. A Padoue, durant le voyage que retrace le livre de *Dreams*, William entre un jour dans l'église Saint-Antoine. C'est un 9 septembre, anniversaire du saint : une messe solennelle se célèbre. « ...Nuages d'encens, dorures des chasubles, étincellement des cierges, évolution rituelle des prêtres, ampleur et mélancolie du rythme de la musique et des voix... » l'essor et la magnificence de tout ce lyrisme religieux arrachent au jeune incroyant de romantiques larmes (1).

Dans cette même église, William a passé « des heures » en d'agréables rêveries, demi-extases d'artiste séduit et troublé par le mystère de la pompe romaine (2), et ce sont peut être ces heures qu'il veut revivre ou rappeler dans leur cadre comme dans un miroir évocateur en dédiant son monastère de fantaisie au saint qui toucha son âme jeune.

Souvenirs d'Alcobaga en Portugal, souvenirs plus anciens de Padoue, souvenirs aussi peut-on croire de Saint-Pierre de Rome tant admiré jadis... de la vaste nef de la cathédrale de Florence et de son dôme prodigieux (3) ...de Sainte-

(1) It happened to be a high festival and mass celebrated at the grand church of St. Anthony with more than ordinary splendour... we found every chapel twinkling with lights and the choir filled with a vapour of incense. Through its medium several gold figures discovered themselves ministering before the altar with a sacred pomposity wonderfully imposing. I attended very little to their functions, but the plaintive tones of the voices and instruments... melted me into tears...

Sept. 9 th. 1780.

(2) The Heat makes me very languid & I pass hour after hour on the cool marble steps of St. Anthony's shrine. The musick of the choir throws me into delightful reveries... To Lady Hamilton Padua. June 13. 1782.

(3) ... I looked into the cathedral... The nave is vast and solemn, the

Marie du Salut « contemplée avec émerveillement, son dôme et son front superbe dressés sur le pur ciel bleu » (1) ...Saint-Georges le Majeur « de beaucoup l'édifice le plus parfait que ses yeux aient jamais vu » (2)... Pise « qui séduit et qui égare l'imagination » (3)... Saint-Jean de Latran « qui frappe d'étonnement » ...le Campo Santo « mi-gothique et mi-sarrazin » parcouru « cinquante fois... sans pouvoir se lasser de ses arches, de ses piliers, de ses peintures, de ses étoiles et de ses roses » (4).

dome amazingly spacious with the high altar in its centre inclosed by a circular arcade near 200 hundred feet in diameter. There is something imposing in this decoration as it suggests the idea of a sanctuary into which none but the holy ought to penetrate. However profane I might feel myself I took the liberty of entering... Not a ray of light reaches this sacred inclosure, but through the medium of narrow windows high in the dome and richly painted. A sort of yellow tint predominates which gives additional solemnity to the altar and paleness to the votary before it. I was sensible of the effect and obtained at least the colour of sanctity.

Florence. Sept. 15th. 1780. D. W. T.

(1) I was rowed under the Rialto... to the marble steps of S. Maria della Salute, erected... in performance of a vow to the Holy Virgin... I gazed delighted with its superb frontispiece and dome relieved by a clear blue sky... the great bronze portal opened whilst I was standing on the steps which lead to it and discovered the interior of the dome where I expatiated in solitude...

August 3d 1780. D. W. T.

(2)... I was wafted across the waves to the spacious platform in front of St Giorgio Maggiore by far the most perfect and beautiful edifice my eyes ever beheld...

id.

(3) St John's of Lateran astonished me. I could not help walking several times round the obelisk, and admiring the noble open space in which the palace is erected, and the extensive scene of towers and aqueducts discovered from the platform in front.

D. W. T. Oct. 29. 1780,

(4) ... We beheld Pisa rising from an extensive plain, the most open we had as yet seen in Italy, crossed by an aqueduct. We were set down immediatly before the Duomo, which stands insulated in a verdant opening, and is by far the most curious and highly finished edifice my eyes ever viewed... The dome gives the mass an Oriental appearance, which helped to bewilder me; in short, I have dreamed of such buildings but little thought they existed... Our next object was the Campo Santo, which forms one side of the opening in which the cathedral is situated...

Souvenirs éparpillés dans l'espace et dans le temps et réunis par Beckford au seuil de la maturité, en cette abbaye de Fonthill, comme en un album, presque au hasard : ainsi s'expliqueraient la surabondance et le désordre, évidents à première vue, des éléments de la vaste bâtisse.

De ce chaos, cependant, jaillit l'impression d'une sorte d'unité, — celle de l'extraordinaire, du fantastique dans le grandiose.

Écrivant à Byron, le poète SAMUEL ROGERS, l'auteur de l'*Italie*, note que l'abbaye, au sein de son parc, lui est apparue comme une vision de Cathédrale de Milan transportée dans les bois de Vallombreuse (1).

Ayant été visiter le monastère de Fonthill, alors en voie d'achèvement, un des peintres anglais les plus estimés du début du XIX^e siècle, président de la Royal Academy, BENJAMIN WEST, ne craignait pas d'écrire :

« Quand je songe à ce que l'effort des différents arts
 « dirigés par un goût averti a pu accomplir depuis le jour
 « où pour la première fois j'ai visité le site sur lequel se
 « dresse maintenant l'abbaye, je reste confondu d'admiration. Lorsque la partie qui manque encore sera terminée,
 « ce sera UN TYPE DE BEAUTÉ SANS EXEMPLE DANS LE MONDE
 « EUROPÉEN... JE SENS QUE J'AI VU UN ÉDIFICE ÉLEVÉ PAR

the pavement, which is entirely composed of tombs with slabs and monumental inscriptions smoothly laid. Ranges of slender pillars, formed of the whitest marble and glistening in the sun, support the arcades, which are carved with innumerable stars and roses, partly Gothic and partly Saracenic... The place is neither sad nor solemn ; the arches are airy, the pillars light, and there is so much caprice, such an exotic look in the whole scene, that without any violent effort of fancy one might imagine one's self in fairyland... I was quite seized by the strangeness of the place, and paced fifty times round and round the cloisters, discovering at every time some odd novelty... It was between ten and eleven when we entered the Campo Santo, and one o'clock struck before I could be persuaded to leave it...

D. W. T. Oct. 2. 1780.

(1) I was in Wiltshire the other day and paid a visit to the Abbot of Fonthill. The woods recalled Vallombrosa ; the Abbey, the Duomo of Milan...

S. Rogers to Byron. 8 Feb. 1818.

« LA MAGIE... PLUTOT QUE PAR LE LABEUR DES MAINS HUMAINES. (1) »

L'œuvre de Wyatt et de Beckford apparaît en effet comme la plus surprenante association de motifs d'architecture médiévale. L'œil vraiment s'égare à vouloir embrasser l'ensemble de cette longue nef et de ce puissant portail en saillie, centre énorme autour duquel moutonnent en foule pressée une masse de bâtiments transversaux, de cloîtres et de tours ; mais le trait qui rend le plus étonnant cet édifice à demi féérique et qui le rattache de la façon la plus saisissante au rêve des vingt ans, c'est, dominant fièrement ses sœurs de toutes tailles et de toutes formes une tour formidable qui, de moitié environ plus haute que Notre-Dame d'Amiens, dresse à trois cents pieds du sol son audacieuse terrasse comme l'image des romantiques aspirations du maître de Fonthill (2).

Au sein du paisible domaine dont le sol semblait offrir au germe du songe un si fertile humus, la « fabrique » merveilleuse flanquée de sa tour altière se mit à grandir comme si vraiment « les chimères » bâtissaient à nouveau, en tangible mortier cette fois, les « *Palais à la Piranesi* » qu'elles faisaient naître pour William, quinze ans plus tôt, sur la

(1) When I reflect on the progress that the combination of arts have made directed by true taste since I first rode on the ground on which the Abbey stands, I am lost in admiration and I feel that I have seen a place raised more by majick or inspiration than the labours of the human hand... and when the part which remains to be finished is accomplished must raise a climax of excellence without an example in the European world.

Benj. West to Nicholas William. Lond. Jan. 5. 1801.

(2) ... We pass to the Great Staircase Tower... A flight of one hundred & twenty four steps lands us in the North Western Arcade... Through its apertures we find, with surprise, how much we are still beneath the Lantern... Recommencing an ascent of sixty-five steps... we arrive at the Platform of the Great Staircase Tower. Successive flights of spacious commodious & well-lighted stairs... take us... to the Observatory a most.. delightful resting place... and to the Tower Gallery where the rich & glorious landscape is seen on all sides...

Rutter Fonthill. p. 45 à 48.

crête des monts du centre de l'Europe, ou comme si les Djinns revenus de Samarah avaient reçu mission d'édifier en terre franguistane une digne réplique de la demeure du Calife.

A Samarah « ...quand durant le jour les ouvriers élevaient l'édifice... d'une coudée, les génies en ajoutaient deux pendant la nuit, et la vanité de Vathek se complut à voir la rapidité avec laquelle la construction s'achevait... » (l. 19, p. 10). Beckford connut à Fonthill un tout semblable désir de célérité. Il divisa ses travailleurs en escouades qui se succédaient sans relâche. Jour et nuit on œuvrait. Le soir tombé, la truelle allait encore et les pierres montaient à la lueur vacillante des torches ou sous la douce clarté des rayons de la lune. Pour l'amoureux de la nuit il y eut alors de belles heures fantastiques à contempler sur les échelles ces êtres étranges qui, dans la pénombre besognaient pour lui préparer la joie suprême de l'artiste « ...la joie de voir réaliser son rêve le plus cher... (1) »

Comme le Calife, il veut pouvoir sentir « la matière elle-même se prêter à ses desseins » (l. p. 19, P. p. 10).

Aussi quelle inflexible discipline pour ceux qui façonnent cette matière dans le chantier de « Fonthill-Bagdad ! »

Écrivant à un officier du temps « l'Honorable Colonel Murray », qui plaidait en faveur de quelques maçons congédiés :

« Je vous dois, Monsieur, (dit Beckford) quelque excuse « pour n'avoir pas immédiatement répondu à votre lettre « fort civile. Une absence m'a contraint à ce retard.

« Le grand nombre des personnes généralement employées

(1) ... The painted windows in the centre of the Abbey have a surprising effect; the form of the building which was raised byt orch-light is fantastical to say the least...

William Hazlitt. — *Criticisms on art.* p. 297.

Fonthill Abbey.

You can enter into the rapture of an artist who sees his fondest vision realized.

Will. Beckford Vicenza. Sept. 9th 1780. D. W. T.

« dans mon domaine REND ABSOLUMENT NÉCESSAIRE UNE
 « TRÈS STRICTE APPLICATION DES RÈGLES QUI LEUR SONT
 « IMPOSÉES. En conséquence, je ne puis rétracter l'ordre
 « que j'ai donné concernant le renvoi des ouvriers cou-
 « pables d'avoir manqué à leur devoir. Vous devez, Mon-
 « sieur, occupant un poste distingué dans l'armée, appré-
 « cier de façon toute particulière la valeur et la nécessité
 « d'une stricte discipline. Vous devez évidemment être con-
 « vaincu qu'on ne saurait maintenir l'ordre parmi la classe
 « inférieure qu'en montrant la plus sévère exigence en ce
 « qui concerne l'accomplissement du devoir et en traitant
 « les délinquants de façon qui fasse exemple. (1) »

Ce devoir de soumission envers la volonté de l'impérieux bâtisseur de rêves ne s'appliquait pas seulement à la plèbe. Le hasard fit qu'au moment où le seigneur de Fonthill était en pleine besogne, un autre souverain, — George III d'Angleterre, — voulut pour son palais de Windsor une chapelle, mais tous les ouvriers étant retenus par Mr Beckford, la construction royale attendit que la vision de l'artiste achevât de se matérialiser (2).

Dans cet édifice jailli du sol comme par enchantement,

(1) I owe you some Apology for not having immediately answered your very polite letter. Being absent at the time... I was obliged to delay it. The great number of Persons generally employed upon my grounds makes the vigorous observance of Rules imposed upon them absolutely necessary. I cannot therefore retract the Order I have given for the dismissal of the men concerned in this violation of their duty.

You, Sir, placed in a distinguished Post in the army cannot but be peculiarly aware of the Value and necessity of strict Discipline, & must of course, be convinced that Order cannot possibly be preserved among the lower Classes but by the severest requisition of their Duty & exemplary marks of displeasure upon the infringement.

W. Beckford to the Honourable Colonel Murray.
 Fonthill House. Sept. 27 th. 1800.

(2) At one time every cart and wagon in the district were pressed into the service, though all the agricultural work of the country stood still. At another even the royal works at St. George's Chapel, Windsor, were abandoned that four hundred and sixty men might be employed night and day on Fonthill Abbey.

W. Gregory. The Beckford Family. p. 24.

pénétrons avec les guides. Le portail s'est ouvert. Par une sorte de narthex, nous avons gagné un vaste perron intérieur. « Faisons halte » dit Rutter, devant nous est « la merveille centrale de l'abbaye, (the CENTRAL WONDER of the abbaye) » « le grand octogone... la pièce architecturale probablement la plus immense qu'une initiative privée ait pu élever dans le monde entier... » En ses baies gigantesques étincelle l'éclatante mosaïque des plus riches couleurs qui viennent avec les rayons du soleil se jouer sur les murailles... « Lorsque l'œil s'arrache à cette fascination, avec quel élan il se jette vers l'étonnante altitude des arches... », découvrant les quatre branches maîtresses de l'abbaye où les larges volutes de l'escalier de la tour, ondulant autour de leur énorme pilier central (1).

Toute cette « central wonder » est bien la création d'un rêve, rêve avide d'extraordinaire et d'infini dans la beauté, celui de Beckford incontestablement.

« UN TEL SPECTACLE, (dit Rutter parlant de l'octogone)
« PARAÎTRA PLUS FRAPPANT ENCORE LORSQU'ON SAURA QUE
« TOUT CECI FUT EXÉCUTÉ D'APRÈS UN CROQUIS FAIT PAR
« MR BECKFORD LUI-MÊME (2) ».

(1) Here let us pause, — glancing at, but not entering the gallery on our right, for before us is the central wonder of the Abbey — the loftiest apartment which domestic architecture can present probably in the world !

It is filled with an illuminated atmosphere of its own. The towering windows and the walls whereon the sun-beams fall gorgeously glow with a mosaic of the most brilliantly tinted light : recovering from this fascinating luxury of colour, with what eagerness the eye runs up the astonishing altitudes of the arches ! ... through the transparently glazed gilt lattice of the 4th. recess we see several revolutions of the Great tower Staircase, curling round its enormous central column...

Rutter. p. 19 à 21.

(2) ... After this panoramic survey... we may assert without fear of contradiction that... Fonthill Abbey is at present unequalled.

A still deeper interest is given to this scene when it is known it was executed from a sketch made by Mr Beckford himself. The colossal height of its dimensions the defiance of all commonplace arrangements, the daring originality of its design were probably far beyond the range of his professional architect whose « forte » lay in the production of the elegant rather than the sublime... Rutter-Fonthill. p. 21-22.

L'impression d'étonnement grandira peut être, si, pour atteindre la plus haute terrasse l'on gravit les marches de l'escalier formidable qui, — dans l'intention première de l'auteur — devait permettre « ...à un carrosse attelé de monter et de descendre dans la tour de la base au sommet et du sommet à la base en toute sécurité... » (1).

— Moins extraordinaires que cet escalier purement fantastique, les solennelles galeries elles-mêmes donnent la sensation du merveilleux tant par la finesse des ciselures de leurs encorbellements que par la majesté de leur perspective.

« Je viens de rendre visite à l'abbé de Fonthill (écrit « ROGERS). Les bois m'ont rappelé Vallombreuse et l'abbaye « le dôme de Milan. QUANT A L'INTÉRIEUR, LA LONGUEUR « DES GALERIES (IMAGINEZ UN PEU 330 PIEDS !) LA SPLEN- « DEUR DES MEUBLES, LES MAGIQUES ILLUSIONS DE LA « LUMIÈRE ET DE L'OMBRE CONTRIBUAIENT A ME FAIRE « PENSER QUE TOUS MES RÊVES PRENAIENT CORPS » (2).

Palais de Piranesi à l'intérieur comme à l'extérieur, l'abbaye est en outre, selon le jugement sans bienveillance d'HAZLITT, un immense « bric à brac » (3). Pour mieux dire, Vathek semble-t-il, y assemble à nouveau comme dans le roman en un « Délice des Yeux ou Support de la Mémoire » ... « des raretés provenant de tous les coins de la terre et en telle abondance ...qu'elles eussent fatigué les regards, n'était

(1) William Beckford, Esq. of Fonthill is collecting the materials for... a tower... which notwithstanding its immense height is to be so constructed that a coach and six may be driven with ease & safety from the base to the top.

Gentleman's Magazine. Sept. 1796. p. 784.

(2) S. Rogers écrit à Byron 8 février 1818.

I was in Willshire the other day & paid a visit to the Abbot of Fonthill. The woods recalled Wallombrosa, the Abbey the Duomo of Milan & as for its interior the length of the galleries (only think of 330 feet !) the splendour of the cabinets & the magical illusions of light & shade realised all my visions.

(3)... A glittering waste of laborious idleness, a cathedral turned into a toy-shop...

William Hazlitt — Criticisms on Art — Fonthill.

l'harmonie avec laquelle elles étaient distribuées ...la beauté et la magie d'optique offerte par les salles qui les contenaient » (*Vathek*, p. 15). Rutter en effet déclare expressément que le maître de Fonthill avait eu pour ambition de faire affluer dans son gigantesque monastère « LES OBJETS RARES OU CURIEUX ASSEMBLÉS DE TOUS LES COINS DU GLOBE » (1).

En témoignent :

« ...Une collection de porcelaines presque sans égale... (J. Storer) dont « ...un vase de couleur vert « marin » pâle, considéré comme le spécimen de la porcelaine la plus ancienne qui ait été importée de Chine en Europe ; (2) » « ... une collection d'ivoires sculptés (Storer) » ... une collection d'objets japonais d'un travail exquis » (3) ; « ... une collection de spécimens d'ambre représentant toutes les couleurs possibles de cette substance du grenat à l'orange foncé, de l'orange au jaune pâle et du jaune à des nuances touchant au blanc. A cette collection s'ajoutent des médaillons également d'ambre (Storer) ; ... » de gigantesques vases, à profusion : ici, deux immenses amphores de porcelaine, précieuses tant par leur dimension que par leur beauté, offertes à Beckford par le Prince du Brésil (Storer) ; là, six autres venant du Japon et remarquables par leur taille énorme (Storer) ; ici, un vase antique du plus pur albâtre (4) ; ailleurs, une coupe

(1) Successive flights of spacious commodious and well-lighted stairs.. take us up through the skeleton stories which were once intended to be the deposit of curiosities from all quarters of the world.

Rutter 48.

(2) Specimens of an almost unequalled collection of China... etc... Voir : Storer, voir aussi catalogues vente Fonthill 1823, Bath 1845 et Hazlitt « Criticism »...

(3) Mr Beckford's bed-chamber has two closets filled with curious specimens of carvings in ivory and other rarities... and a large glazed cabinet in which are the most exquisite pieces of Japan.

James Storer. A Description of Fonthill 1812.

(4) Near the south oriel... stands a large amber cabinet in which are seen all the various hues of that precious material in some parts the palest yellow is... succeeded by the richest orange in other... it increases to a garnet red & again declines to a purity almost white ; its sides are

d'agate montée sur pied d'argent doré et enrichie de rubis, vendue plus tard 500 livres (£ 535. 10 S ...the Times) (1).

A tout ce chatolement de brimborions il faut ajouter ce qu'offre l'art proprement dit, la peinture surtout : un Canaletti « Vue de Venise », un Romney « La Bohémienne » ; « La Nativité », et « Sybille » de Carrache, un Poussin « La Femme adultère » ; de Léonard de Vinci un « Sauveur Enfant » et le fameux « Enfant qui rit » ; un croquis de Rubens « Bellerophon tuant la chimère », un portrait de Philippe IV racheté plus tard par la *National Gallery* qui, en vente aux enchères, l'emporta pour six mille guinées parmi les applaudissements du public (2), une « Résurrection » de

adorned with medallions likewise in Amber... the yellow damask room is so called on account of its splendid yellow hangings... In this room are some of the finest cabinets of Japan... in Europe... and two immense china jars not more valuable for their size than quality presented to Mr Beckford by the Prince of Brazil. In a passage stand six Japon jars of uncommon size. Attached to this parlour is a small drawing room we remark... an antique vase of the purest Alabaster...

J. Storer. Fonthill.

Voir aussi V. Hazlitt.-Fonthill Abbey — et le « Catalogue of the splendid furniture... etc. of the late W. Beckford sold by auction... Nov. 1845.

(1) A circular cup & cover of agate on stem, with two balls of the same studded with polished rubies, mounted in silver gilt (from the Beckford collection) £ 535.

The Times. July 21. 1882. The Hamilton and Beckford sale.

(2) Bellerophon slaying chimaera sketch by Rubens from Fonthill. Portrait of Phillippe IV.

The catalogue states it was taken from the Palace at Madrid during the war by the French general Dessolle from whose daughter it was purchased by Mr Woodburn & was afterwards at Fonthill. When it was placed before the audience on the side table W. Woods said he was instructed by a gentleman to make a first bid of 3999 guinees for it & from this the biddings quickly advanced... to 5000 guineas... till 6000 was reached at Mr Burton's bidding on behalf of the National Gallery, the picture became the property of the nation & was received with loud applause.

Friday July 14. 1882 (The Times — The Hamilton and Beckford sale).

Monday July 3. 1882.

Hamilton Palace Sale.

... The celebrated « Laughing boy » or « Boy with the Hornbook » (or

Bonifazio rachetée par la National Gallery d'Irlande, un bronze de Laocoon reproduit en vraie dimension par Crozatier, un « Bacchus » rapporté de Rome par l'Hon. C. Hamilton, une toile du romantique Vernet « Le Calme et l'Orage (1), etc...

Le divin Raphaël n'est point absent.

« Quelle religion en ses peintures ! (dit Beckford)...
« Quelle atmosphère de Piété !... L'Esprit, le pur Esprit...
« s'écoulait à la pointe de son crayon. (2) »

Enfin, comme dans le palais du songe des vingt ans, Le Lorrain, cet homme du Nord ébloui par l'Italie, ce peintre de monuments dont les flots mourants de la mer et les dernières pourpres du couchant viennent rehausser l'étrange et noble audace, apparaît ici l'un des grands décorateurs du « Délice des Yeux ».

toy) of the famous Arundel collection by Leonardo da Vince the precious gem of the Fonthill pictures which was purchased and repurchased by Beckford himself to be secured as he thought, for ever among the Treasure of Hamilton Palace.

M. Boyle bought for the National Gallery of Ireland... a large work of Bonifazio « The Resurrection », it was formerly in the Arundel Collection was inherited by Lady B. G... who bequeathed it to Sr W. Hamilton ; it was purchased for W. Bekford at Sir W. Hamilton's sale in March 1801, was afterwards sold at Fonthill by order of Mr Farquhar the owner of that estate and was again purchased for Mr Beckford... on that sale on Oct. 14. 1823.

The Sibylla Libyca by Ludovico Carracci (from Fonthill).

Tuesday July 4. 1882.

... The Laocoon bronze group of the size of the antique original executed in Paris by Crozatier... from Fonthill Abbey.

The Times — The Hamilton & Beckford sale.

(1) Voir « A Catalogue Raisonné of the Collections of Paintings at Fonthill Abbey. London 1823

Nº 28 Vernet. A Pair. Storm at Sea & an Italian Sea.

(2) The Madonna del Spesimo at Madrid produced a more striking effect upon me than any other picture I ever saw, what religion there is in his paintings... There is an atmosphere of piety about them... The true spirit of superstition, devotion or whatever you like to call was in the heart of the Italian artist — it oozed out at the end of his pencil bathing his work in the beauty of holiness.

W. Gregory 51.

« Arrachées au palais Altieri... (écrit Beckford), LES RA-
 « DIEUSES TOILES DU LORRAIN ONT TROUVÉ LE CHEMIN DE
 « L'ABBAYE. MAGNIFIQUEMENT ENCADRÉES, ELLES ÉTIN-
 « CELLENT A FONTHILL DANS LEUR SPLENDEUR ET LEUR
 « PERFECTION ET FONT EN PLEIN DÉCEMBRE OUBLIER LA
 « TRISTESSE DU TERRIBLE CLIMAT ANGLAIS. (1). »

On imagine aisément que la musique n'était pas moins en honneur à Fonthill qu'à Samarah. De même que la demeure du Calife avait son « Temple de la Mélodie ou Nectar de l'Ame », le monastère avait son « HALL DE LA MUSIQUE OU GALERIE DU MÉNESTREL » (2) orné de la façon la plus riche et auquel attenait une salle d'orgue dont le dessin avait été exécuté « *par M. Beckford lui-même* » (3), et, dans l'abbé de Fonthill, nous retrouvons le jeune William « favorisé par les sirènes ».

« Beckford (écrit Samuel Rogers après sa visite à l'abbaye)
 « joua et chanta avec des effets singuliers, offrant des ré-
 « sonances semblables à celles d'un chœur qu'on enten-
 « drait à distance, tantôt prenant de la force et de l'am-
 « pleur et tantôt s'adouissant pour s'éteindre douce-
 « ment (4).

(1) The weather is sorrowfully dull and bitter cold ! What a climate ! I am warming myself by the Altieri Claudes which have found their way to Fonthill and being magnificently framed well -placed and tenderly washed by Tresham appear in the utmost Glory and Perfection.

W. Beckford to Sir W. Hamilton at Palermo
 Fonthill 23 rd of December 1799.

(2) ... The Great Western Hall... massive oak folding doors... The piers which carry them are of large dimensions & within them are the Stairs to the Minstrel's Gallery or Music Loft which stretches over the entrance...
 Rutter Fonthill p. 25.

(3) The Music Gallery has a beautiful front richly sculptured & decorated ... in the shade of a deeper recess is the Organ Loft, constructed in the manner of an ancient altar screen... the Organ screen is of stone & has been erected from a design by Mr Beckford.

Rutter p. 27.

(4) Samuel Rogers (Table Talk) ed. Powell p. 168.

... In the Evening, Beckford would amuse us by reading one of his unpublished works, or he would extemporize on the pianoforte, producing the most novel & charming melodies...

Parlant encore de Beckford, le même auteur rapporte ailleurs :

« Il avait coutume d'improviser sur le piano forte et « composait alors les mélodies les plus originales et les « plus charmantes. (1) »

Pour accompagner la fête de l'oreille et des yeux, l'encens si bien à sa place, sous ces hautes ogives répand sa capiteuse douceur, les boiseries sont de cèdre l'arbre du temple et tout comme à Samarah, en des jardins vraiment féeriques, les fleurs les plus belles venues des climats les plus variés jettent à l'hôte du Palais merveilleux leur caresse parfumée. La bouche elle-même n'est point méprisée et le seigneur de Fonthill s'est attaché pour ce service un Français, comme on l'imagine, « Maître Simon », prince des cuisiniers « homme divin » en son genre et qui n'entend point que Mr Beckford fasse humble chère (2).

Déliçates et multiples les joies qu'offre au nabab son immense abbaye, laisseraient pourtant un goût d'inassouvi si elles ne venaient encore faire vibrer la notion même du Moi en flattant sa passion anti-égalitaire, en lui montrant un miroir dans lequel il se voit mis au-dessus du reste des hommes. « TOUT UN TRANSEPT DE L'ABBAYE » dit Rutter, a été construit uniquement « DANS LE NOBLE BUT DE RAPPELER QUE MR BECKFORD A LE SINGULIER PRIVILÈGE DE DESCENDRE EN LIGNE DIRECTE DE TOUS LES BARONS DE LA

(1) S. Rogers écrit à Byron 8 février 1818.

I was in Wiltshire the other day & paid a visit to the Abbot of Fonthill... he played & sung — & the effect was singular like the peelings of a distant choir, now swelling now dying away...

(2)... We dined... a sort of matelotte which my famous Simon, the most incomparable of cooks, declared with a smile of ineffable contempt was only fit to be placed before persons dying with hunger and cast away on some desolate island. Alcobaça Second day-June 4th 1794.

... The Prior of St. Vincent's observed to me that as my Lord High Almoner expected us back to dinner and had set his heart upon an « omelette à la provençale » which he eagerly desired might be tossed up by my divine (as he was pleased to call him) French cook, we had no time to lose...

Alcobaça Seventh day June 9th 1794.

GRANDE CHARTE » (1). Pour évoquer ces grandes ombres, le seigneur de Fonthill s'est proposé « ...DE DÉPLOYER UNE SPLENDEUR QUI N'ADMETTE POINT DE RIVALE... » (2) : une galerie immense et magnifique n'est peuplée que par le souvenir des ancêtres de Beckford qui firent partie du « très illustre ordre de la Jarretièrre ». Les resplendissants écussons de 72 de ces preux chevaliers y apparaissent comme autant de témoignages des titres de gloire du maître du lieu. Présents en effigie, Jean de Montfort, duc de Bretagne, Ane duc de Montmorency, Alphonse V, roi de Sicile et d'Aragon, Jean de Gand, duc de Lancastre, roi de Castille et de Léon, Édouard IV, Henry VII, montent une vigile d'honneur et permettent au châtelain de contempler chaque jour la lignée qui le rattache, on l'a dit, au fondateur de l'ordre, le roi Édouard III dont le portrait en pied, copié à Windsor trône au centre même du hall éblouissant qui porte son nom (3).

(1) ... We enter a suite of apartments which... has been intended for temporary convenience only. The ultimate destination of this part of the Abbey was for a far nobler purpose. Mr Beckford has the very curious & singular distinction of an immediate & lineal descent from all the Barons (of whom any issue are remaining) who extorted at the point of their swords from a reluctant & tyrannical sovereign the Magna Carta, that great foundation of our liberties & it was to commemorate a transaction so truly important & venerable that he designed the Eastern Transept of the edifice...

Rutter Fonthill p. 28.

(2) ... Proposing to complete it in a splendour which... should admit of no rival...

Rutter 29.

(3) ... XXXII. King Edward's Gallery... This gallery has been designed for the purpose of commemorating the names of those individuals of Mr Beckford's ancestry who have been honoured with the illustrious knighthood of the garter... Edward the Third the founder of the order & after whom the Gallery is named occupies the place of honour & the portraits of 6 royal & most distinguished knights are placed 3 on each side... In the frieze of the cornice... 72 gartered shields contribute to give this part of the decoration an appropriate & unusual richness.

Rutter 34...

... In the 1st window... are the arms & badge of :
John de Montford Duke of Brittany &...

Outre cette salle triomphante, s'élève, consacrée au nom de Lancastre une tour riche en somptueuses reliques et contenant deux chambres à coucher d'apparat, « Chambre du Duc » et « Chambre de la Duchesse » où, nul en vérité si ce n'est leurs deux ombres illustres ne semble avoir jamais passé la nuit (1).

Dans ces chambres, dans la galerie du roi Édouard, dans le transept des barons de la Grande Charte, dans la galerie Saint-Michel, dans les salons, partout, l'ornementation et l'ameublement parlent de grandeur et de royauté. Dans le « Salon de Chêne » les vitraux sont ornés de l'image de « quelques-uns des plus remarquables parmi les ancêtres de Mr Beckford... vingt d'entre eux sont des Chevaliers couverts de leur armure blasonnée... DOUZE SONT DES ROIS EN GRANDS ATOURS PORTANT SCEPTRE ET COURONNE... » (2) et chacune des fenêtres de cette salle possède « ...des rideaux de soie pourpre avec la tressure d'Écosse EN SIGNE DE DESCENDANCE ROYALE » (3). La Rose Rouge des Lancastre et le

Alphonsus V King of Sicily & Aragon...

John of Gaunt, Duke of Lancaster king of Castille...

King Edward III

King Edward IV

King Edward VII

Opposite to these escutcheons are the portraits of their illustrious owners. Id. 39.

(1) ... We find the Staircase in the Lancaster Turret... & come into the Lancaster State Bed Chamber... The furniture of this room is entirely of ebony studded with ivory... Rutter 41.

(2) In the Lancaster... chamber... a purple silk quilt formerly belonging to Henry VII... Rutter 41.

The Oak Parlour... The figures in painted glass in the heads of the windows are small whole length of some of the most distinguished personages of Mr Beckford's ancestry, 12 of them are Kings crowned, sceptred and robed and 20 knights in emblazoned armour ; the 12 Kings are William The Conqueror, William Rufus... etc.

Rutter p. 10.

(3) A double suite of curtains furnishes each window, the external ones of purple silk damask with the royal tressure of Scotland as indicative of royal descent...

Rutter p. 11.

Lys français s'épanouissent de toutes parts dans les vitraux fleurissent sous les pas, dans la trame des épais tapis, font saillie dans les sculptures des boiseries ou des meubles (1). Dès le narthex, la couronne royale s'affirme dans la lumière des baies (2). Au centre même de l'édifice, dans l'étonnant octogone, « ...l'œil est ébloui par le luxe des blasons... » (3). Soutenus par des têtes d'anges, alignés à la naissance des voûtes, d'innombrables écus courent au long des murailles en étincelants et pittoresques hiéroglyphes de grandeur (4).

— Mais il faut encore à l'abbaye le grand pentacle héraldique qui résumera « *tant de rares et splendides filiations* », qui sera par excellence l'emblème du nom de Beckford, le chiffre de l'âme impérieuse du rêveur et des ambitions de sa race emportée avec lui dans la chimère.

Du jour où, se fixant dans son « *estate* », il conçoit la pensée de réaliser son palais à la Piranesi, s'impose le désir d'y mêler l'expression de ses hautes origines et de

(1) In the Oak library... 2 beautiful windows... are embellished with escutcheons & coloured borders in which the Lancaster rose is introduced...

Rutter 14.

The red rose of the house of Lancaster on square purple facettes is inserted ... in the border... (id. 15)... the 1st window... of the « *great Western Hall* » is surrounded by a circle of 8 red roses within the garter... (id. 26)... In the Sanctuary... the fleurs de lis, thistles & roses are in the carving of the chests... In the Oratory... the fleur de lis is in gold on a purple ground in the stained glass (id. 39) In the Lancaster Chamber... the carpet has fleurs de lis upon greyish blue ground...

Rutter 41... etc...

(2) ... The 1st window in the G. Western Hall... is surmounted by a regal crown and the arms of king Edward III. In the 2nd the arms of John of Gaunt, in the 3 d... etc.

Rutter 26.

(3) In the Grand Saloon... or Great Octagon... the eye after lingering among the blazonry... shoots...

id. 20.

(4) ... On the frieze of the roof... of the great Western Hall are emblazoned the arms of Beckford, Hering, Hamilton... Scotland Saxon Kings, Waltheof, Aldred, Kevelioc... (R. p. 26). We find on the corbels... (of St Michael's Gallery) angels supporting the 6 following escutcheons...

id. 53.

composer le grand sceau nobiliaire que devra porter son œuvre. Deux techniciens, deux « hérauts » du Collège Officiel des armoiries (Heralds' College) (1) furent les collaborateurs du millionnaire.

Tâche ardue ; ce que dictait la science du blason semblait d'abord incompatible avec les exigences du Palais de Beauté.

« Je ne puis, déclare Beckford, souiller l'Abbaye par une
« mixture aussi hétérogène. La bête est assez bien entourée...
« mais cependant, je ne puis m'empêcher de penser qu'une cou-
« ronne murale embellirait... le motif. Si vous aviez la bonté
« de mettre les deux fleurs de lis latérales en deuil, la chose
« irait fort bien... ...Quel salmigondis... de monstres marins...
« vous me servez... je ne puis les avaler. Semblable nourri-
« ture ne saurait être tolérée par la délicatesse de mon es-
« tomac héraldique. Je crains que nous n'ayons à chercher
« mieux . (2) »

Enfin Beckford eut ses armoiries : chevron argent, trois martinets or, aigle aux ailes déployées sur sable ; en bordure la double tressure royale d'Écosse avec fleur de lis et cou-

(1) (Sir Isaac Heard et George Frederik Beltz...)

My dear Sir Isaac.

Mr Beltz is as dumb as the Monuments in Westminster Abbey... nor have I heard a word about it since I poured out my he aldic Soul to him in the galleries of Fonthill... I wish to god you would come....

Fonthill July

Fonthill July 23d 1800.

(2) My dear Sir Isaac, Since I have entered upon your plate I feel tolerably refreshed & comfortable.

The Beast is prettily hedged in & the Respite finem of the attitude quite appropriate... but still I cannot help being of opinion that a mural crown would improve your beautiful Dutch picture & if you would but have the goodness to put the 2 lateral fleur-de-lys-into mourning I should feel quite satisfied. O what a mess of Tuckers, Thomlinsons & Tolderbys have you been forced to serve up to me. What Hashes ! Whatspakes of Sea monsters ! I cannot swallow them — I cannot defile the Abbey with such heterogeneous mixtures as Dawkins's & Twickenham peacocks afford.

W. B. to Sir Isaac Heard.

July 27th 1800.

ronne (1). A cet écu qui lui est propre, il en ajoute 34 de ceux de ses ancêtres formant, y compris le sien répété



deux fois, un vaste carré de 36 blasons avec la devise, bien

(1) « Beckford Parted per Pale Gules and Azure, on a Chevron Argent, between three Martlets or, and Eagle displayed Sable ; all within a bordure of the fourth charged with the Royal double tressure of Scotland, flory & counter flory of the first.

The Grant of the double tressure under the authority of the Earl Marshal of England registered in the Heralds' College bears date 20th March 1810, and after reciting the grant of a previous patent dated August 11. 1791, whereby his arms had been placed within a bordure or, charged with a tressure flory, gules as a memorial of his lineal descent from the blood royal of Scotland and Mr Beckford's extraordinary accumulation of descents from royal & illustrious families, states that « in

digne d'un monarque répudiant la pensée d'aucune suzeraineté : DE DIEU TOUT (1).

Face à la classique demeure édifiée par le Lord Maire, c'est donc sur la colline des chênes, un vrai temple du Moi qui se dresse.

Intégrale matérialisation du rêve de jeunesse, coulée dans la matrice d'un irréel où tout est séduction et flatterie de l'âme et de ses penchants, la merveille gothique attire et captive chaque jour un peu plus son créateur.

Y aller lire et rêver, y consacrer des heures à se complaire dans la perspective des galeries et des ogives, ou dans le spectacle de ses collections, de ses tableaux et de ses armoiries, ne lui suffit bientôt plus. Comme Vathek dans la résidence de Motassem, Beckford se sent à l'étroit dans le château de son père, il faut qu'il réside en son abbaye même.

Le monastère fantastique au haut de sa colline possède sur la maison du bas, le Peaceful Palace, un avantage : il est à l'abri de l'humidité de la rivière (2) ; mais on le devine, rien de plus impropre à l'habitation que cette formidable basilique du rêve :

« ...Le seul but du constructeur (dit fort bien Rutter) a été de consacrer l'abbaye en son entier à produire les points de vue, les effets scéniques, les plus variés et les

consideration of the Same & in order to preserve the memory thereof an augmentation to the bordure, so first assigned, of a double in lieu of a single tressure, was thereupon granted to be borne by him & his descendants for ever according to the laws of arms ».

Rutter Fonthill p. XXI et : Gentleman's Magazine.

(1) The Motto « De Dieu Tout » was that anciently used by the Mervyn Family who were in possession of Fonthill early in the 16th century & was adopted by Mr Beckford instead of « Libertas et Natale Solum » the motto used by his father.

Rutter p. XXIII.

(2) I am as hoarse as a frog and croak dismally. This wretched climate whether on the banks of the Thames or on those of the humble river Nadder which bevapours Fonthill is abominable.

Fonthill 19th Jan. 1797

W. Beckford to the Margravine of Anspach.

« plus splendides, et, de logeable, il ne reste que les sous-sol et quelques parties des combles (1).

« Les inconvénients des sous-sols en ce qui concerne leur emploi pour les usages domestiques (dit encore Rutter) sont évidents : on ne saurait y faire ni cuisine, ni lavage, et pour permettre ces opérations il a été nécessaire d'établir un local de fortune en appendice au monastère (2).

« QUANT AUX CHAMBRES (continue Rutter) toute l'abbaye y compris ses tours n'en fournit que 18 ; or, par suite, soit de leur altitude presque inaccessible, soit du manque d'air, soit de l'obscurité, soit même de toutes ces causes réunies, 13 de ces chambres sont inutilisables, et des cinq autres, pas une ne possède un cabinet de toilette. (3) »

Perdu dans un chaos de sublimité, l'Esquire doit donc se contenter (dit Rutter) « D'UNE VÉRITABLE CELLULE SANS AUCUN MOYEN DE CHAUFFAGE OU D'AÉRATION » (4).

Cette résidence si fort incommode est en outre la plus dangereuse qui se puisse imaginer. Pour obéir à l'impatient magicien, les Djinns du Wiltshire n'ont employé que charpentes, ciment et plâtre. La tour monte à souhait... mais, lorsque à l'exemple du Calife, Beckford fait planter, sur la

(1) In this building with what sacrifice of domestic comfort we shall afterwards inquire the late possessor has devoted the whole except the basement and a few attics to the splendid purpose of producing a succession of architectural scenes of infinite variety.

(Rutter, 61).

(2) The defects of the Basement in regard to the offices are evident... There are no means of baking, washing or brewing within it and these operations are therefore performed in a temporary out-house...

(Rutter, 63).

(3) All the Abbey with all its towers furnishes but about 18 bedrooms, 13 of which from their almost inaccessible height, their smallness, their want of light and ventilation, from one or all these causes combined are scarcely fit for their intended use and of the other five not one has dressing room.

(Rutter, *id.*).

(4) Here in this cell, — for its petty dimensions small windows and absence of all means of ventilation forbid any other appellation, — slept upon a narrow couch... the founder of the sumptuous abbey...

(Rutter, 19).

haute terrasse, le vaste oriflamme, signe de son triomphe sur la matière, le vent s'engouffre dans les plis du drapeau, ébranle l'énorme et frêle édifice et jette tout à terre... On rebâtit en pierre, mais par esprit de lucre les constructeurs trompant Beckford sacrifient les fondations. Privée de substructure convenable, la fière abbaye doit s'écrouler, les ouvriers le savent, l'un d'eux, les travaux finis, l'avoue (1) au maître du lieu... qui reste. Il reste, en tremblant, car il comprend la réalité du péril constant, mais il reste. Il confessera plus tard, en son langage pittoresque, avoir vécu « ...dans la crainte perpétuelle d'être écrasé comme le homard dans sa carapace... » (1). Non seulement il y resta, mais le songe incarné dans la pierre le séduisit et le domina chaque jour davantage, et dans les journaux de 1807, on put un jour lire — chose presque incroyable — que, sauf un pavillon, le beau palais du silence, le Fonthill du Lord Maire était livré à la pioche des démolisseurs, et tout le mobilier vendu.

« Ce jour (dit le *Gentleman's Magazine*) s'est terminée la
 « vente qui avait lieu à Fonthill et qui, durant ces sept jours
 « attira de nombreux amateurs. Tout ce qui présentait un
 « caractère d'utilité se vendit bien, il n'en fut point de
 « même du reste et certains articles furent parfois adjugés
 « pour la moitié de leur valeur... LA MAGNIFIQUE HABITATION
 « ELLE-MÊME DONT LA CONSTRUCTION COUTA 150.000 LIVRES
 « DOIT A BRÈVE ÉCHÉANCE ÊTRE MISE EN DÉMOLITION. On
 « considère comme peu probable que la vente en rapporte
 « plus de 20.000 livres. » (sept. 1807) (2).

(1) Voir Gregory, *The Beckford Family*, p. 61.

(2) *Gentleman Magazine*, 1807, sept., p. 880 : The Sale at Fonthill ended this day. It was well attended during the whole 7 days : almost every article of useful furniture brought its full value. Those of an ornamental description were subject to fluctuation, some perhaps were knocked down at half the price an experienced connoisseur might value them at, whilst others more than doubled their estimated worth..... The splendid mansion itself the building of which cost 150.000 l. is shortly to be pulled to pieces. It is supposed not likely to produce more than 20.000 l.

Bientôt en effet tout est dispersé ; c'est en vainqueur que le Palais à la Piranesi, le rêve tyrannique et jaloux se dresse sur la « colline des Chevaux-Pies ».

Puis, s'écoulent quinze années, consacrées à parachever l'abbaye, ses collections, ses jardins. A se muer en trésors d'art, la fortune des planteurs, bien qu'immense, s'épuise. Et voilà mis en vente, le domaine familial, avec le monastère, voilà le rêve du prodigue à l'ancan.

Celui qui en fit l'emplette (1), n'en jouit guère. La tour, dit Beckford plaisamment « fort courtoise envers l'acquéreur, lui fit la révérence » (2) ; autrement dit, elle s'écroula, s'évanouit avec l'abbaye comme si toute la bâtisse n'avait jamais été faite que des illusoires matériaux du songe et que seules les ardentes nuées d'un cerveau romantique eussent pu lui conserver la vie après la lui avoir prêtée.

Quant au rêveur pourvu d'un reliquat de deux millions, il s'établit dans l'antique ville de Bath. Mais le rêve le suit : avec moins de splendeur, sa nouvelle résidence a bientôt, comme Fonhill et comme Samarah son « Délice des Yeux », aux toiles splendides, aux mille objets rares, ses jardins merveilleux et sur le faite d'une colline, sa haute tour surmontée d'une loggia pour contempler l'infini de la terre et du ciel (3). Enfin les années s'accumulent et songeant

(1) John Farquhar.

(2) It is reported that when news of what had happened was taken to Beckford he replied with a sang froid worthy of his father : « Well, the tower has paid its possessor a greater compliment than it ever did to me. I had it for nearly twenty years, and during all that time it neither bowed nor curtesied. »

Gregory, Beckford Family, p. 59.

(3) Dans l'annonce de mise en vente publiée en sept. 1845, dans le Bath Journal, on lit : ...Lansdown Tower is situated about two miles from Bath, upon the summit of Lansdown, its base being 800 feet above the Avon. The structure itself rises 130 feet higher, crowned with an elegant cupola and lantern of cast-iron in strict Grecian character, commanding a prospect the very perfection of picturesque landscape ; the view bounded in one direction by the mountains of Wales commands the counties of Somerset, Wilts, Gloucester,... etc.

Gregory, Beckford Family, p. 111.

au lendemain de la vie le rajah se prépare une ultime demeure dans laquelle il veut trouver ce qu'avait été pour lui l'abbaye : un asile vraiment digne de son Moi souverain. Alors apparaît sur ses ordres, dans son domaine même, un vaste tombeau dont il vient souvent contempler la haute paroi de granit rose (1) sur laquelle il a gravé les armoiries élaborées pour lui par le Collège des Hérauts, avec la fière devise « De Dieu Tout ». C'est dans cet imposant cénotaphe, qu'embaumé à la façon d'un ancien monarque oriental (2), Beckford repose. Il est là, au cœur d'un doux cimetière qui fut autrefois son parc enchanté, à l'ombre de sa dernière tour intacte, comme si le temps et la mort, de coutume si cruels à nos illusions, permettaient au constructeur de

...The surrounding Garden, that may be said

TO MAKE PERFECTION PERFECT,

Is planted with the choicest trees, capable of being acclimated to such a spot ; collected from all parts of the world without any regard to cost, and remarkably rich in the tribe Coniferæ, to which (besides the British Isles) Mexico, the Brazils, and even the Himalayas have been made tributary....

Id., p. 112.

He asked me one day if I had seen his sarcophagus near the tower of Lansdown. I replied I had. He said he wished to lie near the spot where he had spent so many pleasant hours.

Redding.

(1) ...I found in a leafy recess a sarcophagus of rose-coloured granite.

« This receptacle for the dead was eight or nine feet long, nearly six high, and polished up to the brilliancy of a looking-glass.

Gregory p. 84 (d'après Redding).

(2) ...He directed by his will that his body should be embalmed. This process has just been completed by Messrs. English and Hiscox, surgeons, of Bath... The coffin was of a superb and costly description. It was beautifully made of Spanish mahogany, embellished with superior moulding and covered with purple Genoa velvet of the purest fabric. The gilded metal ornaments even the nails were all moulded and cast expressly for the purpose and of a massive and rich appearance. The cover of the coffin was divided into three compartments, the first or head part taking a shield with an inscription ; in the centre was a gilded electrotype coat of arms in bold relief on a rich marble surmounted by a crest. The foot compartment also contained a crest...

Gregory p. 105-107-108.

châteaux à la Piranesi de ne point quitter sa résidence de splendide et hautaine expansion du Moi et de poursuivre le songe que, depuis la vingtième année à travers le roman de *Vathek* et l'abbaye de Fonthill, rien n'était venu briser.

CHAPITRE III

LA QUESTE

I. — Nouveau visage de Vathek : Le héros de Queste

De même qu'il s'était senti à l'étroit dans le Palais de ses pères, Vathek se sent bientôt à l'étroit dans la demeure qu'il s'est lui-même fait bâtir, assez grande, croyait-il, par ses dimensions et par sa splendeur, pour loger son Moi immense. En très grande pompe, on le voit par un beau soir partir en expédition. Guerre ? Inspection de ses Etats ? Rien de tel. Le Romantique souverain a ouï parler de certains talismans « les Talismans de Salomon » qui confèrent dans les mondes visibles et invisibles un pouvoir sans limite sur les créatures et les choses, et c'est à la recherche et à la conquête de ces joyaux-fées, symboles et gages d'un suprême affranchissement de l'être, qu'oubliant son royaume, le jeune Calife s'élance.

Mais à l'épopée d'ambition ne tarde pas à se mêler une épopée d'amour. Sur le chemin de la Queste, le noble voyageur, téméraire et juvénile héros, rencontre la fille d'un émir, la belle Nouronihar.

Avec « ...sa grâce de gazelle... », « ...sa légèreté de bleu papillon de cachemire... sa divine espièglerie... ses yeux noirs immenses et pleins de feu... « on croirait »... égarée ici-bas... la plus charmante des péris... (1) » Vathek est sur

(1) « Are the Peries come down from their spheres ? Note her in particular whose form is so perfect venturously running on the brink of the

le champ captivé « enthralled » et Nouronihar est attirée à lui comme l'insecte ailé à la lumière. Unis presque aussitôt qu'épris, ayant même cœur et même but « donner des lois aux intelligences supra-terrestres... » ils vont, les yeux dans les yeux, resplendissants d'audace, de folie, de jeunesse, dans un enlacement ébloui qu'ils veulent sans fin (1).

Par quelques mots accidentellement jetés dans un de ses lettres, le jeune auteur nous fournit, sans l'avoir certes voulu, de précieuses indications concernant les sources possibles de ce double thème.

Faisant à son habitude confidente, Lady Hamilton, le récit des souffrances qu'il endure au sein d'un univers franguistan, Beckford se décrit un jour s'efforçant d'oublier la tristesse de sa solitude intérieure dans la lecture de certaines œuvres de fiction.

« ...Je resterai avec plaisir à Paris (écrit-il) un mois ou six semaines de plus. C'EST ICI LA TERRE DE LA LITTÉRATURE ORIENTALE, ET UNE FOIS DE PLUS JE RELIS MES POÈMES FAVORIS :

« L'EXPÉDITION D'ALEXANDRE A LA RECHERCHE DE LA FONTAINE D'IMMORTALITÉ, ET LA TOUCHANTE HISTOIRE DE MEIGNOUN ET DE LEILAH. »

« Que ne puis-je monter mon hippogriffe et voler à Naples avec mes volumes ! (2) »

Interprétant l'expression « Paris terre de la littérature

precipice and turning back her head as regardless of nothing but the graceful flow of her robe... etc. etc. L. 134, 135. P. 106-107.

(1) « Will the time come when I snatch my hand from thine... P.196. L. 234.

(2) ... I shall remain contentedly at Paris a month or six weeks longer. This is the Land of Oriental literature and I am once more running over my favourite poems : the expedition of Alexander in search of the fountain of Immortality and the affecting tale of Meignoun and Leilah. Why cannot I mount my Hippogriff and fly with my volumes to Naples... Most affectionate W. B.

To Lady Hamilton Naples. Paris Hotel d'Espagne.

20th Feb. 1781.

orientale » et ces titres d'Alexandre et de Meignoun, faut-il voir dans les « poèmes favoris » du jeune homme quelque production de l'Inde, de l'Arabie ou de la Perse ? Doit-on de plus penser qu'il les a lus dans le texte original ? On lui a prêté la connaissance de certaines langues orientales :

« Il avait quelque savoir du Persan » (dit Redding) (1).

A l'époque de *Vathek*, Beckford lui-même se dépeint :
 « ...Vivant fort paisible à Fonthill, faisant chaque matin
 « une promenade à cheval ET TRADUISANT DE L'ARABE
 « TOUS LES SOIRS... (2) »

En dépit de ces témoignages de labeur érudit, souvenons-nous que l'auteur des *Biographies des Peintres extraordinaires* n'est pas ennemi de la mystification et doutons un peu de sa science.

Au surplus, il semble bien que, en fût-il même capable, le jeune romantique n'avait pas besoin d'aller à de lointaines sources ni de déchiffrer de pénibles idiomes pour goûter ses deux poèmes favoris.

En 1777, un Français, « Professeur Royal en Turc et en Persan, Lecteur et Interprète du Roi pour les Langues Orientales », M. CARDONNE, traduisait et publiait une *EXTRAIT DU ROMAN D'ALEXANDRE LE GRAND* d'après un manuscrit Persan ». Cette traduction parut en octobre dans une sorte d'excellente encyclopédie de littérature qui, à partir de 1775 donna un volume par mois et ne fut arrêtée que par la tourmente révolutionnaire. Elle puisait dans les œuvres de la Renaissance, du Moyen Age, de l'Antiquité, de l'Italie, de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Orient, et méritait ainsi son titre de BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES ROMANS.

Or, dans le catalogue de la bibliothèque de Beckford, nous trouvons, page 294 (19^e jour de la vente de ses livres) que

(1) He had acquired some knowledge of the Persian Tongue... (C. Redding).

(2) We are very quiet at Fonthill, ride out every Morn and translate Arabic every Night. Mr Henley and I have worked like Dromedaries in the Library...

Fonthill Jan. 4. 1783.

May.

16

le lot 2167, casier 27 contenait 72 volumes de la « Bibliothèque Universelle des Romans ». En outre, ces 72 volumes sont ceux de « July 1775 to April 1784 », 72 tomes. (Numbers 60 and 61 wanting).

Beckford a donc bien possédé le volume qui donnait le poème d'Alexandre, et une autre coïncidence vient témoigner que c'est bien là l'Alexandre mentionné dans la lettre du jeune homme.

La traduction de Cardonne donnée par la « Bibliothèque » est en effet immédiatement suivie de quelques lignes qui, — bien que simple avertissement de l'éditeur concernant de futures publications, — prennent ici un intérêt tout particulier :

« Tel est le Roman Persan d'Alexandre... La nation
« galante et spirituelle des PERSANS, a comme on juge bien,
« autant de Romans d'Amours que de Romans historiques
« et de Chevalerie.

« Nous avons eu à choisir et nous nous sommes décidés
« pour deux. L'un de ces deux morceaux est l'histoire de
« Cosroès et de Chirin par le fameux poète Persan Nizani.

« LE SECOND EST CELUI DES AMOURS DE LEILEH ET DE
« MEIGNOUN ÉCRIT EN VERS PERSANS PAR HATIFY. »

Le directeur de la Bibliothèque des Romans tint parole et quelques mois plus tard — avril 1778 — parurent les « AMOURS DE MEIGNOUN ET LEILA », traduits des manuscrits Arabes, Turcs et Persans, conservés à la Bibliothèque du Roi par M. CARDONNE, Interprète du Roi pour les langues Orientales, Professeur au Collège Royal.

Ainsi les deux œuvres mentionnées par Beckford dans une seule et même phrase avaient été publiées presque simultanément dans une même collection, collection française possédée par lui.

Les mots « Paris terre de la littérature orientale » et « je relis mes poèmes favoris de Meignoun et d'Alexandre » révèlent à présent une grande partie de leur sens, et l'on peut, selon toute vraisemblance, estimer que les volumes avec lesquels Beckford aurait aimé « ...s'envoler sur l'hip-

pogriffe... » étaient deux des petits livres de la Bibliothèque des romans.

Notons en outre, comme confirmation probable des précédentes remarques, que la collection complète de la Bibliothèque des Romans compte 112 volumes (1775-1794) et le catalogue de la bibliothèque de Beckford nous indique qu'il n'en possédait que 72 allant de 1775 à 1784. On est ainsi amené à voir précisément dans ce lot les acquisitions faites par lui entre 18 et 24 ans, c'est-à-dire un peu avant et un peu après la lettre écrite à Lady Hamilton, période même de la conception de l'« Histoire du Calife ».

Les amours de Meignoun (*« the affecting Tale »*). — Tout dans « l'émouvante histoire » de Meignoun était de nature à séduire le sensible et bouillant William, car tout y parlait de jeunesse, d'élans vers l'absolu dans les mouvements du cœur et de suprême mépris pour les usages et la raison.

Leila et Meignoun sont deux adolescents, fils de chefs arabes, qui fréquentent la même école, et s'éprennent l'un de l'autre :

«... Leurs regards se rencontraient sans cesse... Leila étoit « toujours triste en revenant de chez l'Effendi (le maître) et « elle ne paroissoit contente que lorsqu'elle y retournoit... »

C'est en vain qu'on prit le parti de séquestrer Leila dans la tente familiale : « Leila eut défense de retourner à l'école, « mais Meignoun s'ajusta en mendiant et vint demander « l'aumône à l'entrée de la tente de Leila... qui reconnut son « amant, versa des larmes, laissant baiser sa main à ce mal- « heureux auquel elle donnoit la charité de si bon cœur... »

Dès que l'amour est né en eux, Meignoun et Leila n'ont plus d'autre loi que d'obéir à ce sentiment purement idéal mais non moins impérieux que la passion charnelle la plus violente. Comme on persiste à le séparer de celle qu'il aime, Meignoun n'a plus à rien à faire parmi les hommes :

«... Forcé de renoncer au bonheur de voir Leila... Meignoun « en conçut un chagrin si violent... QU'IL SE RETIRA DANS « LE DÉSERT... »

Voulant le ramener au monde et l'arracher à une passion funeste son père le rejoint et invoque le Ciel pour que le jeune homme oublie Leila, mais alors Meignoun fils par ailleurs déferent, « ...s'écrie aussitôt AVEC FUREUR : NON CE NE
 « SONT POINT LES VŒUX QUE JE FORME, DE PAREILLES PRIÈRES
 « ME SONT ODIUSES ET JE LES DÉTESTE. DIEU TOUT-PUISSANT
 « N'ARRACHE POINT DE MON CŒUR UNE PASSION QUI M'EST
 « SI CHÈRE ! QU'ELLE AUGMENTE PLUTOT ! QU'ELLE CROISSE
 « DE JOUR EN JOUR ! QUE JE MEURE DE MON AMOUR PLUTOT
 ■ QUE D'Y RENONCER... »

Quelle horreur toute Beckfordienne du profane chez cet amoureux magnifiquement romantique réfugié au désert pour y pleurer mieux et plus loin des hommes !

En cette solitude, son idéalisme et sa passion ne font que croître et l'amoureux devient, dit le roman, l'antithèse vivante de la froide raison.

« Ne ménageons point les termes : le Héros du Roman
 « devint fou et ce fut à cette occasion... qu'on changea son
 « nom de Kais en celui de Meignoun qui veut dire propre-
 « ment en arabe : Homme en démente ; il signifie aussi
 « quelquefois un enthousiaste ou même un homme inspiré.
 « Les Orientaux ne regardent point la folie comme un aussi
 « grand malheur que nous autres Européens... on pense que
 « ce ne peut n'être qu'une ivresse assez douce... »

Leila n'est pas moins exaltée.

Si, fille respectueuse, elle se laisse marier à un autre que Meignoun, elle ne va pas néanmoins faillir au devoir supérieur de la passion.

« Au moment où Ébuselam (époux imposé) voulait
 « voler dans les bras de Leila et lui prouver son amour :
 « Arrête téméraire, lui dit-elle... N'espère pas cueillir une
 « rose dont les épines se tourneroient contre elle-même.
 « Celui à qui je dois appartenir est maintenant errant dans
 « le désert, mais je possède son cœur ; le mien lui appartient...
 « Rien ne me feroit manquer à la tendresse que je lui ai
 « jurée. Je préférerois la mort à l'infidélité...

Et à Meignoun , elle fait parvenir cette lettre :

L'INFORTUNÉE LEILA AU MALHEUREUX MEIGNOUN.

« J'ai été livrée malgré moi à un autre que toi, mais je
« ne t'en suis pas moins fidèle... Il ne se désaltérera point
« d'une fontaine dont l'eau ne coule que pour toi. Mon âme
« volera toujours vers la tienne, malgré l'éloignement des
« lieux... Chaque épine qui te déchire le pied est un poignard
« qui me perce le sein... Le feu qui te brûle me consume...
« Ah ! Meignoun, je te serai fidèle jusqu'à la mort. »

De cette lutte contre la profane coalition des volontés humaines, de ce combat entre l'idéal et le réel, les deux amoureux ne sortiront qu'en vaincus, mais en vaincus sublimes unis et triomphants dans la mort.

« Ah ! Meignoun (s'écriait Leila mariée) je te serai fidèle jusqu'à la mort ! » Bientôt en effet, épuisée par l'excès de sa douleur et de son amour, elle s'éteint. On en porte la nouvelle à Meignoun qui continuait à passer ses jours dans l'adoration de celle qu'il croyait encore en vie :

« Meignoun vit paroître un ami abattu... dans la plus
« profonde tristesse... Meignoun l'interroge ; l'ami ne répond
« que par un profond soupir. « Je t'entends, s'écrie le fils
« de Kais (Meignoun) Leila est morte » — « Hélas ! répond
« l'ami ; elle n'a pu vivre ». — « Il suffit reprend Meignoun,
« la fleur est arrachée, les feuilles n'ont plus qu'à tomber
« et à pourrir sur la terre »... Il se jette sur le sable, prononce...
« le nom de Leila et expire.

« Les tribus réunies élèvent un tombeau... où les cendres
« de Leila furent réunies à celle de Meignoun... On y grava
« les noms des deux amants et leur histoire. »

Ce n'est pas en vain que le jeune auteur a lu et relu le poème d'Hatify : il le cite dans une des notes de son « Vathek » et dans le corps même du roman où il est dit d'un des principaux personnages :

« Quand il chantait les amours de Meignoun et de Leila...
« des larmes irrésistibles inondaient les joues de ses audi-
« teurs. (p. 111, l. 139)

Là ne se borne point cependant l'influence du poète persan.

Tout l'emportement et toute la tendresse de Meignoun et de Leila se retrouvent dans Vathek et Nouronihar. La jeune amante peut, en dehors du souci de l'étiquette appeler « ...Bien-aimé souverain de mon cœur » ; ce calife qu'elle est déterminée à suivre « jusqu'au bout de la terre ». Quant à Vathek lui-même, ce jeune prince adonné aux débordements, il oublie la polygamie du jour où il rencontre celle qui est pour lui « Plus chère que la vie. Plus chère que la miséricorde céleste. » (l. p. 215, p. 179)

Les deux romans d'amour, celui de Meignoun et celui de Vathek, apparaissent tous deux emportant les amoureux en un tourbillon de fatalité vers un but d'apothéose. Les premiers, par la résignation et la douleur vont à la mort, les seconds montent vers une puissance qui se rira de tous les obstacles. Le deuxième thème est comme une transposition du premier. Le Meignoun du poème s'incarnant dans le Calife de Beckford, son destin change, mais non son cœur.

Vathek qui a, lui aussi, le caractère de l'extrême jeunesse s'enflamme avec la même promptitude que Meignoun et connaît alors les mêmes troubles, les mêmes transports, la même adoration...

« ... L'Amoureux monarque la suivit des yeux jusqu'à ce « ce qu'il l'eût perdue de vue, alors il demeura tel que le « voyageur égaré dans la nuit et à qui les nuages dérobent « la constellation qui le guidait... (P. 109, l. 137)

« ... Il versait des larmes sur les jasmins que Nouronihar « avait laissés tomber et qu'il avait recueillis sur son sein « brûlant... (*Id. Id.*)

« ... Il ramassa un caillou qui luisait, en souvenir du lieu « où il avait ressenti les premiers élans de sa passion... » (*Id. Id.*)

Il y a quelque chose de si semblable dans l'essence des deux intrigues, que l'on voit un moment où l'épopée vathékéenne semble elle aussi vouloir tourner en élégie et il s'en faut de peu que le Calife ne redevienne Meignoun et ne finisse exactement comme lui. Il arrive que Nouronihar passe pour morte et Vathek l'apprend :

« Il devient alors aussi pâle que les goules... jette un grand
« cri et tombe sans mouvement... (p. 131, l. 162)

Le Calife revient cependant à la vie, mais « dès les premiers
« pas qu'il essaya de faire, il tomba ; on fut obligé de le
« mettre au lit où il resta plusieurs jours dans un état d'in-
« sensibilité qui faisait pitié (p. 133, l. 163)

Bientôt le souverain retrouve la force, mais non l'espoir !
A quoi bon, sans Nouronihar les rêves de conquête et d'infini
pouvoir. Frappé au cœur, l'amoureux cesse d'être Promé-
thée, il demande pardon à Mahomet et ne songe plus qu'à la
prière et aux ablutions :

« Je veux me faire ermite et passer mes jours sur cette
montagne... (l. 171, p. 140) La mort de Nouronihar n'était
cependant qu'une fausse nouvelle et Vathek revoit celle qu'il
aime :

« Lumière de mes yeux ! nous sommes tous deux en vie ! »
(l. 174, p. 144)

Retrouvant Nouronihar, Vathek se retrouve lui-même et
la Queste ambitieuse est bientôt reprise. Vathek affligé était
devenu Meignoun, Meignoun heureux redevient Vathek.

Cette ressemblance de Vathek et de Meignoun est d'autant
plus compréhensible et l'influence du poème persan d'autant
plus évidente que, dans le rêve, le jeune William prototype
psychologique du Calife, semble lui-même comme l'adoles-
cent de sa « touchante histoire », épris d'une beauté idéale.
Il dérobe à la réalité de « longues heures » qu'il consacre à la
sylphide et contre les Franguis qui voudraient l'arracher à
ce bonheur, notre romantique élève en sa révolte des cris
de passion désespérée qu'on croirait sortir des lèvres du su-
blime furieux du poème d'Hatify.

« ... Retourner à Londres ! Subir des visites... d'insipides
« et insupportables salons... Subir les tyrannies de la mode...
« l'oisiveté pompeuse, le vice autorisé... oh ! non, la perspec-
« tive est trop effrayante. Je briserai mes chaînes, si dorées
« qu'elles puissent être, je me montrerai fidèle, je m'arra-
« cherai s'il est possible entièrement au monde ; je me ferai,
« au sein de l'empire une solitude et J'Y PASSERAI DE LON-

« GUES HEURES A T'ÉCOUTER... (1) » Et vient le nom de l'invisible interlocutrice qui n'est autre que celui de la belle persane aux grands yeux de gazelle, c'est le bleu papillon de cachemire, l'héroïne de l'« Histoire de Vathek », la charmante Nouronihar.

« Je passerai de longues heures à vous écouter... Nouro-nihar... »

Que l'héroïne s'appelle ici, non plus Leila, comme dans le poème favori, mais Nouronihar il n'y a point là, on va le voir, simple hasard mais au contraire logique fort explicable du rêve qui assimile et joint à mesure qu'il les rencontre les images les plus en harmonie avec ses tendances profondes.

« Nouronihar (nous dit Galland en nous présentant le conte des « TROIS TALISMANS ») est un mot arabe qui signifie LUMIÈRE DU JOUR. »

Ce beau nom est celui de la princesse aimée par ses trois cousins, princes dont les efforts pour la conquérir deviennent la matière même du long récit fantastique de Scheherazade (2).

La ravissante princesse qui enflamme le cœur des trois fils du sultan est bien digne d'être distinguée par le jeune romantique, en puissance lui aussi de gravir le trône de Commandeur des Croyants, et l'on peut, en résumé se représenter comme suit l'évolution du songe :

Avril 1778 voit paraître « la Touchante Histoire de Mei-

(1) ...I must return again to London, be teased with visits and dull, impertinent society, suffer the encroachments of fashion and crouch beneath the influence of Solemn idleness and approved dissipation.

But no; this is too terrifying a prospect I will break my shackles, however splendid and maintain my allegiance. I will seclude myself, if possible from the World, in the midst of the Empire and converse many hours every day with you, Mesron and Nouronihar.

Fonthill. December 4. 1778.

Being the Full of the Moon.

(2) Voir Les Mille et Une Nuits. Contes Arabes. Traduits en Français par M. Galland. M.D.CC. XVII.

Tome Douzième. Page 1.

Galland orthographie tour à tour Nouronnihar et Nourounnihar.

gnoun » bientôt, avec Alexandre, « poème favori » de William ; six mois après est déjà opérée la mutation qu'on trouve dans *Vathek* : le rêveur est un Meignoun sultan ; celle qui règne sur son cœur est une Leila adaptée à son rang, elle est devenue Nouronihar, de sang royal comme lui. Il lui « jure fidélité » ; il tient parole et trois ans plus tard, alors calife de Samarah, il n'a garde d'entreprendre sans l'éblouissante « Lumière du Jour » l'expédition qui le hante et sur la nature de laquelle va nous éclairer le second des deux poèmes favoris : « Alexandre à la recherche de la fontaine d'immortalité. »

Le poème d'Alexandre. — « L'auteur le plus connu de « l'Histoire Romanesque d'Alexandre » (dit la *Bibliothèque des Romans*, octobre 1777, 1^o volume) est Ahmed el Kermanni, mais il l'a écrite en vers et le manuscrit d'après lequel M. Cardonne a travaillé est en prose. Probablement « ce n'est qu'un abrégé de Kermanni... »

Beckford, on le voit, ne possède ici qu'un document de troisième main. Mais, pour une imagination qu'entraînent les ardeurs du cheval ailé, qu'importe ! La poésie de l'original transparaîtra sous les voiles de l'adaptation et bien que passée d'âge en âge, de pays en pays et de langue en langue, la légende ne perdra rien du charme profond de son sens secret.

Après avoir parcouru l'Asie occidentale, puis l'Inde, « ... Alexandre passa à la Chine et la conquête en fut bientôt faite... »

Toujours avide de victoires et d'inconnu, le grand Alexandre médite alors des expéditions plus lointaines encore. Son précepteur l'illustre Aristote s'inquiète. Tout comme Lettice à Fonthill, ou Morakanabad à Samarah, il s'efforce de modérer la fougue de son élève, et n'osant trop compter sur ses propres moyens de persuasion, l'idée lui vient de préparer une entrevue avec le très saint prophète Élie, évoqué tout exprès dans une conjuration magique :

« ... Alors parut dans le miroir le prophète Élie lui-même,

« enlevé dans un char brûlant du milieu de la Palestine et
« transporté dans la Perse, destiné à vivre éternellement...

« Je me suis bien gardé, dit-il à Alexandre, de dire que je
« savois le chemin de la Fontaine de la Vie éternelle. Qui-
« conque boit de ses eaux jouit de l'avantage de l'immorta-
« lité et d'une jeunesse éternelle, mais des ordres suprêmes
« ont caché cette source de vie dans un lieu... où il est diffi-
« cile de parvenir. C'est une erreur et une témérité que de
« la chercher ; il n'est cependant pas impossible de la trouver.

Le pauvre pédagogue, en vérité, jouait de malheur et tout son magique ouvrage travaillait contre lui. Élie ! prophète inconsideré, parler à Alexandre d'entreprise téméraire, n'était-ce pas jeter en lui l'irrépressible désir de s'y lancer ?

« Quoique le Prophète Élie eût dit que c'étoit folie de
« chercher la Fontaine... Alexandre n'en eut pas moins
« d'envie. Il fit à Aristote les plus vives instances pour
« qu'évoquant encore une fois Élie, il pût apprendre de lui
« où étoit cette Fontaine Merveilleuse...

Bien qu'il en ait, le pauvre précepteur finit par céder :

« Ce ne fut qu'après... toutes les remontrances imaginables
« que le philosophe fit sa conjuration... Ce ne fut aussi
« qu'après lui avoir fait les mêmes remontrances qu'Élie lui
« indiqua le chemin.

« Il y avoit bien des pays à traverser... l'abord en étoit terrible et effrayant. »

Remontrances et dangers ! L'Alexandre de Kermanni, comme le Ruy Blas de Hugo est « une force qui va », un être qui se précipite vers son destin en dépit des avis de la Sagesse ou des obstacles qu'ils rencontrent.

« ... Rien n'étoit capable d'intimider l'audacieux Alexan-
« dre... Il partit donc... Enfin il arriva dans un pays livré
« à d'épaisses et perpétuelles ténèbres. C'étoit par là que le
« Prophète Élie lui avoit dit qu'il falloit absolument passer...
« Deux chemins se présentèrent à lui... L'un étroit, l'autre
« plus large. Aristote seul s'engagea dans le premier...
« La monarque ne fut pas longtemps sans rencontrer les plus
« terribles obstacles... Enfin Alexandre et une partie de ses

« troupes revirent la lumière... Mais ils apprirent qu'ils
« étoient bien loin de la Fontaine de l'Immortalité : ils
« avoient pris le mauvais chemin... Il reprit le chemin
« d'Alexandrie... le Conquérant en approchoit lorsqu'il tomba
« malade... il n'entra à Alexandrie que dans le cercueil.

« Aristote y arriva presque aussitôt que lui ; il avoit pris
« le bon chemin et apportoit un vase plein de l'eau mer-
« veilleuse.

« Il comptoit en faire boire à son disciple, mais le
« trouvant expiré, il se contenta de répandre cette divine
« liqueur sur le corps d'Alexandre mort, et l'effet en a été
« tel que, si le héros a perdu la vie, du moins son nom a
« acquis l'immortalité. »

Ainsi, chassé du pays de la chimère, le grand conquérant
revient mourir au sein du monde réel, pour ne revivre, pâle
immortalité, que dans la mémoire ou les livres de l'homme.

Ce dénouement qui termine une Iliade fantastique en
apologie de la raison et qui ne semble point celui d'une lé-
gende vraiment formée par le génie populaire, l'instinct
romantique de Beckford ne l'accepte pas. Alexandre l'a
séduit par l'immensité de son désir et de son audace, mais
au premier pas qu'il fait en arrière, il cesse d'être son héros,
et, du poème de Kermanni on ne retrouve dans le roman du
jeune Anglais que le thème initial, essentiel d'ailleurs, celui
d'un prince magnifique se jetant à travers tous les dangers
vers la conquête d'un absolu.

Après avoir vu en quoi son « poème favori » suivait les
élans de sa propre imagination et en quoi il les trahissait,
après avoir su écarter comme inadéquat à la grandeur de ses
rêves le prosaïque échec d'Alexandre et le choix même du
but : cette Fontaine de Jouvence, idéal encore trop restreint,
le jeune auteur a-t-il, de lui-même agrandi le roman pour
mener son Vathek jusqu'aux cimes de l'ambition ?... Cet
effort créateur, Beckford n'eut pas à l'accomplir : le thème
qu'il adopte pour compléter son poème favori se trouvait
tout formé dans les traditions de l'Orient. Alexandre à la
recherche des talismans de Salomon était un des aspects

fabuleux sous lesquels l'imagination orientale s'était peu à peu représenté le grand soldat macédonien et l'écho de cette légende parvint jusqu'à l'auteur de *Vathek* par le même canal qui lui avait apporté Meignoun et la première version d'*Alexandre*. Le numéro de juillet 1777 de la BIBLIOTHÈQUE DES ROMANS contenait, sous le titre de « Discours Préliminaire » une excellente vue d'ensemble où, avec cette aisance qui est la marque de l'époque l'on dissertait de certains mythes des peuples de l'Orient et en particulier des Arabes.

« Depuis deux ans révolus que la Bibliothèque des Romans
« a commencé à paraître nous avons promené nos lecteurs
« dans le pays de la fiction... nous avons d'abord présenté des
« échantillons de traductions de romans grecs et latins,
« ensuite nous avons donné quelque connaissance de ceux
« qui ont été composés dans les langues vivantes... Il s'en
« faut beaucoup que nous ayons épuisé la matière, mais du
« moins nous avons jeté sur toute l'Europe un coup d'œil
« littéraire.

« Nous pouvons à présent passer en Asie. Nous y trouvons les romans des Arabes, des Turcs, des Persans, des Indiens et des Chinois. Nous trouverons chez tous ces peuples orientaux le même goût pour la métaphore, la fable et le merveilleux mais avec des nuances différentes... »

L'auteur de ce petit traité arrivant à l'*Alexandre* des légendes orientales continuait :

« Le héros que les Arabes se sont principalement attachés à célébrer et dont ils ont le plus défiguré l'histoire, c'est Alexandre... (ou Iskender, ou Scander)... Les opinions des auteurs orientaux sur ce conquérant... sont si singulières qu'elles méritent de nous arrêter... On verra avec étonnement que ces peuples distinguent plusieurs Alexandres dont ils appellent le principal le Roumi, c'est-à-dire le Grec. Une autre opinion orientale sur Alexandre c'est qu'il étoit fils de Nectenabo roi d'Égypte...

« Nous verrons qu'Alexandre poussa ses conquêtes si loin qu'il vit les extrémités de la terre et une certaine montagne de KAF qui, selon l'ALCORAN même, est le bout du monde.

« Nous verrons qu'il chercha l'anneau et le tombeau
« de Salomon. »

Atteindre s'il le faut, comme le dit Nouronihar, les redoutables montagnes du KAF, borne du monde, parvenir au tombeau du grand roi magicien afin de s'emparer des précieux talismans, nous trouvons bien ici les éléments grâce auxquels Beckford magnifie et utilise le thème de son « poème favori ».

Un troisième roman oriental : Abdallah à la découverte de l'île de Borico. — Dans la préface par laquelle il présente et révèle au public français « l'Histoire du Calife Vathek », Stéphane Mallarmé, consacrant quelque 7 à 8 lignes aux sources du roman indique, avec d'Herbelot, Chardin et Salé (autorités reconnues par Beckford en ses notes) un certain « Abdallah ou les Aventures du fils d'Hanif, envoyé par le « Sultan des Indes à la découverte de l'île de Borico... 1723 *ouvrage*, (dit Mallarmé) *point cité* par Beckford. (Préf. « p. XVI)

Si Beckford a connu et utilisé cette production il n'en souffle en effet mot ni dans ses notes, ni dans ce que nous possédons de sa correspondance. Mais, d'autre part, Mallarmé lui-même ne nous livre pas la moindre indication complémentaire et l'on se demanderait ce qui a pu permettre au poète une affirmation aussi gratuite, si l'on ne trouvait dans les notes de Redding, un passage qui semble bien être l'origine de la remarque en question.

« J'appris, dit Redding, que lors de la vente de Strawberry Hill, Mr. Beckford, donna ordre à un libraire d'acheter « pour lui un livre que, déclara-t-il, il désirait « de façon « toute particulière ». Il se trouva que j'en possédais un « exemplaire quelque peu abîmé et je fus agréablement « surpris de découvrir que, en ce qui concerne les lieux et la « phraséologie de l'Orient, ce livre contenait beaucoup « d'éléments que Mr Beckford avait utilisés pour son Vathek. »
« Le titre en est : Les Aventures d'Abdallah fils d'Hanif,

« envoyé par le S... Cet ouvrage est donné comme une « traduction d'un manuscrit arabe.

« Mon exemplaire est la 2^e édition datée de 1730 (1).

Que l'auteur de *Vathek*, alors en sa vieillesse, ait en effet acheté à la vente de Strawberry Hill, une édition de cet Abdallah, la chose est probable, mais ce qui importe davantage c'est qu'il semble bien avoir connu ce roman dès sa jeunesse et que, pour cela pas n'était besoin de recherches malaisées ou onéreuses.

Cette même Bibliothèque des Romans qui avait déjà donné à Beckford, Meignoun et les légendes d'Alexandre, publiait en Janvier 1778 :

« Les Aventures d'Abdallah, fils d'Hanif, envoyé par le « Sultan des Indes à la découverte de l'île Borico où est « la fontaine merveilleuse dont l'eau fait rajeunir. Tra- « duites en françois sur le manuscrit arabe trouvé à Ba- « tavia par M. de Sandisson :

1^o Édition La Haye 1713 2 Vol. in 12

2^o « Paris 1723 2 Vol. in 12

3^o « « 1745 2 Vol. in 12

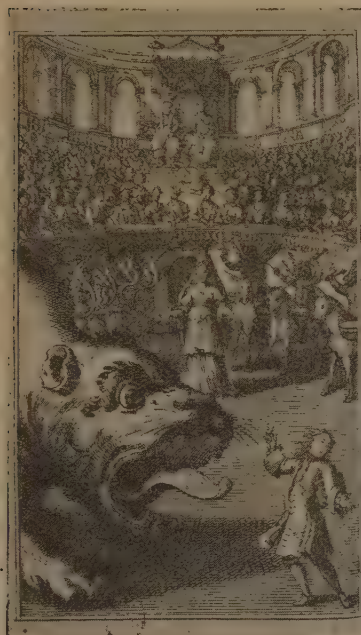
4^o « La Haye 1773 2 Vol. in 12

« Cet ouvrage (dit la Préface)... doit être regardé comme un jeu d'esprit « tout à fait agréable... » il contient même quelques idées philosophiques. Cette « ... agréable, spirituelle et philosophique » traduction de l'Arabe qui, en 60 ans eut, on le voit 4 éditions pour le moins, est, parmi

(1) « It came to my Knowledge that, when the Sale at Strawberry Hill took place, Mr Beckford commissioned a bookseller to buy in his behalf a book which he stated, he wanted « *most particularly* ». Of this work, I happened, by chance, to possess a copy somewhat injured and I was agreeably surprised to find that in contained much of the material from which in relation to the locality and phraseology of the East, Mr Beckford derived some of his materials for *Vathek*. The title is : « The Adventures of Abdallah, Son of Hanif, sent by the Sultan of India to make a discovery of the Island of Borico ». It purports to be a translation from an Arabic M. S. Mine is the 2nd edition, dated 1730.

C. Redding.

toutes les histoires pseudo-orientales que le XVIII^e siècle ait produites, l'une des plus insipides. Le frontispice de l'édition de Paris (1712) est le fidèle reflet de la platitude de ce conte puéril dans la féerie et grotesque dans le diabolique. Intrigues compliquées, apparitions de monstres,



LES AVANTURES D'ABDALLA

FILS D'HANIF,

ENVOYÉ PAR LE SULTAN
des Indes à la découverte de l'île de
BORICO, où est la Fontaine mer-
veilleuse dont l'eau fait rajeunir.

AVEC

Y. 662

La Relation du Voyage de Rouschen, Dama,
Persane, dans l'île Détournée, qui a été
inconnue jusqu'à présent.

ET

Plusieurs autres Histoires curieuses.

Traduites en François sur le Manuscrit Arabe
trouvé à Batavia par M. de Sandisson.



A PARIS,

Chez PIERRE WITTE, au bas de la rue
S. Jacques, vis à vis la rue de la Parcheminerie,
à l'Ange Gardien.

M. DCCXII.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

Y. 3822

longs récits de crimes effroyables n'empêchent point l'auteur de verser à l'occasion dans la « leçon de choses... » sur « L'AMBREGRIS » par exemple, à la pêche duquel Abdallah se trouve assister. Ce conte hétéroclite semble pourtant, — dans l'un de ses passages au moins — avoir eu sur Beckford et son Vathek, une influence très directe. Il s'agit d'un épisode contenant, noyé dans un fatras de détails ridicules, le vieux thème d'un marché conclu par un ambitieux avec les Puissances de Ténèbres.

Or, ce grand sujet mythique qui existe dans le roman de Beckford s'y présente avec les mêmes caractères et pourrait-

on dire la même gangue que dans « l'agréable et spirituelle » histoire, soi-disant traduite par le bon M. Sandisson. Dans « Abdhallah », le prince Dilsenguin est séduit « ...par le « terrible Zerdousch, cet abominable Législateur des Génies « Malfaisans, ce premier sujet d'ÉBLIS ».

Le Sultan Vathek est, lui aussi, suborné par une créature de ce même Éblis (le Satan oriental) et il l'est dans les mêmes conditions.

Dans le roman d'Abdallah, « le Prince... demanda la « grâce d'être reçu au nombre des sujets d'Éblis. UN TREMBLEMENT DE TERRE, DE LONGS MUGISSEMENTS, D'AFFREUX « HURLEMENTS ANNONCÈRENT QU'IL ÉTOIT AGRÉÉ... »

Semblablement dans Vathek, alors que le Calife arpentait la plaine de Samarah, dans la fiévreuse attente d'une entrevue avec son tentateur « ...il entendit SORTIR DE LA « TERRE QUI TREMBLAIT, la voix du Giaour criant AVEC « UN BRUIT PLUS FORT QUE LE TONNERRE : Veux-tu te « donner à moi ?... » (P. p. 38, l. p. 54)

Dans Abdallah, « Zerdousch... exigea pour prélude de « son initiation que Dilsenguin FIT UN SACRIFICE SANGLANANT « ET HORRIBLE :

« Dans ce moment les gens qui venoient chercher le « prince... descendoient dans le souterrain. Dilsenguin fut « obligé DE LES ATTENDRE au fond du précipice, DE LEUR « OUVRIR L'ESTOMAC AVEC SON POIGNARD, D'EN ARRACHER « LE CŒUR, ET D'EN FAIRE UNE OFFRANDE EXÉCRABLE « A LA DIVINITÉ D'ÉBLIS. En récompense, Zerdousch et « les démons firent au Prince trois dons infernaux et (le « revêtirent)... de tout le pouvoir nécessaire pour faire tout « le mal possible aux hommes ».

Le suppôt d'Éblis montre dans Vathek des exigences toutes semblables :

« Sache que j'ai grand soif (s'écrie le Giaour). IL ME FAUT « LE SANG DE CINQUANTE DES PLUS BEAUX DES ENFANTS « de tes vizirs et des grands de ta cour... Apporte-moi ce que « je désire, jette-le toi-même dans le gouffre... (P. p. 39, l. p. 56).

Et Vathek d'organiser pour les plus nobles jouvenceaux de sa capitale, une fête athlétique qui n'est qu'un horrible guet-apens.

« ...Le Calife élevant le bras aussi haut qu'il pouvait, « faisait briller chacun des prix ; mais tandis que d'une « main il le donnait à l'enfant qui se hâtait de le recevoir, « de l'autre IL LE POUSSAIT DANS LE GOUFFRE où le Giaour « toujours grommelant répétait sans cesse : ENCORE ! « ENCORE ! (P. p. 45, l, p. 63)

C'est, de même que dans le cas du Dilsenguin d'Abdallah, par ce crime affreux augmenté de quelques autres, que Vathek s'assure la bienveillance des esprits de ténèbres :

« ...Vathek, mon bien-aimé, tu as surpassé mes espérances, mes narines ont savouré le fumet de tes momies... « et surtout de ce sang musulman que tu as répandu... « Les talismans de Salomon te seront livrés... » (P. 60 ,L. 81)

Mais le féroce agent du Mal qui, dans Adballah, n'est guère qu'une abstraction, apparaît dans Vathek sous une forme singulièrement précise et frappante. Au physique aussi bien qu'au moral c'est un monstre, sorte de nain « à la panse énorme » aux « horribles dents couleur d'ambre striées de vert » aux « grands yeux incandescents » « qui brillent » dans une face dont la couleur est, ainsi que celle de tout son corps, plus noire que l'ébène (1).

Ne pouvant en soutenir la vue, les gardes du sultan ferment les yeux à son passage et l'audacieux calife lui-même, en éprouve tout d'abord de l'épouvante (2).

L'avorton où palpète la romantique hantise de l'horreur et de l'occulte, vivait semble-t-il dans l'esprit de l'auteur comme

(1) The man or rather monster... rubbed his forehead, which as well as his body, was blacker than ebony ; four times clapped his paunch, the projection of which was enormous opened wide his huge eyes, which glowed like firebrands... and discovered his long amber-coloured teeth beset with green. (L. 23. P. 13).

(2) The Caliph himself appeared startled at so horrible a visage (L. 21. P. 12).

dans le roman et devait mourir ou persister avec le songe dont il était partie intégrante. Lorsque plus tard, dans l'âge mûr, puis dans la vieillesse le visionnaire se plut à matérialiser et à poursuivre sans fin le rêve des vingt ans, le nain eut sa place dans sa fantastique demeure où il apparut en mystérieux gardien du seuil.

« Son portier à Bath (dit Redding) était un nain appelé Pero... (1).

« A Bath (répète ailleurs le même biographe) la porte « était ouverte par un nain, dont le corps n'était point « précisément un modèle de perfection dans la ligne, et « dont le visage était quelque peu dépourvu de grâce (2).

« C'était chose frappante... (écrit un ancien maire de « Bath) que l'horrible nain posté dans le vestibule (de la « résidence de Beckford) sans avoir la moindre fonction apparente à remplir, les visiteurs étant reçus à la porte par « un concierge qui vous conduisait à un domestique de service à l'intérieur, tandis que siégeait dans son fauteuil « CET ABOMINABLE AVORTON OCCUPÉ A FAIRE DES GRIMACES. (3) »

D'après Melville, Beckford lui-même disait de son « Piero » :

« Qu'en pensez-vous. Voilà une étrange créature, n'est-ce pas ? Et à la fois mystificateur et véridique d'ajouter « d'une voix caverneuse » : « Il se nourrit de champignons, vénéneux. C'EST UN GIAOUR ! (4)

(1) His porter at Bath was a Dwarf called Pero. (C. Redding).

(2) At Bath, the door was opened by a dwarf, not of the most symmetrical figure in shape or comeliness of feature... (Id.)

(3) Another contrast was of a differend kind, but not less striking. It was the ugly dwarf Pero stationed in the vestibule of the house with no apparent duty whatever. The visitors were admitted by the hall porter and passed on to a servant in the interior, while this wretched-looking object sat in his arm-chair grinning.

W. Gregory. The Beckf. family p. 102. The Late Sir J. Murch's Recollections.

(4) What do you think of him ? He is a strange thing. Is n't he ? (Beckford once said to a visitor at Lansdown, adding in an unearthly voice : He is a giaour and feeds upon toad stools ! L. Melville, p. 326.

Gnome comique et terrible, fait, peut-on croire de tout ce qui fut nain, monstre et démon dans les lectures du jeune rêveur (1), animé dans le roman de cette vie des créatures

(1) Influence tout d'abord de l'ancêtre Hamilton dont le jeune auteur se piquait de suivre la trace. On a déjà vu que l'œil meurtrier de la belle « Luisante » dans *Fleur d'Epine*, offre bien de la ressemblance avec l'œil terrible du Calife Vathek. Or, dans le même conte apparaît aussi une manière de Giaour, c'est DENTILLON, le rejeton de la fée Dentue, sorcière échappée des bruyères shakespeariennes, qui rappelle l'affreux Sycorax comme son fils rappelle dans la note comique le fameux Caliban.

« L'horrible Dentue... en marmottant quelques mots barbares (lit-on dans Hamilton) jetoit des herbes et des racines dans une grande chaudière qui étoit sur le feu : elle remuoit tout cela en rond avec une dent qui lui sortoit de la bouche et qui avoit deux aunes de long : après qu'elle eut quelque temps tourné toutes ces drogues, elle y jeta 3 crapauds et 3 chauve-souris... Au coin du feu étoit un PETIT MONSTRE SI laid, si bossu qu'il faisoit encore plus peur que sa mère.

« La belle Fleur d'Epine que Tarare avoit vue dans le petit bois étoit à genoux devant ce petit monstre et avec ses bras de neige et ses mains d'ivoire elle lavoit les pieds les plus crasseux et les plus infâmes qu'on ait jamais lavés... L'infortunée Fleur d'Epine ne put retenir ses larmes...

(Sur l'ordre de Dentue, Fleur d'Epine et Dentillon vont chercher de l'eau à la fontaine).

« Le petit monstre qui l'accompagnait se traînoit à peine sous le poids d'une cruche vide : le petit vilain ne se contentoit pas d'être bossu pour faire horreur, il étoit boîteux comme un chien et si petit qu'il avoit vainement essayé de prendre sa belle maîtresse sous le bras, jamais il n'avoit pu atteindre qu'à la hauteur de sa poche...

Fleur d'Epine.

Avec ce comique de laideur Beckford attache à son Giaour quelque chose qu'on pourrait appeler un comique d'écho, de résonnance, — clameur ou rire, que tous les personnages pousseront ensemble en dépit d'eux-mêmes — gestes que tous répèteront de façon identique et irrésistible. Quelque chose de ce genre de comique se retrouve aussi dans *Fleur d'Epine* : « ...qui est le fou qui oseroit entreprendre une chose impossible ? Tarare » répondit (le jeune homme). Tarare, dit le Calife, Tarare, dit le Sénéchal avec tout le conseil, et Tarare enfin s'écrièrent tous les galopins qui jouaient dans la cour du Palais... etc...

Comparer Vathek. P. 16-28-32-26-44-46,

Mais, dans les mains du jeune romantique le nain grimaçant, bibelot magique tiré du cabinet de l'oncle, n'est plus le monstre apprivoisé, fait uniquement pour amuser quelques dames de cour. Si c'est encore un bouffon, c'est un bouffon spasmodique et plein d'inquiétant mystère. On dirait qu'il s'est replongé à ses sources. Il est tout près du primitif des vieilles légendes, et il semble particulièrement apparenté à ces nains que l'Edda de Mallet a montrés à William « NÉS DU SEIN DE LA TERRE

habitant vraiment l'âme d'un auteur, le Giaour n'est point seulement un figurant pittoresque. Il joue, comme le Zerdousch d'Abdallah, le rôle essentiel de tentateur, mais avec quelle différence dans la vigueur de l'action et, pourrait-on dire, dans la réalité psychologique.

Il offre précisément au jeune Calife ce qui doit le séduire, il arrive prometteur de ces Talismans de Salomon par lesquels seront satisfaites les aspirations d'une volonté tendue vers un romantique absolu de liberté par la puissance. Il apparaît ainsi comme l'incarnation même du désir. De même que le désir il est capricieux, subtil et tenace. Il se dissimule, il s'évanouit pour revenir bientôt inattendu et plus impérieux. Il arrache enfin l'adhésion complète du libre arbitre.

« Veux-tu te donner à moi, (dit le Giaour) adorer les influences terrestres et renoncer à Mahomet ? »

« A ces conditions je t'ouvrirai le palais du feu souterrain. Là, ...tu verras les trésors que les étoiles t'ont promis... c'est là où Suleiman repose environné des talismans qui subjuguent le monde... »

« Abjure Mahomet reprit l'Indien, et promets-moi des preuves absolues de ta sincérité ou jamais tu ne me reverras. »

ET DES VERS » ces nains qui figurent dans la *Centrical History* de 1778 et qui le hantèrent si fort que, devenu homme et touchant à la trentaine, il se revoit encore étendu au faite de son Salève et tout entouré de ces étranges orfèvres sortis des fissures de la roche pour lui offrir leurs trésors comme le Giaour fit à Vathek :

« ...Que de beaux soirs d'été semblables à celui-ci (dit-il en son pèlerinage) j'ai passé étendu sur la crête de cette même montagne. »

« Cédant à l'ardeur imaginative de cet âge, que de fois n'ai-je point peu-
« plé tous ces pics de gnomes et d'êtres fantastiques distribuant l'or et
« le cristal à l'audacieux qui avait su parvenir jusqu'à leur inaccessible sé-
« jour. » Eté 1787 ou 1788. D. W. T.

Enfin parmi tant d'autres légendes où le jeune William pouvait trouver des silhouettes de nains propres à séduire son goût romantique, signalons dans les Mille et une Nuits le génie des *Trois Talismans* difforme et rabougri mais géant par la force, physionomie toute en oppositions et que rend plus saisissante le contraste qui existe entre lui et sa sœur la fée Pari-Banou, image de merveilleuse beauté, de grâce et d'Amour.

« Le malheureux Calife promet tout. » (P. 39, L. 55)

En récompense, il reçoit bientôt du Giaour, au nom d'Éblis, un long parchemin qui confirme les engagements mutuels : le pacte est conclu en bonne forme (1). Ce tentateur n'a pas cependant à se mesurer à la seule volonté de celui qu'il a résolu d'arracher à la voie droite. A la minute où, le traité infernal bien que signé, tout n'est pas encore absolument irrévocable, le dessein du Giaour se heurte à l'intervention d'un envoyé céleste dont l'exhortation est si touchante que le Calife est un moment ébranlé. Mais c'est le désir romantique, c'est la révolte qui prévaut, et, repoussant fièrement une offre de salut qui signifie obéissance et joug, Vathek plein de frémissante ardeur poursuit, pour ne plus l'interrompre, la Queste de suprême libération.

« Vathek... allait se prosterner... mais son orgueil l'em-
« porta et, levant audacieusement la tête : « Qui que tu
« sois, dit-il, lançant un de ses terribles regards, cesse de
« me donner de vains conseils. Ou tu veux me tromper,
« ou tu te trompes toi-même... J'ai nagé dans une mer
« de sang pour arriver à une puissance qui fera trembler
« tes semblables. Ne te flatte donc pas que je recule à la
« vue du port... Que le soleil reparaisse, qu'il éclaire ma
« carrière, que m'importe où elle finira !... (p. 179, l. 215)

En faisant de son roman le drame spirituel d'un héros qu'un tentateur conduit à mettre son Moi au-dessus de toute loi, l'auteur a donc donné, quelles qu'en soient les gaucheries, un Faust indéniablement caractéristique.

Le jeune romantique a-t-il su, de lui-même distinguer et étendre en force comme en élévation, le thème du pacte dont il ne trouvait dans Abdallah qu'une si grossière esquisse ? A-t-il eu au contraire d'autres modèles ?

A Goëthe, il ne faut pas songer, le Faust du grand poète,

(1) ...Carathis was... drawing from a filigree urn a parchment that seemed to be endless... She then read as follows : Vathek, my well-beloved thou hast surpassed my hopes... L. 80. P. 59.

préparé en secret, n'ayant paru qu'en 1790, alors que le roman de Beckford publié en 1786 était déjà conçu et commencé en 1782.

Cependant, dès l'époque du séjour de Beckford à Genève (1777-1778), Faust était « dans l'air ».

C'est un Allemand, — Lessing — qui, déjà vingt ans auparavant, dans une lettre de 1759, véritable manifeste littéraire, avait attiré l'attention sur la vieille légende. Avec une force et une pénétration d'esprit admirables il soutenait qu'il y avait là un thème à rajeunir, une source d'inspiration sans égale pour les poètes de son temps.

« L'Allemagne (dit-il) a été longtemps amoureuse de son « docteur FAUST et l'est en partie encore... Un de mes amis « conserve une vieille version de cette tragédie et il m'en a « communiqué un acte dans lequel il y a quelque chose « d'extraordinairement grand. Êtes-vous désireux de le « lire ?... »

Lessing en donne quelque idée, et ajoute :

« Que dites-vous de cette scène ? Vous désirez une pièce « allemande qui n'aurait que des scènes pareilles ? Moi « aussi...

(LESSING. Œuvres complètes, lettre 17, tome VI, p. 41)

Lessing avait lui-même donné l'exemple dans un drame qui se perdit et dont il ne reste que des fragments intéressants ; sa théorie comme sa pratique excitèrent cependant l'ardent enthousiasme qu'il avait voulu faire naître et une génération entière de poètes (1760-1790) eut l'imagination emplie du destin du Docteur Faust.

« En mes heures solitaires (écrit en 1770 celui qui donna au mythe sa forme la plus belle) j'aimais à concentrer mes « pensées sur la remarquable pièce (le Faust populaire) « mais sans encore rien confier au papier... »

(GÆTHER, Vérité et Poésie)

Tandis que Gœthe songeait encore, d'autres produisaient et publiaient leurs ébauches. L'année même où Beckford

se trouvait en Suisse, le poète allemand Frédéric MULLER, surnommé le Peintre, donnait son Faust (1778).

Que Becfkord en ait eu connaissance, rien ne permet de l'affirmer, mais de tout ce mouvement littéraire il eut certainement l'écho. La dramatique légende qui fascinait l'Allemagne gagnait la France et, en 1776 l'encyclopédie chère à William, la BIBLIOTHÈQUE DES ROMANS, la recueille et l'offre à ses lecteurs sous son vieux titre du xvi^e siècle :

L'HISTOIRE PRODIGIEUSE ET LAMENTABLE
de Jean FAUSTE
GRAND ET HORRIBLE ENCHANTEUR
avec sa mort épouvantable

« La traduction de cette histoire (note l'éditeur) est devenue rare en notre langue... » Puis, en une vingtaine de pages il donne un excellent résumé de la tradition créée par la Réforme luthérienne, et ajoute :

« Ce roman est certainement allemand puisqu'il a été « originairement composé et écrit dans cette langue dès le « seizième siècle et qu'il eut alors un succès prodigieux en « Allemagne. On mit ce sujet en tragédie et cette pièce a « été longtemps suivie par le Théâtre allemand... »

En lisant ce volume de sa collection favorite, Beckford connut donc la matière de la vieille légende. Chercha-t-il en outre à mieux se familiariser, s'il ne l'était point, avec les différentes versions du xvi^e siècle, et en particulier avec celle de son compatriote, le fameux FAUST de MARLOWE ? On serait tenté de le croire, car la scène de l'intervention qu'on trouve dans Vathek est d'un mouvement singulièrement semblable à celle de Marlowe :

Marlowe (Faust)

« *Le Bon Ange.* —
 « O Faust ÉCARTE CE
 « LIVRE MAUDIT. N'y
 « porte point les yeux
 « de peur qu'il ne tente
 « ton âme et n'accu-
 « mule sur ta tête la
 « colère de Dieu. Lis, lis
 « les Écritures.

« *Le Mauvais Ange.* —
 « Poursuis, Faust, sois
 « sur terre comme Ju-
 « piter au Ciel.

« *Faust.* — Eh bien !
 « Faust, FAUT-IL DONC
 « QUE TU TE DAMNES ?
 « N'Y AURAIT-IL POINT
 « DE SALUT POUR TOI?...
 « NON, POINT DE SEM-
 « BLABLES IMAGINA-
 « TIONS ! Ne va point
 « en arrière, sois ferme...
 « DIEU ? il ne t'aime
 « point, le Dieu que tu
 « sers, C'EST TON PROPRE
 « DÉSIR que Belzebuth
 « comblera, C'EST A LUI
 « QUE JE BATIRAI UN
 « AUTEL ET UNE ÉGLISE
 « et que j'offrirai le sang
 « tiède des enfants nou-
 « veau-nés. (1) »

Beckford (Vathek)

« Soudain un bon Génie prit
 « la figure d'un berger... et adres-
 « sant la parole au Calife lui dit :
 « Prince insensé... tu sais qu'au
 « delà de ces montagnes Éblis et
 « ses Dives maudits tiennent
 « leur funeste Empire, ...et tu
 « vas te livrer à eux !

« C'est ici le dernier instant de
 « grâce qui t'es donné, ABAN-
 « DONNE TON ATROCE DESSEIN.
 « Vois ces nuages qui cachent le
 « soleil ! Au moment où cet
 « astre reparaitra, ...le temps de
 « la Miséricorde sera passé...

« Vathek saisi de crainte
 « ALLAIT SE PROSTERNER devant
 « le Berger... MAIS SON ORGUEIL
 « L'EMPORTA, et levant auda-
 « cieusement la tête : CESSE, LUI
 « dit-il, DE ME DONNER D'INU-
 « TILES AVIS ...QUE LE SOLEIL
 « REPARAISSE, QU'IL ÉCLAIRE MA
 « CARRIÈRE, QU'IMPORTE OU ELLE
 « FINIRA ! (p. 178, l. 214)

En donnant à son Bon Génie la forme d'un berger qui, par la mystérieuse harmonie de ses pipeaux attendrit l'âme

(1) Good Angel. O Faustus. Lay that damned book aside. And gaze not upon it, lest it tempt thy soul and heap God's heavy wrath upon thy head. Read, Read the Scriptures.

Evel Angel. Go forward Faustus. Be thou on earth as Jove is in the Sky... Faustus. Now Faustus ! Must thou needs be damned ! Canst thou not be saved ?... Away with such fancies... go not backward Faustus, be resolute... God ? he loves thee not.

Scene 13.

des pécheurs, il semble qu'une fois de plus, le jeune auteur n'ait pas créé, mais se soit contenté d'emprunter une image qui s'offrait à lui. C'est ici, peut-on croire, ADDISON qui, dans la « VISION DE MIRZA » lui fournit un modèle d'autant plus attrayant que le conte évoque les environs de Bagdad :

Addison
(*Vision de Mirza*)

« ...Je gravis les
« hautes COLLINES de
« Bagdad... Tandis que je
« rêvais... j'aperçus un
« homme vêtu en BER-
« GER tenant un INS-
« TRUMENT DE MUSIQUE.
« Il commença à jouer
« un AIR d'une DOUCEUR
« EXTRÊME, qui, par la
« variété de ses modu-
« lations était INEXPRI-
« MABLEMENT MÉLO-
« DIEUX, et ABSOLU-
« MENT DIFFÉRENT de
« tout ce que j'avais
« entendu de ma vie
« ...Mon cœur était inon-
« dé d'un sentiment
« d'EXTASE. On m'avait
« souvent dit que ce
« rocher était la demeure
« d'un GÉNIE. Tandis
« que je le regardais, il
« me fit signe de venir...

« Je m'approchai avec
« ce RESPECT dû aux
« ÊTRES SUPÉRIEURS, ET
« LE CŒUR ABSOLUMENT
« SUBJUGUÉ... JE TOM-
« BAI A SES PIEDS ET ME
« MIS A PLEURER. (1) »

Beckford (Vathek)

« Soudain un Bon Génie prit
« la figure d'un BERGER... il se
« plaça sur la pente d'une COL-
« LINE et commença à jouer sur
« un INSTRUMENT INCONNU, des
« AIRS dont la TOUCHANTE MÉ-
« LODIE PÉNÉTRAIT L'ÂME, ré-
« veillait les remords... Tous ceux
« qui composaient le cortège du
« Calife furent ATTIRÉS COMME
« MALGRÉ EUX du côté de la
« colline... Chacun se reprochait
« le mal qu'il avait fait. »

« Vathek, saisi de crainte, ...
« était sur le point de se pros-
« terner devant le berger qu'il
« sentit bien devoir être d'UNE
« NATURE SUPÉRIEURE A
« L'HOMME » (p. 178, l. 214)

(1) The Spectator. N° 159 (Addison) Saturday september 1. 1711.
When I was at Grand Cairo I picked up several Oriental Manuscripts,

Ainsi : héros de conquête occulte, platement sanguinaire comme le Dilsenguin du bon M. Sandison, ou noblement épris d'illimité comme l'Alexandre des mythes ou le Faust de l'Allemagne et de Marlowe ; — messenger de Révolte, prenant à la fois figure de gnome de conte puéril et d'acteur d'épopée métaphysique ; — incantations, pacte, meurtres, — êtres de Rédemption comme le vieillard et l'ange de Marlowe ou le Berger d'Addison ; — bons ou médiocres, mais toujours reconnus par lui comme caractéristiques, — tous les éléments d'un grand drame faustien attireraient l'imagination de William et le jeune homme eût pu dire avec Goëthe :

Which I have still by me. Among others I met with one, entitled The Visions of Mirzah, which I have read over with great Pleasure. I intend to give it to the Publick when I have no other Entertainment for them ; and shall begin with the first Vision, which I have translated Word for Word as follows.

On the fifth Day of the Moon, which according to the Custom of my Forefathers. I always keep holy, after having washed myself and offered up my Morning Devotions, I ascended the high Hills of Bagdat, in order to pass the rest of the Day in Meditation and Prayer. As I was here airing myself on the Tops of the Mountains, I fell into a profound Contemplation on the Vanity of humane Life ; and passing from one Thought to another, Surely, said I, Man is but a Shadow and Life a Dream. Whilst I was thus musing, I cast my Eyes towards the Summit of a Rock that was not far from me, where I discovered one in the Habit of a Shepherd, with a little Musical Instrument in his Hand. As I looked upon him he applied it to his Lips, and began to play upon it. The Sound of it was exceeding sweet, and wrought into a Variety of Tunes that were inexpressibly melodious, and altogether different from any thing I had ever heard. They put me in mind of those heavenly Airs that are played to the departed Souls of good Men upon their first Arrival in Paradise, to wear out the Impressions of the last Agonies and qualify them for the Pleasures of that happy Place. My Heart melted away in secret Raptures.

I had been often told that Rock before me was the Haunt of a Genius ; and that several had been entertained with Musick who had passed by it, but never heard that the Musician had before made himself visible. When he had raised my Thoughts, by those transporting Airs which he played, to taste the Pleasures of his Conversation, as I looked upon him like one astonished, he beckoned to me, and by the waving of his Hand directed me to approach the Place where he sat. I drew near with that Reverence which is due to a superior Nature ; and as my Heart was entirely subdued by the captivating Strains I had heard, I fell down at his Feet and wept. The Genius smiled upon me with a Look of Compassion and Affability that familiarized him to my Imagination... P. 278-279.

« La remarquable pièce populaire me hantait et jouait
 « des variations dans mon esprit. Moi aussi, j'avais erré
 « d'une branche à l'autre des connaissances humaines, et,
 « de bonne heure, je m'étais convaincu de leur vanité.
 « J'avais essayé de la vie sous bien des formes et l'expé-
 « rience m'avait lassé. »

(GÖTTE 1770. Vérité et Poésie)

Dans ce Faust qu'attire un absolu de liberté du Moi, dans le Savoir et la Jouissance, William en quelque manière s'était lui aussi reconnu.

S'il n'avait lui-même signé de pacte ni avec l'Éblis du Coran, ni avec le Satan de l'Évangile, s'il n'avait sans doute point été comme Gœthe jusqu'à manier le creuset et la corne en des « recherches de chimie cabalistique » (1), du moins avait-il aimé les livres étranges où les illuminés enseignaient le Grand Œuvre (2). Si peu que ce soit, il paraît avoir goûté à l'astrologie et à la divination (3) et ses hautes tours ne

(1) GÖTTE, *Vérité et Poésie*.

(2) Voir :

The Valuable library of Books in Fonthill Abbey, by M. PHILLIPS.

A curious M. S. on Angels and Devils.

Daemonology by KING JAMES I. a M. S. in his own handwriting.

Pandaemonium or the Devil's Cloysters, 1684, by R. BOVET.

407. *Agrippa's Occult Philosophy*, London, 1651.

506. KIRCHER, *Œdipus Ægyptiacus*, Rome, 1652.

551. *The Hermetick Romance or the Chymical Wedding*, London, 1690.

705. DUTENS, *Origine des découvertes attribuées aux Modernes*, Paris, 1776.

997. *La Véritable Clavicule de l'Enchiridion*. M. S.

1057. *Les Merveilles du Ciel et de l'Enfer*, SWEDENBORG. Berlin, 1782.

1414. DON CALMET, *Traité sur les Apparitions des Esprits et sur les Vampires*, tome II, p. 1751.

1415. *Les 12 Clefs de la Philosophie*, de Basile VALENTIN. Paris, 1659,
 etc...

(3) You can conceive the pleasure of traversing vast groves of fir at that solemn hour... when every star is visible, and enter into the mysteries of calculating their mysteries... Augsburg Jan. 20 1781.

Think how we should exult at finding ourselves in arched chambers

furent peut-être point absolument étrangères au dessein que connut Vathek de fouiller les arcanes du ciel (1). Lui aussi il a épuisé ou cru épuiser, comme Gœthe et comme Vathek, toutes les sciences ; lui aussi trouvait sans goût les joies du monde profane, lui aussi repoussait comme un vêtement usé le vieil idéal d'humilité et de soumission, et à vingt ans, dans le romantique élan d'un éperdu besoin de liberté, il s'est un jour littéralement écrié comme le fit son Vathek repoussant le berger, le front haut et l'œil terrible :

« J'oublie mes paisibles projets, ...une flamme s'allume
 « en moi... je me dresse, arpeute le sol plein d'ambitueuses
 « perspectives, je poursuis avec ardeur mille fantômes,
 « mon sang bondit en mes veines enfiévrées. Je ne suis
 « plus maître de mes élans... et m'abandonnerais à tous
 « les dangers... OUVREZ LES BARRIÈRES... ARRIÈRE LES
 « FREINS ET LAISSEZ MOI COURIR MA COURSE ! (2) »

glowing with yellow light... and *cabalistic mirrors* wherein Futurity is unveiled.

Fonthill. Déc. 3rd 1779.

I insensibly drew near to the cathedral (Antwerp)... and found myself under its stupendous tower. It is difficult to conceive an object more solemn or imposing than this edifice at the hour I first beheld it... The sky being perfectly clear, several stars twinkled... through the spire.

I longed to ascend it that instant to stretch myself out upon its very summit and calculate from so sublime an elevation the influence of the planets.

While I was indulging my astrological reveries, a ponderous bell struck ten ...and drove me away.

D. W. T. Ostend June 21st 1780.

(1) « Gentleman's Magazine ».

1796 sept.

William Beckford, Esq. of Fonthill is collecting the materials... for a tower to be erected on Stops' Beacon near Fonthill, the loftiest scite in that neighbourhood ; it is... to be 280 feet high with a lantern at the top... It is to be furnished as an observatory... (p. 784).

(2) Forgetting my peaceful schemes, I start up, stride about & begin to form Ambitious Projects... My blood thrills in my veins, its whole current is changed & agitated. I can no longer command myself, & whilst the frenzy lasts would be willingly devoted to Destruction. These are perilous emotions & would lead me cruelly away... (Apaisez-moi)... if not throw open the barrier & let me run my race whatever oppose my progress

Lucca Oct. 1st 1780.

LA QUESTE

II. — Le lointain et l'inconnu

Le pacte signé, le jeune Calife s'engage dans la quête que lui prescrit le Giaour :

« Vathek, mon bien aimé... (a ordonné le tentateur) ...
« lorsque la lune sera dans son plein sors de ton palais
« environné de toutes les marques de ta puissance ; que les
« chœurs de tes musiciens te précèdent... Fais-toi suivre de
« l'élite de tes esclaves, de tes femmes... de mille chameaux
« somptueusement ornés et PARS... » (p. 60, l. 81).

Le but fixé est la fameuse ISTAKHAR ou, de son nom occidental, Persépolis.

« Rends-toi à Istakar (dit le message d'Eblis) c'est LA
« QUE JE T'ATTENDS C'EST LE LIEU DES MERVEILLES, C'EST
« LA QUE TU RECEVRAS LES TALISMANS DE SALOMON... »
(P. 60, L. 81).

Persépolis, terre tenue pour lointaine et mystérieuse au temps du Calife Vathek, pense l'auteur, qui nous montre, à certain moment, la grande caravane du sultan dans l'angoisse.

« On fit venir les géographes... mais leurs cartes étaient
« dans un état piteux... d'ailleurs on n'avait point fait de
« longs voyages depuis Aroun Al Rachid. Tout le monde
« ignorait donc de quel côté se diriger et Vathek lui-même,
« quoique très versé dans la situation des corps célestes, ne
« savait plus où il était sur terre » (p. 74, l. 98).

Le Calife et sa suite se trouvent parmi « des rocs escar-

pés » (1), des « gorges profondes » (2), de hautes montagnes que couvrent « la fougère », « la ronce et de vastes forêts (2) dans lesquelles pullulent le loup et le tigre » (2). Les orages attirés par les hautes cîmes tombent en déluges, tandis que dans les flancs des ravins s'ébranlent les échos de la foudre (2).

Si loin de l'homme, croyant toucher aux abords de la terrible montagne du Kaf, borne du monde, le jeune Calife sent monter en lui la terreur.

« Où suis-je ? (criait-il). Quels sont ces affreux rochers, « ces vallées de ténèbres ?... est-ce l'épouvantable Kaf ? La « Simourgue va-t-elle venir me crever les yeux ?... » (p. 84, l. 109).

Mais ce frisson pusillanime ne saurait longtemps agiter une âme où s'unissent aux enthousiasmes d'un grand amour, les audaces d'un Alexandre et d'un Faust. Sous la protection secrète d'Eblis, la Queste se poursuit et nous verrons Vathek et Nouronihar arriver « le cœur battant » devant les ruines où se doivent remplir les promesses du pacte.

Au moment où il écrivit le roman dans lequel un héros qui est tout à son image, s'enfonce parmi des rocs sauvages en des forêts impénétrables, l'auteur était lui-même plein des souvenirs d'un voyage offrant avec celui de son Calife des analogies assez dignes de remarque :

« 24 juillet 1780. Demain (écrit William) nous com-
« mencerons à gravir les monts du Tyrol (3).

(1) He determined to cross over the craggy heights... an invasion commenced on the province of goats... It was curious to view on these half-calcined rocks... etc. L. 99. P. 75.

(2) ...They uttered shrill wailings at the sight of the precipices below them and the dreary prospects that opened in the vast gorges of the mountains. Before they could reach the steepest rock night overtook them ...and a boisterous tempest arose. The dark clouds... deepened the horrors of this disastrous night... The frightful uproar of wild beasts resounded at a distance, and there were soon perceived in the forest... the glaring of eyes which could belong only to devils or tigers... Wolves, tigers and other carnivorous animals flocked together from every quarter... L. 99-100. p. 75-76.

(3) ...The post is going out & to-morrow we shall begin to mount the cliffs of the Tyrol...
July 24th 1780 D. W. T.

« 25 juillet. ...Nous voici parmi des pins, les plus hauts, les plus riches qui peut-être se soient jamais vus. Il semble que ces forêts n'aient point de limite... Partout où nous nous trouvons dominer l'horizon, c'est pour apercevoir à l'infini des masses de bois sombres coupées par des vallons ou par les lueurs de quelque cours d'eau (1). Sur le sol le trèfle blanc et les herbes odorantes à profusion. Au-dessus se dresse le hêtre. Puis s'entassent rocs et monts tapissés de sapins jusqu'à leur point culminant. Seules, sans doute, les forêts de Norvège égalent-elles celles-ci par l'étendue et le grandiose. Celles de Suisse donnent rarement une impression aussi formidable » (2).

Est-ce le Danube et l'Inn que rencontre William en ces défilés, ou le Tigre sur les rives duquel campe la caravane du sultan ? La chaleur se fait sentir dans le carnet de voyage du jeune Anglais comme dans les pages du roman, et quand le soir tombe amenant à peine la fraîcheur parmi les rocs brûlés tout le jour, les lucioles qui brillent par milliers peuvent aisément faire croire à l'imaginaire qu'il se trouve bel et bien sur cette terre d'Orient qui lui est chère.

« Des myriades de mouches à feu (dit-il) lançaient des éclairs parmi les buissons et sur les rives du fleuve. La lueur bleue qu'ils émettaient, m'indiquait la direction

(1) ...We struck into a grove of pines, the tallest and most flourishing perhaps we ever beheld. There seemed no end to these forests, save where little irregular spots of herbage, fed by cattle, intervened. Whenever we gained an eminence it was only to discover more ranges of dark wood, variegated with meadows and glittering streams. White clover, and a profusion of sweet-scented flowers clothe their banks; above, waves the mountain-ash, glowing with scarlet berries; and beyond, rise hills and rocks and mountains, piled upon one another, and fringed with fir to their topmost acclivities. Perhaps the Norwegian forests alone equal these in grandeur and extent. Those which cover the Swiss highlands rarely convey such vast ideas...
July 25 th 1780. D. W. T.

(2) ...Myriads of fire-flies sparkled amongst the shrubs on the bank. I traced the course of these exotic insects by their blue light, now rising to the summits of the trees, now sinking to the ground and associating with vulgar glow-worms...
July 29th 1780. D. W. T.

« du vol de ces INSECTES EXOTIQUES qui, tantôt gagnaient
 « le sommet des arbres, tantôt redescendaient jusqu'au
 « sol...

« La douceur de l'atmosphère me révélait que j'avais
 « atteint des CLIMATS PLUS HEUREUX... » (1)

Les crépitements d'orage qui jettent la terreur parmi la suite du Calife semblent être ceux qui frappent les oreilles de Beckford et de ses compagnons dans les passes du Tyrol :

« Tandis que nous fixions nos regards sur l'horizon des
 « montagnes et leur manteau de luxuriante végétation,
 « d'épais nuages chargés de foudre obscurcirent le ciel.
 « Effrayés par les éclairs, nos chevaux faisaient retentir
 « les profondeurs des bois de leurs hennissements et du
 « bruit de leurs sabots frappant le sol... Tantôt une pâle
 « clarté tâchait de percer les nuages... Tantôt tout redeve-
 « nait ténèbres et terreur. Bientôt une trombe de pluie
 « s'abattit sur les montagnes gonflant les torrents qui
 « faisaient rage... » (2)

Les deux voyageurs ont même enthousiasme juvénile et même hâte palpitante qui les précipite vers un but ardemment convoité. Tous deux apparaissent comme le même enfant « air et feu » lancé vers quelque poursuite passionnée; pour Vathek c'est Istakhar, terre des Talismans ; pour William l'Italie, pays de rêve et de révélation « terre longtemps désirée », « Terre Promise » dit-il lui-même :

(1) ...The softness and transparency of the air soon told me I was arrived in happier climates ; and I felt sensations of joy and novelty run through my veins...

July 31st 1780 D. W. T.

(2) As we were surveying this prospect, a thick cloud, fraught with thunder, obscured the transparency of the horizon, whilst flashes startled our horses, whose snorts and stampings resounded through the woods. What from the shade of the firs and the impending tempests, we travelled several miles almost in total darkness. One moment the clouds began to fleet, and a faint gleam promised serener hours, but the next all was gloom and terror ; presently a deluge of rain poured down upon the valley, and in a short time the torrents, beginning to swell, raged with such fury as to be with difficulty forded...

July 25th 1780 D. W. T.

Vathek

« ENFLAMMÉ PAR
« CETTE AMBITION...
« L'IMPÉTUOSITÉ DU
« SANG DE VATHEK LUI
« OTAIT LE SOMMEIL.

« DÉSORMAIS IL NE
« FIT PLUS HALTE... Ils
« poursuivirent leur che-
« min... et LE CŒUR
« BATTANT ARRIVÈRENT
« EN VUE de deux rocs
« formidables (qui an-
« noncent Istakhar,
« terme de leur voyage) »
(P. 180, l. 216).

Lettres d'Italie

« Le 29 juillet, nous traver-
« sâmes... les montagnes de Bol-
« sano... approchant ainsi de
« l'Italie.... TELLE ÉTAIT MON
« IMPATIENCE D'ATTEINDRE LA
« TERRE PROMISE que NOUS
« CONTINUAMES NOTRE VOYAGE
« DURANT TOUTE LA NUIT... Le
« 31 juillet, LES BATTEMENTS
« DE MON CŒUR SE PRÉCIPITÈ-
« RÈRENT lorsque j'aperçus des
« montagnes qui, me dit-on, se
« trouvaient en terre véni-
« tienne... (1) »

Tout cela à demi-épique et presque à demi-oriental déjà dans les *Lettres*, entrait presque de soi-même dans le roman écrit à la même époque. Mettre dans l'épaisseur des taillis les prunelles phosphorescentes des animaux féroces et toute la couleur locale dont le jeune auteur a souci n'était point tâche fort difficile. Les souvenirs des *Mille et Une Nuits*, la lecture de d'Herbelot, l'Imagination, y suffisaient. Peut-être y faut-il ajouter le secours de l'image.

Dans la « Tartarie... » d'Olearius, une des autorités sur lesquelles s'appuie Beckford en ses notes, il est une estampe à la fois naïve et frappante « SOLTANIE EN ARABIE » qui, avec ses chameaux portant les « cages » qu'on trouve dans *Vathek* (2) ses quelques soldats armés de piques, la ville qui éparpille ses dômes et ses jardins, le vaste horizon qui se termine sur d'austères montagnes offre une suggestion de

(1) July 29th — We proceeded over fertile mountains to Bolsano... In the evening we perceived several further indications of approaching Italy ; and after sunset the adige, rolling its full tide between precipices, which looked awful in the dusk... we travelled all night ; such being my impatience to reach the promised land !

July 29th 1780. D. W. T.

(2) ...Having remarked certain cages of the ladies swagging...

L. 95, p. 72.

voyage romantique qui impose une comparaison avec le tableau que donne Beckford du souverain quittant sa ville de Samarah.

Pour que sa traversée du Tyrol, ainsi parée de traits asiatiques, devienne, dans le roman, courée précipitée vers un but lointain, démesuré, fantastique, Beckford n'eut encore qu'à laisser parler son âme.

Lui aussi, il a poursuivi les chemins d'une longue quête.

On le voit à Fonthill « dans un sentier qu'ombragent des buissons de laurier, montant au faite d'une éminence. De là (dit-il) je fixe mes regards sur l'azur des collines lointaines, au delà desquelles s'étend la Cornouaille, puis l'Atlantique et, à l'horizon... d'heureux climats (1) ».

Revenu dans l'inviolable cabinet où s'abrite le songe, voici William au pied des Pyramides (2), dans l'Atlas (3), ou dans les « îles Fortunées » (4). Se sentant « DÉPÉRIR DANS CE FROID ET SOMBRE PAYS DE FRANGUISTAN », « NÉ POUR DES CONTRÉES PLUS ARDENTES », il s'échappe, se réchauffe, en rêve, nous dit-il, « SOUS TOUT AUTRE CIEL SANS NUAGE » (5).

(1) ...Pursuing a path between shades of laurels, I ascend an eminence and gaze at the azure hills afar off towards Cornwall the Western Main beyond which lie stretched out... pleasant countries...

W. B. to A Courtenay.
Fonthill March 25th 1780

(2) ...Must I give up all hope of seeing you this winter in the Hall of the Pyramid ?...

(3) My thoughts were wandering into the interior of Africa... Strange tales of Mount Atlas amused my fancy...

Fonthill Déc. 4. 1778.

(4) ...I gaze at the azure hills... beyond which lie... the Fortunate Isles « Where Hesperus and his daughters... sing around the golden tree...

Fonth March 25. 1780.

Next Summer will see us... talking of Hesperia Naples Nov. 7. 1780.

(5) I pine away like those miserable Indians we saw last winter torn from their native Regions and shivering in the midst of Franguistan cold gloomy country — certainly we were not meant to inhabit it — we should have been borne in some retired region of Mount Atlas where

Mais, quel que soit le coin du monde où l'emporte sa nostalgie de soleil, ce n'est pas d'indistinctes visions que ce rêveur se contente. Ennemi de la réalité dans la veille, il lui faut de la réalité dans le songe :

« J'ai (dit-il) PRIS POUR GUIDES LES VOYAGEURS, ET LES
« SUIS, PAR DELÀ LES VASTES OCÉANS JUSQU'EN DES CLI-
« MATS LOINTAINS OU SE SATISFONT MES GOUTS EXO-
« TIQUES (1) ».

Au livre s'ajoutera toujours, pour aider le songe, l'image, l'estampe dont l'esquire s'est fait, nous a-t-il dit, chasseur passionné.

« Je me donnerai pour tâche de collectionner estampes
« et gravures illustrant mes sujets favoris... NOUS PASSE-
« RONS BIEN DES SOIRS A LES CONTEMPLER... Nous ajou-
« terons DE NOUVELLES RARETÉS EXOTIQUES AUX TRÉSORS
« DE MA CELLULE. Nous nous y retirerons... ET NOUS PÉNÉ-
« TRERONS EN DES PAYS LOINTAINS, NOUS IMAGINANT VOIR
« SE DRESSER LA HAUTE MONTAGNE DE GAB EL COMAR... LE
« BORD DU LAC... les tentes... (2)

« Entouré de mes volumes, dit-il encore, JE CONSACRE MA
MAGIE A FAIRE SURGIR DES SPECTACLES D'ILLUSION (3) ». Mais, prudent comme doit l'être un évocateur, il répugne à nous montrer ces livres d'où jaillit l'inspiration. » Nul ne sait quels sont les trésors que recèlent les rayons de ma cellule. Sa préférence, assurera-t-il pourtant, va aux Français.

« ...Les Français voyagent plus agréablement que nous,
« ils nous dépassent par leur chaleur, leur aisance, et leur
« bonne humeur (4) ».

Beckford, en effet, parcourt-il les collines de l'Arabie c'est, peut-on croire, en compagnie du Français LA ROQUE qui l'emmène en son

we might pass our days... happy... in cloudless skies and perpetual sunshine. W. B. to A. Cozens Fonthill Feb. 6th 1780.

(1) I have lately committed myself to the guidance of voyagers and followed them over vast Oceans to distant climates where my exotic inclinations are satisfied.

Fonthill Friday 8 o'clock eve. Dec. 3rd 1779.

(2) Naples. Nov. 16, 1780. (3) Fonth. Déc. 3, 1779. (4) The French travel more agreeably than wedo, with superior warmth, fluency and sprightliness (ToJ. Lettice Fonth. Oct. 5, 1793).

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE
par
L'Océan Oriental et le Détroit de la Mer Rouge
fait
dans les années 1708, 1709 et 1710.

« LE SEUL ROYAUME
« D'YEMEN (écrit La
« Roque) à l'exclusion
« de toutes les autres ré-
« gions de l'Arabie, pro-
« duit L'ARBRE DU CAFÉ..
« SANAA passe pour la
« capitale... les mon-
« tagnes font l'agré-
« ment, l'abondance,
« toutes les richesses de
« l'Yémen... outre le café
« elle porte BEAUCOUP
« D'AUTRES ARBRES, DES
« FRUITS EN QUANTITÉ,
« ...il s'y trouve enfin de
« l'eau fort saine, une
« agréable fraîcheur ET
« UN PRINTEMPS PRES-
« QUE CONTINUEL
« (page 121) ...des vi-
« gnobles... et surtout
« DES ORANGERS (153)
« ...la ville de Mouab
« est le séjour ordinaire
« du roi d'Yémen... A un
« quart de lieue ce prince
« à fait bâtir un chateau...
« nommé en Arabe HISM
« AL MAOUAHIB c'est-à-
« dire... le PALAIS des
« GRACES ».

Beckford

« NOUS RÊVANT DANS L'YÉMEN
« (écrit un jour Beckford) nous
« camperons parmi ces espaces
« déserts et verdoyants que
« nous aimions tant ET NOUS
« BOIRONS LE CAFÉ DANS NOS
« TENTES OUVERTES... (Naples,
« Nov. 16. 1780).

« Quelle poésie pure et VRAI-
« MENT ORIENTALE EN votre
« lettre !... je traversais un bois
« DANS LES RÉGIONS DU PRIN-
« TEMPS PERPÉTUEL quand elle
« me parvint, sans doute amenée
« par le génie de quelque vent
« né en Asie... En vérité, pensai-
« je, cette lettre vient de SANNA
« ou d'HISM AL MOWAHAB, LE
« PALAIS DES DÉLICES, ELLE
« EXHALE TOUS LES PARFUMS
« DE CET HEUREUX PAYS, ET me
« voici les respirant... » (Fonthill,
Mars 1780).

Les Français ne sont point ses seuls conducteurs ; lorsque, fréquemment attiré en ces chaudes régions, son esprit explore la mystérieuse Ethiopie, c'est, semble-t-il, avec ce fameux père Lobo qui inspira Samuel Johnson.

Voyage historique d'Abissinie
du R. P. Jérôme Lobo

« Ce fut en allant au Royaume
« de Damote que je passai le
« Nil pour la première fois...
« presque tout ce que l'ai lu de
« la nature de ses eaux est encore
« plein de fable, je veux rappor-
« ter ce que j'en ai vu de mes
« propres yeux... Le Nil que ceux
« du pays nomment... le Père
« des eaux prend sa source
« dans le Royaume de Goïama...
« Province occupée par une cer-
« taine nation des Agaüs... nom-
« breux, féroces et indomp-
« tables... qui se retirent dans
« des cavernes... A l'est donc...
« sur le penchant d'une MON-
« TAGNE DONT LA DESCENTE NE
« PARAÎT QU'UNE BELLE ET
« AGRÉABLE CAMPAGNE EST
« CETTE SOURCE DU NIL SI CA-
« CHÉE JUSQU'A NOS JOURS...
« Lorsqu'on est sur la CIME ON
« découvre UNE GRANDE ÉTEN-
« DUE DE PAIS... LEUR PRÊTRE
« LES ASSEMBLE LA TOUS LES
« ANS et y sacrifie une vache
« dont on jette la tête dans une
« des sources du Nil... Il s'est
« déjà fait des os de ces vaches
« deux montagnes assez hautes,
« ce qui prouve assez que ces
« peuples ONT TOUJOURS ADORÉ
« LE NIL ET L'ADORENT ENCORE
« COMME UNE DIVINITÉ... Le Nil
« en sortant de sa source... se
« tient comme enseveli sous des
« herbes, ensuite... disparaît
« pour la première fois. Cette
« vue donne de la joie et cause
« en même temps de l'étonne-

Beckford (Lettres)

« Une voix mélodieuse
« murmura à mon
« oreille... Suis nous en
« nos prairies sur le
« Sommet du Mont
« AMARA... alors je me
« trouvai à nouveau en
« cet endroit délicieux
« dans lequel un rêve me
« transporta l'hiver der-
« nier... (Fonthill, mars
« 1780). LES RELATIONS
« DE VOYAGES CHAR-
« MANT MON IMAGI-
« NATION, je me trans-
« portai en des lieux sau-
« vages parmi les sables
« de l'Afrique. Là, sur les
« rives verdoyantes de
« quelque lac, je m'assis,
« contemplant les Pa-
« lais de marbre DES
« PRINCES ÉTHIOPIENS,
« ...Quelques minutes
« plus tard, j'étais de-
« bout devant un bois
« épais dont le feuillage
« me protégeait des ar-
« deurs du soleil, j'écou-
« tai LE BRUIT D'IMPÉ-
« TUEUSES CASCADES,
« admirant tout ce spec-
« tacle, lorsqu'un NÈGRE
« ...de haute taille... ap-
« procha... et sans re-
« muer les lèvres me fit
« comprendre que j'étais
« ...AU BORD DU NIL AU
« PIED DES MONTAGNES
« D'AMARA. Je suivis ses
« pas, à travers nombre

« ment... En traversant la terre
 « d'Alata, le NIL TOMBE DU HAUT
 « D'UN ROCHER EN BAS ET FAIT
 « LA PLUS BELLE ET LA PLUS
 « AGRÉABLE NAPPE D'EAU que
 « l'on puisse voir... Me reposant
 « pour jouir du frais que donne
 « cette eau, j'y admirois les
 « belles et vives couleurs de
 « mille arcs en ciel que forment
 « les rayons du Soleil. Comme
 « cette rivière TOMBE DE FORT
 « HAUT, ELLE FAIT UN SI GRAND
 « BRUIT QU'ON L'ENTEND DE
 « FORT LOIN.

« ON N'A AUCUNE CONNAIS-
 « SANCE DE CES VASTES RÉGIONS
 « ...JE DOUTE QUE LES PEINTRES
 « SE SOIENT ENCORE FORMÉ DES
 « IDÉES DE PAISAGES AUSSI
 « BEAUX QUE CEUX QUE J'AI
 « VUS... »

« vallons accidentés, se-
 « més de rochers ET
 « TOUT FLEURIS D'UNE
 « VÉGÉTATION AROMA-
 « TIQUE... Enfin... un
 « labyrinthe de sentiers
 « nous conduisit au
 « sommet de la mon-
 « tagne D'OU JE DÉCOU-
 « VRIS DES PAYSAGES
 « DE L'ASPECT LE PLUS
 « ROMANTIQUE. Les...
 « fruits que je goûtai,
 « les parfums que je
 « respirai ravirent mes
 « sens, j'étais plongé
 « dans l'ÉTONNEMENT
 « et dans le DÉLICE.

« UNE VASTE CAVERNE
 « S'OUVRAIT A NOS YEUX,
 « NOUS Y ENTRAMES ET
 « TOMBAMES PROSTERNÉS
 « DEVANT LA SOURCE
 « SACRÉE DU NIL qui
 « jaillit sans bruit dans
 « l'abîme creusé dans le
 « roc.. (1) »

(1) A melodious voice whispered in my ears... Follow us to our meads to the Summit of Amara... For several minutes I seemed ascending amongst clouds... All was stillness in this aerial journey except when the soft voice sung... Just as it ceased I found myself in the same delicious landscape to which I was conveyed last winter in a dream.

Fonthill March 1780.

...my thoughts were wandering into the interior of Africa and dwelt for hours on those Countries I love. Strange tales of Mount Atlas and relations of Travellers amused my fancy. One instant I imagined myself viewing the marble palaces of Ethiopian princes, seated on the green woody margin of Lakes, studded in sands and wildernesses.... Some few minutes after, I found myself standing before a thick wood listening to impetuous water-falls and screened from the Ardour of the Sun by its foliage. I was wondering at the Scene when a tall comely Negro wound along the slopes of the Hills and without moving his lips made me comprehend I was in Africa, on the brink of the Nile beneath the Mountains of Amara. I followed his steps thro' an infinity of irregular Vales all skirted with Rocks and blooming with an aromatic vegetation, till we

Ce n'est point seulement le désir d'un climat plus radieux, ce n'est point seulement un besoin presque physique, héréditaire peut-être, de sentir, en songe au moins, la chaude haleine d'un vent tropical qui entraîne William à la suite de La Roque et de Lobo.

Lorsqu'avec eux il enfonce ses pas dans la terre spongieuse des sources du Nil, ou gravit ces délicieuses collines de l'Yemen guère moins ignorées, c'est aux joies du pionnier, du chasseur de lointains, qu'il se livre.

Toujours poussé par cette séduction des espaces vierges, William se lance dans les steppes russes avec la même ardeur qui l'a fait se perdre au cœur de l'Afrique.

« Mon imagination erre en d'autres contrées. Ce soir elle s'est trouvée transportée dans ces IMMENSES PLAINES DÉSERTES DE LA TARTARIE, qui sont couvertes d'herbes et de fleurs parmi lesquelles il me semblait reposer... Un soleil étrange jetait une lueur pâle SUR CETTE IMMENSITÉ SANS BORNE (1) ».

En « ces immenses plaines désertes » il a sans doute pénétré grâce aux

« Voyages très curieux et très renommés »
faits en
MOSCOVIE, TARTARIE ET PERSE
par le Sieur
Adam OLEARIUS

arrived at the hollowed Peak and after exploring a Labyrinth of paths, which led to its summit, a wide Cavern appeared before us. Here I surveyed landscapes of the most romantic cast, tasted such fruits and scented such perfumes as ravished my senses. I was all Delight and amazement. We entered the Cavern and fell prostrate before the sacred source of the Nile which issues silently from a deep Gulph in the Rock...

Fonthill, Dec. 4th 1778.

(1) My imagination roams to other countries... This evening it has been transported to those immense, unfrequented Plains of Tartary which are covered with Herbs and flowers Amongst these I fancied myself reposing. A visionary sun gleamed faintly over the boundless prospect....

Fonthill, March 1780.

dont les estampes et les cartes elles-mêmes semblent faites pour permettre à un esprit imaginatif d'errer avec les cavaliers aux larges bottes derrière les juments et les chameaux de la longue caravane.



VOYAGES très curieux et très renommés faits en MOSCOVIE, TARTARIEET PERSE, par le Sieur ADAM OLEARIUS, p. 751.

L'Amérique ne tente pas moins le rêveur. Pour la parcourir, en l'immensité de ses lacs et de sa vaste Prairie, sans doute ne dédaigna-t-il ni de La Hontan, ni Robertson, ni le philosophe M. de Paw (1), tous célèbres alors, mais son principal guide fut vraisemblablement encore un Français, le Père Jésuite LAFITAU qu'il lui arrive de citer dans une de ses lettres :

« Le Danube roulait ses flots majestueux... nous cou-
« vrîmes dix milles sans voir rien autre que de VASTES PRAI-
« RIES émaillées de fleurs... semblables à celle que le Père La-

(1) Le Catalogue de sa bibliothèque l'indique. Voir Vente Fonhill, 1823. Lot 2545. De Paw, *Recherches Philos. sur les Am.*, Berlin, 1771. Lot 2481. De la Hontan, *Voyage dans l'Amérique*, La Haye, 1703.

« fiteau nous montre dans l'intérieur de l'Amérique et qui
 « servent de rendez-vous aux tribus des Indiens no-
 « mades... (1) »

Réponse à l'appel des sols luxuriants et tièdes, curiosité de coins du globe encore mal découverts, la randonnée imaginaire de Beckford est en outre, — imposée par l'horreur du profane, — la quête d'un monde exempt des laideurs et des souillures de la fausse civilisation des franguis.

« Ma situation est triste et solitaire, dit-il. Abattu, j'erre...
 « sachant à peine où diriger mes pas. Je jette un regard au-
 « tour de moi et ne trouve qu'un vide absolu. Les lieux qui
 « me charmèrent ne me causent plus de joie... A LA RE-
 « CHERCHE DES PLAISIRS QU'ELLE NE TROUVE PLUS SOUS LE
 « CIEL QUI M'A VU NAITRE, MON IMAGINATION S'ÉGARE EN
 « D'AUTRES PAYS... CE SONT CES RÊVES QUI FONT MON
 « BONHEUR ; SANS EUX JE SERAIS L'ÊTRE LE PLUS MALHEU-
 « REUX DE L'HUMANITÉ, LES PERSÉCUTIONS DES FRANGUIS
 « SERAIENT INTOLÉRABLES... ET J'EXHALERAIS BIENTOT LE
 « DERNIER SOUPIR... SI JE N'AVAIS LE POUVOIR... DE ME
 « TRANSPORTER A MON GRÉ EN TOUS LIEUX (2). »

Aspirant à se délivrer du joug des conventions, ce vrai Rousseauiste sentira, comme tant d'autres, grande ten-

(1) ...the Danube sweeping majestically along... for two miles we beheld no other object than smooth levels anemelled with flowers... Father Lafiteau tells us there are many such vast and flowery meads in the interior of America, to which the roving tribes of Indians repairs... etc...

July 20. 1780.

(2) My situation is sad and solitary. I stray disconsolately..... scarcely knowing which way to bend my steps. I look around and all is a perfect void. Those scenes which were wont to amuse me, delight no more.

My imagination roams to other countries in search of pleasures it no longer finds at home. This evening it has been transported to... Tartary... Such delusions as these form my present felicity, without them, I should be the most unhappy of mankind and the persecutions of Franguis would be intolerable..... Had I not this power (of being) transported wheresoever I list. ...I should soon breathe my last...

Fonthill, March 1780.

dresse pour le bon Sauvage et voudra, par delà les mers partager en songe, sa vie indépendante et pure.

Ici encore, Lafiteau dut se montrer précieux cicerone et dans le tableau que Beckford nous trace de ses imaginaires



Jean de BRY. *Historia AMERICAÆ Sive Novi Orbis...* Francofurti, 1634.
Planche XVII. — FEU DE IOYE ES FESTES SOLENNELLES.

« Or, quand ils veulent demonstrier signe de resjouissance, principalement après estre eschappez de quelque grand peril soit par mer ou par terre ils font vn grand feu à l'entour duquel ils s'asseent..... »

expéditions au Nouveau Monde, il paraît vivre au milieu des gravures abondamment semées par le bon Jésuite, dans les deux intéressants quarts de ses « MŒURS DES SAUVAGES AMÉRIQUAINS », et dont certaines reproduisent le vieux Jean de Bry.

« Ayant, (dit notre rêveur) allumé UN FEU PRODIGIEUX,

« nous commencerons à la clarté de ses flammes NOTRE FESTIN ET NOS LIBATIONS.

« Peut-être, quelque tribu sauvage apercevrait-elle de loin CETTE FUMÉE... Que signifient, diraient-ils, CE BRUIT DE CYMBALES, CES CLAMEURS DE JOIE CES ÉTINCELLES QUI INDIQUENT UN FEU DE TRIOMPHE. Que chaque homme... s'arme de sa fronde...

« Un de ceux qui veillent sur notre sécurité entendrait la marche rapide d'une multitude descendant les pentes d'une Savane dans le silence de la nuit... Aussitôt nos fidèles gardiens saisiraient leurs lances...

« Les adversaires s'avancent avec solennité, LEUR PHYSIONOMIE N'EST POINT FÉROCE. Nous voyant désigner du doigt nos lances jetés sur le sol, et nous incliner gracieusement devant les possesseurs de la terre, les sauvages... rejetteraient aussi leur fronde... (1)

(1) ...having kindled a prodigious Fire, carouse and feast around its blaze. Perhaps a Nation of Savages would spy its smoke at a distance and might say amongst themselves : No marriage is celebrated to Night in our Nation, nor have we conquered the proud Catoquilqui who boast their lineage from the Morning Star. What means then this tinkling of Cymbals these shouts of exultation and yonder sparks that indicate a triumphant Fire ? Let every Man cast his Belt over his shoulder and arm himself with his Sling... One of those who watch over the security of our repose would hear the fleet of a multitude descending the Slopes of a Savannah in the silence of the Night and sounding his shrill clarion, rouse us from our Slumbers. Immediately our faithful attendants would flock to our Tent and ranging themselves around seize their Lances..... the train advancing with Solemnity. Their countenances are not ferocious, should I say to you, nor has their deportment the stride of Destruction. I will order the casket of Beads to be opened and the chest that contains implements of Iron. Fritz shall show them their Use. By laying our hands on our hearts pointing to our Lances cast on the Ground, offering the freight of our Camels and humbling ourselves courteously before the possessors of the Land, the Savages might also cast away their slings.....

Geneva, Nov. 24, 1777.

Noté relative à la planche de Jean de Bry. — Dans William Clarke (Reportorium Bibliographicum (1819). page 207), on trouve signalé parmi les plus beaux livres de Mr Beckford's librairie « De Bry », Collectiones peregrinationum... II tom. fol. Francofurti, 1590, 1634.

« Peut-être feriez-vous alors retentir sur votre luth un
 « de ces airs doux qui parlent de BONTÉ et que comprennent
 « même LES TRIBUS INCULTES QUI VONT DE LAC EN LAC ET
 « DE VALLÉE EN VALLÉE. ALORS ce serait la DANSE, le SON



LAFITAU. — MŒURS DES SAUVAGES AMÉRIQUAINS.
 Planche 10, tome II, page 218.

« des INSTRUMENTS et la JOIE GÉNÉRALE... Mais à qui suis-je
 « en train d'exposer ces IDÉES ROMANTIQUES : AVOIR LA
 « TENTE POUR HABITATION, VIVRE DES PRODUITS DE LA
 « TERRE, ERRER PAR LES BOIS ! (1) »

(1) You then perhaps would take your Lute and make sweet harmony,
 an harmony breathing benevolence understood even by the rude Tribes
 that rove from Lake to Lake and from Valley to Valley. Next would

Familier avec les sauvages du père Jésuite, William ne se contente pas de creuser avec eux le bouleau qui fait l'embarcation légère, de s'élancer sur le fleuve aux dangereux rapides ou de partager leur bouillie de sagamite et leur repos sous le toit rond de la hutte grossière. Par réaction sans doute contre tout ce qui est état d'âme européen, il se sent tout près de leurs croyances, tout près de ces rites naïfs et profonds que Lafitau décrit et interprète avec une si remarquable pénétration du génie primitif :



LAFITAU. — *Id.* Planche 18, tome II, page 386.

« C'est en des prairies semblables (écrit un jour le jeune Beckford au bord du Danube) que Lafiteau nous peint les tribus indiennes en train de célébrer leurs danses solennelles et l'impression que ces assemblées laissent dans

succeed the Dance, the clang of Instruments and universal joy. Our hearts would be dilated and we should join in the wildest expressions of our feelings ; but to whom am I exposing these romantic Ideas of living in Tents upon the produce of the Earth and straying thro' such tracks of Woodlands ?

Geneva, Nov. 24. 1777.

« l'esprit de ces sauvages est si profonde que la plus haute
 « idée qu'ils se forment de la félicité future consiste en des
 « chants et des danses perpétuelles sur les verts espaces
 « de leur élysée...

« Et tandis que le crépuscule s'avavançait et que mes yeux
 « erraient sur la plaine AGRANDIE PAR L'APPROCHE DE LA
 « NUIT, QUELQUE CHOSE DE CE CÉLESTE TRANSPORT SEM-
 « BLAIT ME GAGNER MOI AUSSI » (1).

Pour ce rêveur incroyant mais épris de poésie et de merveilleux, toute pompe sacerdotale, tout geste de piété, pourvu qu'ils n'appartiennent point aux coutumes de sa race et n'engagent point sa conscience recèlent une fascination et jettent en son âme comme une contagion de sacré. Il avouera plus tard s'être agenouillé à Saint-Sulpice avec les fidèles pour se conformer à l'harmonie du spectacle (2) dans le même élan qui le portait, on l'a vu, à se prosterner avec les noirs d'Ethiopie devant la source du Père des Eaux.

Touchant à cette curiosité de Mythe, à cette sympathie pour toutes les formes religieuses lointaines, remarquons ici qu'en plusieurs des notes de son roman, Beckford, faisant allusion aux Brahmines, aux Fakirs, aux Talapoins, à Wishnou, à Ixora, se réfère à un ouvrage qu'il cite toujours avec une singulière réserve, sans nom d'auteur et en abrégé sous le titre de « *Relig. Cerem.* ».

(1) Father Lafiteau tells us, there are many such vast and flowery meads in the interior of America, to which the roving tribes of Indians repair once or twice in a century to settle the rights of the chase, and lead their solemn dances; and so deep an impression do these assemblies leave on the minds of the savages, that the highest ideas they entertain of future felicity consist in the perpetual enjoyment of songs and dances upon the green boundless lawns of their elysium..... A share of this celestial transport seemed communicated to me whilst my eyes wandered over the plain, which appeared to widen and extend in proportion as the twilight prevailed.....
 July, 20th 1780. D. W. T.

(2) « My change of religion... (dit Beckford en dénégation) ...You have seen me perform at St Sulpice... Beyond a few genuflexions or expressions in time with the rest of the audience I defy Mr W... and all his set to prove anything.

To Th. Wildman Aug. 22. 1795.

D'autre part, Clarke, le grand libraire, dans son « *Repertorium Bibliographicum* » signale parmi les livres les plus remarquables de la bibliothèque de Fonthill, les « CÉRÉ-
« MONIES ET COUTUMES RELIGIEUSES de tous les peuples du
« monde, représentées par des figures gravées par BER-
« NARD PICART ; avec des explications historiques ». 9 tom.
fol. Amsterdam. Bernard 1723 et années suiv.

« Cet exemplaire extraordinaire (dit Clarke) sur grand
« papier du folio « super royal », est l'unique de ce genre que
« l'on connaisse. Les gravures y sont particulièrement
« réussies... (1) »

Si, du temps de « *Vathek* », le jeune esquire ne possédait point encore cette édition rare et magnifique, on peut croire qu'il y en avait quelque autre du même ouvrage reposant sur les rayons de son impénétrable cellule. Dans cette vaste compilation on trouve en effet sur *Wishnou*, *Ixora*, les fakirs, des développements tout parallèles à ceux de Beckford en ses commentaires ou dans son roman.

Le Calife rencontre « ...des FAKIRS venus du CŒUR DE L'INDE... » et, ce jour-là d'humeur plaisante, il les prie « ...de présenter ses compliments A VISHNOU ET A IXORA... (2) »

« LES BRAHMINES (dit Picart) témoignent beaucoup d'humilité et de dévotions en entrant dans la Pagode d'IXORA « et se déchaussent en son honneur » (Chapitre des Cérémonies et du Culte Religieux des Indiens Orientaux).

« *WISHNOU ET IXORA* (dit Beckford en note) sont deux

(1) CÉRÉMONIES ET COUTUMES RELIGIEUSES DE TOUS LES PEUPLES du monde, représentées par des figures gravées par Bernard Picart, avec des explications historiques, 9 tom. fol. Amst. Bernard, 1723 et années suivantes :

« This extraordinary copy is upon thick large paper of the super royal folio size and the only one known : the impressions are uncommonly brilliant. The supplementary Volumes published in 1743 were not printed on this paper.

Repertorium Bibliographicum, William Clarke. p. 211.

(2) *Vathek*, p. 130 et note correspondante, « *Visnow & Ixhora : Two deities... concerning whose history... etc.* »

« Divinités des Indes Orientales concernant l'histoire et les
 « aventures desquelles on rapporte plus d'absurdités que
 « l'on n'en peut trouver dans tout le reste du domaine de
 « la Mythologie. Les traditions de leurs adeptes sont cer-
 « tainement allégorique mais, sans la clef qui pourrait ré-
 « véler leur sens mystique ce n'est qu'un tissu de fables ».

« La tête d'IXORA (dit Picart) est ornée d'une longue et
 « belle chevelure. ...Il a sur la tête un croissant. Ses trois
 « yeux marquent l'étendue de sa pénétration... Il est repré-
 « senté sur un piédestal avec seize bras dont toutes les
 « mains sont garnies. Celles des bras droits tiennent du Feu,
 « de l'Argent, un Tambour, un Chapelet, une Corne, un
 « Bâton, une Roue et un Serpent. Celles des bras gauches
 « tiennent un Cœur, un Instrument de Musique, une Cloche,
 « une Jatte de Porcelaine, une Chaîne, la Tête d'un Brah-
 « mine, un Trident, et une Hache. Les seize bras représentent
 « la Force et la Puissance du Dieu... Il paraît assès... qu'Ixo-
 « ra est la Matière que divers philosophes anciens et mo-
 « dernes ont crue éternelle.

WISTNOU, WICHNU OU WISTNUM

« Ce Dieu (continue Picart) est inférieur à Ixora... Ce qu'il
 « y a de plaisant est qu'il passe son temps à dormir et ce-
 « pendant il dirige les affaires de l'Univers » (Picart, III,
 111 à 134).

Et Picart se lance dans le détail des multiples incarnations du Dieu Wishnou. Ce Wishnou et cet Ixora protéens, ces fakirs, leurs dévots, le jeune Beckford les connaissait d'autant mieux que Picart illustrait ces sujets comme tous ceux dont il traite par des planches, ses « figures » dont l'abondance, le relief, le piquant, la fantaisie souvent audacieuse devait vivement frapper le rêveur qui s'était donné pour tâche d'assembler des estampes propres à servir d'aliments au songe.

L'influence que Picart et ses curieuses « FIGURES » purent avoir sur William, se trouve confirmée, semble-t-il, par une

lettre dans laquelle le jeune homme, proclamant son droit à la chimère et au Voyage Mystique, se trace un itinéraire du songe où chaque point d'escale correspond à quelque'une des frappantes gravures de Picart.



WISHNOU. — B. Picart. III.

« Je jouirai de mes rêves (dit William) ...quelque irritation qu'ils puissent causer aux êtres terre à terre qui m'entourent... Je dédaignerai de songer à l'état de choses qui peut régner en Angleterre... je ne tournerai jamais les yeux vers l'Acropole de Philadelphie, mais... je veux lire pour en parler et POUR Y RÊVER, ce qui concerne... LES CHARMES DE QUITO, ...SON CULTÉ SOLENNEL... ET LA MAJESTÉ DES ANDES (1). »

(1) I will enjoy my Dreams my phantasies and all my singularity, however irksome and discordant to the Worldlings around. In spite of them I will be happy, will employ myself in trifles, according to their estimation ; and instead of making myself master of the present political state of America, instead of forming wise plans for its future subjection or calculating when Spain will follow her Neighbor's example, I will

Or, parmi d'autres relatives au Pérou, Picart donne une planche : « CÉRÉMONIE DU CULTÉ PÉRUVIEN » dans laquelle on aperçoit au loin les hauts sommets des Andes (1).



William en sa lettre continue :

« Je rêverai DES COUTUMES DE LA VIRGINIE, DE SON « EXQUISE SAVANNE, DE SON IDOLE KIWASA, des TOMBES DE « SES MONARQUES. »

Et dans les planches de Picart on trouve : « KIWASA, IDOLE DES VIRGINIENS » ; « LES VIRGINIENS ADORENT LE FEU » ; et « TOMBEAU DES ROIS VIRGINIENS (1) ».

read, talk and dream of the Incas, of their gentle empire, the solemn worship of the sun, the charms of Quito and the majesty of the Andes. The appearance of Ontario and Niagara, when first discovered, the Customs of Virginia, its lovely savannahs, its Idol Kiwasa, the Tombs of its Monarchs shall engage my Attention... Fonthill, 1778.

(1) Voir Bibliothèque Nationale, Estampes. B. Picart. Recueil, p. 65, 66, 62, 68.

Enfin ajoute encore Beckford :

« Je m'occuperai aussi de la FLORIDE... et de L'EXPÉDITION DE COLLOMB (1) ». Et Picart donne deux estampes : « LES FLORIDIENS, L'OFFRANDE DU CERF » ; et « CHRISTOPHE COLLOMB DESCEND A TERRE ET PREND POSSESSION DE L'ÎLE DE GUANAHANI » (2). Passant d'un tome à l'autre de Picart, William pouvait donc « à son gré » et « sans tapis magique » pour employer ses termes, se transporter de la Kaaba aux Temples Indous pour aller ensuite du Canada jusqu'au Pérou en traversant le Mexique poursuivre son voyage à la découverte de tous les dogmes.

On ne sera pas surpris que, pèlerin de l'histoire mythique de l'humanité, le poétique explorateur ait manifesté une admiration particulièrement enthousiaste à la rencontre du plus grandiose de tous les cultes que lui présente l'Amérique, le culte du Soleil.

« ...Je veux (écrit-il) jouir de mes songes et de toute mon « étrangeté... je VEUX LIRE CE QUI SE RAPPORTE AUX INCAS, « À LEUR DOUX EMPIRE, À LA SOLENNELLE ADORATION DU « SOLEIL, AU CHARME DE QUITO... (3) ».

Le jeune homme assurément n'est pas sans avoir lu le roman, alors tout récent (*Les Incas*, Paris, 1777) dans lequel MARMONTEL célèbre avec l'ardeur d'un cœur sensible ce « doux empire » dont Beckford veut rêver, et ce culte : « Tribut solennel de reconnaissance et d'amour « (dit l'auteur des *Incas*). Rien d'inhumain, rien de pénible, « des prières, des vœux, quelques offrandes pures, des « fêtes où la piété se concilie avec la joie : tel est ce culte, « la plus douce erreur, la plus excusable sans doute où pût « s'égarer la raison... (Marmontel, I, 36). »

A cette source probable d'inspiration et de rêve, ajoutons en une autre, où peut-être Marmontel lui-même puisa : les gros-folios de Picart, son érudition à bon marché et la singulière éloquence de ses gravures.

(1-3) Voir page 289, note 1.

(2) Voir Œuvre de Picart, t. II, p. 89.

« Au jour le plus solennel de la Fête (dit Picart), l'Ynca
 « paroissoit en public accompagné de ses parens. Il se rendoit
 « avec sa suite à la grande place de Cusco et y attendoit les



B. Picart, — III. 194,

« pieds nuds que le Soleil se levât ; alors il regardoit fixe-
 « ment vers l'Orient. Dès qu'il le voioit paroître, il se jettoit
 « à genoux... et donnoit des baisers à l'air... Les Nobles...

« se tenoient à quelque distance et adoroient le Soleil à
 « l'imitation de l'Ynca... L'Ynca se levoit ensuite tandis
 « que les autres restoient à genoux et PRENOIT DEUX GRANDS
 « VASES D'OR REMPLIS DE BOISSON... COMME CHEF DE LA
 « MAISON DU SOLEIL IL ÉLEVOIT UN DE CES VASES ET LE
 « MONTRANT AU SOLEIL, L'INVITOIT A BOIRE... » (III, 194).

C'est en examinant ces gravures, ici très réduites, qu'il faut se répéter, pour en mieux pénétrer l'âme, l'exclamation fervente du romantique enfant de Fonthill : « Je veux rêver des Incas et de la solennelle adoration du Soleil ».

Lorsque soi-même on passe d'ardentes et longues heures à baigner ses yeux de la pourpre des couchants, comment n'être pas touché à la vue de ce peuple dont tous les cœurs s'unissent pour participer, dans un commun élan spirituel, à la magnificence du grand luminaire de la Nature ?

Comment aussi, dans l'exaltation du rêve où l'on est si souvent despote oriental, ne viendrait-il se mêler à l'émotion proprement poétique un étrange sentiment d'affinité pour ce prince qui, les pieds nus, le front paré de plumes comme Vathek de l'aigrette, se dresse seul debout, devant la multitude prosternée et tend d'un geste large la coupe des libations vers ce Soleil dont il est l'humaine incarnation?...

William se déclare lui aussi « ENFANT DU SOLEIL » (1).

« J'ai (dit-il ailleurs) FAIT VŒU D'ÉRIGER sur la grande pelouse de Fonthill, un TEMPLE DÉDIÉ A LA MYSTÉRIEUSE
 « INFLUENCE DU COUCHANT ... » (2).

Dans la liste des trésors de Fonthill on trouve mention

(1) ...Those Fortunate Isles and pleasant Countries — Where Hesperus and his Daughters. three Sing around the golden tree.

Oh ! that we could join the chorus & follow it... to those woody dells which afford a sure retreat to the happiest of mortals, the children of the Evening Sun. You are surely one of the number...

W. B. to A. Courtenay. Fonthill, March 25. 1780.

(2) ...I hurry to the central lawn where I have vowed to erect a Dome sacred to the Mysterious influence of the setting sun.....

Fonthill, March 25th, 1780. W. B. to A. Courtenay.

d' « UNE ANTIQUE COUPE PÉRUVIENNE, pièce extrêmement rare, JADIS TENUE POUR SACRÉE PAR LES INCAS » (1).

Et l'on imagine le rêveur, poursuivant son rêve, prenant un jour cette coupe et, comme l'Inca, d'une main pieusement filiale l'élevant vers l'astre resplendissant.



*The INCAS consecrates
his VESSEL to the SUN.*

*L'INCAS consacre son
VAZE au SOLEIL.*

Ce culte magnifique dont William se fait si volontiers zélé, et pour lequel il a vu le Pérou bâtir une ville aux temples lambrissés d'argent et d'or, l'histoire le lui montre encore faisant surgir en Orient, au cours de quelque siècle lointain, une cité sainte bien digne de celle des Incas, c'est l'antique Persépolis dont le nom même pris sous sa forme primitive d'ISTAKHAR, paraît exprimer le rôle que lui donnèrent ses créateurs.

« Je hasarderai (dit le savant Richardson, plusieurs fois

(1) « An ancient Peruvian cup of red clay formerly sacred to the Incas ». (Catalogue Lansdown...) Sixth day's sale. Nov. 26th 1845. Lot 416.

cité par le jeune auteur) deux étymologies : ISTA indique « un lieu, une demeure, du verbe persan Istaden : se tenir, « demeurer. KHAR, c'est le Soleil ; d'où Istakhar sera le lieu « ou le temple du Soleil. Ista, esta ou asta, du verbe sutuden « signifie aussi louange. ISTAKHAR sera donc la louange » du soleil, double interprétation qui s'applique parfaitement à la capitale et au grand sanctuaire d'un empire « où de temps immémorial le Soleil a été le grand objet « d'adoration (1) ».

William se trouve donc mené, par sa propre quête, au lieu dont il fait le but de la quête de son héros et l'asiatique métropole du Soleil l'attire et le hante comme elle attire magiquement le Calife audacieux.

« Je pénétrai (écrit Beckford à Florence) dans la cour du « vieux château, sombre, profonde comme si elle eût été « taillée dans le roc ; entourée d'arcades... aux piliers « sculptés d'une façon aussi étrange que ceux de Persepolis (1) (6 oct. 1780). »

« J'étais (écrit-il en juillet de la même année) d'humeur « sombre, quand nous atteignîmes Brée, pauvre ville entourée de murailles et de tours en ruines où, n'ayant rien « à faire, je m'en allai errer... La nuit vint, me permettant « de parer la scène à mon gré... de traits nobles et majestueux... Je commençais à rêver en tranquillité lorsqu'une « forte averse me contraignit à fuir ma retraite. Rentrant « à l'auberge, je me hâtai d'aller au lit et, l'orage me berçant, « je m'endormis. UN RÊVE ALORS M'EMPORTA A PERSEPOLIS... (2) » (Spa, 6 juillet).

(1) I shall now proceed to hazard two etymologies... Ista denotes a place, station, dwelling (from the Persian verb Istaden, to Stand, remain, dwell) ; Khur ou Khar signifies the Sun, whence Istakhar will naturally imply the place or temple of the Sun. Ista, esta or asta, mean also praise (from the verb sutuden) ; and in this sense, the combination of these words will express Praise of the Sun ; both of which interpretations seem... to be highly characteristic of the capital and chief temple of an empire where from time immemorial the Sun had been the great ostensible object of adoration.

A dissertation on... of Eastern nations by John Richardson, p. 126.

(2) ...I entered the court of the castle, dark and deep, as if hewn out

Qu'il fût endormi ou éveillé, l'imaginatif pouvait revêtir son rêve de la précision qu'il aimait à trouver dans l'irréel, les restes de la vénérable cité du Soleil étant loin d'être inconnus au temps de sa jeunesse. Depuis un siècle Istakhar avait été explorée et dépeinte par divers voyageurs européens dont deux surtout semblent avoir fait figure importante parmi les inspireurs de la longue évasion.

L'un, cité dans les notes du roman quoique selon la méthode ordinaire à l'auteur de façon évasive, c'est le Chevalier Jean CHARDIN avec son

VOYAGE EN PERSE
et autres lieux
de l'Orient
Amsterdam 1711.

L'autre est Corneille LE BRUN dont le

VOYAGE PAR LA MOSCOVIE EN PERSE
1718

point mentionné par Beckford, se rencontre avec le précédent dans la bibliothèque de Fonthill (1).

Le premier, bien que possédant déjà un souci très réel de la vérité et de l'observation minutieuse offre une fraîcheur

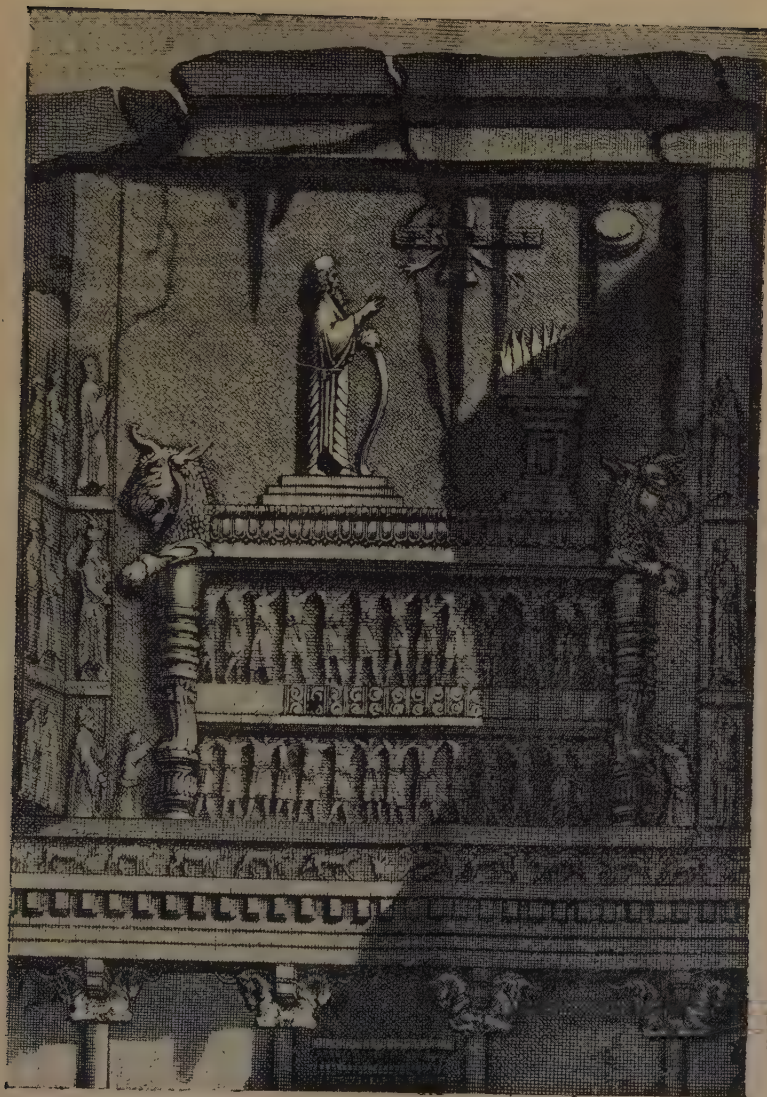
of a rock ; surrounded by a vaulted arcade, covered with arabesque ornaments, and supported by pillars as uncouthly carved as those of Persepolis. In the midst appears a marble fount with an image of bronze, that looks quite strange and cabalistic...

Florence, Oct. 6th 1780.

... I was in a dark, remorseless mood, which lasted me till we reached Brée, a shabby decayed town, encompassed by walls and ruined turrets. Having nothing to do, I straggled about them, till night shaded the dreary prospects, and gave me an opportunity of imagining them, if I pleased, noble and majestic..... I had scarcely begun to mope in tranquillity, before a rapid shower trickled amongst the clusters above me, and forced me to abandon my haunt. Returning in the midst of it to my inn, I hurried to bed, and was soon lulled asleep by the storm. A dream bore me off to Persepolis.....

Spa, July 6th 1780.

(1) Catalogue Lansdown (Bath) 1st day's sale. Nov. 20, 1845, lot n° 219.



C. Le Brun (Planche 158, p. 276).

d'impression. une naïveté qui charme et retient le lecteur ; le second, avec moins de grâce et de bonhomie dans le récit, marque sur le prédécesseur auquel il n'épargne pas les critiques, un progrès considérable en ce qui concerne la précision, la force évocatrice du document gravé dont l'imagination de Beckford est si friande.

En ces deux auteurs, Istakhar apparaissait pleinement à William, ainsi que Richardson la définissait, comme la Ville sainte du Soleil.

« Ici (dit le bon Chardin, commentant les bas-reliefs de « Naxi Rustan)... un personnage, roi ou grand prêtre paroît... « avec une suite qui marque sa dignité... La perspective est « dessinée avec autant d'exactitude qu'on a pu le faire « par le moyen de la lunette d'approche... Il n'y a qu'une « seule figure dont ni le peintre, ni moi, ne pûmes bien « discerner les traits, c'est une Figure mystérieuse qu'on « voit tout au haut de l'ouvrage... Quelques-uns croient que « c'est la représentation du Monde, d'autres, dont je suivrois « plutôt le sentiment, qu'il représente le Soleil, la grande « Divinité des Perses... » (p. 96).

En teintes accusées, impérieuses, Lebrun, dans une grande planche, nous montre ce bas-relief où le roi prêtre dont parle Chardin répète en sa ville le geste hiératique des Incas et de tous les pontifes ignicoles et présente au feu solaire, image de l'Etre éternel qui plane au-dessus de lui, concrétisé par la sculpture, l'hommage d'amour d'un peuple entier.

Dans une autre planche, le même tableau surgissait encore, mais avec plus de recul, la scène affectant ainsi un caractère nouveau : on apercevait en son entier, audacieusement enchâssé dans le mont formidable, le tombeau de Naxi Rustan, et le souverain, représenté au-dessus de la porte simulant l'entrée des lieux qui reçurent ses restes, semblait encore en train de célébrer son dernier sacrifice sur ce roc inaccessible, face à face au Soleil divin.

Contemplée dans la nuit calme de Fonthill, alors que sur les pages de l'in-folio la lampe jette une clarté douce

et quasi lunaire, l'estampe (1) avec ses teintes crues, prend une force saisissante et le rêveur peut aisément se prendre lui-même pour ce voyageur, accoudé à une grosse pierre, son bâton et son vase à ses pieds, quelque Persan peut-être, fidèle encore aux traditions millénaires et qui, par une nuit claire, parvenu au terme de son pèlerinage, contemple le

TOMBEAUX A NAXI RUSTAN.



C. Le Brun (Planche 167, p. 280).

tombeau sacré et s'apprête à célébrer devant l'effigie du souverain de ses ancêtres les rites magiques inoubliés.

Or, achevant, eux aussi par une nuit sereine, leur longue randonnée, Vathek et Nouronihar arrivant à Istakhar eurent une vision identique à celle que Beckford pouvait trouver en sa bibliothèque dans la gravure de Lebrun.

« ...Ils allèrent ainsi AU CLAIR DE LUNE (dit le roman) et
« arrivèrent en vue de DEUX ROCHERS FORMIDABLES,

(1) Ici réduite de beaucoup et, les traits émoussés.

« formant comme un portail à l'entrée de la vallée
 « à l'extrémité de laquelle s'élevaient les vastes ruines
 « d'Istakhar. Presqu'au SOMMET DE LA MONTAGNE ON
 « DÉCOUVRAIT LA FAÇADE DE PLUSIEURS SÉPULCRES DE
 « rois, dont les ombres de la nuit augmentaient l'horreur.
 Vathek (217).

Mais les deux audacieux n'ont point encore atteint l'ultime but de leur voyage. Couvrant la dernière et courte étape qui leur reste à franchir, après avoir rencontré la stupéfiante série des tombes gravées dans la montagne,
 « ...Vathek et Nouronihar traversèrent deux « villages
 « presque entièrement abandonnés... et arrivèrent enfin
 « AU PIED DE LA GRANDE TERRASSE DE MARBRE NOIR (Vathek, l. 216).

Voici le Calife et son épouse parvenus cette fois au cœur d'Istakhar. Ayant cheminé dans les gorges, atteint les rocs encastrant les cénotaphes royaux, puis longé la vallée, ils ont fidèlement respecté l'itinéraire que Beckford put suivre avec ses guides, eux-mêmes pleinement d'accord avec les voyageurs modernes.

« Le Polvar, (lit-on dans Perrot et Chipiez) sort de la
 « plaine de Meched-Mourgab en s'engageant dans des
 « gorges étroites et tortueuses... il débouche dans une seconde plaine... celle de Merv-dacht. Là se voient les ruines
 « imposantes où... tous les voyageurs se sont accordés à
 « reconnaître celles de la Persépolis des Grecs (p. 444).

« Les fameuses ruines sont groupées dans un espace qui
 « n'est pas très vaste au débouché d'une gorge dont sort le
 « Polvar.

« Sur la droite à environ 2.500 mètres, la nécropole de
 « Nakch. I. Roustem et environ à la même distance à
 « gauche, les colonnes de Persépolis (p. 675).

« J'arrivai le 13 février (dit Chardin) dans la belle plaine
 « de Persépolis, c'étoit la troisième fois que j'y allois... Je
 « vais donner la Relation de ce fameux endroit...

« Quand on est entré dans la plaine, ...après cinq lieues

« de marche... le long des montagnes... on arrive AUX PLUS
« SUPERBES ET PLUS FAMEUSES MASURES DE L'ANTIQUITÉ
« que l'on appelle les RUINES DE PERSÉPOLIS » (Voyage en
Perse, 1723. IX, 50).

Vathek et Nouronihar eux aussi parcourant « les cinq
lieues de marche » traversent les prodigieuses « Masures »
et, lorsqu'on les suit lorsque comme eux et avec eux, de
place en place, on s'arrête, il semble qu'on ait bien sous les
yeux, les tableaux que la plume de Chardin ou le crayon
de Lebrun firent apparaître au solitaire évocateur, réfugié
dans la paix de Fonthill.

Tout d'abord, ce n'est pas de plain-pied que le Calife et
sa compagne parviennent au milieu des ruines. Devant eux
se dresse cette haute terrasse qui fut et qui reste pour les
Palais de Persepolis et ses stupéfiantes colonnes, un Socle
gigantesque :

« Vathek et Nouronihar traversèrent deux villages... et
« arrivèrent au pied DE LA GRANDE TERRASSE DE MARBRE
« NOIR.

« Le cœur battant ils jetaient autour d'eux des regards
« d'étonnement... UN SILENCE DE MORT RÉGNAIT... LA LUNE
« PROJETAIT SUR LA VASTE TERRASSE l'ombre des HAUTES
« COLONNES qui S'ÉLEVAIENT PRESQUE JUSQU'AUX NUES.

« Ces SOMBRES phares (gloomy watch-towers), dont le
« nombre pouvait à peine se compter, n'étaient couverts
« d'aucun toit et leurs chapiteaux, d'une architecture
« inconnue dans les annales de la terre, servaient d'asile
« aux oiseaux des TÉNÈBRES... qui s'enfuirent en croassant...

« Vathek présenta sa main à Nouronihar et MONTANT LES
« DEGRÉS D'UNE VASTE RAMPE, ils PARVINRENT SUR LA
« TERRASSE ». (P. 182, l. 218)

Or, c'est bien ainsi que Lebrun et Chardin faisaient sur-
gir les ruines aux yeux de Beckford.

« Il y en a (dit Chardin) qui appellent cet édifice le Palais
« de Darius. Je N'AI JAMAIS RIEN VU, NI CONÇU DE SI GRAND
« ET DE SI MAGNIFIQUE... LE PLAN ME PAROIT LE PLUS GRAND

« DESSEIN QUE JAMAIS ARCHITECTE AIT CONÇU. LA PLACE
 « OU IL EST POSÉ est une montagne de 7 à 8 milles de long,
 « d'une seule roche et si dure que le ciseau n'y sauroit
 « presque mordre.

« QUELLE INDUSTRIE, QUELLE FORCE N'A-T-IL PAS FALLU
 « POUR ÉLEVER CES LONGUES ET LOURDES COLONNES SI
 « DÉLICATEMENT TRAVAILLÉES... JE NE SAIS PAS SI MA DES-
 « CRIPTION et mes FIGURES donneront UNE GRANDE IDÉE
 « DE CE TEMPLE, MAIS JE PUIS AFFIRMER QUE CE QU'ON EN
 « CONÇOIT VA AU DELA^d DE TOUTES LES EXPRESSIONS... »



ESCALIER DE LA FAÇADE AU NORD (C. Le Brun, planche 124, p. 270).

Le voyageur qui aurait gravi l'aile gauche de la double rampe ci-dessus sur la planche ci-dessus (124) parviendrait au point où la gravure qui suit (Pl. 120) montre trois hommes armés de piques. Devant lui sur un fond de montagnes, se dresseraient deux groupes de ruines formés, l'un de colonnes, l'autre de portiques.

C'est bien selon toute apparence le trajet du Calife et de Nouronihar. « La terrasse (dit Beckford) était pavée de
 « CARREAUX DE MARBRE et SEMBLABLE A UN LAC uni où

« nulle herbe ne peut croître. SUR LA DROITE, S'ÉLEVAIENT
 « LES PILIERS RANGÉS DEVANT LES RUINES D'UN IMMENSE
 « PALAIS.

« Lorsqu'on a gravi les dernières marches de l'escalier
 « (lit-on dans Perot et Chipiez) et que l'on débouche sur le
 « plateau on aperçoit à 15 mètres de distance... deux énormes
 « piliers hauts d'environ 11 mètres sur lesquels fait saillie...
 « la PARTIE ANTÉRIEURE DU CORPS DE DEUX QUADRUPÈDES...
 « qui ont plus de 5 mètres d'élévation... »



« QUATRIÈME VUE DE PERSEPOLIS » (C. Le Brun, pl. 120, p. 270).

Ces animaux formidables dont on distingue fort bien les vestiges sur la planche de Lebrun, on les retrouve aussi dans le roman bien qu'au nombre non plus de 2 mais de 4.
 « Vathek et Nouronihar... gravirent le vaste escalier et
 « atteignirent la terrasse... Devant eux se dressèrent les
 « STATUES GIGANTESQUES DE QUATRE ANIMAUX QUI TENAIENT
 « DU GRIFFON ET DU LÉOPARD, et qui, bien qu'ils ne fussent
 « que pierre, faisaient naître l'effroi. (P. 183, L. 219.)

Voulant reconstituer l'aspect des quadrupèdes mutilés

par le temps, le jeune romancier s'est semble-t-il inspiré des monstres dont triomphe ailleurs Darius dans un bas-relief que Lebrun reproduit en traits vigoureux et dont Chardin disait avec une si piquante simplicité :



G. Le Brun (Planche 130, p. 273).

« On voit ici... le roi ou grand prêtre aux prises avec un
« animal qui ne sauroit être qu'hiéroglyphique parce qu'il ne
« représente rien de réel. »

Bien que moins jeune et, sans doute, moins romanesque que ne l'étaient Vathek et Nouronihar ou Beckford, Chardin ne laissa pas d'être frappé d'étonnement à la vue des peç-tacles aussi étranges :

« J'AVOUE, (dit-il), que d'abord que je vis cette grande « masse d'édifices et TOUTES CES FIGURES, JE FUS SURPRIS. »

Pourquoi ces « figures » ? Qui sut concevoir et réaliser le plan de cette terrasse et de cet escalier ? Qui put entasser tous ces lourds blocs et dresser jusqu'au Ciel ces colonnes harmonieuses bien que formidables ? Tout, songe Chardin, est ici mystère et la nature même de la matière employée lui reste inexplicable.

« Je ne sais où ils prenoient cette *Pierre noire... plus dure que le marbre* car la roche prochaine est gris blanchâtre... »

Ce que nous savons aujourd'hui avoir été des palais royaux, on le considérait alors, non sans quelque apparence de raison comme des temples et l'on s'efforçait déjà d'en restituer l'antique aspect.

Dès 1740, dans un ouvrage enrichi de planches curieuses, un Anglais, le docteur Stukeley représentait l'un des palais de Persepolis comme un temple identique en ses formes ainsi qu'en son usage à ce fameux Stonehenge qui se dresse dans la plaine de Salisbury toute voisine de Fonthill et sur l'origine duquel les archéologues d'alors bataillaient avec ardeur.

En rattachant de la sorte les Celtes à l'Asie et les Druides aux Mages de la Perse, la téméraire érudition du Docteur faisait surgir de la terre de Wiltshire aux portes mêmes du Peaceful Palace, comme le mirage d'Istakhar et la séduction de son secret.

Chardin, lui, n'échappe pas à cette sorte de suggestion de fantastique qu'inspirent les restes de ces demeures surhumaines.

« J'avoue que d'abord que je vis cette grande masse « d'édifice et TOUTES CES FIGURES, JE FUS SURPRIS ET DE- « MEURÉ MÊME COMME PERSUADÉ QU'EFFECTIVEMENT IL Y « AVOIT EU DES GÉANS et que c'étoit durant le siècle de

« ces sortes d'hommes que LE TEMPLE DE PERSEPOLIS avoit
« été bâti. »

L'imagination orientale travailla comme l'esprit de Chardin mais en le dépassant. Ces géants auxquels songe invinciblement notre voyageur, elle les a voulus spirituels, elle en a fait des génies et 20 siècles de légende répètent que c'est pour celui qui sut asservir la Nature et faire trembler dives et péries, que c'est pour le grand Suleiman fils de David qu'œuvrèrent ces génies.

«... J'ai vu à Persepolis et ailleurs (dit Chardin lui-même),
« cent personnes à qui j'ai demandé ce qu'ils savoient de la
« fondation de ce merveilleux édifice et qui m'ont répondu
« d'un grand sens froid : Dieu seul en a la connoissance
« mais ASSURÉMENT IL A ÉTÉ FAIT PAR LES ESPRITS, par les
« Fées ou par les Démons, car les mots de DJIN ou de DIVE
« dont ils se servent ont cette signification.

« Le livre intitulé « les MIRACLES DES PROPHÈTES (dit encore
« Chardin) où il y a véritablement plus de fable que d'His-
« toire, porte que ce lieu (Persepolis) ÉTOIT UN TEMPLE
« D'IDOLES QUI FUT BATI PAR LES DÉMONS PAR L'ORDRE DU
« ROI SALOMON.

« Ce prince ayant été induit à l'idolâtrie par les charmes
« de la Reine, sa femme, qui étoit fille de Pharaon et de la
« Religion des GUEBRES OU IGNICOLES... et ne voulant pas
« profaner le Temple de la Judée COMMANDA AUX DÉMONS
« d'aller bâtir ce Temple.

« Voilà un conte ridicule (remarque Chardin) cependant
« non seulement le simple peuple mais même beaucoup de
« SAVANS et D'HONNÊTES GENS croient ces fables le plus
« sérieusement du monde, appuyez sur une autorité divine...
« L'ALCORAN... »

Le Coran, en effet, qui était traduit au temps de Beckford et dont le dictionnaire de d'Herbelot donnait de nombreux passages, corroborait bien les dires de Chardin. Et le romantique rêveur de tomber d'accord avec la tradition ! Cet escalier formidable et magnifique, ces colonnes qui viennent effleurer les nuages et qui furent jadis presque innombrables,

tout cela ne saurait être que le fruit d'un vouloir vraiment magique, la cité d'un Titan habile à commander aux Djinns.

Dès lors où placer ces « talismans perdus » que recherche le Calife, mieux qu'au milieu des palais ou des temples écroulés de celui qui posséda les grands secrets occultes.

Pour les bijoux merveilleux, pouvait-il y avoir plus somptueux écrin que, dressés dans la riche plaine persane, au milieu des monts, ces vestiges où s'accumulent toutes les majestés, toutes les poésies du passé, du silence, de la grandeur, du mystère et des ruines ?

Ce n'est toutefois pas assez pour l'auteur que d'unir étroitement à la Cité merveilleuse les pantacles de l'absolu. Comme les Orientaux qui, de nos jours encore, hantés par la figure mythique du Roi surhomme font de chaque cîme un fauteuil, un trône où siège le fantôme de Suleïman, Beckford ne peut séparer le Souverain ni de ses amulettes ni de ses constructions sublimes. Son inspiration veut qu'avec l'anneau devant la force duquel tremblèrent les génies, l'ombre de Salomon, sa dépouille même, tout ce qui peut subsister de son moi colossal, soit présent quelque part au sein de la métropole géante élevée par lui.

« ... Vathek, mon bien aimé, lorsque la lune sera dans son « plein... prends la route d'Istakhar... (p. 60, l. 81).

« ... Je t'ouvrirai le Palais du Feu souterrain...

« C'est là où Suleïman fils de Daoud repose environné des « talismans qui subjuguent le Monde... » (p. 38, l. 54).

La Réalité, les faits précis rapportés par les voyageurs venaient encore ici se mettre au service des ardeurs de l'imagination du romancier.

Istakhar on le sait était double ; les « formidables Masures » cité royale du Feu, de la lumière et de la vie, avaient pour annexe, en des catacombes creusées sous le sol et dans le roc, une autre cité royale, celle de l'ombre et de la mort sur laquelle le bas-relief de Nak. I. Roustem apposait, au flanc de la montagne, un sceau de prodigieuse magnificence.

« Après avoir décrit ce qui est sur la surface du Temple

« (dit Chardin), il faut parler de ce qu'on peut appeler le
« TEMPLE SOUTERRAIN ».

Ce « temple souterrain », ou pour employer la jolie formule de Perot et Chipiez (v. 146), « Le Saint-Denis de ces princes touchant à leur Versailles », Beckford pouvait avec ses guides en explorer les mystères.

« Pour parvenir jusqu'au lieu de repos que les grands rois
« avaient voulu inviolable, il fallait (dit Chardin) s'engager
« par des crevasses faites par la longueur du tems... ou par
« l'effort de ceux-là même à qui l'espérance de trouver DES
« TRÉSORS a fait venir l'envie de... fouiller les tombeaux...
« en des canaux si bas et si étroits qu'on a beaucoup de peine
« à y marcher. J'avais plusieurs valets avec moi, tous la
« chandelle à la main. Je laissois les plus timides et j'avançois
« courageusement... Je me trouvois souvent arrêté court ;
« tantôt le chemin s'étrécissoit ou s'abaissoit,... le manque-
« ment d'air et de respiration m'oppressoit. Il fallait, (conti-
« nue-t-il) se courber, se traîner presque sur le ventre... Ce
« qui m'inquiétoit le plus étoit le risque de m'égarer au re-
« tour... Je crois qu'il y a beaucoup de curieuses découvertes
« à faire sous ces montagnes. Les gens du pays le croient
« ainsi, ils assurent que ce canal... mène ... à des CHAMBRES
« PLEINES DE TRÉSORS. Ils paroissent fort persuadez et fort
« touchez de ces TRÉSORS imaginaires. »

Là-dessus, notre voyageur assez enclin à insister sur ces trésors, nous conte une anecdote :

« Le bailli de M... me conta une histoire que l'on fait dans
« le païs d'un homme QUI TROUVA CES TRÉSORS, il y a en-
« viron deux cents ans.

« C'étoit le FERMIER GÉNÉRAL (!) de ce canton... Il étoit
« redevable de beaucoup au trésor royal... il avoit résolu de
« se tuer,... mais il pensa en lui-même : ... « Chacun dit que
« CES CANAUX SOUTERRAINS ABOUTISSENT A DES LIEUX
« PLEINS DE RICHESSES... Ne vaut-il pas mieux que j'aïlle
« ÉPROUVER L'AVENTURE DE CETTE MAISON D'IDOLÈS ?... »
« La résolution prise... il s'engagea dans ce chemin où il alla
« si droit et si heureusement qu'il revint CHARGÉ DE PIÈCES

« D'OR le 4^e jour... Mais il voulut retourner au trésor et
 « (remarque notre chroniqueur en sa manière agréablement
 « naïve) il se perdit apparemment en chemin parce qu'on ne
 « sut jamais ce qu'il étoit devenu. »

Ces souterrains regorgeant de trésors, on les retrouve dans le roman où l'on voit, conduits par le ministre d'Éblis,
 « Vathek et Nouronihar ERRANT DE CHAMBRE EN CHAMBRE,
 « de COULOIR EN COULOIR, de SALLE EN SALLE, lieux tous
 « éclairés par la même sombre lueur, les dives se prosternant
 « à leur passage et les « MAGASINS » de richesses se déployant
 « à leurs yeux. (p. 195, l. 233)

« Commandez aux Esprits leur dit le Giaour... et PLONGEZ
 « DANS CES MONCEAUX D'OR (p. 195, l. 233). »

Après avoir longé ces galeries d'où le « fermier général » avait rapporté des monceaux d'or, on parvenait, dit Chardin,
 « en se courbant, en se traînant presque sur le ventre, dans
 « une CAVE haute de 2 pieds... la forme en est CARRÉE,
 « LA VOUTE ressemble à un DOME. L'on voit dans cette
 « cave deux TOMBES de marbre blanc clair et uni... LE LIEU
 « A UNE CERTAINE HORREUR QUI ÉTONNE. »

Bien qu'enrichi « de 50 portes de bronze », la salle funéraire dans laquelle Vathek et Nouronihar se trouvent face à face avec Salomon, ne laisse pas que de ressembler à ce caveau d'Istakhar « dont l'horreur ÉTONNE » (au sens fort du xvii^e siècle) et dont la solennelle obscurité est évoquée à grands coups de noir par le crayon de Lebrun.

« ...Le Giaour les conduisit alors par une... ...longue
 « galerie ...ILS ATTEIGNIRENT ENFIN une salle spacieuse
 « couverte d'UN DOME élevé et fermée par 50 portes de
 « bronze et autant de cadenas d'acier ...IL RÉGNAIT EN
 « CE LIEU UNE OBSCURITÉ FUNÈBRE... Soliman Ben Daoud...
 « était placé immédiatement sous le dôme... étendu sur
 « une couche d'apparat... auprès de laquelle se trouvait
 « une rangée de vases d'airain... (p. 191, l. 228) »

Sous ces voûtes sombres, le jeune Calife est arrivé à son but, les talismans sont à portée de sa main et nous verrons

un peu plus loin dans quelles conditions inattendues il peut s'en saisir et devenir comme il l'a voulu, grand souverain des hommes, de la matière et de l'Esprit. Notons tout d'abord qu'en conduisant son héros pour lui faire recueillir une investiture et comme un héritage de puissance suprême, au pied du tombeau de Suleiman supposé enseveli dans le lieu même de sa grandeur, il semble qu'une fois de plus le jeune écrivain n'ait pas obéi à un souci purement littéraire mais se soit abandonné au courant naturel de sa pensée et de ses rêves.



C. Le Brun (Pl. 159, p. 276).

Beckford était en sa 48^e année — l'année de la Suisse — pour lui si pleine de révélations et d'émerveillements lorsqu'on vit, comme le dit Goethe en son *Divan* une AUREORE qui se levait AU BEAU CIEL DE L'ORIENT.

Cette aurore c'était la publication d'un livre : LE PLUS ANCIEN ET LE PLUS BEAU DES POÈMES D'AMOUR.

Ainsi l'écrivain allemand HERDER donnait-il au monde sa traduction du *Cantique des Cantiques*. « Le livre d'un sage traduit par un sage » s'écrie avec enthousiasme le

même Goethe (à M^{me} de Stein, Noël 1778) « ...livre qui rend avec une fraîcheur extraordinaire la poésie de la Bible et cette beauté de l'Orient dont elle est imprégnée... » (dit le professeur Bossert dans son Herder).

L'érudition du temps, l'actualité littéraire, ne pouvaient qu'attirer l'attention de William Beckford sur le potentat d'Israël et le lui présentaient en philosophe, en poète, l'un des plus grands de l'humanité.

La légende qui ne faisait qu'agrandir, compléter pour ainsi dire la réalité reconnue par l'histoire était ainsi d'autant plus croyable et séduisante, lorsqu'elle faisait surgir un Salomon gigantesque, ambitieux démesuré, vrai Vathek altéré d'absolu et réalisant ses immenses aspirations.

« ...Salomon est considéré par tous les Orientaux comme « ayant été le Monarque Universel de la Terre entière... (D'Herbelot).

La nature comme l'homme lui est soumise :

« Le vent le transporte partout où il lui plaît... (D'Herbelot). Les oiseaux pour le protéger des ardeurs du soleil « s'assemblent autour de son trône et planent au-dessus « de sa tête...(id.) ...Les génies doivent lui obéir... sinon... « QUELQUES PUISSANTS QU'ILS PUISSENT ÊTRE IL LES EN- « FERME EN DES VASES D'AIRAIN... »

(*Mille et une Nuits*, 556^e Nuit)

La figure de cette âme ardente parvenue au point culminant de l'apothéose romantique exerce une telle séduction sur le jeune William, qu'en songe, il est — comme Vathek — entraîné par le mirage de l'Absolu et sans doute la convoitise des Talismans, jusqu'au pied de la tombe du plus grand des monarques. Comme Vathek, c'est à Persepolis qu'il le trouva au cœur de souterrains emplis d'or et tout semblables à ceux qu'évoquaient Lebrun et Chardin en leurs relations de voyage.

« Un rêve m'emporta à PERSEPOLIS, ET ME CONDUISIT, A « TRAVERS DES SOUTERRAINS EMBLIS DE TRÉSORS jusqu'à « une vaste salle où reposait SALOMON. J'étais AU MOMENT

« MÊME DE M'APPROPRIER QUELQUE CHOSE DE CES IMMENSES
 « RICHESSES lorsque montant de la rue, un tumulte de voix
 « vint disperser le songe.(1) »

Spa, 6 juillet 1780.

Quelqu'autre entrevue, plus longue et plus propice dut permettre au rêveur de revenir des sombres souterrains, cette fois non seulement chargé d'or, mais nanti de butin magique.

Comme le grand Suleïman, William possède en effet, rangés autour de son divan des vases où sont enfermés des Esprits :

« Rien ne vient troubler le silence et la solitude qui règnent
 « dans le manoir tranquille (écrit Beckford par un soir de
 « mai)... Je me dirige vers les appartements à la faible lueur
 « d'une lampe unique, je n'en veux point d'autre, une clarté
 « plus forte risquerait d'alarmer les ANTIQUES ET VÉNÉ-
 « RABLES ESPRITS qui RÉSIDENT dans LES VASES DISPOSÉS
 « dans ma retraite en un ordre mystérieux... (2) »

Comme le grand Suleïman, il s'adresse aux génies qui sont enfermés dans ces urnes ou circulent dans les airs et se font dociles à sa voix :

« ...Je converse avec les esprits dont les voix font en-

(1) Returning in the midst of it to my inn, I hurried to bed, and was soon lulled asleep by the storm. A dream bore me off to Persepolis ; and led me thro' vast subterraneous treasures to a hall, where Solomon, methought, was holding forth upon their vanity. I was upon the very point of securing a part of this immense wealth, and fancied myself writing down the sage prophet's advice how to make use of it, when a loud vociferation in the street, and the bell of a neighbouring chapel dispersed the vision...

D. W. T. Spa, July 6th 1780.

(2) Hills, and Forest were lost in shade. Then walking slowly across the lawn I entered the Peaceful Palace where Silence and Solitude reign undisturbed... one glimmering lamp directed me to my Apartment, 'twas all I desired, more light might have alarmed those ancient and venerable spirits who reside in vases ranged mysteriously around the cell. Having preferred a short prayer to those concealed intelligences, I stretched myself on Indian carpets and drank my solitary tea.

W. B. to Al. Cozens Fonthill, May 10th 1780.

« tendre leurs murmures dans la brise... ils m'apportent
« l'écho de ce qui se passe dans l'Inde... (1) »

(Fonthill janv. 1780. A Mrs P. Beckford)

Comme le grand Suleïman, William peut ainsi grâce à ces génies complaisants, tout voir et tout connaître.

« ...En de certains moments solennels JE ME TROUVE
« EMPORTÉ DANS UNE EXTASE PROPHÉTIQUE... Les Esprits
« me révèlent les événements du PASSÉ ou de L'AVENIR...
« et les heures de mes rêves magiques passent rapides. (1) »

(Fonthill, janv. 1780).

Et parfois, sur la même brise qui transportait le tout puissant fils de David, le jeune Anglais voyage jusqu'au lointain pays des Jinns.

« Je dois vous faire savoir que j'ai quitté Fonthill et me
« suis trouvé transporté au Ginnistan. (2) »

(Fonthill, mars 1780.)

Si l'entrevue de Vathek avec Salomon ne semble que répéter celle que connut l'auteur en son rêve, le Calife, lui dans le secret d'Istakhar, ne rencontre pas seulement l'antique détenteur de l'Anneau Merveilleux. Selon les promesses du Giaour, il se trouve en tête à tête avec les dépouilles « des ROIS PRÉ-ADAMITES qui furent monarques de la terre entière » et qui possédèrent, eux aussi, des Trésors et des Talismans dont l'ambitieux va pouvoir s'emparer.

« Rends-toi à Istakhar (lui a dit, en effet, le ministre
« d'Éblis)... c'est là que tu recevras le diadème de Gian-ben-
« Gian (le plus grand des souverains des génies), les talis-
« mans de Soliman et les Trésors des Sultans pré-Adamites... »
(p. 60, l. 81).

(1) ... Thus desolate and abandoned, I seek refuge in Aerial Conversations and talk with Spirits whose voices are murmuring in the Gales..... from them I hear of past and future events ; they sing of departed seers and heroes, and bring me Indian intelligence.....

W. B. to Mrs P. Beckford Fonthill, Jan. 1780.

(2) You must know that I have left Fonthill sometime and have been transported to Ginnistan.....

Fonthill, March 1780.

Ici encore, il est possible de suivre la marche de l'Inspiration et d'en découvrir à la fois les sources et la vraie nature.

Avec d'autres auteurs (1), d'Herbelot, en ce cas franchement cité dans les notes, apporte au jeune romantique, l'écho de traditions affirmant que plusieurs races de créatures douées de raison nous précédèrent sur la terre et que leurs monarques — au nombre de 72 — connurent des pouvoirs infiniments supérieurs à ceux du plus puissant des souverains de notre chétive espèce — le très glorieux fils de David excepté.

L'appétit de lointain trouvait ici un nouvel aliment.

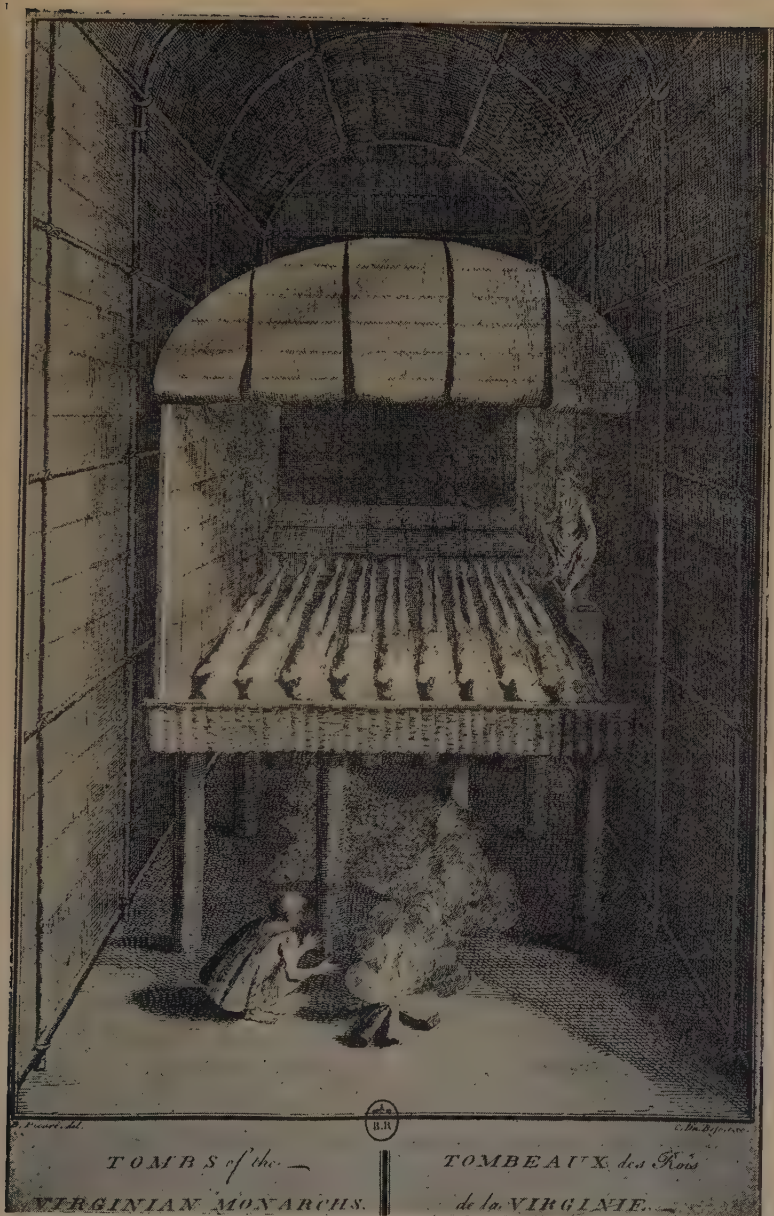
A cette âme qui souffrait de ses limitations et se trouvait comme emprisonnée dans le présent, une brisure dans le temps se révélait, élargissant de façon prodigieuse l'horizon historique et le champ de l'imagination. Ce passé antérieur à tous nos passés, ce passé si riche d'inconnu, ce passé qui nous dominait du haut de tant de siècles, ne pouvait-on supposer qu'il dût nous dominer semblablement par la splendeur de ses peuples et de ses rois ?

Il était dès lors naturel, qu'avec le grand monarque juif entré dans la légende de l'Orient, ces souverains purement mythiques figurassent dans la nécropole d'Istakhar — lieu d'épanouissement d'un rêve fait de désirs gigantesques — prêts à livrer au jeune Sultan le legs des races pré-humaines et surhumaines.

Quant au tableau même que le romancier nous trace de ces antiques princes partageant les ténèbres d'un commun refuge mortuaire, il mérite d'être rapproché de certains spectacles que mettait sous les yeux du rêveur son guide à travers « les coutumes de tous les peuples » : Bernard Picart.

« Les coutumes de la VIRGINIE (nous a dit à 18 ans,

(1) On trouve, par exemple, dans la bibliothèque de Beckford (N° 1494 du Catal.) un livre qui fit grand bruit au xvii^e siècle : *La Peyrère*. « Præ-Adamitæ sive exercitatio super versibus 12, 13 et 14 capitis V. Epistolæ D. Pauli ad Romanos quibus indicantur primi homines ante Adamum conditi » (1655, in-4).



B. Picart. — Cérémonies et coutumes.

« Beckford) le charme de sa Savanne, SON IDOLE KIWASA,
 « LES TOMBES de ses MONARQUES retiendront mon atten-
 « tion... (1) ».

Pour celui dont l'ardente curiosité parcourut les religions de toute la terre, ce fut donc un but fréquent, parmi d'autres, que de se transporter avec Picart dans le mystère de l'humble hutte qui faisait en Virginie fonction de temple et de nécropole.

A la lueur des trois bûches rituelles du feu sacré auprès duquel l'officiant s'accroupit, William contemple alors les dépouilles des rois qui, sous les regards de l'idole Kiwasa, dorment alignés sur une couche commune, tout à la façon de ces monarques pré-Adamites que, dans les souterrains d'Istakhar, Nouronihar et Vathek virent, reposant côte à côte sur leur lit de cèdre.

« ...Là, dans une obscurité funèbre, sur deux lits de cèdre
 « incorruptible étaient étendus les CORPS DÉCHARNÉS des (72)
 « rois pré-Adamites.. » (p. 190, l. 228)

Quittant la Virginie, le rêveur pénétrait au milieu des fastes du Pérou, dans une nécropole non moins sacrée où d'autres souverains, ceux-là tous fils de l'astre du Jour, se montraient à lui, parmi les lueurs éclatantes de revêtements d'or massif, dans la solennité de leur dernier repos.
 « Aux deux [cotez de l'image du Soleil (dit l'Indien Gar-
 « cilasso, cité par Picart) étoient les corps de leurs Rois
 « decedez, tous rangez par ordre selon leur ancienneté, et
 « EMBAUMEZ DE TELLE SORTE, sans qu'on pût savoir com-
 « ment, qu'ILS PAROISSAIENT ÊTRE EN VIE.

« Ils étoient assis sur des thrônes d'or, elevez sur des
 « plaques de même métal et ils avoient le visage tourné
 « vers le bas du Temple, mais Huyana Capac LE PLUS CHER
 « DES ENFANTS DU SOLEIL AVOIT CET AVANTAGE PARTICU-
 « LIER... D'ÊTRE DIRECTEMENT OPPOSÉ A LA FIGURE DE
 « CET ASTRE. »

(Picart... Coutumes III. Religions des Temples du Pérou).

(1) Voir p. 284, note 1.

Des souverains défunts mais qui ne paraissent point entièrement privés de vie et dont l'un occupe parmi les autres une situation prééminente, voilà deux traits qui se retrouvent très exactement dans la nécropole décrite par le jeune romancier.

« ...Sur des lits de cèdre incorruptible (dit-il en son roman) « étaient étendus les corps décharnés des Rois pré-Adammites. ILS POSSÉDAIENT ENCORE ASSEZ DE VIE pour connaître leur déplorable état, leurs yeux conservaient un « mouvement mélancolique et s'entreregardaient languissamment...

« Ils apparaissaient tous pleins de majesté... mais leur « grandeur n'était pas comparable à CELLE DE SOLIMAN « ben DAOUD. CE PRINCE SI RENOMMÉ... ÉTAIT SUR LA PLUS « HAUTE ESTRADE ET SEMBLAIT AVOIR PLUS DE VIE QUE LES « AUTRES... » (p. 190, l. 228)

Mais à l'encontre des souverains qui ne doivent qu'à la science de l'embaumeur les apparences de la Vie, les rois de la nécropole décrite par Beckford n'ont en réalité que les apparences de la mort.

Couchés sur leur lit funèbre, ils remuent les yeux, ils se regardent, Salomon plus favorisé conserve une faible voix, tous en un mot vivent encore, d'une vie atténuée, sans doute, mais qui n'est pas même prête à s'éteindre. Le roi d'Israël et ses compagnons pensent et méditent, regrettent le passé, espèrent en l'avenir ; en leur enveloppe charnelle exangue, le moi subsiste entier, et, près de la couche sur laquelle ils gémissent, nous ne sommes point vraiment sous la terre, mais bien au delà de toute région terrestre, passé le Styx et l'Achéron des Grecs, passé l'Al Sirat, pont fatal qui joint cette rive à l'autre, dans cette sphère mystérieuse où — soit pour les larmes, soit pour la félicité, s'en vont les exilés d'ici-bas.

A ce monde fermé à l'homme, il faut un accès purement merveilleux, et c'est en effet, par enchantement que Vathek et Nouronihar y pénètrent. Parvenus devant les monstres de pierre postés au haut du grand escalier de marbre, les

deux aventuriers aperçoivent les dalles de la terrasse se couvrir de caractères magiques dans lesquels ils peuvent déchiffrer la bienvenue que leur souhaite le Giaour.

Aussitôt — comme si ce lieu plein d'étrange majesté eût été entre le Fini et l'Infini un point de contact fragile et tout prêt à céder — le sol se fend et dans la terre surnaturellement déchirée, un passage se révèle.

« A peine Vathek avait-il lu ces caractères que la montagne à laquelle touchait la terrasse se mit à trembler, et que les colonnes semblèrent sur le point de s'écrouler...
 « LE ROC S'ENTR'OUVRIT, LAISSANT VOIR UN ESCALIER DE
 « MARBRE POLI QUI SEMBLAIT DESCENDRE DANS UN ABIME
 « et sur chacune des marches duquel brûlaient deux torches. »
 (P. 184, L. 220)

Voir les colonnes qui chancellent, la montagne qui s'ébranle et le vide qui s'ouvre n'inspire à Vathek et à Nouronihar ni terreur, ni surprise. Sans qu'aucune explication leur soit donnée et comme si tout allait de soi ils comprennent qu'ils ont devant eux un chemin conduisant dans l'autre monde et s'y engagent avec une parfaite aisance, sans connaître en leur cœur d'autre sentiment que l'ardente joie de toucher au but de leur expédition supra-humaine, et de se libérer de toutes les terrestres contraintes. Nouronihar elle-même « au lieu de se sentir épouvantée puisa dans ce spectacle un nouveau courage. DAIGNANT A PEINE DIRE
 « ADIEU A LA LUNE ET AU FIRMAMENT, ELLE ABANDONNA
 « SANS HÉSITATION l'air libre et pur afin de se plonger
 « parmi les exhalaisons infernales. LA DÉMARCHE DE CES
 « DEUX IMPIES ÉTAIT FIÈRE ET DÉCIDÉE. En descendant,
 « à la vive lueur des flambeaux, ils s'admiraient mutuellement. » (P. 185, L. 221)

Mais comme si, en vertu de l'ardeur même de leur curiosité, les deux audacieux étaient attirés par un tourbillon vers le lointain continent, leur descente s'accélère et devient bientôt, notons-le, une véritable chute dans l'espace.

« ...La seule chose qui les étonnait, c'était de ne point
 « trouver la fin de l'escalier, et se hâtant en l'ardeur de

« leur impatience, ils sentirent leurs pas s'accélérer au point
 « qu'ils semblaient TOMBER RAPIDEMENT DANS UN PRÉCI-
 « PICE PLUTOT QUE MARCHER. » (p. 185, l. 221)

Le Sultan et son épouse finissent cependant par atterrir. Alors, devant eux, se dresse — solennelle et close — l'entrée de ce Monde interdit aux vivants dans lequel la faveur du Giaour va les faire pénétrer tout palpitants de vie et d'audacieuse jeunesse.

« ...A la fin ils furent cependant arrêtés en leur chute
 « par un UN VASTE PORTAIL D'ÉBÈNE... C'était là que le
 « Giaour les attendait une CLEF D'OR à la main. Soyez les
 « bienvenus, leur dit-il... Ce disant il toucha de sa clef d'or,
 « la serrure. Aussitôt les deux battants s'ouvrirent avec
 « un bruit plus fort que celui du tonnerre résonnant dans
 « les montagnes... » (p. 186, l. 222)

En conduisant jusque dans l'au delà, et par des décors prestigieux, la Queste de ses héros, William se montre doué pour le grandiose dans la construction scénique.

— Il n'est certes pas sans modèles.

Dantesque en ses lignes, cette entrée « d'ébène » au pied de laquelle se tient le Giaour, des clefs d'or à la main, offre avec certaine porte des Mille et Une Nuits, des ressemblances de couleur assez frappantes :

« Le porteur (lit-on dans le conte des 3 Dames de Bagdad)
 « les suivit. Ils arrivèrent devant un édifice fort élevé avec
 « UNE PORTE A DEUX BATTANTS qui était faite D'ÉBÈNE
 « et portait des plaques D'OR... La dame y heurta doucement
 « et les deux battants s'ouvrirent... » (Nuits 9^e à 18^e)

Quant à ce formidable escalier fait de « marbre poli », c'est encore une fois, et pour ainsi dire transposé, l'escalier de Persepolis dont Chardin admire avec raison « le marbre NOIR TRÈS DUR ET TRÈS POLI » et dans lequel un savant moderne voit « UNE DES PLUS NOBLES CRÉATIONS DU GÉNIE DE L'HOMME ». (Perrot et Chipiez, Perse, p. 746).

Mais le véritable élément d'inspiration de cette descente aux lieux inférieurs, ce qui domine et dirige le choix du

sujet et du détail, il faut encore ici le chercher, moins dans la source documentaire que dans la psychologie, dans l'Ame même de l'auteur.

De même que Vathek et Nouronihar ont poussé leur Queste jusqu'au sol prédestiné d'Istakhar où la terre cède enfin comme sous le poids de leur curiosité, le rêveur a tendu ses regards vers des lointains plus reculés encore que l'Arabie, la Perse ou le Pérou.

Quand, par les beaux soirs, il contemplait de ses yeux émerveillés le Soleil prêt à disparaître à l'horizon, c'était plein du désir de le suivre en sa course et de toucher avec lui à ce point où la terre affleure le ciel, où le réel et le visible semblent tangents à l'occulte.

« Je contemple la douce traînée de lumière où le soleil
« vient de se perdre (écrit-il en Suisse par un crépuscule
« d'automne à 17 ans). N'AVEZ-VOUS JAMAIS DÉSIRÉ VO-
« YAGER AVEC L'ORBE SOLAIRE et parvenir jusque dans
« l'autre hémisphère... (1) »

« Si ces paysans qui sont en train de jeter bas un sapin,
« étaient poètes (ce qui est loin d'être le cas) vous les enten-
« driez dire de moi : « Que de fois nous l'avons vu sur les
« pentes boisées... suivre d'un œil rêveur le soleil se cou-
« cher... (2) »

Que de fois (répète-t-il presque en termes identiques, 2 ans plus tard) :

« Que de fois nous avons contemplé LE DÉCLIN DU SOLEIL

(1) I regard the mild track of light in which the Sun lost itself. Have you never wished to journey to the other Hemisphere with the Solar Orb ?

Thun, Oct. 3rd 1777.

(2) Were... the two peasants... who have been felling the Fir-trees.... poetical (which however is far from being their case) you would hear them say :

Him have we seen the greenwood side along
While o'er the vale we hied our labour done
Oft as the woodlark piped her farewell Song
With wistful Eyes pursue the Setting Sun.

Thun, id.

« ET RESENTI L'INEXPRIMABLE DÉSIR D'ACCOMPAGNER LES
« RAYONS QUI NOUS FUYAIENT... (1) »

Dans son désir de fuir notre sphère étroite et d'imiter le soleil qui s'échappe au loin par on ne sait quelle issue, il a gagné — par le rêve — la zone secrète où cesse notre espace, éprouvant, à l'approche de cette limite, une émotion incompréhensible à tous ceux que ne talonne pas le besoin de « beyond », l'impatience de l'infini.

« Que ne puis-je vous communiquer ce que je ressens
« lorsque je me vois TRANSPORTÉ PAR L'IMAGINATION A
« L'EXTRÉMITÉ MÊME DU MONDE. Mais cela est impossible,
« un tel état d'âme ne saurait se décrire... (2) »

« L'extrémité même du monde », « les limites de la terre », « les confins de la nature », telles sont les expressions qu'on trouve bien des fois en ses lettres, pour désigner le but qu'il assigne aux pérégrinations de son esprit inquiet (3).

Ce point propice à l'évasion, propice à quitter la sphère profane pour une ultime délivrance, le rêveur semble se le peindre surtout au fond de quelque abîme tel que celui qui, dans son roman s'ouvre tout à coup au sein de la terrasse d'Istakhar. Au bord d'un gouffre, ou d'un torrent, Beckford se penche poussé toujours par l'espérance d'apercevoir dans le mystère de ses profondeurs, quelque une des bornes de notre monde.

« ...Un sentier, (écrit Beckford en 1780) me conduisit
« jusqu'au bord des eaux écumantes, et dans la profondeur
« des rocs... l'imagination me portait à voir L'EXTRÉMITÉ

(1) How many times have we watched the Sun's going down and wistfully pursued his retiring gleams ! How many times have we longed to follow him...

Lucca, Oct. 1st 1780.

(2) Why can I not communicate to you my sensations when I imagined myself on the very extremity of the world... But it is impossible they are not to be described...

Fonthill, March 1780.

(3) « ...a divine calm over this deep retirement inclined me to imagine it the extremity of the earth...

Mittewald, July 25th 1780. D. W. T.

May.

21

« DE LA TERRE... et je me penchais au-dessus du gouffre, le
« fixant d'un regard d'ardente curiosité... (1) »

Enfin comme Vathek guidé par le Giaour, Beckford conduit par l'imagination a pénétré dans ces abîmes par où l'on quitte les demeures d'ici-bas ; et, de même que les pèlerins d'Istakhar, lorsqu'il a vu le sol soudain béant sur l'infini, ses regards ont aperçu des escaliers magnifiques et mystérieux.

« Ma chimère (dit-il)... VOLE JUSQU'AUX CONFINS MÊME
« DE LA NATURE ET DÉCOUVRE A MES REGARDS PÉNÉTRÉS
« D'ÉTONNEMENT, CET ESCALIER DE CRISTAL QUI CONDUIT
« DANS L'AU DELA... (2) »

Attiré comme Vathek et Nouronihar par un Au Delà caché au sein de la terre, lui aussi il a senti parfois sa descente s'accélérer en vertige .

« L'Esprit me saisit et m'emporta avec une inconcevable
« rapidité et je me trouvai dans une prairie entourée de ro-
« chers... une irrésistible impulsion me conduisit à l'extrê-
« mité de la prairie et je reculai d'horreur à la vue d'un pré-
« cipice... puis m'abimai, plongeant dans L'ESPACE, TOM-
« BANT, TOMBANT SANS ARRÊT JUSQU'A CE QUE JE FUSSE
« PERDU DANS L'IMMENSITÉ... (3) »

Avant d'aller à Istakhar, Vathek avait eu plus d'une fois la vision du portail d'ébène lui apparaissant au fond d'une fissure qui s'ouvrait dans la terre, et, quand pour tout de bon le destin l'eut mis en sa présence, le jeune Sultan (nous

(1) A goat-track conducted me on the brink of the foaming waters, to the very depth of the cliffs... which inclined me to imagine it the extremity of the earth. D. W. T. July 25th p. 143.

(2) ...that omnipotent divinity smiles upon me... see, she flies to the utmost verge of Nature discovering to my astonished sight those cristal stairs which lead to another world. Fonthill, March 1780.

(3) The spirit snatched me away with inconceivable rapidity and I was conveyed to a small lawn circled by rocks... Some irresistible impulse drove me to the extremity of the lawn where I recoiled with horror at the sight of a precipice..... I sunk, I shot headlong from the edge of the mountain and kept falling, continually falling, till lost in immensity...

Fonthill, Dec. 4th 1778.

dit l'auteur) « LE RECONNUT SANS DIFFICULTÉ » (p. 185, l. 221). Beckford ne fut guère moins familier que son héros avec la formidable porte de l'Au Delà.

Il l'aperçoit, dans le rêve, au pied de ses imaginaires escaliers.

« La chimère, nous dit-il, vole jusqu'aux confins même de « la Nature et découvre à mes regards... cet escalier... qui « conduit dans l'Au Delà. SUR SES AILES JE ME TRANS- « PORTE JUSQU'AU PORTAIL du bonheur éternel... (1) »

Il croit encore pouvoir la distinguer dans l'obscurité des crevasses de la montagne :

« Au fond du torrent, je m'imagine l'extrémité de la « terre et le PORTAIL de QUELQUE AUTRE RÉGION D'EXIS- « TENCE... et pleine de cette idée je me penche sur l'abîme « avec une ardente curiosité (2). »

Il la retrouve enfin autour de lui, visible, tangible, mais telle que la lui présente l'imagination, et la réalité semble s'allier au rêve dans un même dessein de hantise.

C'est d'abord en 1778 — l'année de la Suisse — parmi les solennités de la Grande Chartreuse :

« ...Je gravis en silence le sentier conduisant AU GRAND « PORTAIL. Quand nous y fûmes arrivés, je me reposai un mo- « ment, appuyé contre la robuste porte de chêne QUI INTER- « DISAIT L'ENTRÉE DE CETTE RÉGION INCONNUE. JE SENTIS « ALORS EN MON CŒUR UNE SORTE DE CRAINTE RELIGIEUSE « (a certain awe) qui me faisait songer à la terreur sacrée « de ceux qui, dans les temps anciens, cherchaient à se « faire admettre AUX MYSTÈRES D'ÉLEUSIS. —

(1) ...Such delusions... form my present felicity... Hope... smiles upon me... see, she flees to the utmost verge of Nature & discovering to my astonished sight those crystal stairs which lead to another world, I soar on her pinions to the Portals of Eternal Happiness.

Fonthill, March 1780.

(2) A goat-track conducted me on the brink of the foaming waters... A divine calm over this deep retirement inclined me to imagine it the extremity of the earth and the portal of some other region of existence... I hung eagerly on the gulph, impressed with this idea...

July 26th 1780. D. W. T.

« Mon guide heurta deux fois ; après un moment de solennelle attente, la PORTE s'OUVRIT LENTEMENT, puis nos chevaux ayant pénétré, SE REFERMA soigneusement... » (1)

Deux ans plus tard en Italie, c'est le grand portail de bronze de Sainte-Marie du Salut à Venise.

« Je contemplai avec ravissement la superbe façade et le dôme... de Sainte-Marie du Salut... tandis que je me trouvais sur les marches y conduisant... LE GRAND PORTAIL DE BRONZE s'OUVRIT, découvrant à mes yeux l'intérieur de l'édifice dans lequel j'allai rêver solitaire... (2) »

C'est enfin la majesté de Saint-Pierre de Rome qui... « surpasse toutes ses prévisions » :

« Je gravis en courant les marches et FRANCHIS LE GRAND PORTAIL AU MOMENT MÊME OU IL ALLAIT SE FERMER. Où étais-je ? Où me trouvais-je transporté ? Un crépuscule sacré dissimulant les extrémités de l'édifice, je ne pouvais distinguer aucun ornement en particulier, mais jouissais de la vue de l'ensemble... NUL ÊTRE HUMAIN PRÉSENT. J'ENTENDIS UNE PORTE SE FERMER AVEC UN BRUIT DE TONNERRE, et crus distinguer un vague murmure de voix dont j'ignorai la provenance. Plusieurs centaines de lampes scintillaient autour du grand autel perdu, dans l'immensité du lieu... Imaginez ce que je ressentis EN ME TROUVANT

(1) I paced in silence up the path which led to the great portal when we arrived before it, I rested a moment and leaning against the stout oaken gate which closed up the entrance to this unknown region, felt at my heart a certain awe that brought to my mind the sacred terror of those in ancient days, going to be admitted into the Eleusinian mysteries. My guide gave two knocks ; after a solemn pause, the gate was slowly opened and all our horses having passed through it, was again carefully closed.

Grande-Chartreuse, June 1778.

(2) I was rowed... to the marble steps of S. Maria della Salute.... I gazed delighted with its superb frontispiece and dome... The great bronze portal opened whilst I was standing on the steps which lead to it, and discovered the interior of the dome where I expatiated in solitude....

D. W. T. Aug. 3d p. 154.

« SEUL DANS CE VASTE TEMPLE A UNE HEURE SI TARDIVE (1). »

A ces portails il faudrait ajouter ceux du Baptistère de Florence, ceux de Pise, du Campo Santo et bien d'autres dont le premier fut sans doute celui de la demeure paternelle elle-même, contemplée dès l'enfance avec les yeux profonds du songe. Et se mêlant les unes aux autres ces images diverses arrivent à former cette entrée grandiose de l'Au Delà dont les deux battants d'ébène se dressent au fond du gouffre d'Istakhar.

Près de 15 années plus tard, au seuil du XIX^e siècle, dans le palais Vathékéen que Beckford se fait bâtir, apparaît encore un portail de mystérieuse solennité.

« Le hall d'entrée de Fonthill (dit le biographe Gregory, « p. 47) était une vaste salle fort élevée ; on y pénétrait « par une immense baie ogivale fermée par une porte à « double battant... CES PORTES DE TRENTE PIEDS DE HAUT... « étaient garnies de clous et supportées par de massives « charnières. (2) »

Continuant à détailler les particularités de ce portail de 11 mètres de haut — gardé l'on s'en souvient par un nain,

(1) St Peter's even exceeded the height of my expectations... fixed me as if spell-bound, lost in admiration... I ran up the steps and entered the grand portal which was on the very point of being closed.

I knew not where I was or to what scene transported. A sacred twilight concealing the extremities of the structure, I could not distinguish any particular ornament but enjoyed the effect of the whole... I heard a door close with the sound of thunder and thought I distinguished some faint whisperings but am ignorant whence they came. Several hundred lamps twinkled round the high altar quite lost in the immensity of the pile..... Imagine how I felt upon finding myself alone in this vast temple at so late an hour.....
D. W. T. Oct. 29th p. 228.

(2) ...The entrance hall, or grand vestibule, was... entered by a spacious doorway, with a pointed arch, to which were attached a pair of folding doors, with a small door inserted. These doors were thirty feet high, divided by ribs or mouldings, studded with nails and supported by ponderous metal hinges..... The ease with which the ponderous doors turned on their hinges was not the only merit to be ascribed to them...

Gregory, Beckford family, p. 47-48.

véritable Giaour, — Gregory note « la facilité avec laquelle « les énormes battants tournaient sur leurs charnières... (1) »

Non seulement, en effet, les gonds en avaient été savamment travaillés, mais, sur l'ordre du maître, un mécanisme spécial faisait jouer des ressorts par lesquels, lorsque de l'intérieur on le désirait, la porte semblait s'ouvrir d'elle-même, comme, au contact de la clef d'or du ministre d'Éblis, firent dans le souterrain d'Istakhar, les grands battants de la porte d'ébène (1).

Ainsi dans l'âme de l'auteur, paraît subsister indélébile, en son fond comme en sa forme, cette hantise d'une barrière des deux mondes qui cède à la curiosité du surhomme et qui, dans le roman s'ouvre pour le Calife et son épouse, sur un Au Delà dont la nécropole des antiques rois n'est, on va le voir, qu'une enclave et dans lequel il nous faut suivre les deux jeunes triomphateurs en les derniers pas de la sublime Queste.

(1) Voir page précédente, note 2. Voir aussi Rutter Fonthill, p. 23 et suivantes.

LA QUESTE

III. — Dénouement

C'est un spectacle de majesté stupéfiante mais infiniment lugubre qui frappa les yeux de Vathek et de Nouronihar dès que le grand portail d'ébène leur eut ouvert un passage à travers la frontière interdite.

« ... Le Giaour toucha la serrure de sa clef d'or... Aussitôt
« les deux battants s'ouvrirent avec un bruit plus fort...
« que celui du tonnerre dans les montagnes, et se refer-
« mèrent avec le même bruit dès le moment qu'ils furent
« entrés... Le Calife et Nouronihar se regardèrent avec
« étonnement, en se voyant DANS UN LIEU QUI, QUOIQUE
« VOUTÉ, ÉTAIT SI SPACIEUX QU'ILS LE PRIRENT D'ABORD
« POUR UNE PLAINE IMMENSE.

« Au milieu de cette salle immense une VASTE MULTITUDE
« d'hommes et de femmes allaient et venaient incessamment.
« Tous avaient LA PALEUR LIVIDE DE LA MORT. Leurs yeux
« profondément enfoncés... ressemblaient à ces phosphores
« qu'on aperçoit la nuit dans les cimetières. Les uns étaient
« plongés dans une profonde rêverie, les autres écumaient de
« rage et couraient de tous côtés comme des tigres blessés
« d'un trait empoisonné : tous s'évitaient...

« ... Glacés d'effroi, Vathek et Nouronihar demandèrent...
« au Giaour ce que tout cela signifiait...

« Ne vous embarrassez pas de tant de choses à l'heure
« qu'il est, leur répondit-il brusquement, vous saurez tout
« dans peu ; hâtons-nous de nous présenter devant Eblis... »
(L. 222-224, P. 185-187.)

Cheminant avec le Giaour parmi des salles et des couloirs qu'éclairaient torches et brasiers, le Calife et sa compagne parviennent tout tremblants « ... dans un vaste tabernacle
« au sol tapissé de peaux de léopards. Un nombre infini de
« vieillards à longue barbe et d'Afrites en armes étaient
« prosternés devant les degrés d'une estrade au haut de
« laquelle, sur un globe de feu, paraissait assis le redoutable
« Eblis ». (L. 225, P. 188).

Bientôt cependant, en dépit du caractère étrange et terrible des lieux, les deux jeunes gens sentent leur terreur s'évanouir. Le souverain du Monde Inférieur les accueille en effet avec bienveillance et, fidèle au pacte, leur déclare qu'il va satisfaire tous leurs désirs.

«... Jouissez (leur dit-il) de tout ce que ce palais offre à
« votre vue, des trésors des sultans pré-adamites... et des
« talismans qui forceront les Dives à vous ouvrir les sou-
« terrains de la montagne du Caf. Là, vous trouverez de
« quoi contenter votre insatiable curiosité... (L. 116, P. 189).

« Vathek et Nouronihar... rassurés par cette harangue
« dirent vivement au Giaour : « Conduis-nous bien vite au
« lieu où sont ces talismans précieux ». — « Venez » ...répon-
« dit-il... (L. 227, P. 190).

« Il marchait le premier à grands pas et ses disciples le
« suivaient au comble de la joie »... (L. 227, P. 190).

C'est alors qu'atteignant enfin son but, le Giaour pénètre en la nécropole qui détient, avec la dépouille de Salomon et des Rois Préadamites, les grands pentacles de Puissance.

« Il régnait en ce lieu une obscurité funèbre et sur des lits
« d'un cèdre incorruptible étaient étendus les corps déchar-
« nés des ... Rois pré-adamites jadis Monarques universels
« sur la terre. Ils avaient encore assez de vie pour connaître
« leur déplorable état... Le prophète Suleiman Ben-Daoud,
« (Salomon fils de David)... était sur la plus haute estrade
« et immédiatement sous le dôme. Il paraissait avoir plus de
« vie que les autres... il poussait de temps en temps de
« profonds soupirs... et semblait être attentif au bruit d'une
« cataracte d'eau noire qu'on entrevoyait à travers l'une des

« portes qui était grillée. Nul autre bruit n'interrompait le
« silence de ces lieux lugubres. Une rangée de vases d'airain
« entourait l'estrade. Ote les couvercles de ces dépôts caba-
« listiques, dit le Giaour à Vathek, prends ces talismans
« qui te rendront le maître des trésors... et des Esprits.

« Le Calife que cet appareil sinistre avait entièrement
« déconcerté, s'approcha des vases en chancelant et pensa
« expirer de terreur quand il entendit les gémissements de
« Suleiman... qu'il avait pris pour un cadavre.

« Alors, une voix sortant de la bouche livide du prophète
« articula : Pendant ma vie... je me laissai entraîner... par
« une curiosité qui ne se bornait pas aux choses sublunaires...
« Quittant la ville sacrée, je commandai aux Génies de cons-
« truire les superbes palais d'Istakhar et la terrasse des
« phares... Non seulement les hommes, mais les Génies
« m'étaient soumis. Je commençai à croire... que la vengeance
« céleste était assoupie lorsque la foudre brisa mes édifices
« et me précipita dans ce lieu... Hélas... Je souffre, je souffre,
« un feu impitoyable dévore mon cœur... » (227-232, p. 190-194).

Épouvantée. Nouronihar tomba « comme pétrifiée ... » dans les bras de Vathek. Lui-même avec un trouble indicible, percevant le plus effroyable des périls :

« O Giaour ! s'écria ce malheureux prince, dans quel lieu
« nous as-tu conduits ? Laisse-nous partir, je te tiens quitte
« de tes promesses. O Mahomet, n'y a-t-il plus de miséri-
« corde pour nous ?

« — Non, répondit le Dive malfaisant, il n'y en a plus.
« Sache que c'est ici le séjour du désespoir... ton cœur sera
« embrasé comme celui de tous les adorateurs d'Eblis.
« Quelques jours te sont accordés avant ce terme fatal.
« Emploie-les comme tu voudras. Couche sur des monceaux
« d'or. Commande aux Puissances Infernales... Quant à moi,
« j'ai rempli ma mission et je te laisse à toi-même. Et sur
« ces mots le Giaour s'évanouit » (l. 232, p. 194).

Dédaigneux des privilèges passagers que lui confèrent les talismans enfin possédés, Vathek, tombé dans le guet-apens,

s'abandonne à l'expression désordonnée d'un vain regret. Enfin l'échéance fatale arrive :

« ... Une voix s'élève de l'Abîme proclamant :

« Tout est accompli ! »

Alors les condamnés dont les cœurs s'embrasent soudainement « se plongèrent dans la foule maudite pour y errer dans « une éternité de peines » (l. 244, p. 204).

En ce dénouement où l'auteur n'essaye pas de racheter un héros pourtant si semblable à lui-même, un souci de composition littéraire, de logique et peut-être de morale semble prévaloir. Le jeune écrivain se conforme à la tradition faustienne qui livre le docteur à son mauvais ange et le jette dans les flammes.

Le thème qui inspira Marlowe ne paraît d'ailleurs point être le seul qui s'impose à Beckford lorsqu'il décrit son Calife dans les voies du Châtiment. Il a lu Dante « ... cette pauvre âme tourmentée... » (dit-il) (1) et dans la porte du gouffre d'Istakhar, cette porte au bruit de tonnerre, par delà laquelle, déclare le Giaour, « il n'y a nul espoir », on sera tenté de voir un souvenir du « haut portail » sur lequel le Toscan lut les paroles terribles si connues :

« Par moi, vous passez dans la Cité de la Douleur

« Par moi, vous passez dans l'Eternelle souffrance.

« Perdez toute espérance vous qui entrez ici

« Lasciate ogni speranza voi ch'entrate (canto III).

(1) I continue reading Dante with all my might and Ariosto with all my main; but indeed the first mentioned poet describes such tremendous objects that it is with difficulty that I can dwell upon them. You can never imagine more dreadful scenes; livid Lakes, caverns whose crags and roofs are hung with Serpents and regions where hope never enters is the dismal subject of the finest part of his poem. What can be more dire than the beginning of the Canto :

Per me si va nella eittà dolente !

Per me si va nell' eterno dolore !

Per me si va tra la perdita gente.

He must have been an uncomfortable wretch...

W. B. to Mrs Eliz. Hervey, 1778 ?

On sera porté, de même, à penser que la cascade dont Salomon, sur sa couche, suit l'incessante voix, n'est pas sans avoir quelque lien avec celle qui retentit aux oreilles de Virgile et de son compagnon dans les cercles inférieurs :

« Nous entendions déjà résonner confusément (dit Dante)
« le bruit de l'eau qui se précipite en cascade dans la huitième
« enceinte ; ce bruit était semblable au bourdonnement des
« abeilles autour de la ruche... .. Mon maître recommençait
« à marcher. Je le suivais, et nous avions à peine fait quelques
« pas, que le bruit des eaux dont nous approchions nous
« empêcha de nous entendre.

« Semblables à ce fleuve qui tombe de Monviso, à la gauche
« des Appennins sur un lit qu'il s'est creusé lui-même, et
« qui, appelé AQUACHETA, avant de pénétrer dans la vallée,
« perd ce nom près de Forli, et s'élance en une seule masse
« à San Benedetto... ces eaux rugissantes faisaient retentir
« une roche inaccessible d'un fracas assourdissant... »

Le Dante-Enfer (chant seizième).

Le feu qui brûle le cœur des damnés d'Istakhar peut avoir sa source dans ces flammes jetées à profusion dans les sépulchres des hérétiques que rencontra Dante en la lugubre cité d'Is (chant IX).

Il est encore permis de penser que le poète FREZZI, — lui-même, grand imitateur de Dante, — ne fut pas sans influence sur William et qu'en particulier le Bouclier de Minerve fait d'un cristal rendant visible la souffrance intérieure des habitants de l'enfer put inspirer le jeune auteur en la description de ces réprouvés aux poitrines transparentes à travers lesquelles se montrent des cœurs recélant la torture d'un brasier toujours ardent.

Un autre modèle — Milton — se révèle dans la physionomie du Satan qu'aperçoit Vathek.

Qu'on n'aille point s'imaginer le « *Formidable Eblis* » du jeune écrivain, comme un monstre surpassant en horreur aussi bien qu'en pouvoir, son suppôt l'affreux Giaour.

Oubliant les divinités grimaçantes des Aventures d'Abdallah ou des gravures de Picart, oubliant même le Satan de Dante, l'auteur donne au souverain des démons « des TRAITS FLÉTRIS » comme par des vapeurs malignes, MAIS NOBLES ET RÉGULIERS, DE GRANDS YEUX OU SE LISAIENT L'ORGUEIL ET LE DÉSESPOIR, une CHEVELURE ONDOYANTE qui rappelait encore L'ANGE DE LUMIÈRE... un sceptre qu'il tenait D'UNE MAIN QUE LA FOUDRE A BRULÉE » (P. 225, L. 189).

On retrouve ici l'Ange déchu mais point avili, tel qu'il apparaît au premier chant du PARADIS PERDU et tel que dans sa traduction en vers l'abbé Le Roy le présentait aux Français à l'époque de Beckford :

« UN RESTE DE GRANDEUR sur son front est tracé
 « C'est un ANGE PROSCRIT dont la splendeur moins vive
 « Atteste encore l'éclat de sa gloire excessive.

 « Seulement au milieu d'un faisceau de rayons
 « Son front CICATRISÉ par de larges sillons
 « De la BRULANTE FOUDRE a conservé l'empreinte
 « Et sur son TEINT FLÉTRI l'inquiétude est peinte

 « Il laisse apercevoir MALGRÉ SON ŒIL FAROUCHE
 « Le REMORDS qui l'aigrit....

(Chant I).

Entre les deux textes anglais l'analogie n'est pas moins étroite (1).

(1) « He above the rest,
 « Stood like a tow'r, his form
 had not yet lost
 « All her original brightness, nor
 appear'd
 « Less than Archangel ruin'd...
 but his face
 « Deep scars of thunder had
 intrench'd and care
 « Sat on his faded cheek....
 « cruel his eye, but cast
 « Signs of remorse....
 « as when....
 « mountain pines
 « Stand on the blasted heath...

MILTON.

« Upon a globe of fire, sat the
 « formidable Eblis... whose noble
 « and regular features seemed to
 « have been tarnished by malignant vapours ; in his large eyes
 « appeared both pride and despair, his flowing hair retained
 « some resemblance to that of
 « an angel of light ; in his hand
 « which thunder had blasted he
 « swayed the iron sceptre...

Vathek, p. 226.

Quant au long discours de Salomon :

« Pendant ma vie, j'occupai un trône magnifique. A ma droite étaient douze mille sièges d'or où les patriarches et les prophètes écoutaient ma doctrine. A ma gauche, les sages et les docteurs sur autant de trônes d'argent assistaient à mes jugements... etc... etc...

on le retrouverait mot pour mot dans le précieux dictionnaire de d'Herbelot (1).

A cette mosaïque d'influences littéraires ou d'emprunts directs, il faut ajouter l'inspiration que purent apporter certaines images réelles.

Dans les jolies pages qu'il a consacrées à Beckford, E. More fait remarquer l'analogie existant entre la vision des damnés errant dans le « Hall d'Eblis » et la foule des paysans ou des invités, tels que le jeune William les décrit lui-même circulant dans le parc à la lueur étrange des torches ou des feux de Bengale, la nuit des fêtes données à Fonthill en l'honneur de sa majorité (2).

— Remarque très juste, croyons-nous, à la condition de

(1) Bibliothèque orientale ou Dictionnaire Universel, etc... par M. d'Herbelot, Maestricht, MDCCCLXXVI, p. 799 à 801. Soliman Ben Daoud : Salomon, fils de David — Le Tarikh Montekheb et la plupart des autres historiens orientaux écrivent que... Dieu soumit à son Empire non seulement les hommes, mais encore les Esprits bons et mauvais, les oiseaux et les vents... Il seroit ennuyeux de rapporter tout ce que les historiens disent de la magnificence du trône de Salomon sur lequel les oiseaux voltigeoient incessamment pendant qu'il y étoit assis pour lui faire ombre et lui servir de dais ou de pavillon et autour duquel il y avoit à la droite 12.000 sièges d'or pour les Patriarches et pour les Prophètes et à la gauche 12.000 autres d'argent pour les Sages et pour les Docteurs... L'on se contentera de rapporter ici seulement quelques circonstances de sa vie et de son règne, tirées de l'Alcoran...

(2) « ...thousands and thousands of lamps shone forth,... on the desert down blazed a series of fire... The continued glow of saffron-coloured flame & the throng assembled before it looked devilish by contrast...

W. Beckford To Lady H. Oct. 14, 1781.

These scenes sound almost like a chapter of Vathek and indeed they certainly combined with Beckford's early reading of the Arabian nights to inspire this strange book.

P. Elmer More, The Drift of Romanticism.

l'adapter au double cadre du roman et de la vie intérieure de l'auteur un peu plus exactement peut-être que n'eut le temps de le faire dans un essai « à vol d'oiseau » le délicat critique.

Dans le parc de Fonthill, en ces jours d'anniversaire, la bière coule, le punch fume, la danse fait rage (nous dit William), c'est une vraie kermesse et le jeune homme lui-même si farouche ennemi qu'il soit des liesses franguistanes, avoue céder à la commune joie (1).

Beckford a-t-il inséré la scène en son conte, jetant délibérément une teinte lugubre sur ce qui fut si gai ? Le tableau rural de « joyeuse Angleterre » s'est-il au contraire mué de lui-même en vision apocalyptique ? Peut-être, mais comment ?

Un fait certain et qui va nous faire apparaître un élément subjectif dans cette conclusion où nous n'en avons encore constaté aucun c'est que, bien avant le festival de la majorité, il a, dans le songe, refait le voyage du Dante aux lieux de la Félicité ou des larmes. Attiré dans l'inconnu, obéissant à « DES OMBRES QUI L'APPELLENT » il a été, dit-il, soudainement transporté « AU DELA DE LA FRONTIÈRE INTERDITE ».

Il s'est vu comme Vathek « conduit dans une plaine qui « s'étendait à l'infini et dans laquelle de vastes multitudes discouraient sur les secrets de l'avenir.

« CE QUI ADVINT ENSUITE (poursuit-il) NE DOIT JAMAIS « ÊTRE RÉVÉLÉ. JE M'ÉVEILLAI EN LARMES... » (2).

(1) ...It was a fine frenzy for three days, and not being able to sleep soundly the whole time I had not the misfortune of coming to myself and was as gay as my neighbours. Above ten thousand people all neatly dressed covered the lawn and the hills which rise over it. The glory of bright blue coats and scarlet farthingales made the distant slopes as gay as a field of poppies. Whilst women and children ran frolicking about the terraces, the farmers and substantial tradesmen were feasting in tents erected below...

W. B. to Lady Hamilton. Fonthill 14th 1781.

(2) I heard the Voices of departed Friends and tried to spring towards the Meads whence the sounds proceeded ; but the Breezes that swept along the Lawn were far too pure for my mortal frame. I trembled, my heart beat, my Arteries throbb'd, in vain I attempted to join the beckoning shades...

Fonthill Dec. 4 1778.

Hurrying to bed I seemed in my slumbers to pass that interdicted boun-

Quant au lieu même dans lequel errent les Damnés, ce Hall d'Eblis à la fois « plaine infinie » et salle dont les piliers se rejoignent en voutes solennelles, il faut y voir — nous dit Redding (1) — qui semble bien ici dans le vrai — ce grand Hall Égyptien de la demeure du Lord Maire, cette entrée imposante du Peaceful Palace agrandie encore par l'imagination de l'enfant « air et feu » et toujours remémorée comme un lieu de mystère inséparable de la pensée de la mort qui plana toujours, on s'en souvient, sur le Fonthill des jeunes années (1). Ces mêmes impressions premières et ineffaçables se retrouvent peut-être encore dans la cascade dont le bruit vient seul troubler le silence de la nécropole des rois et dont nous avons noté l'analogie avec les mugissements du fleuve de Dante, mais où l'on peut aussi distinguer, semble-t-il, une vision réelle : la rivière de Fonthill, la sinueuse « Nadder » qui, au bout du parc, tombe en murmurant sur des rochers et dont en sa rêverie solitaire, William bien des fois suivit la mélopée.

« Je suis abandonné, abattu et languissant... Je reste des heures assis écoutant les murmures de la nuit, de la brise qui passe, de la CASCADE... » (à. Al. Cozens Font. 6 fev. 1780) (2).

Dans cette esquisse des éléments subjectifs qui peuvent guider la plume du jeune écrivain s'impose enfin l'examen d'un incident que l'on voit éclater dans les souterrains d'Eblis

dary which divides our earth from the region... she led me into an infinitely spacious plain where I heard vast multitudes discoursing upon events to come. What further passed must never be revealed. I awoke in tears...

July 17th 1780.

(1) ...The Hall of Eblis he borrowed from the Hall of old Fonthill house which was exceedingly large... C. Redding

(2) ...The colour of the water (of the lake) is singularly fine & as the river Nadder & many other rivulets have their source at Fonthill a fresh current is perpetually maintained... Britton Fonthill p. 240.

...The humble river Nadder which be-vapours Fonthill...

W. B. Fonthill Janv. 19th 1797.

I sit for hours listening to the Murmurs of the Night the passing breeze, the distant Waterfall... W. B. to A. Cozens Font. Feb. 6. 1780.

au seuil de l'Éternel châtiment du Calife. Lorsque Vathek, prisonnier du hall infernal, voit tout espoir perdu, lorsqu'il mesure le prix des trésors qu'il a méconnus et qui lui sont maintenant ravies, ceux de la vie simple et du devoir, le désespoir lui présente en lucide vision la première source de ses maux : une éducation trop complice de toutes ses tentatives naturellement outrancières. Alors monte en lui une flamme de rancune.

« Ce sont les principes impies par lesquels CARATHIS A
« PERVERTI MA JEUNESSE QUI ONT CAUSÉ MA PERTE (s'écrie-
« t-il)... AH ! QUE DU MOINS ELLE SOUFFRE AVEC NOUS !

« En disant ces paroles... il ordonna (à un génie) d'enlever
« la princesse du Palais de Samarah et de l'amener...

Et lorsque celle-ci paraît, le Calife, ne peut retenir un cri de terrible malédiction :

« Femme exécrable !... maudit soit le jour où tu m'as mis
« au monde. Va sur cet Afrite... tu apprendras à quoi est
« destiné ce palais qui t'a paru si désirable !... »

Par une bien extraordinaire coïncidence, à l'époque même du roman se révèle dans l'étroit cadre familial de Fonthill un conflit qui ne semble guère moins aigu que celui du Hall d'Eblis.

« Mon bien cher ami... (écrit Beckford au Rev. S. II.)
« Vous avez réduit au silence LE SIFFLEMENT DES SERPENTS
« DE FONTHILL. NI ORLANDO, NI BRADAMANTE NE FURENT
« JAMAIS PLUS TORTURÉS PAR LES DÉMONS et les spectres EN UN
« CHATEAU ENCHANTÉ QUE WILLIAM BECKFORD EN SA PROPRE
« DEMEURE ET PAR SES PARENTS LES PLUS PROCHES (1). »

Voilà donc le Peaceful Palace mué en enfer ! Et — nous l'apprenons avec étonnement dans la même lettre — la cause de tout le mal n'est autre que cette innocente relation de Voyages que Beckford a intitulée « RÊVES ».

« Vous avez en mains, dit-il au même interlocuteur, le
« seul exemplaire (2) du seul ouvrage qui ne me déshonore

(1) (2) ...You have the only copy which exists of the only production of mine which I am not ashamed of. Thank God Vathek at least has

« point. Grâce à Dieu, Vathek, au moins n'a donné lieu à
 « AUCUNE INTERPRÉTATION FACHEUSE. MAIS COMMENT
 « POURRAIS-JE ENDURER MON LIVRE DE « RÊVES » AVEC LE
 « SENS SI PÉNIBLE QUI LUI A ÉTÉ DONNÉ ! »

Au printemps de 1783, au moment même où le livre de *Dreams*, imprimé et relié allait être mis en circulation, « spectres », « démons » et « serpents de Fonthill » ont jeté feu et flamme à tel point que le jeune auteur s'est vu contraint d'anéantir l'édition dont il ne reste aujourd'hui qu'un nombre d'exemplaires infiniment restreint.

« Je vous prie (écrit Beckford au reverend Henley en « avril 1783) de suspendre la publicité, le dépôt légal et « toutes autres formalités. Ne croyez pas que ma décision « puisse changer, elle est aussi inébranlable que le Soleil.
 « Pas un exemplaire ne transpirera... (1) »

Pourquoi cette tempête à propos d'un pittoresque récit de voyage entrecoupé d'anodines allusions au songe familier ? Il est un passage du livre qui peut, et qui peut seul, croyons-nous, apporter ici quelque clarté : c'est un récit étrange sans lien aucun avec le reste du volume et dont la reproduction point trop abrégée sera sans doute considérée ici comme utile.

« DREAMS, etc. » — LETTRE XXIII, Naples 8 nov.
 1780 (revu pour l'impression en 1782-83). »

produced no misunderstandings and I may still dwell upon its recollection with pleasure. But how can I endure my Book of Dreams with the disagreeable Waking thoughts it has occasioned. If you have a mind to reconcile me to it, let me assure you, you are no less my affectionate friend, than when you silenced the hiss of serpents at Fonthill. Neither Orlando nor Brandi were ever more tormented by demons & spectres in an enchanted castle than W. Beckford in his own hall by his nearest relatives.

W. Beckford to the Rev. Samuel Henley,
 Cologny near Geneva Nov. 18th 1783.

(1) I have been considering & reconsidering, & cannot reconcile myself in the least with the idea of committing my dream to the wide world therefore must beg you will stop advertisements entries at Stationer's Hall etc. Don't imagine I shall change my mind, this determination is as fixed as the Sun. As for the copies... not one shall transpire.

W. Beckford to the Rev. Samuel Henley.
 April 13 1783.

«... Comme il n'est point donné à l'être humain de se
 « contenter de ce qu'il a, au lieu de me reposer dans la vallée
 « j'escaladai les rocs... ... J'aperçus bientôt une sorte de
 « maisonnette dans une anfractuosité au bord d'une sombre
 « fissure... De toutes parts surgissaient les rocs étranges et
 « menaçants. Au-dessus de la hutte qu'ils surplombaient,
 « ils prenaient en vérité quelque chose de formidable et
 « parmi les crevasses se voyaient un lierre qui rampait avec
 « ses feuilles aux teintes foncées et des aloès épineux rabou-
 « gris, plantes qu'on eût pu croire plantées *par LUCIFER en*
 « *personne.*

« ... Je commençais à regretter le frais vallon, lorsque
 « s'avança vers moi une vieille femme : « Vous êtes le bien-
 « venu » dit-elle d'une voix faible... Je m'assis en face
 « de la porte d'où l'on apercevait LE GOUFFRE SANS FOND.
 « Au delà, c'était la mer dont l'azur foncé se couvrait de
 « vagues écumantes tandis que dans le ciel s'amoncelaient
 « de LOURDES NUÉES CHARGÉES DE TEMPÊTE. La tristesse
 « m'envahit.

« — Jeune étranger, dit la vieille femme, vous qui vivez
 « parmi les plaisirs de la vie mondaine, vous êtes mélancor-
 « lique !... Je répondis que l'état de l'atmosphère m'éprouvait
 « et que j'étais fort las... Tandis que je parlais, elle ne cessa
 « de me contempler avec un intérêt qui paraissait empreint
 « d'une telle pitié que je lui en demandai la cause, commen-
 « çant à me croire en quelque habitation hantée de quelque
 « chose de fatal.

« — Ah ! (dit-elle) VOS TRAITS OFFRENT UNE EXTRA-
 « ORDINAIRE RESSEMBLANCE AVEC CEUX D'UN INFORTUNÉ
 « JEUNE HOMME QUI EN CE LIEU RETIRÉ... » Et en prononçant
 « ces mots les pleurs se mirent à rouler sur ses joues. Ma curio-
 « sité s'enflamma. « Parlez, continuai-je, que voulez-vous dire ?
 « Qui était ce jeune homme auquel vous portez tant d'in-
 « térêt ? Pourquoi s'enfermait-il en ce coin sauvage ? Votre
 « présence, il est vrai, pouvait atténuer l'horreur du lieu.
 « Dieu me préserve cependant de passer la nuit près d'un

« semblable gouffre, A QUEL MOUVEMENT NE POURRAIS-JE
« CÉDER EN UN INSTANT DE DÉSESPOIR ?

« — C'est bien, dit-elle, un lieu d'horreur. Je tremble de
« vous rapporter ce qui se passa ici-même ; mais vos manières
« m'intéressent et quoique peu portée aux récits, je veux —
« pour une fois — permettre à mes lèvres de révéler les
« SECRETS DU GOUFFRE FATAL que vous apercevez...

« Il y a maintenant 23 années, dit-elle en examinant
« certains caractères tracés sur les planches de sa maison-
« nette... J'étais assise AU CLAIR DE LUNE les yeux fixés
« sur l'Océan... lorsque j'entendis un bruit de pas et tressail-
« lant je vis quelqu'un devant moi.

« C'était un JEUNE HOMME RICHEMENT VÊTU, DONT LA
« CHEVELURE FLOTTAIT ÉPARSE et dont les regards expri-
« maient le comble de la terreur. Bonne femme, dit-il d'une
« voix défaillante, permettez-moi de reposer sous votre toit,
« ne me livrez point à ceux qui ont soif de mon sang. Prenez
« cet or. Prenez tout.

« La surprise m'ôtait la voix... Enfin, prenant quelque
« assurance, je lui ouvris ma hutte... Il s'endormit. Les
« larmes s'échappaient de ses paupières closes. Les soupirs
« soulevaient sa poitrine et, à travers son sommeil, il im-
« plorait miséricorde à grands cris. Les rayons du soleil
« dissipant son rêve, il se dressa soudain et *l'on eût dit à sa*
« *physionomie qu'il venait d'entendre LA VOIX D'UN AR-*
« *CHANGE DU CHATIMENT* ».

« O ! bonne mère, dit-il, je suis un misérable, indigne de
« compassion. J'ai causé d'innombrables souffrances... *et*
« *LE REMORDS le poussa à me révéler ceci :*

« INCAPABLE DE FIXER AUCUNE LIMITE A AUCUN DE SES
« DÉSIRS, il passa ses premières années à *errer d'une ex-*
« *travagance à l'autre*, mais il n'y avait point encore rien
« de criminel en ses caprices.

« Mais enfin, il plut au ciel d'envoyer une cruelle épreuve
« à sa famille et de faire de leur idole *la proie D'UNE INFAME*
« *PASSION*. Il avait un ami tout dévoué et plein de confiance
« qui aimait au delà du possible une jeune femme, la plus

« charmante de son sexe qui, elle-même, répondait à ses
« sentiments. En son bonheur il présenta celle qu'il aimait
« au misérable dont je vous raconte l'histoire. CELUI-CI
« SENTIT L'AMOUR L'ENVAHIR ET SES REGARDS FIRENT
« NAITRE EN ELLE LA MÊME PASSION. — Ils languirent — ils
« se consumèrent — et la séduction de ses paroles acheva ce
« qu'avaient commencé ses yeux.

« Leur intrigue fut bientôt découverte, car IL DÉDAIGNAIT
« DE CACHER UNE PENSÉE, QUELQUE HONTEUSE QU'ELLE
« FUT.

« On prodigua au jeune homme les conseils les plus
« tendres, les avertissements les plus affectueux. Mais la
« voix de la sagesse lui était si intolérable qu'il ne put
« contenir sa fureur et se répandit en menaces... Sur ces
« entrefaites, la jeune fille qu'on allait marier informa
« son amant qu'elle allait être arrachée à ses étreintes.
« DANS SON DÉLIRE, il s'adressa A UN DÉMON AFFREUX
« QUI LUI VENDIT LE PLUS TERRIBLE DES POISONS... Il le
« fit boire à son ami et à son propre père... Il observa les
« progrès du mal avec un horrible sang-froid. Son ami expira
« et bien que le jeune criminel contemplât sur le front de
« son père une sueur mortelle, il ne bougea point... Le père
« infortuné exhala bientôt le dernier soupir... Cette fois
« seulement, le jeune homme sentit le poids du remords...
« Les soupçons s'éveillèrent... Il s'enfuit, non sans faire
« savoir à la complice de ses fautes, la direction qu'il pre-
« nait.

« ...Le lendemain... un paysan de la région conduisit
« vers moi une femme dissimulant son visage sous un
« voile... elle tomba à mes pieds, baigna mes mains de ses
« larmes et de ses lèvres tremblantes s'informa de mon vi-
« siteur, tandis que le sentiment de sa faute empourprait
« sa face pâle.

« J'aurais voulu la chasser honteusement, mais elle
« s'attacha à mes vêtements et implorait ma pitié d'un regard
« si empli de souffrance que, sans un mot, je la conduisis
« jusqu'au bord de la falaise où le jeune homme était assis.

« Il ne me plairait pas de décrire leur extase ni l'ardeur
 « avec laquelle ils se précipitèrent dans les bras l'un de
 « l'autre... Je m'écartai conduisant mes chèvres... DE
 « SOMBRES NUAGES TRAVERSAIENT LE CIEL, ET LA LUNE
 « ÉTAIT VOILÉE DE NUÉES POURPRES.

« ...Soudain un cri perçant déchira mon oreille... Glacée
 « de terreur je m'avançai frissonnante jusqu'au bord de la
 « falaise... ..et j'aperçus le jeune homme suspendu par un
 « pied et retenu ainsi à une branche de genévrier qui croissait
 « dans le gouffre. Situation effroyable : il pendait au-
 « dessus de l'abîme et la branche pliait sous son poids.
 « Ses traits étaient convulsés, l'épouvante fixait ses regards,
 « et ses appels étaient si perçants, si terribles que para-
 « lysée par l'émotion je ne pus lui porter aucun secours mais
 « restai immobile, les yeux rivés sur lui alors qu'il ne cessait
 « de crier : O DIEU ! O PÈRE ! RESTE-T-IL QUELQUE MISÉ-
 « RICORDE POUR MOI ! VIENS A MON SECOURS OU JE DIS-
 « PARAIS DANS L'ABÎME.

« Et tandis que je le contemplais ainsi, il tomba dans ce
 « sombre néant et je m'écroulai sur le sol où je restai à
 « demi évanouie, un bruit *semblable à UN BRUISSEMENT*
 « D'AILES frappant mon oreille COMME SI L'ESPRIT MALIN
 « EMPORTEAIT SON ÂME. Je levai les yeux, rien ne bougeait,
 « un affreux silence planait. La lune semblait striée de sang,
 « son disque qui touchait aux vagues ne jetait qu'une clarté
 « lugubre à la lueur de laquelle j'aperçus... la jeune femme...
 « Me voyant, elle se précipite vers moi... « IL N'EST PLUS,
 « dit-elle, LA TERRE L'A ENGLOUTI ! MAIS DE MÊME QUE J'AI
 « PARTAGÉ AVEC LUI LES JOIES SUPRÊMES, JE PARTAGERAI
 « SES TOURMENTS. JE VEUX LE SUIVRE. NE TENTEZ POINT
 « DE ME RETENIR !

« Comme un fantôme... elle s'élança rapide et JOIGNANT
 « SES MAINS AU-DESSUS DE SA TÊTE, elle leva au ciel un regard
 « assuré qu'elle abaissa ensuite vers la lune avec une ex-
 « pression dont la gravité m'indiqua qu'elle *lui disait un*
 « *adieu éternel.*

« Remarquant un mouchoir de soie, dont moins d'une

« heure avant elle avait essuyé le front de son amant, elle
 « s'en saisit, le couvrit de baisers brûlants et le glissa sur
 « son sein. Puis, dans l'ultime élan du désespoir, ouvrant
 « les bras, elle se précipita... dans le gouffre... La vieille
 « femme avait achevé son étrange récit. Je sentais battre
 « mon sang en mes artères tandis que j'allais à la ren-
 « contre de mon guide... qui m'attendait près des falaises.
 « Voyant *la PALEUR DE MON VISAGE* il parut croire *que JE*
 « *VENAIS D'ENTENDRE QUELQUE LUGUBRE PRÉDICTION* et
 « hocha la tête tandis que je disais adieu à la vieille femme.
 « Le soir était mélancolique, et, cheminant à travers les
 « rocs, songeant à cette triste histoire, je ne pouvais re-
 « tenir mes larmes (1). »

Or, d'après ce que les possesseurs des lettres de Beckford ont laissé transpirer dans la biographie de Melville, le jeune homme semble être lui aussi le héros d'un roman d'amour bien étrange.

A Louisa Pitt devenue l'épouse de son cousin Peter Beckford, William en effet ne craint pas d'écrire :

« Vous souvient-il, Louisa, du doux parfum des roses...
 « et du son touchant de la musique dans le Hall ?... de nos
 « appartements souterrains où nous avions coutume de re-
 « poser comme de voluptueux orientaux sur des lits de soie
 « que baignait le doux éclat de la lumière filtrant par les
 « rideaux ...LOUISA, QUEL BONHEUR SERAIT LE NÔTRE SI
 « QUELQUE REPLÈTE SUCCUBE POUVAIT S'ENFUIR EN ENLE-
 « VANT PETER ! (2) »

(1) Voir *Dreams & Walking Thoughts* Letter XXIII. (Nous avons dû renoncer ici à donner le texte anglais, trop long).

(2) ...The recollection of what passed in our subterraneous apartment where we used to recline like voluptuous orientals on silken beds in the glow of transparent curtains.

Don't you remember, Louisa, the soft perfume of roses... & the affecting sound of the musick in the hall... Louisa what happiness should be our portion... could some fat succubus waddle away with Peter !...

To Mrs Peter Beckford.
 Rome June 30th 1782.

Comme le héros du récit de la vieille femme de Naples, William paraît donc avoir dérobé un cœur auquel il n'aurait jamais dû prétendre. Comme ce héros encore il semble, « dédaignant de cacher aucune pensée quelque honteuse qu'elle fût », ne rien voiler du scandale. En la seule compagnie de ses bardes Burton et Pacchierotti, dociles instruments de plaisir, il emmène, enlève pour ainsi dire sa « belle cousine » jusqu'au Mont Egcumbe, en romantique et lointaine excursion.

S'il n'a certes point manié le poison, il a sans doute fait souffrir et semble avoir cédé à une singulière attraction pour le « défendu ». A l'audace déjà bien « Vathèkéenne » de cette liaison il ajoute celle d'un autre amour ou de multiples amours peut-être, dans lesquelles il fait jouer à la belle Louisa Beckford — qui s'y prête — le rôle extraordinaire de confidente et de complice.

C'est avec une compréhensible indignation que More cite les passages que nous allons rapporter et qui sont à la fois obscurs et trop clairs.

« A Mrs Peter Beckford. Rome, 30 juin 1782.

« ... M'aime-t-elle vraiment ? Les jours charmants de
« Fonthill ne sont-ils point encore enfuis de sa mémoire ?
« Évoque-t-elle encore avec plaisir le souvenir de ce qui se
« passa dans les appartements souterrains où nous avons
« coutume de reposer sur des lits de soie... Mais surtout
« aime-t-elle encore parler de cette heure où saisissant sa
« main délicate, je la menai — légère comme le faon — jus-
« qu'en ma chambre... (1) »

(1) Does she really love me ? Are the delightful days of Fonthill not yet elapsed from her memory ? Does she still dwell with pleasure on the recollection of what passed in our subterraneous apartment... But above all does she yet love to talk of the hour when seizing her delicate hand, I led her bounding like a kid to my chamber ?...

Rome June 30 1782.
to Mrs Peter Beckford.

A Mrs Peter Beckford. Portici, 27 août 1782.

« ...N'aurai-je point le plaisir de vous avoir à Fonthill à Noël ? Transmettez la lettre ci-jointe à ...? ...Elle m'a écrit une lettre qui ne laisse pas le moindre doute sur ses sentiments. L'INCENDIE S'ÉTEND A CE QUE JE VOIS. VOUS ME L'AVIEZ PRÉDIT. (1) »

Cela est bien dans le style et dans la pensée intime du jeune Esquire qui, ailleurs, avec une fatuité guère dissimulée déplore l'irrésistible « pouvoir de séduction dont il se voit doué (2) ».

« Les sirènes ont été propices et m'ont accordé — si ce n'est point être trop audacieux et trop vain que de parler ainsi — quelques-uns de leurs accents persuasifs. (3) »

W. Beckford à A. Cozens, 7 nov. 1780.

« Vous n'avez nulle idée du degré de l'ampleur et de l'expression que prend ma voix... MA BELLE COUSINE Mrs. P. Bd — la fille de Lord Rivers — est avec nous en ce moment et s'EST IMPRÉGNÉE AVEC AVIDITÉ de 10.000 NOTES DANS LE STYLE DE CARO LUCI. Je me demande QUEL DÉMON ANIME CETTE DANGEREUSE MÉLODIE... Si je le savais je le supplierais de mettre fin à son influence et je demanderais à quelque DOUX ANGE CHANTEUR DE PSAUMES d'étendre sur moi SA SOMNONLENTE PROTECTION. (4) »

(To Lady Hamilton Oct. 1781).

(1) ...At Xmas, may not I hope to possess you at Fonthill. Convey the enclosed to... She has written me a letter that leaves me not the smallest doubt of her affection. The flame spreads, I perceive. You told me it would.

to Mrs Peter Beckford.
Portici, Aug. 27 1782.

(2) I am shaking every nerve... the Eve is clear... the sun set red & troubled. I have been walking on a green open field which crowns a cliff & deploring my strange fate & that fatal power of distracting others & of imbibing myself too soft & too fond affections.

Margate April 14. 1781.

(3) Voir ce travail 1^{re} partie : La Musique.

(4) My beautiful cousin, Mrs P. Bd., Lord Rivers's Daughter is with us at present — and has imbibed with avidity ten thousand insinuating notes in the style — of Caro Luci. I wonder what Daemon presides over this

Le mariage n'interrompt pas ces coupables amusements. Uni depuis un mois seulement à Lady Margaret, il soupire après les jours passés et bientôt on le voit reprendre avec Louisa, son étrange, sa trouble correspondance.

Secheron June 1783.

« Le souvenir du passé, le souvenir des heureux moments
« enfuis à jamais secoue ma torpeur, me fouette, et me
« contraint à courir de ci de là comme en démente... (1) »

Cologne, 18 nov. 1783.

« La lettre que vous aviez incluse m'est plus délicieuse
« que le retour de la santé après une douloureuse maladie...
« Que je suis heureux d'avoir inspiré à l'objet de toute ma
« tendresse une affection si chaude et si constante. ME-
« NACES ET SOUFFRANCES SONT RESTÉES SANS EFFET, ELLE
« M'APPELLE SON BIEN CHER W... LE SOUVERAIN DE SON
« CŒUR. ELLE JURE TANT QU'ELLE AURA VIE EN ELLE DE
« ME GARDER SA FOI.

« VOUS SEREZ ÉTONNÉE ET RAVIE d'apprendre que Lady
« Margaret n'a pas la moindre jalousie...

« La lettre de ...? ...repose sur mon sein, ME RÉCHAUFFE
« ET M'EMPLIT DE BONHEUR...

« J'ai hâte de vous montrer combien j'aime Lady M. et
« à quel point elle est exempte de PRÉJUGÉS et de banale
« jalousie d'épousée (howtotally free from WIFEISHISM).

« Venez jouir de la fraîcheur des gazons et des bois de
« Fonthill (écrit-il encore à Louisa) Lady M... ne connaîtra
« AUCUN «PRÉJUGÉ... (2) »

(May 1784)

dangerous melody — if I knew, I would entreat him to withdraw his influence — and beg some sober psalm singing Angel to grant me his sleepy protection...

Fonthill Sept. 28 1781.

to Lady Hamilton.

(1) Every now & then the recollection of past times & happy moments for ever gone rouses me from my torpid state & forces me to run wildly about...

Secheron June 8th 1783.

(2) To Mrs Peter Beckford — Cologne Nov. 18 th 1783.

...The Letter you enclosed is more delightful to me than the return of

Jusqu'où allait l'influence d'une imagination éperdue ? Où commençait la faute réelle, où finissait le rêve ? Il serait bien difficile de le dire. Mais on comprend certes qu'il y ait eu alors scandale à Fonthill. Aux reproches amers qu'on devine, se mêlant les remords d'une âme délicate dont la forfanterie n'est que pure apparence, William connut des affres guère moins tragiques, que celles du héros de la sombre histoire de Naples.

« ...Que ne me suis-je abstenu de ce fatal voyage à Venise
« qui m'A JETÉ DANS DES PÉRILS ET DES MALHEURS DONT LE
« SOUVENIR ME FAIT TRESSAILLIR ET TREMBLER comme si je
« sortais de la fièvre d'un cauchemar. (1) »

A Lady Hamilton. Paris 10 fév. 1781.

« Enfin, ma chère Lady Hamilton me VOICI ÉVEILLÉ ET
« JE VOIS CLAIR autour de moi. LE GOUFFRE DANS LEQUEL
« J'ÉTAIS SUR LE POINT DE ME PRÉCIPITER a disparu, me
« voici de nouveau calme et heureux... Votre influence a

health after a painful illness... How fortunate I am to have inspired the Object of all my tenderness with so warm & so constant an Affection. Neither menaces or sufferings have had any effect. She calls me her own dear William the sovereign of her heart & swears whilst life remain never to withdraw, her allegiance. You will be surprised & delighted to hear that Lady M... has not the least jealousy... Before you receive this you will have received your Son who when I last saw him was in health...

The letter from ?... lies in my bosom, so I am warm and happy.

Cologne Nov. 18th 1783.

...I am quite impatient for you to see how much I love Lady Margaret and how totally she is free from prejudice and wifeishim.

to Mrs Peter Beckford. Geneva, Dec. 28th 1783.

Beckford engage sa cousine à passer l'été auprès de lui... ...and enjoy the fresh turf and foliage of Fonthill. Lady M... will harbour no prejudices, nor suffer herself to look upon such a graceful lovely being as yourself in the light of a malignant friend. You know but too well the venom... etc.

to Mrs Peter Beckford. Fonthill, May 20th 1784.

(1) How could I leave you ?... Would to Heaven I had remained instead of taking that fatal journey to Venice & throwing myself headlong into perils & misfortunes. Their recollections make me start and look trembling around like a Person aroused from a feverish dream.

To Lady Hamilton. Paris, Feb. 10. 1781.

« prévalu. Quand je jette un regard en arrière et que je me
 « reporte AUX HEURES CONVULSIVES QUE J'AI PASSÉES, IL
 « N'EST PAS DE MOTS QUI PUISSENT PEINDRE MON AGITA-
 « TION... Mais grâce à Dieu ILS SONT ÉVANOUIS CES HORRIBLES
 « FANTOMES... (1) »

A Lady Hamilton. Augsburg, 20 janv. 1781.

On comprend aussi que ce dût être un nouveau scandale à Fonthill que l'apparition du livre contenant l'aventure de « cet infortuné jeune homme », ce jeune homme richement vêtu dont les traits offrait avec ceux de William « une si extraordinaire ressemblance ».

Cette parfaite similitude des deux héros, la fiévreuse émotion qui anime un récit que l'Esquire écoute, nous dit-il, haletant et pâle « comme si c'eût été une PROPHÉTIE ! », le fond même du sujet, tout faisait de l'anecdote une intolérable évocation d'incidents que les proches de William eussent voulu laisser dans l'ombre la plus épaisse.

Le jeune auteur, au contraire, semblait obéir à un souci tout différent. Lorsqu'on ouvre le livre de « *Dreams* » (dans cette première édition aujourd'hui si rare) on aperçoit un frontispice « dessiné par Cipriani, gravé par Bartolozzi 1782, publié en mars 1783 par Johnson à Londres ». Et l'on constate non sans surprise, que cette œuvre retrace précisément l'ultime phase du dénouement des tragiques amours de Naples qui prennent ainsi place prépondérante dans l'ouvrage.

A Fonthill on n'appréciait sans doute point à la manière de William, la franchise d'un héros qui « méprise de cacher son déshonneur ». Dans l'idée de faire revivre par le roman et par l'image des heures tragiques et honteuses on ne put

(1) At length, my dear Lady Hamilton, I am awake and see clearly around me. The gulf into which I was upon the point of being precipitated has disappeared... .. Your influence prevailed... When I look back on the convulsive moments I have passed, no words can paint my agitation. But they are gone — thank Heaven ! — the frightful phantoms !...

To Lady Hamilton. Augsburg Jun 20. 1781.

voir qu'un invraisemblable cynisme ou un lamentable égarement de l'esprit et de la conscience. On exigea donc la destruction du livre qui ne fut réimprimé que 50 ans plus tard — et sans le frontispice — ayant marqué jadis la hantise et peut-être la séduction du remords.



FRONTISPICE de « DREAMS and WAKING THOUGHTS » (1)

G. B. Cipriani inv. et del.

Bartolozzi sculp. 1782.

C'est examiné sous l'angle même de ce remords, de ce trouble causé chez l'auteur par un amour criminel aboutissant au gouffre que, selon nous, le dénouement de *Vathek* prend son caractère véritable — énièmement subjectif. C'est une confession.

C'est une confession qui, si elle diffère par la forme, est identique en son fond au récit d'amour et de damnation de

(1) La reproduction de ce document inédit extrait du volume si rare est due à la bienveillance du British Museum.

l'hypothétique vieille de Naples, les deux écrits ayant pour ressort l'état intérieur de l'auteur qui se raconte en logeant ses sentiments et ses souvenirs dans le cadre pittoresque qui vient s'offrir à son irrésistible besoin d'expression.

Dans l'un c'est le mystère lugubre d'une clarté lunaire qui, voilée de nuages gris ou rougeâtres tombe sur le morne infini des flots, c'est le mystère et l'horreur de l'abîme qui, sous les pas du coupable, va se creuser au sein de la falaise, c'est le mystère et l'angoisse d'un lieu sauvage, désert, tourmenté, où les végétaux rabougris « *semblent avoir été plantés de la main même de Lucifer* » comme les funestes ornements d'une scène de damnation.

Dans l'autre, c'est la mystérieuse solennité de la muette Istakhar, elle aussi vue de nuit, sous la clarté lunaire ; c'est l'infini de la descente d'un escalier vertigineux, c'est la mystérieuse et terrible majesté des spectacles de la Porte Fatale, d'Éblis prince de Damnation, de Salomon empereur damné, du Hall d'Éblis à la fois palais et plaine sans limite, fantastique demeure des âmes qui errent, le cœur brûlant, éternelles prisonnières du remords.

Cette influence de l'élément subjectif qui régit le dénouement dans son essence, la damnation de deux héros, ne laisse pas de se retrouver d'une manière qui mérite quelque étude, dans la physionomie des personnages secondaires et dans le détail de la mise en scène, en dépit des précisions qu'imposent les documents positifs ou traditionnels auxquels l'auteur demande un cadre.

En faisant d'Éblis — souverain des lieux infernaux — un Ange du Feu, William est bien d'accord avec la tradition et notamment avec les dires du Koran.

Le jeune auteur reste encore dans la pleine logique des données de son roman lorsqu'il place la demeure de cet Éblis, le Palais du Feu souterrain, dans les secrètes profondeurs d'Istakhar, antique cité du culte pyrolâtre dont les autels en pyramide parsèment toujours la terre persane.

William se conforme encore à ce qu'il apprend au cours de

son voyage à travers les Religions en faisant choix pour ministre d'Éblis, d'un Indien (1) qu'il appelle « GIAOUR ».

« M. Huet (dit Lafiteau) prétend qu'il n'y a pas longtemps
« que le culte du Feu... a été aboli dans l'Hybernée et dans
« la Moscovie et qu'il existe encore aujourd'hui... dans
« l'Amérique, chez les Mexicains,... chez les Tartares, les
« Chinois... et chez les GAURES... » (I. 153-156)

« ...La défaite de Y... DERNIER ROI DE PERSE DE LA RE-
« LIGION DES MAGES (lit en outre Beckford dans Picart) par
« les Califes Mahométans est l'époque de leur dispersion...
« Les nouveaux conquérants voulurent forcer, l'épée à la
« main, la conscience des peuples conquis... ceux qui ne
« voulurent pas se soumettre DÉSSERTÈRENT LEUR PATRIE ET
« ALLÈRENT S'ÉTABLIR DANS LES INDES. Les Mahométans
« donnent le nom de Gaures et de Guèbres à ces Perses.
« Gaures veut dire infidèle. (Picart IV. 5)

Ces « Guèbres » ou Gaures, inébranlables gardiens des rites ignicoles furent jugés dignes d'attention par Voltaire qui les mit en scène en 1769 (« Les Guèbres »). Beckford fit de même et c'est de ce nom de Guèbre ou Gaure, c'est-à-dire pyrolâtre, déformé par les Musulmans en « Giaour », c'est-à-dire « infidèle » qu'à bon escient il baptise son Méphistophélès. Le jeune écrivain est encore bien fondé à nous montrer les héros de sa Queste convertis par l'Indien, allumant de grands bûchers en l'honneur de l'Ange du Feu (2) et, toujours conduits par le Giaour, allant au terme de leur épopée se prosterner devant celui qu'ils ont pris pour Dieu, « le formidable Eblis assis sur son globe flamboyant ».

(1) Pour apaiser la soif de ton âme, sache que je suis Indien...

P. 27.

(2) ...Un sacrifice n'est-il point nécessaire ? (69)... Préparons le bûcher pour le sacrifice de cette nuit et sachez que tout rite solennel doit être précédé d'un jeûne rigoureux... (73)... Le bûcher s'éleva, en 3 heures il eut 20 coudées de haut... le bois sec se mit à flamber, l'huile... jetait mille feux bleuâtres... les négresses ne cessaient d'en remettre... les flammes devinrent si violentes ...que le Calife n'en pouvait plus supporter l'éclat... Effrayés de la lueur qui éclairait toute la ville, les habitants de Samarah se levèrent à la hâte, montèrent sur leurs toits, virent la tour en feu... (75).

Mais ce Prince du Feu, cet Eblis, c'est Satan, c'est par définition le Tentateur, l'Ennemi. Or, chose notable, on ne le voit point agir en ennemi, et l'on dirait que l'auteur ne veut ou ne peut point le faire agir ainsi. Ce n'est pas Eblis qui prononce la sentence fatale. L'infortuné Calife est condamné par une voix mystérieuse qui résonne alors qu'Eblis n'est plus en scène, et que nous ne pensons plus à lui. Est-ce chez ce Prince des Lieux inférieurs raffinement de duplicité, ultime machiavélisme dans l'art d'exercer la puissance du Mal ?

Tout porte à croire, au contraire, que s'il connaît le triste sort de Vathek il doit être enclin lui-même à le regretter, qu'il est bien éloigné du désir d'y prendre part ; et que tout se passe enfin comme à son insu. Il reçoit en effet Vathek et Nouronihar avec calme et bonté. En lui rien de cruel, de laid ou de grossier. L'auteur se plaît à le faire sympathique :

« Nouronihar qui s'attendait à voir quelque géant démesuré, fut surprise DE SE TROUVER DEVANT UN HOMME « JEUNE ET DE FORT BONNE MINE DONT LA VOIX ÉTAIT PLUS « DOUCE QU'ON EÛT PU LE SUPPOSER... ELLE NE PUT S'EMPÊ- « CHER DE L'ADMIRER... » (l. 226, p. 189)

Si le maître des souterrains embrasés d'Istakhar n'a aucun des caractères du Monstre ou de l'Ennemi, qu'est-il donc ? Dépouillé de sa méchanceté, Satan devient uniquement Celui qui n'a jamais voulu se soumettre, un assoiffé d'absolue liberté, un assoiffé d'absolu pouvoir, un assoiffé de Divinisation de Soi-Même, un Romantique de la Volonté un Sur-Ange, si l'on veut, comme Vathek est un Sur-Homme.

Entre l'Eblis vu par Beckford et son Calife, tous deux romantiques, tous deux jeunes et beaux, un parallèle s'impose d'autant plus que dans une des éditions de son « Vathek », l'auteur lui-même, consciemment ou non, l'a exprimé de façon plastique et frappante, comme il a exprimé dans son livre de Rêves la force de hantise de l'idée de Damnation : par un Frontispice.

Ce frontispice il l'a voulu ici précisément double. Mais de

façon diverse tout y parle de cette soif de liberté sans limites qui est l'âme du Roman : au recto, la page titre : la toque impériale de Vathek et son Œil d'où s'échappent les rayons d'irrésistible vouloir. Au verso, sur un globe embrasé, trône entouré des mêmes rayons jetant tous les êtres dans la poussière, Eblis en sa divinité incandescente.

De part et d'autre, se lit le symbole de la même âme aux désirs fulgurants, du même cœur tourmenté par la passion d'un individualisme prêt à tous les défis et à toutes les guerres.

« Mieux vaut régner en Enfer que de servir dans la félicité » dit l'un. Et l'autre, comme un écho s'écrie avec une égale passion :

« Qui me donnera des lois ? »

Eblis est frère aîné de Vathek, l'auteur l'a senti, mais dans la splendeur d'incendie, au sein de laquelle nous apparaît cette majesté ignée, ne distingue-t-on pas quelque chose de l'ardeur qui brûle dans l'âme de Beckford lui-même ?

« NÉ DU FEU » ainsi qu'en témoigne Mahomet et, pour cette raison, refusant à l'Eternel de s'humilier devant Adam fait de grossière argile, Eblis n'est-il pas parent du rêveur de Fonthill composé, disait le grand Pitt, des seuls éléments d'air et de feu et séparés des vulgaires créatures de la terre par l'incoercible aversion que l'on sait ?

Tel qu'il apparaît dans l'Histoire du Calife, l'ange rebelle du Coran et du Paradis Perdu n'est point semblable à Beckford uniquement par l'indomptable orgueil du sang ; il se rapproche de lui encore, par ses manières qui sont celles d'un « gentleman » accompli.

« SA VOIX, remarque très bien l'auteur était PLUS DOUCE
« QU'ON EUT PU L'IMAGINER... » (P. 189, L. 226).

La façon dont il accueille les nouveaux venus et leur fait les honneurs de sa résidence dénote l'habitude de la courtoisie.

« Je vous reçois dans mon empire, vous êtes du nombre
« de mes adorateurs jouissez, de tout ce que ce palais
« offre... etc... » (P. 190, L. 227).

VATHEK

(par Beckford.)



A LONDRES

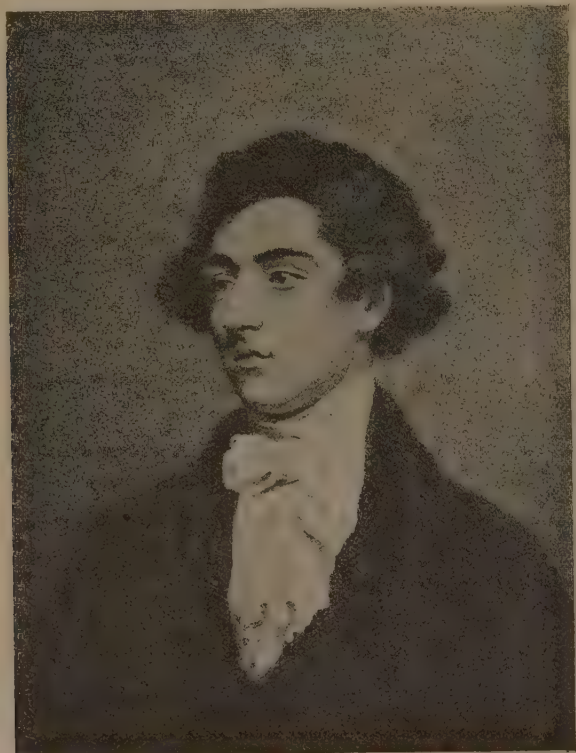
CHEZ CLARKE, NEW BOND STREET.

1815

1881



A la parfaite politesse d'un jeune aristocrate du XVIII^e siècle finissant, ce Prince des Révoltés joint, l'auteur nous le fait sentir en quelques lignes, l'âme rêveuse, délicate et blessée d'un Werther, d'un Beckford.



William Beckford, par Sir Joshua Reynolds.

Enfin, par cette « NOIRE MÉLANCOLIE » qui transsude des profondeurs de son être, Éblis, morne sur son trône de feu, apparaît en prisonnier de sa victoire et véritablement vaincu par la réalisation de son rêve, comme l'est Vathek et comme l'est aussi William.

Sous des traits dantesques, miltoniens ou coraniques monté sur son globe brûlant, entouré d'Afrites, siégeant en souverain mystérieux dans un tabernacle solennel, l'auteur

n'a sans doute point distingué en son prince d'enfer son propre reflet. Mais nous le reconnaissons aisément. Cette chevelure flottante, « ces traits nobles et réguliers », ces grands yeux profonds, cette tournure, cette jeunesse, évoquent les portraits qu'un Romney un Reynolds et d'autres firent du maître de Fonthill. Cette âme ardente et languide éprise de luttres chimériques et tôt vaincue, c'est bien celle du descendant des planteurs.

Gémissant et prostré sur sa couche de cèdre, le grand Salomon est, lui aussi dans l'essence de son être et de sa situation, un personnage identique à Eblis, à Vathek et à Beckford.

Lui aussi, et avec plus d'évidence encore qu'Eblis, nous présente le symbole concret de la hantise du remords, du regret, de la défaite qui attend le Romantique en son rêve trop haut, trop sublime.

Le fait que son discours se retrouve en partie dans les colonnes de d'Herbelot ne dépouille point ses paroles du sens psychique dont elles se revêtent nécessairement en la circonstance.

« En ma vie, dit-il, j'ai occupé un trône magnifique... et mon palais s'élevait jusqu'aux nuages... etc... »

Ce mort utilisant un souffle de vie miraculeux pour conter sa vie et sa chute marque une sympathie pour le jeune Calife. Mon histoire, lui dit-il en substance, est la tienne, et ta fin est la mienne aussi. Tu vas partager mon sort, tu seras comme moi victime de la grandeur de ton rêve et de l'immensité de tes désirs...

Et ces deux âmes sœurs, ces deux Califes romantiques, vont souffrir dans le même lieu comme souffre William dans l'enfer de Fonthill, et comme souffrent tous ces agités du Hall d'Eblis qui vont de droite à gauche, frénétiques, la main crispée sur leur cœur que mord une flamme douloureuse.

Tous ces agités, tous ces fantômes, remarquons-le, sont, l'auteur le dit expressément, identiques.

Ils ont même pâleur affreuse, même flamme météorique

en leurs orbites creuses, même allure convulsive, même geste du bras ramené, comme une protection vers la poitrine.

Ici encore, croyons-nous, se marque la hantise qui donne vie et forme à tout le dénouement.

Le sentiment, l'état intérieur qui s'objective en Vathek, en Éblis, en Salomon — tous frappés, tous douloureux — s'objective enfin également dans les Damnés. Ces Damnés qu'un Dante fait si distincts, si précis, si personnels, William les voit comme un seul type, type répété mille fois, celui qui le poursuit, le couple romantique et criminel que la passion assemble et que la Damnation désunit : Vathek-Nouronihar, William-Louisa.

Enfin, trait ultime si conforme à l'âme de Beckford, chacun de ces fantômes inconscient de la foule des fantômes qui l'entourent « se trouve, dirait-on, seul dans un désert que « nul pied n'a jamais foulé... » (P. 204. L. 243.)

Tous, solitaires et souffrant dans une immensité à la fois peuplée et vide, tous solitaires parmi la multitude des ombres, solitaires comme William privé de ses consolations romantiques et sans une âme pour le comprendre, quand il est torturé par la rancune de ses proches et la grossièreté des Frangais persécuteurs !

La voix solennelle qui retentit, s'élevant « DES ABIMES DE LA MORT » pour prononcer l'irrémissible condamnation des coupables, n'est point elle-même pure mise en scène d'auteur qui déroule logiquement et froidement son sujet. On se souvient que Beckford se décrit jetant hâtivement durant la nuit, les bases de son Histoire du Calife et « vibrant de tout son être comme la feuille du tremble » (not a nerve in my frame but vibrates like and aspen) son imagination enveloppée des ténèbres les plus épaisses.

Une si profonde émotion semble devoir être rattachée au dénouement apocalyptique que, dominé lui-même par de cruelles angoisses, il donne à son roman.

A ces phrases, on rattachera volontiers cette exclamation contenue quelques jours plus tôt dans une lettre écrite au

pasteur Samuel Henley, et se rapportant toujours au hâtif brouillon de « Vathek ».

« L'inspiration s'est emparée de moi... J'ai cédé... Qu'en « sortira-t-il ? Je ne sais. Adieu. PRIEZ POUR L'ÂME DE « WILLIAM BECKFORD... (1) »

On a déjà vu que depuis l'enfance et sans doute depuis les funérailles du Lord Maire, la pensée du jeune Esquire se portait volontiers vers les contrées inconnues de ce qu'il appelle sans cesse la « FUTURITÉ » et se heurtait avec inquiétude à « CE VOILE MYSTÉRIEUX QUI NOUS CACHE DEMAIN » et qu'il évoque bien des fois en ses lettres.

Sur cette curiosité, sur ce malaise métaphysique, vinrent un jour se greffer les troubles d'une conscience en guerre avec elle-même. Alors Beckford se vit hanté, non seulement de l'Au Delà, mais de ce « RUB » d'un « hereafter » de ce grand problème et de cette note à régler qui préoccupent Hamlet.

De cette crainte spécifique du jugement, Beckford donna, au cours de sa vie, plus d'une preuve. En ce vaste jouet d'art qu'était son abbaye, il posséda une chapelle retirée, fort solennelle et point dédiée au seul plaisir des yeux. Quoique toujours très féru — en son extrême indépendance — de n'être « ni à Rome, ni à Wapping » (2) comme il disait, c'est-à-dire ni catholique ni protestant, l'Esquire, s'il faut en croire les témoignages recueillis par son ami le poète Rogers, venait parfois se glisser dans la solitude de ce lieu d'oraison et s'agenouiller au pied d'une magnifique statue de saint Antoine dont, en souvenir sans doute des longues rêveries de sa jeunesse en la cathédrale de Padoue, il avait fait le patron de son monastère (3).

(1) The Spirit has moved me... I have given way to fancies... What will be the consequence of this mood. I am not bold enough to determine. Good night. Pray for the Soul of William Beckford.

To S. Henley, Jan. 21st 1782.

(2) How can a man who was never at Wapping be said to go from Wapping to Rome ?

W. B. to Th. Wildman.

Aug. 22nd 1795.

(3) ...I slept in a bedroom which opened into a gallery... where lights

Ce sanctuaire, comme l'appelait Beckford, avait été orné par ses propres soins de tableaux bien révélateurs du penchant particulier de ses élans religieux (1).

C'était, du peintre WILES MADDON « *La Tentation au Désert, L'Annonciation, l'Agonie du Jardin des Oliviers* », trois grands tableaux dont les sujets (dit le catalogue des objets d'art de Fonthill), avaient été suggérés à l'artiste par Mr Beckford et peints spécialement pour le sanctuaire.

C'était encore, de JEAN COUSIN *Le jour du jugement* représentant, en deux tableaux, dit le même guide : l'un « *la Résurrection des morts* », l'autre « *la Condamnation des Pécheurs* ».

Enfin de BENJAMIN WEST : « *L'ouverture du 7^e sceau* ». Ce sujet « *traité avec beaucoup de mouvement a été peint expressément pour M. Beckford (id).* » Celui qui achetait ou commandait à ces peintres de tels tableaux, s'est lui-même écrié dans un poème intitulé « *LE DERNIER JOUR (The Last day) Dies Irae. Dies Illa !* »

- « Écoutez ! N'entendez-vous point cet effroyable son ?
- « Tremblez ! Car en de redoutables convulsions
- « Le sol terrifié se soulève.
- « Du ciel vengeur, des fleuves de feu se déversent
- « Une voix de courroux proclame :
- « O pécheurs, attendez la sentence suprême ;
- « Désormais le silence de la Tombe
- « Ne cachera plus le souvenir de vos défaillances ni de vos crimes

were kept burning the whole night. In that gallery was a picture of St Antonio to which it was said that Beckford would steal and pay his devotions.

Samuel Rogers Table Talk (Powell) p. 168.

(1) Catalogue of the Splendid Furniture... etc. Nov. 25 1845.
Fifth day's Sale. PAINTINGS.

Lot 303 Jean Cousin. A pair .The day of Judgment... etc.

327 West. The Opening og the Seventh Seal. Very Spirited.
Painted expressly for the late William Beckford Esq.

335 The Annunciation.

Christ's Agony in the Garden.

These important pictures the subjects of which were suggested to the Artist by Mr Beckford were painted expressly for the Sanctuary.

- « Voici l'heure où de la Justice l'empire commence
 « Et la terre n'aura plus d'autre sceptre.
 « Au delà des limites qu'elle tracera, qu'y aura-t-il ?
 « L'ose-t-on dire ?
 « Éternelle Justice et Jugement — Ciel et Enfer (1).

Enfer et Ciel ! Comme dans l'épopée de Dante, ces deux extrêmes se retrouvent dans le dénouement de *Vathek* : en contraste avec la vision du Calife abandonné au Feu Éternel l'auteur nous présentant la rédemption d'un autre personnage, l'adolescent Gulchenrouz, dont l'histoire mérite quelque examen.

Devenu orphelin, Gulchenrouz a été recueilli par son oncle qui l'a élevé en compagnie de sa fille, la charmante Nouronihar ; entre les deux cousins ainsi rapprochés une enfantine et délicate idylle s'est rouée, consacrée à la mode orientale par de précoces fiançailles troublées un jour, par la venue de l'impérieux Calife.

Innocence gracieuse, charme timide et féminin, voilà le très jeune fiancé légitime de la jolie Nouronihar qui lui sera enlevée par le terrible Saltan.

« Ce Gulchenrouz était le seul enfant d'Ali Hassan... et
 « LA CRÉATURE DE L'UNIVERS LA PLUS DÉLICATE ET LA PLUS
 « PLUS AIMABLE... Sa voix était douce... et sa danse était

(1) THE LAST DAY.

« Dies iræ, dies illa ! »

Hark ! heard ye not that deep appalling sound ?

Tremble ! for to the vex'd, the affrighted ground

Heaves strong in dread convulsion — streams of fire

Burst from the vengeful sky. A voice of ire

Proclaims : « Ye guilty, wait your final doom :

No more the silence of the tomb

Shall screen your crimes, your frailties. Conscience reigns, —

Earth needs no other sceptre ; what remains

Beyond her fated limits, dare not tell ; —

Eternal Justice ! — Judgment ! — Heaven ! — Hell ! »

« légère comme celle des duvets que font voltiger dans l'air
« les zéphirs du printemps... (1)

« Sa joue était aussi fraîche (2), sa chevelure aussi
« soyeuse (3) que celles de sa fiancée. Ses lèvres colorées et
« mobiles (4), sa tête parfumée (4) le rendaient semblable à
« une fleur... en son printemps. (5) »

Alors que Vathek passe au milieu des mortels sur lesquels
il règne dressant au-dessus d'eux sa stature de demi-dieu
noblement arrogant, Gulchenrouz au contraire n'aspire qu'à
cacher loin des hommes son aimable timidité.

« Le cœur de Gulchenrouz frissonnait toujours à tout ce
« qui était imprévu ou extraordinaire... (P. 117, L. 146).

« ...Chaque fois... qu'il avait été tancé... par les vieux bar-
« bons (lisez les précepteurs de sa cousine ou les siens)... il
« ne manquait pas de se plonger avec transport dans l'inté-
« rieur du harem, de tirer les portières sur lui et de se réfugier
« en sanglotant dans les bras de Nouronihar... (L. 140,
P. 112)

« Bien qu'il eût passé la treizième année, les femmes le
« retenaient encore au harem... et, si par hasard il en sortait
« un moment, c'était avec toute la timidité du faon qui
« s'est séparé de la biche... » (L. 139, P. 111)

Tandis que les regards de Vathek lancent des éclairs meur-
triers, les yeux de Gulchenrouz sont « pleins d'une ardente
langueur... » (P. 112, L. 140)

Que son rival se montre dans toute la pompe royale et
« le pauvre petit Gulchenrouz se cache sous un sofa » (L. 153,
p. 123), et Babalouk, le ministre des plaisirs du souverain
venant arracher l'enfant à cet asile précaire, « le petit crie,
« se débat, ses joues deviennent rouges comme la fleur de
« grenade et les larmes jaillissent de ses yeux » (L. 154,
p. 125).

Craintif et délicat, le petit Gulchenrouz apparaît ainsi
l'antithèse du Calife dont l'âme brûle d'ambitions illi-

(1) (2) (3) (4) (5) Voir Vathek L. p. 138-142, P. p. 110-114.

mitées. Mais, d'autre part, la sensibilité vibrante et apeurée du fiancée de Nouronihar ne nous est pas inconnue et l'on y distinguera sans peine celle de l'auteur. La nuit qui tombe, la nature qui se fait mystérieuse, le pressentiment de quelque danger latent pour sa fiancée ou pour lui-même, et voilà Gulchenrouz dans un de ces affolements rousseauistes comme Beckford les a si bien connus.

« ...LA NUIT S'AVANCAIT, l'or pur du soleil couchant avait
 « fait place à un rouge de sang... FUYONS, dit Gulchenrouz
 « à sa cousine d'une voix timide, il y QUELQUE CHOSE
 « DE FUNESTE DANS LES CIEUX, CES TAMARINS tremblent
 « plus qu'à l'ordinaire et CES VENTS ME GLACENT LE CŒUR.
 « VIENS, FUYONS, LA NUIT EST LUGUBRE. En disant ces mots
 « il avait saisi la main de Nouronihar et entraînait la jeune
 « fille de toutes ses forces... IL COURAIT COMME SI UNE BÊTE
 « SAUVAGE ÉTAIT A SES TROUSSES... » (p. 114, l. 142)

« Genève 21 nov. 1777... Le vent du Nord règne ce soir...
 « écrivait Beckford à 17 ans. Les vastes eaux sont troublées...
 « De sombres nuages amènent la nuit... Je suis seul sur la
 « côte... Je frissonne... Quelle est la plainte que je viens d'en-
 « tendre... Nul oiseau ne passe, je tremble, mais de quoi ?
 « Ah ! je ne le sais que trop... Je viens de contempler une
 « ombre pâle... et cette ombre portait la ressemblance de
 « quelqu'un qui n'est plus et qui m'était cher... Frappé au
 « cœur par cette idée... je cours ou plutôt je vole jusqu'à la
 « ville... (1) »

Sorti du gynécée, Gulchenrouz semble « un faon séparé de la biche... » et Beckford qui a lui-même grandi entre sa mère et Elizabeth dans une atmosphère féminine, se décrit « farouche comme le cerf longtemps habitué à errer dans les bois (2) ».

Gulchenrouz n'a point seulement cette sensibilité toute physique : il a aussi la sensibilité plus haute qui ouvre à l'émotion esthétique. Il est artiste et il l'est à la façon de Beckford.

(1) (2) Voir première partie de ce travail : LES FRANGUIS.

Il a le sentiment de la forme et de la couleur, il dessine et peint avec un talent délicat. Il récite, il chante et l'une de ses œuvres favorites est précisément ce « POÈME DE MEIGNOUN » tant apprécié de William lui-même.

« Gulchenrouz savait écrire en différents caractères avec « une précision merveilleuse et peignait sur le velin les « arabesques les plus élégantes que l'imagination puisse « concevoir... (p. 110, l. 138).

« Sa voix était douce et elle accompagnait le luth de la « façon la plus exquise.

« Quand il chantait les amours de Meignoun et de Leila « ou de quelques autres amants infortunés de ces siècles « antiques, les larmes envahissaient peu à peu les joues de « ses auditeurs (p. 110, l. 138).

Gulchenrouz enfin est compositeur élégiaque ou tendre « comme Beckford « favorisé par les sirènes » si souvent « baigné de pleurs » sur le clavecin où courent ses doigts.

« ...Les vers que Gulchenrouz composait (car lui aussi « comme Meignoun était poète) inspiraient cette irrésis- « tible langueur si souvent fatale au cœur féminin ; toutes « les femmes l'aimaient à la folie... (p. 139, l. 111).

Le petit artiste a toute la complexité et toute la mobilité de William, et les manifestations de cette forme de tempérament sont, chez le fiancé de Nouronihar, toutes semblables à celles qu'on a entrevues chez le jeune esquire.

On voit une vive émotion briser soudain les forces de l'enfant fragile, le souffle lui manque, il s'abat sur le gazon, inanimé, comme nous avons vu William prostré sur les tapis de sa cellule, et c'est à la jeune fille de lui prodiguer ses soins.

« ...Elle se précipita sur lui, prit ses petites mains glacées, « les réchauffa dans son sein et frotta ses tempes d'une « pommade odoriférante. Enfin il revint à lui... »

A peine est-il sorti de son évanouissement que « ... la « nourrice de Nouronihar s'étant mise à raconter des his- « toires amusantes... il y prend grand plaisir... oubliant

« toutes ses inquiétudes... il rit, bat des mains et fait « cent petites niches à toute la compagnie... » (P. 116, L. 144).

Ce Gulchenrouz, en effet, joint aux rêveuses ou farouches langueurs du jeune homme de Fonthill tout le malicieux enjouement de l'auteur des *Vies des Peintres Illustres*.

Il aime fort à se jouer de ses précepteurs ou de ceux qui ont autorité sur lui « ...bien qu'il fût timide comme un faon... « il était assez espiègle pour se moquer des barbons solennels « sous les ordres desquels il se trouvait... (P. 112, L. 140).

Tout comme Beckford dévalant à travers les sentiers de Vallombreuse (1) s'amusant à mettre en déroute les bons moines qui l'ont reçu et dont la conversation commence à l'importuner, Gulchenrouz se plaît à taquiner les plus vieux esclaves de la maison de son oncle « il les contraint à « courir après lui en dépit de leur âge et de leur décrépitude... (p. 116, L. 144).

Ehans et mélancolie, amour du beau, finesse, crainte du

(1) My letters of recommendation soon brought the heads of the order about me, fair round figures, such as a Chinese would have placed in his pagoda. I could willingly have dispensed with their attention; yet to avoid this was scarcely within the circle of possibility. All dinner we endured the silliest questions imaginable; but that despatched, away flew your humble servant to the fields and forests. The fathers made a shift to waddle after, as fast and as complaisantly as they were able, but were soon distanced.

Now, I found myself at liberty...

The scene was beginning to take effect... when the fathers arrived puffing and blowing, by an easier ascent than I knew of. Pardon me if I cursed their intrusion...

« You have missed the way », cried the youngest; « the hermitage, with the fine picture by Andrea del Sarto, which all the English admire, is on the opposite side of the wood: there!...

« Yes, yes », said I a little peevishly; I wonder the devil has not pushed it down long ago; it seems to invite his kick ».

« Satan » answered the old Pagod very dryly is full of malice; but whoever drinks of a spring which the Lord causeth to flow near the hermitage is freed from his illusions ».

« Are they so? » replied I with a sanctified accent; « then prithee, conduct me thither... »

October 23rd 1780. DWT.

monde, en réalité Gulchenrouz tout entier se retrouve en Beckford.

Mais n'avons-nous pas dit même chose de Vathek ? Nous devons donc conclure que, volontairement ou non l'auteur a placé et fait vivre dans son roman pour les mener jusqu'au dénouement et les y confronter, deux images antithétiques de lui-même — ou plus spécialement deux reflets de sa personnalité à quelques années de distance : l'un au seuil de la puberté presque enfant encore, l'autre jeune homme aux environs de la majorité et mêlant à bien des traces de puérilité, les violences d'un nubile ardent, fils d'une race ambitieuse.

Pourquoi cette double peinture de soi-même ? Pourquoi extraire de son moi deux créatures qui vont se trouver différentes par l'âge, le caractère et le Destin ?

On peut le comprendre sans peine.

L'Hérédité impérieuse une fois éveillée en William et follement déchaînée par une imagination sans frein, la guerre s'allume au foyer ; pour avoir voulu vivre trop réellement son rêve de Commandeur des Croyants, libéré de toutes lois, le jeune Beckford se trouve soudain au milieu des siens comme « entouré de serpents » dont l'hostilité siffle à ses oreilles de façon tragique.

Alors son Moi Vathékéen est souvent visité par l'image d'un garçonnet aimable, tendre et adulé : lui-même, lorsqu'il était encore tout en sensibilité et en douceur, à la Gulchenrouz.

Ce n'est pas sans émotion qu'il se révoit ainsi lui-même, ni sans grâce qu'il évoque des jours passés qui lui semblent déjà lointains et qui pourtant sont encore si proches. Quel contraste entre la paix des rêves innocents qui berçaient son existence hier et les tempêtes qui l'agitent aujourd'hui ! Le voici dans la vingtième année sortant par un après-midi de septembre d'une somnolence agitée et fiévreuse.

« ...A LA MERCI DE VISIONS FANTASTIQUES... Je volai au
« grand orgue de Saint-Justina, mais ESSAYAI EN VAIN,
« cette fois DE RECONQUÉRIR MON CALME.

« M. de R... voyant mes efforts infructueux et voulant
 « attirer mon attention sur d'autres objets, me proposa
 « d'aller visiter une des collines des environs de Padoue au
 « pied de laquelle des bains antiques ont été récemment
 « découverts. Je consentis sans hésitation, ne me souciant
 « guère du lieu où je porterais mes pas pourvu que le pay-
 « sage m'offrit quelque diversion... Théodoric est le prince
 « auquel on attribue ces édifices et l'on cite Cassiodore... à
 « l'appui de cette opinion... j'abandonne ce sujet à des
 « esprits PLUS CALMES ET MOINS IMPATIENTS...

« Sentiers et enclos se montraient dans tout l'éclat riant
 « dont pouvaient les doter la verdure, les fleurs et le soleil...
 « QU'UN TEL PAYSAGE EUT ENCHANTÉ MON IMAGINATION
 « SI J'AVAIS JOUI DE MA SÉRÉNITÉ D'AUTREFOIS ! »

Et ses allégresses enfantines lui reviennent en mémoire :

« ...AVEC QUELLE LÉGÈRETÉ n'aurais-je pas couru parmi
 « l'herbe de la prairie suivant des yeux le contour capri-
 « cieux des collines semées d'arbrisseaux et de cyprès... (1) ».

(1) *September 8th 1780.* — It was evening, and I was still asleep ; not in a tranquil slumber, but at the mercy of fantastic visions. The want of sound repose had thrown me into a feverish impatient mood, that was alone to be subdued by harmony. Scarcely had I snatched some slight refreshment, before I flew to the great organ at St Justina's, but tried this time, to compose myself in vain. M. de R., finding my endeavours unsuccessful, proposed, by way of diverting my attention, that we should set out immediately for one of the Euganean hills about five or seven miles from Padua, at the foot of which some antique baths had very lately been discovered. I consented, without hesitation, little concerned whither I went, or what happened to me, provided the scene was often shifted... Theodoric is the prince to whom these structures are attributed ; and Cassiodorus, the prime chronicler of the country, is quoted to maintain the supposition. My spirit was too much engaged to make any learned parade, or to dispute upon a subject, which I abandon, with all its glories, to calmer and less impatient minds... The lanes and enclosures we passed on our road to the hills, appeared in all the gaiety that verdure, flowers, and sunshine could give them. But my pleasures were overcast, and I beheld every object, however cheerful, through a dusky medium. Deeply engaged in conversation, distance made no impression ; and we beheld the meadows, over which the ruins are scattered, lie before us, when we still imagined ourselves several miles away. Had I but enjoyed my former serenity, how agreeably would such a landscape have affec

Quelques semaines plus tard il éprouve et note encore la même nostalgie du passé.

« ...Nous nous mîmes en route vers Livourne à travers
« la vaste étendue d'une forêt sauvage... après nous être
« frayé un passage parmi les fourrés, nous atteignîmes
« une clairière bordée de chênes et de châtaigniers... Rien
« ne pouvait être plus doux ou plus verdoyant que cette
« herbe semée de pâquerettes... comme au mois de mai...
« Toutes les sensations réconfortantes du printemps m'en-
« vahissaient... ...La douceur de l'air, le bruit de la houle
« lointaine, les lueurs du soir APAISAIENT LE TUMULTE DE
« MON AME... J'ÉPROUVAIS A NOUVEAU LE CALME DES HEURES
« DE MON ENFANCE... (1) »

Cette heureuse impression n'est hélas qu'une illusion éphémère.

« Pendant quelques instants je sentis mon cœur délivré
« de son fardeau, mais lorsque je commençai à analyser
« les causes de mon bonheur, il s'évanouit (1) ».

Ces visions de printemps, de riante prairie de bonheur léger et souriant, comme invinciblement elles rappellent

ted my imagination ! How lightly should I not have run over the herbage, and viewed the irregular shrubby hills, diversified with clumps of cypress, verdant spots, and pastoral cottages, such as Zuccarelli loved to paint !...

D. W. T., p. 183-184.

(1) *Livourno, October 2nd. 1780.* — Early in the afternoon, we proceeded to Livourno through a wild tract of forest, somewhat in the style of our English parks. The trees in some places formed such shady arbours, that we could not resist the desire of walking beneath them... Nothing could be smoother or more verdant than the herbage, which was sprinkled with daisies and purple crocuses, as in the month of May. I felt all the genial sensations of Spring steal into my bosom, and was greatly delighted upon discovering vast bushes of myrtle in bloom. The softness of the air, the sound of the distant surges, the evening gleams, and repose of the landscape, quieted the tumult of my spirits, and I experienced the calm of my infant hours. I lay down in the open turf-walks between the shrubberies, listlessly surveyed the cattle browsing at a distance, and the blue hills that rose above the foliage, and bounded the view. During a few moments I had forgotten every care ; but when I began to inquire into my happiness, I found it vanish...
D. W. T.

à l'imagination émue les prés du domaine natal et toute l'enfance qui lui apparaît colorée des teintes exquises de fraîche enluminure du Moyen-Age.

On l'a déjà vu, certain jour, s'enfonçant parmi les blonds épis de quelque coin des Pays-Bas s'allonger pour « con-
« templer le ciel bleu (dit-il) jouissant DE QUELQUES MI-
« NUTES DE BONHEUR, ME CROYANT RENDU A CETTE VALLÉE
« DE FONTHILL, où... J'AI PASSÉ TANT D'HEURES HEUREUSES...
« AU SEIN DES MOISSONS... qui me cachaient le reste de
« l'univers... (1) ».

Traversant à la même époque la gracieuse province du Kent, même retour en arrière, même séduction des jours enfuis « ...ME TRANSPORTANT en imagination parmi LES
« COLLINES QUI M'ONT VU NAITRE, ...je me figurais ENCORE
« AU SEIN DE MA SOLITUDE CHÉRIE... HEUREUX DANS LES
« BRAS DE L'ILLUSION... (2) ».

Et lorsqu'au lendemain des joies Vathékéennes viendra la précoce désillusion, le romantique blessé hantera tous les lieux d'Angleterre ou d'Europe qu'il préféra dans son enfance voulant y retrouver le doux fantôme errant de son moi de jadis.

C'est ainsi qu'on voit le jeune Calife en pèlerinage au Mont Salève recherchant le bouquet d'arbres où quelques années plus tôt il aimait à rêver.

« ...Il y a longtemps que je désirais VISITER A NOUVEAU
« CES TAILLIS qui couronnent LE SALÈVE et me mis en route
« ce matin pour mettre ce projet à exécution...

(1) ...leaving the coach, I pursued a deep furrow between two extensive corn-fields, and reposed upon a bank of flowers, the golden ears waving above my head, and entirely bounding my prospect. Here I lay, in peace and sunshine, a few happy moments ; contemplating the blue sky, and fancying myself restored to the valley at F..., where I have passed so many happy hours, shut out from the world, and concealed in the bosom of harvests...

D. W. T. Spa July 6th.

(2) All through kent did I doze as usual... transported myself back to my native hills... and was happy in the arms of illusions...

June 19th 1780 D. W. T.

« Que d'heures semblables j'ai passées EN LES JOURS
 « HEUREUX DE MON ENFANCE, étendu sur la crête de cette
 « même montagne contemplant l'azur céleste du lac..
 « Que de fois, emporté par les élans de l'imagination de
 « cet âge, n'ai-je point peuplé ces pics de gnômes et de
 « fées (1) ».

En même temps que Beckford nous permet de revivre avec lui ses émotions, il nous livre ici une indication chronologique qui n'est point sans valeur. Ces excursions au Salève que Beckford aime à se remémorer datent de 1777-78, ce ne serait donc qu'entre 1779 et 1780, entre la 18^e et la 20^e année, et probablement avec l'irruption de son amour pour Louisa, que le Moi Vathékéen surgit, tandis que jusque dans la 17^e année et un peu au delà, il persiste dans sa modalité enfantine, sensible, indolente et heureuse.

Ce bonheur qui s'est enfui pour William, le Gulchenrouz du roman risque de n'en jouir lui aussi que de façon éphémère. Sa faiblesse, et la rivalité du Calife l'exposent à tous les dangers. Nouronihar s'en rend compte. Dominée sans le savoir par l'identité profonde des deux rivaux, la sultane ne peut se défendre de conserver un secret attachement pour le compagnon de son enfance. Elle tremble pour lui et le défend toujours de son mieux. •

« Souverain du monde, s'écrie-t-elle, lorsque Vathek
 « aperçoit pour la première fois son rival, épargnez mon cousin
 « dont l'innocence et la douceur ne méritent pas votre
 « colère... » « Rassurez-vous, reprit Vathek en souriant... »
 (p. 125- l. 154).

(1) I had long wished to revisit the holt of trees so conspicuous on the summit of Saleve, and set forth to accomplish that purpose... Many such evenings have I passed in my careless childish days, stretched out on the brow of this very mountain, contemplating the heavenly azure of the lake, the innumerable windows of the villas below blazing in the setting sun, and the glaciers suffused by its last ray with a blushing pink. How often, giving way to youthful enthusiasm, have I peopled these singularly varied peaks with gnomes and fairies...

D. W. T. p. 296-297. Salève.

Plus tard, lorsque Vathek fait allusion à son rival et dit à Nouronihar : « Oubliez ce petit sot de Gulchenrouz et... »

La jeune fille l'interrompt par une exclamation alarmée :
« Ah ! seigneur, ne lui faites point de mal... » « Non, non, » reprit Vathek, je vous ai déjà dit de ne rien craindre pour « lui... » (p. 145- l. 175).

Un regret s'attarde au cœur de l'amante infidèle :

« Hélas, disait-elle, que ne suis-je dans ces appartements « pleins de lumière et de sécurité où mes soirées s'écoulaient « avec Gulchenrouz. Cher enfant... » (p. 119, l. 148).

Ces regrets persistent alors même qu'elle brûle — comme le Calife et plus que lui encore — du désir d'atteindre à des pouvoirs surhumains.

« ...Nouronihar avait assurément du savoir et du courage, mais néanmoins en dépit de sa fermeté, elle ne « pouvait s'empêcher de songer quelquefois aux grâces de « son petit Gulchenrouz et aux jours de tendresse qu'elle « avait vécus avec lui ; quelques larmes mouillèrent même « ses yeux et dans un soupir elle laissa échapper : Hélas, « mon doux cousin, que deviendrez-vous ? A ces mots, « Vathek fronça le sourcil... » (p. 161, l. 194).

Craintes de Nouronihar, bien fondées. Ce que Vathek n'ose ou même ne veut pas envisager : l'exécution de Gulchenrouz, la sanguinaire Carathis y voit à la fois une mesure nécessaire à la sûreté de son fils et un délectable passe-temps.

« En quelle attitude paisible s'incline sa petite tête char-
« mante ! s'écria la Princesse en le voyant.

« Quelle langueur sur sa physionomie et quelle pâleur
« délicate.

« Voilà bien la victime qu'il me faut ! (p. 164, l. 198).

Alors s'apprête l'impitoyable main des esclaves de Carathis. Le gracieux enfant ne courra plus comme le faon heureux parmi les rocs sauvages. Il ne fera plus retentir le luth et ne chantera plus les amours de Meignoun. Mais le jeune écrivain ne veut pas voir cette fleur si tôt moissonnée, et à la minute où l'inévitable destin va écraser l'être faible,

il opère en sa faveur ce qu'il n'a point fait pour Vathek : un Miracle.

Un bon génie apparaît, l'arrache à la mort, et, loin de cette scène d'horreur, lui ouvre les portes d'une existence nouvelle.

Ce bon génie avait créé une cité paradisiaque; en sa société rien qui rappelle plus la vulgarité, le prosaïsme de la vie quotidienne : point d'argent, point de science aussi décevante que péniblement acquise, car le génie « se gardait de combler ses pupilles de périssables richesses ou de vaines connaissances ».

« ...Là éloigné des tracasseries... de l'impertinence des « harems, de la brutalité des eunuques et de l'inconstance « des femmes, Gulchenrouz TROUVA SA VÉRITABLE « PLACE » ou comme l'exprime la version anglaise « the STATE CONGENIAL TO HIS SOUL » et voulant rendre inviolable la paix de Gulchenrouz, l'auteur a placé la retraite du bon génie loin, bien loin de nos villes et de notre bruit, flottant quelque part au sein de l'éther.

C'est « ...DANS DES NIDS SITUÉS AU-DESSUS DES NUAGES que vivent Gulchenrouz et ses compagnons, tandis que leur protecteur « habitait lui-même un nid plus grand... « que les autres et dont il avait chassé les rocs qui l'avaient « construit... » (l. 199, p. 165).

C'est bien en effet, réfugié dans la tiédeur d'un nid et sous l'aile d'un vieux génie aux bontés d'aïeul que Gulchenrouz doit vivre son idéal d'enfant rêveur et indolent.

Non content de placer les nids du bon génie « au-dessus des nuages », l'auteur nous les montre protégés contre tous les assauts possibles du destin.

« ...Ces asiles sûrs étaient défendus contre les Dives et « les Afrites par des oriflammes qui flottaient au vent et « portaient en caractères d'or éblouissant comme la lueur « de l'éclair, les noms d'Allah et du Prophète » (p. 166, l. 200).

Cette félicité, il faut enfin que rien jamais n'y puisse venir mettre un terme :

« Heureux ainsi que ses compagnons, les jours, les mois,

« les années s'écoulaient... dans une paix ininterrompue...
 « car le génie avait gratifié ses protégés du DON D'UNE
 « PERPÉTUELLE ENFANCE (p. 166, l. 200).

Et, — bien qu'encore plein de vie — Gulchenrouz a en effet l'impression d'avoir été transporté par delà le temps et l'espace « ...dans les DEMEURES DE LA PAIX ÉTERNELLE... »

« Ainsi, (dit Beckford en concluant son livre) le Calife
 « Vathek qui, pour parvenir à une vaine pompe et à une
 « puissance défendue s'était noirci de mille crimes, se vit
 « en proie à des REMORDS ET A UNE DOULEUR SANS FIN...
 « et l'humble, le méprisé Gulchenrouz PASSA DES SIÈCLES
 « dans LA DOUCE TRANQUILLITÉ ET LE BONHEUR DE L'EN-
 « FANCE ».

FIN

Ce Gulchenrouz transporté au-dessus des nuages pour rester enfant dans le nid du Djinn protecteur, nous allons le revoir dans la vie de Beckford. C'est Beckford lui-même.

Après cette crise Vathékéenne qui touche et dépasse la majorité et le mariage, après la mort de la jeune épouse et les dix années de vie errante, il songe à bâtir son abbaye comme s'il voulait mettre à l'ancre une gigantesque arche de rêve... Mais, son premier soin est de consacrer 20.000 livres dit Redding (un demi million de francs de l'époque) pour fermer son parc. Longue de 10 à 12 de nos kilomètres, cette clôture de pierre qu'il fait ériger est haute comme 2 hommes et pour plus de sûreté se hérissé en son sommet, de bonnes pointes de fer en « chevaux de frise ».

Aux points où les routes extérieures pénètrent dans le parc, s'élèvent des doubles portails formant une quadruple fermeture ; à ces entrées, sont postés des serviteurs ayant reçu ordre le plus formel et le plus sévère de ne laisser aucun étranger pénétrer dans le domaine (1).

(1) Mr Beckford commenced his work by raising a high wall around a track of land above six miles in extent. This was guarded by projecting

Pourquoi cette enceinte formidable ?

— Protection pour le malheureux gibier de mon parc, déclare Beckford, se trompant lui-même ou se gaussant de l'opinion.

« Ces hobereaux (dit-il)... vous brisent une haie sans « cérémonie... une fois revêtus de la veste rouge des expé-
« ditions de chasse... et ne respectent rien quand il s'agit
« de torturer un pauvre lièvre... Je n'ai jamais pu tolérer
« qu'on tuât un animal sans nécessité... je fis donc élever
« le mur (1) ».

Une muraille de Chine pour assurer la paix des faisans de Fonthill ! Non ! l'abbaye au sein du parc ainsi fortifié, c'est le Nid de Gulchenrouz qui descend sur les terres de Beckford et qui se veut des bords inaccessibles et des gardes aux poternes pour repousser les profanes, comme le génie postait autour de sa cité de bonheur puéril des banderolles talismaniques dont les signes tout puissants mettaient en fuite les esprits impurs. Tous les auteurs qui parlent de Fonthill y montrent un lieu à la fois magique et inexpugnable comme l'étaient ces demeures célestes dont le Génie avait chassé les rocs.

« Je décrirais volontiers, (dit Britton en 1801)... l'abbaye
« qui a excité tant de curiosité soit par son emplacement,
« soit par le SECRET qui a entouré son exécution... mais je

railings on the top, in a manner of chevaux de frises, and thus constituted a sort of fortified barrier. Large and strong gates or rather double gates, were provided in this wall at the different roads of entrance to the interior, at these gates were stationed persons who had strict and rigid orders not to admit a stranger.

W. Gregory. The B. fam. p. 21.

He paid 20000 pounds for a wall eight miles in circumference...

C. Redding.

(1) I built the wall because I would not have my grounds intruded upon by sportsmen. In vain were they warned off. Your country gentlemen... will take no denial, when they go hunting in their red jackets to exorcise to death a poor hare. I found remonstrances vain, so I built the wall to exclude them.

C. Redding. Gregory. p. 22.

« ne le puis... M. Beckford ayant décidé de maintenir ce
« SECRET... (1). »

20 ans plus tard, Rutter pouvait encore écrire de l'abbaye :
« L'édifice et les bois qui l'entourent ont le même caractère
« D'ISOLEMENT PARFAIT... Certains coins, ajoute-t-il, étaient
« encore quand je les visitai, presque inconnus... (2) ».

« L'Abbaye est restée jusqu'à ce jour, dit Hazlitt à la
« même époque, ENVELOPPÉE D'IMPÉNÉTRABLE MYSTÈRE (3) ».

Emerson, dans ses « English Traits » voit en Fonthill, un des plus frappants témoignages de la passion de l'Anglais pour l'indépendance et la solitude (4). Enfin Beckford lui-même, discutant de ses armoiries et voulant y mettre quelque sentence lapidaire où se peigne toute l'Ame de sa demeure, songe à adopter une formule que Gulchenrouz, en ses nuages, n'eût point reniée.

(1) ...The fabric called Fonthill Abbey... has excited much curiosity from the prominence of its situation and the secrecy of its execution. I know a particular account would be extremely interesting and am sorry that I cannot at present furnish this desideratum, Mr Beckford having judiciously determined to keep it secret from the public eye till entirely completed.
BRITTON. The Beauties of Wiltshire, p. 249.

(2)... the building and its surrounding woods have an equal character of security and seclusion.
Rutter, Fonthill, p. 87.

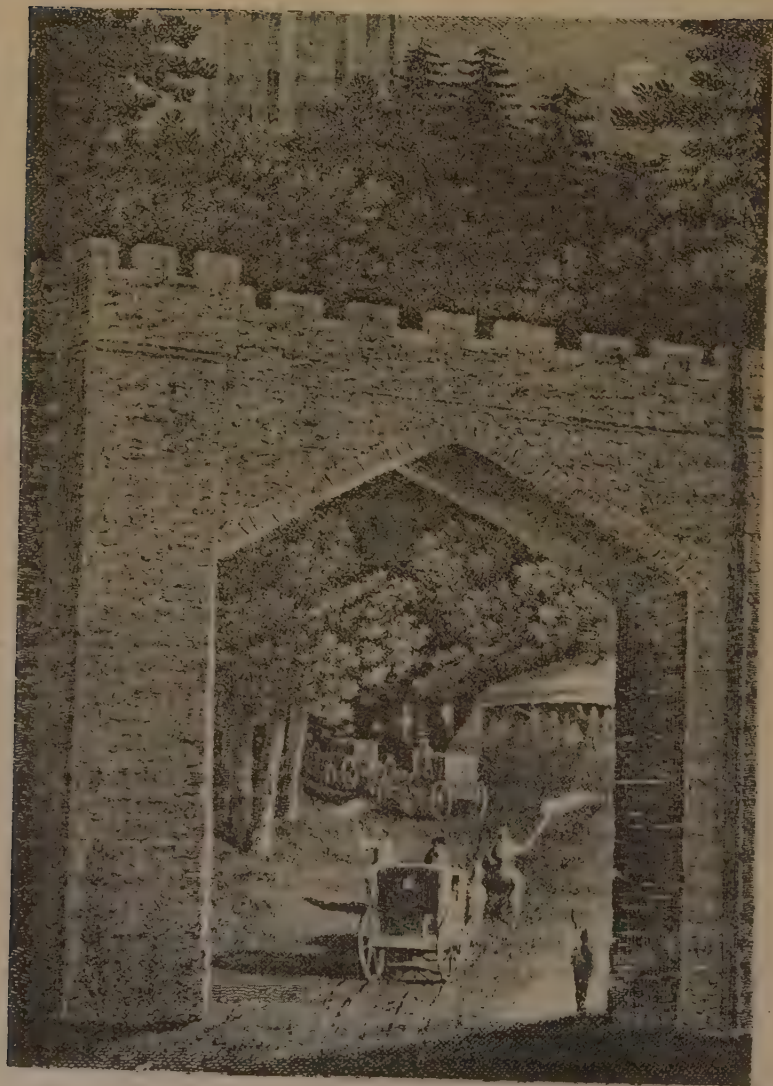
Leaving the Abbey, we cross the Southern Lawn ...skirted by plantations of oak, fir and hawthorn... quitting the Lawn, we enter a path... beneath a mound of rude slope of furze.... when we first visited this charming path, it was almost unknown.
Id., p. 86.

(3) ...Fonthill Abbey after being enveloped in impenetrable mystery for a length of years has been unexpectedly thrown open.

Hazlitt, Criticisms on Art, p. 285.

(4) ...With this power of creation, and this passion for independence, property has reached an ideal perfection High stone fences and padlocked garden gates announce the absolute will of the owner to be alone. Every whim of exaggerated egotism is put into stone and iron, into silver and gold with costly deliberation and detail..... They delight in a freak as the proof of their sovereign freedom..... Strawberry Hill of Horace Walpole, Fonthill Abbey of Mr Beckford, were freaks.....

Emerson. English traits. Wealth, p. 82.



Gentleman's Magazine April 1801. (Pl. 1, p. 289).
Lord NELSON'S RECEPTION at FONTHILL.

« SECRET ET HEUREUX » écrit-il à l'héraldiste Sir Isaac « Heard ; de toutes les devises voilà celle que je préférerais « pour l'Abbaye (1) ».

Parfois pour quelque artiste, un jour pour l'un des héros de l'Angleterre, le Romantique Nelson, la demeure « heureuse et secrète » se fit accueillante. De ce dernier événement la gravure a conservé le souvenir et, dans l'un des plus grands journaux du temps, le « Gentleman's Magazine », elle nous montre comme chose digne d'être remémorée la formidable muraille laissant pénétrer le fameux soldat dans l'Abbaye interdite.

Une fête splendide eut lieu à laquelle assistait la fameuse Lady Hamilton, la Cléopâtre de Nelson, et, dit le Chroniqueur du Magazine, « ...lorsque les invités franchirent « à nouveau L'ENCEINTE SACRÉE du grand mur... il leur « sembla s'éveiller d'un rêve ou sortir de quelque magique « enchantement (2) ».

(1) William Beckford to Isaac Heard.

Fonthill, July 23d 1800.

My dear Sir Isaac, I can renounce all cris de guerre without difficulty... SECRET ET HEUREUX is the device of all others I would prefer for the Abbey...

(2) Le numéro de *Mars* du *Gentleman's Magazine* donnait déjà, page 206 : Letter from a Gentleman present at the Festivities at Fonthill to a correspondent in Town. Fonthill, Dec. 28. 1800.

They commenced on the 20th instant..... the 2 next afternoons and evenings passed in the same manner.

Le numéro d'avril continue (p. 297) :

On Tuesday the 23d, the festivities were transferred from the Mansion House to the Abbey.

.....After having entered the great wall which encloses the abbey-woods, the procession passed a noble gothic arch... and hence upon a road winding through thick woods of pine and fir, brightly illuminated by innumerable lamps hung in the trees and by flambeaus moving with the carriages.....

The company on their arrival at the Abbey could not fail to be struck with the increasing splendor of lights and their effects contrasted with the deep shades which fell on the walls, battlements and turrets of the different groups of the edifice. Some parts of the light struck on the

Derrière cette « enceinte sacrée » de Fonthill, hors des atteintes du Profane, protégé par son mur et par le bon Génie de l'opulence, Beckford put s'adonner longuement au paisible égotisme d'un Gulchenrouz, non sans cultiver encore, sous ses formes les moins périlleuses, et comme un indéracinable souvenir de jeunesse, l'audace du rêve vathekéen.

Sous ses arches vertigineuses, à l'ombre de la tour digne de son Calife, il s'amusa donc jusqu'au dernier jour, comme doué lui aussi « d'éternelle enfance » à ces collections dont la fastueuse inutilité éveilla chez le critique Hazlitt, un curieux mélange de secrète jalousie et de sincère indignation.

« Dans ce Paradis des choses précieuses (dit Hazlitt)...

walls and arches of the great tower, till it vanished by degrees into an awful gloom at its summit over which mounted on a staff of 50 feet... the Vice-Admiral's flag, in compliment to Lord Nelson, could at some moments be discerned, by catching lights mysteriously waving in the air.

At the moment of entrance, they sat down at a long table, occupying nearly the whole length of the room (53 feet) to a superb dinner served in one long line of enormous silver dishes.... The table and side-boards glittering with piles of plate and a profusion of candlelights, not to mention a blazing Christmas fire of cedar and the cones of pine united to increase splendour and to improve the « coup d'œil » of the room.

.....It should not be omitted that many of the artists, whose works have contributed to the embellishments of the Abbey, with Mr Wyatt and the President of the Royal Academy at their head formed a part of the company.....

Dinner being ended the company removed upstairs to the other finished appartments of the abbey. The staircase was lighted by certain mysterious living figures at different intervals dressed in hooded gowns and standing with large wax-torches in their hands.

.....As the company entered the gallery a solemn music struck the ear from some invisible quarter..... This room which when finished will be more than 270 feet long is to half that length completely fitted up and furnished in the most impressively monastic style..... The long series of lights on either side of the room, resting on stands of ebony enriched with gold... produced a singular and magic effect.....

.....On leaving this strange nocturnal scene of vast buildings and extensive forest now rendered dimly and partially visible by the declining light of lamps and torches..... the company seemed, as soon as they had passed the sacred boundary of the great wall as if waking from a dream or just freed from the influence of some magic spell.....

« on est écrasé par un sentiment de néant... et par la place prise par un seul... (1) ».

Et, par contraste à ces merveilles faites pour l'égotisme paresseux d'une seule âme, Hazlitt évoque, humble et humaine « la cloche du village dont le tintement annonce tantôt la joie, tantôt les pleurs mais qui va toujours au cœur parce que dans ces larmes et ces joies il y a les nôtres et celles de tous (2) ».

Bien qu'invinciblement ancré dans le culte de sa personne et l'oubli des hommes, le solitaire en des instants de religiosité plus haute, jetant un regard sur sa vie d'éternelle enfance comblée de jouets fastueux, entendit, semble-t-il, en son cœur, le murmure d'un blâme que lui-même a formulé, en voulant s'en absoudre dans une poésie dont il a fait son plaidoyer suprême et dont il a gravé quelques vers sur la pierre de son tombeau :

« Comme le faible murmure du ruisseau caché
 « Qui se fraye un chemin dans l'ombre des feuillages,
 « Esprit partout présent, Eternelle Puissance
 «
 « Ma voix pour supplier s'élève : Oh ! Ne décrète point
 « QU'EN VAINS AMUSEMENTS JE GASPILLE MES JOURS (3).

(1-2) ...In this Paradise of Dainty Devices..... hardly an article of any consequence that does not seem labelled to the following effect. *This is mine and there is no one else in the whole world in whom it can inspire the least interest or any feeling beyond a momentary surprise !* (souligné par Hazlitt) ...it only produces a sense of listless vacuity and disposes us to shrink into our own littleness....

...The village bell that rings out its sad or merry tidings... goes to the heart because it is a sound significant of weal or woe to all..... There is a sentiment in it... etc. W. HAZLITT, *Criticisms*... p. 290.

(3) « Like the low murmur of the secret stream,
 Which through dark alders winds its shaded way,
 My suppliant voice is heard : Oh, do not deem
 That in vain toys I throw my life away.

 When the faint sickness of a wounded heart
 Creeps in cold shudderings through my sinking frame
 I turn to Thee-that holy peace impart

Douces heures, longs ans furent, par Beckford « gaspillés » en plaisirs délicats dont ce Gulchenrouz comprit donc parfois la vanité, et son existence d'exilé volontaire, littéralement enfermé, inutile, dans un rêve d'art, lui-même l'avait entrevue dès sa jeunesse avec la plus singulière lucidité, comme le fleuve qui, encore près de sa source, apercevrait son cours tout entier jusqu'à l'embouchure.

« JE VAIS CHERCHER REFUGE EN MON LIT DE GAZON.
« Mes sens s'y abandonnent à la plus douce torpeur. Je la
« sens déjà qui me gagne. O ! PUISSE-T-ELLE NE JAMAIS
« SE DISSIPER.

(Fonthill, mars 1780) (1).

« Que ceux qui le désirent choisissent une vie de science
« ou de labeur. Moi je ne les envie point. JE VEUX L'IGNO-
« RANCE ET LA TRANQUILLITÉ. Je veux une existence ense-
« velie dans le rêve et l'illusion.

« Laissez-moi me représenter la nature 10.000 fois plus
« belle et plus douce qu'elle ne l'est. Ne me dites point
« qu'il y a des tâches plus utiles que de contempler avec
« calme le soleil qui se couche. Flattez ma paresse. DITES-
« MOI QUE JE SUIS SEMBLABLE A UNE DE CES PLANTES QUI
« DONNENT QUELQUE FLEUR POUR AMUSER LE REGARD
« MAIS N'OFFRENT AUCUN FRUIT POUR REPOSER LE VOYA-
« GEUR EN SA FATIGUE.

« ...Ne laissez pas l'ambition s'enflammer en mon sein.
« Répétez-moi qu'il vaut mieux ÊTRE HEUREUX DANS
« L'OMBRE QUE DE SOUFFRIR DANS LA GLOIRE. Je n'ai ja-
« mais plus grand besoin de me souvenir de ceci que lorsque

O all-pervading Spirit — sacred beam !
Parent of life and light ! Eternal power !
Grant me, through obvious clouds, one transient gleam
Of Thy bright essence in my dying hour. »

Gregory, The Beckford family, p. 170.

(1) ...Adieu... Soon I shall seek refuge in my grassy bed ; 'tis then the softest slumbers steal o'er my senses. Even now I feel their approach. O may they never be dispelled.

Fonthill, March 1780.

« j'entends certaines déclamations héroïques de Pacchierotti, car OUBLIANT MES PAISIBLES PROJETS, JE COMMENCE
 « A FORMER DES DESSEINS AMBITIEUX... JE NE PUIS CON-
 « TENIR MA FIÈVRE... JE ME LAISSERAI EMPORTER EN DE
 « CRUELLES ERREURS.

(Lucques, oct. 1780) (1).

« Pourquoi irais-je chercher l'applaudissement de créa-
 « tures que je méprise ? Mieux vaut GOUTER LA JOIE QUE
 « DONNE L'INNOCENCE ET LA TRANQUILLITÉ.

« LE PEACEFUL PALACE ET LES COLLINES BOISÉES qui
 « l'entourent SERONT L'UNIQUE THÉÂTRE DE MES DÉSIRES. »

« JE SUIS RÉSOLU, ET AVEC QUELLE FERMETÉ, D'ÊTRE
 « ET DE RESTER A JAMAIS ENFANT !

« L'été prochain j'espère vous donner des preuves de
 « cette constance : Vous me trouverez étendu sous mes
 « hêtres... le soir nous pénétrerons dans ma cellule, nous
 « consulterons nos Arabes, nous nous aventurerons en des
 « régions lointaines... Chaque mois nos appartements s'enri-
 « chiront de quelque nouvel ornement... Nos jours s'écou-

(1) Give me Ignorance an Tranquillity. Those may take science and labour that chuse : I envy not their portion. Let me dream away my Existence in the lap of Illusions. Let me fancy nature 10.000 times more lovely than she is and don't tell me there are any higher spectacles than the setting sun, or any worthier occupation than calmly contemplating it. Flatter my laziness and tell me I am like one of those plants, which bloom in a sequestered crevice of the rocks and which but few are destined to discover, that amuse the eye with their flowers, but afford no fruit to refresh a weary traveller. I shall be contented with such commendations slight as they are.

If ever you see Ambition beginning to fire my bosom, quench the flame and continually repeat that it is better to be meanly happy than illustriously miserable : I have never greater need to be reminded of this belief than during some moments of Pacchierotti's declamation which breathes such exalted heroism that forgetting my peaceful schemes, I start up, stride about and begin to form Ambitious Projects. Musick raises before me a Host of Phantoms which I pursue with eagerness. My blood thrills in my veins, its whole current is changed and agitated. I can no longer command myself and whilst the frenzy lasts would be willingly devoted to destruction. These are Perilous emotions and would lead me cruelly away....

Lucca, Oct. 1st 1780.

« leront ainsi doucement ; et — sans gloire mais heureux —
« nous irons dans le repos de la tombe ».

(Naples, 16 nov. 1780) (1).

« ...J'aimerais par dessus tout m'EMMURER AVEC CEUX
« QUE J'AIME. Les portes seraient closes... PAS UN MORTEL
« ADMIS... Là, J'OUBLIERAIS... tout jusqu'aux DIVISIONS
« DU TEMPS...

(Lettre du 30 oct. 1780) (2).

« Puissé-je trouver QUELQUE VALLON EMMURÉ AU SEIN
« DES MONTAGNES. J'y transporterais mes livres et ma
« musique et vous livrerais le secret de ma cachette... mais
« il n'y aurait guère d'autres humains qui en connaîtraient
« l'existence... D'ambition il n'y en a plus en moi.

(Strasbourg, 28 juin 1781) (3).

« ...Il y a peu de gens à qui je consentirais à faire une
« confession si étrange... JE CRAINS DE NE JAMAIS AVOIR
« LA MOITIÉ DE LA SAGESSE qu'il me faudrait en la vie, et
« de N'ÊTRE JAMAIS BON QU'A COMPOSER DES AIRS, A BATIR

(1) ...why should I desire the applause of creatures I despise ? rather let me enjoy that heartfelt satisfaction which springs from innocence and tranquillity ! The peaceful Palace and woody Hills which surround it shall bound my desires..... how firmly am I resolved to be a Child for ever ! Next Summer I hope will give you a proof of my constancy when if I return from Rome you will find me stretched under my beeches on the Hill of Pan, or running wildly amongst the Thickets.

At night we will retire to the Cell and consult our Arabians..... Every month we shall invent some new Ornament for our Apartments and add some exotic rarity to its treasures..... In this imaginary style our Days will glide smoothly along and we shall sink into our Tombs contented tho' inglorious.

Naples, Nov. 16th 1780.

(2) ...For my part, I should like of all things to immure myself... with those I love ; forget the divisions of time... The doors should be closed, and not a mortal admitted.....

Rome, October 30th 1780. D. W. T.

(3) ...Would to Heaven I could find out some vale immured in the bosom of mountains to which I could transport my books and my instruments I would send you a clue to enter my labyrinth... but scarce any other beings should know that it existed..... I fancied myself filled with ambition, I looked this very morning and could not find a grain.

W. B. to Lady Hamilton, Strasbourg, Jan. 18th 1781.

« DES TOURS, A ORGANISER DES JARDINS, A FAIRE COLLEC-
« TION DE VIEUX JAPONS... »

(Paris, 2 avril 1781) (1).

Etre à jamais enfant, s'amuser à dresser des tours, assembler des porcelaines rares, enfermer son bonheur dans un vallon défendu par quelque forte muraille où viendraient s'inscrire en devise les deux mots : SECRET ET HEUREUX, voilà donc le rêve qui, sous forme de sagesse, s'impose au jeune esquire par réaction contre les flambées d'ambition chimérique, les élans faustiens, les velléités d'épopée qui, par moments s'éveillent en son cœur.

Gulchenrouz lutte en lui avec Vathek et le faible Gulchenrouz triomphera de Vathek, Gulchenrouz le sauvera des terribles audaces de Vathek et règnera de longues années dans le paisible patrimoine de Fonthill. L'issue du combat est certaine.

William le sent, et c'est, croyons-nous, cette même intuition qui — dans la toute subjective histoire de son Calife — s'exprime par le contraste entre Gulchenrouz et Vathek, la damnation de l'un torturé dans le Hall d'Eblis et la prophétique image du long bonheur de l'autre dans son Nid perdu au-dessus des nuages.

(I) I fear I shall never be half so sapient nor good for anything in this world, but composing airs, building towers, forming gardens, collecting old Japan, and writing a journey to China or the moon. There are not many to whom I would make so extravagant a confession, but in you my dear Lady Hamilton I place my whole soul of confidence.

W. B. to Lady Hamilton, Paris, April 2d 1781.

CHAPITRE IV

EXAMEN DES PREMIÈRES EDITIONS

CONCLUSION

I. — L'édition anglaise

Le révérend Samuel Henley. — Après avoir tenté de découvrir l'origine tant littéraire que psychologique des parties constituant de l'« HISTOIRE DU CALIFE », nous ne pouvons clore notre étude sans accompagner le Roman jusqu'à l'heure où, sortant des mains de l'auteur, il touche le public. C'est, on le sait, au cours de l'été de 1786 que parut à Londres, en anglais, la première édition de *Vathek*.

Bien qu'elles soient aujourd'hui connues et mentionnées dans les quelques ouvrages spéciaux qui traitent de la matière, nous croyons également nécessaire de rappeler les circonstances assez étranges qui marquèrent ce petit événement littéraire.

William qui s'était plu à écrire son histoire fantastique dans la langue de Chardin et de d'Herbelot, la langue de l'ami Huber, de Voltaire et de l'ancêtre Hamilton, considéra bientôt que les gens de son île, si barbares fussent-ils, ne devaient point être privés de la lecture de *Vathek*. Une version anglaise s'imposait donc, mais, par caprice ou par toute autre raison qui nous échappe, le rêveur ne voulut point l'établir lui-même. Il en remit le soin à un certain Dr Samuel Henley, clergyman professeur à Harrow qu'il

connaissait comme « tutor » de ses cousins Hamilton et qui, semble-t-il, offrit ses services (1).

Mais, comme la correspondance de Beckford avec Henley en témoigne, cette traduction n'avait droit dans l'esprit du jeune homme qu'à un second rang, venant modestement après la version française, version des heures inspirées, venant en satellite qui emprunte sa lumière à l'astre mais ne saurait briller par lui-même.

« *Je ne veux sous aucun prétexte (déclare-t-il en février 1786 au clergyman) que la publication de Vathek (en anglais) précède l'édition française (2) ».*

En livrant à un éditeur la traduction qu'il avait faite et qui ne lui appartenait pas le clergyman avait donc trompé l'auteur, anéanti ses plans. Certains faits néanmoins paraissent plaider en sa faveur.

En mai 1786, c'est-à-dire quelques 3 à 4 mois avant la singulière mesure que prend Henley, la jeune épouse de Beckford meurt soudainement. En dépit de son langage et de ses vues assez choquantes en ce qui touche la fidélité conjugale, le jeune et sensible William est accablé et loin de songer à la littérature.

« Mes forces sont à bas (écrit-il à Henley) j'éprouve de la « difficulté à tenir ma plume, la *fièvre lente qui pèse sur moi* « depuis fin mai a détourné mon attention de *Vathek...* » (1^{er} août 1786) (3); dans la même lettre, revenant encore sur cette idée qui s'impose à lui :

« Je crains (dit-il) que la dépression dans laquelle je suis « plongé ... n'empêche bien entendu *Vathek* de paraître « en quelque langue que ce soit cet hiver... (*id.*) (3).

(1) You promised to write to me. You proposed likewise to translate Vathek which I left in your hands.

Cologny near Geneva. Nov. 18th 1783. W. B. to S. Henley.

(2) The publication of Vathek must be suspended at least another year. I would not have him on any account precede the French edition. Château de la Tour près Vevay. 9th Feb. 1786. W. B. to S. Henley.

(3) My spirits are broken. It is with difficulty I hold my pen ; the slow fever which has been preying upon me almost without interruption since the latter end of May... has diverted my attention from Vathek...

En présence de tels aveux, le clergýman a-t-il jugé que les lettres de son pays allaient être privées pour toujours peut-être du conte oriental qu'il a traduit et s'est-il fait alors de la publication une sorte de devoir ? On pourrait le croire, et c'est précisément l'avis du Dr Garnett, l'auteur de l'article « Beckford » dans le *National Biography*.

« Nos obligations à Henley (dit le Dr Garnett)... pour « AVOIR TRADUIT *Vathek* ET PEUT-ÊTRE EMPÊCHÉ SA DISPARITION SONT APRÈS TOUT CONSIDÉRABLES... » (1) ».

Si Henley a rendu ce service aux amateurs de contes orientaux ou d'œuvres curieuses en général, notons de quelle manière il l'a fait.

L'attitude de Henley. — Faisant subir à la traduction un démarquage qui, on le verra, n'était pas plus autorisé par Beckford que la publication elle-même, le Révérend présente l'Histoire du Calife, comme une trouvaille d'érudit, un de ces vieux écrits issus de pays lointains, retraçant une œuvre anonyme, simple tradition orale peut-être, un jour fixée par un scribe et appartenant de droit au savant moderne qui veut bien la sortir de la nuit. C'est, dit la page titre « un conte arabe tiré d'un manuscrit inédit et accompagné de notes critiques et explicatives ».

An
ARABIAN TALE
from an
UNPUBLISHED MANUSCRIPT
with
NOTES
CRITICAL AND EXPLANATORY

& the dejection in which I am plunged will, I fear prevent... of course Vathek's making his appearance in any language this winter.

August 1st 1786 W. B. to the Rev. Sam. Henley.

(1) Our own obligations to Henley as suggester translator, & possibly preserver of Vathek are after all considerable.

R. Garnett-Introduct. to Vathek.

LONDON

Printed for Johnson in St Paul's Churchyard

And entered at the Stationer's Hall

M.D.CC.LXXX.VI.

L'honnête traducteur n'aimant point le doute, estime nécessaire de commenter ces indications et d'insister sur leur sens et leur portée.

« L'ORIGINAL de la présente histoire (nous dit-il dans sa « préface) ainsi que quelques autres du même genre RE-
« CUEILLIES EN ORIENT par un homme de lettres, me fut
« communiqué il y a plus de 3 ans. Le plaisir que j'éprouvai
« à le parcourir me poussa à le copier et ensuite à le tra-
« duire (1) ».

Et, gaiement cynique, le clergyman continue, trouvant, semble-t-il, plaisir à tromper à la fois le public et le roman-
tique auteur.

« LE TRADUCTEUR (dit-il) ESPÈRE QUE, si l'on tient compte
« de la DIFFICULTÉ D'ADAPTER NOS IDIOTISMES ANGLAIS
« A L'ARABE et à ce qui constitue LES MŒURS ÉTRANGÈRES...
« on ne lui refusera pas QUELQUE INDULGENCE (1) ».

Enfin dans une note, l'excellent Henley répète le même
jeu :

« Rien (dit-il) ne peut créer une plus profonde impression
« de mystère et d'effroi que n'en cause ce passage *dans l'ori-
« ginal* (2).

(1) The original of the following story together with some others of a similar kind collected in the East by a man of Letters was communicated to the Editor above 3 years ago. The pleasure he received from the perusal of it induced him at that time to transcribe and since to translate it... The editor presumes however that if the difficulty of accommodating our English idioms to the Arabick ... & to the shade of foreign manners be duly considered, a failure in some points will not preclude him from all claim to indulgence.

Henley — Introduction à Vathek — London 1786.

(2) Nothing can impress a greater awe upon the mind than does this passage in the original.

Henley Vathek 1786.

Les copieuses *Notes critiques et explicatives* qui suivent le roman anonyme étant dûment signées : *D^r Samuel Henley* et la fortune souriant à l'audace, il arriva qu'un critique frappé de certains traits évidemment européens du soi-disant conte oriental, suggéra que la même plume, celle du révérend, avait sans doute écrit les notes et le roman, le conte n'étant qu'un habile moyen de présenter de savantes digressions. Trouvant apparemment à cette remarque une saveur fort douce, et se souciant de moins en moins de Beckford, Henley ne releva l'hypothèse que pour en faire comme disent les Anglais, une parure à son chapeau.

« Vathek, semble-t-il, (disait Weston dans le *Gentleman's Magazine* de janvier 1787) a été composé pour fournir un « texte permettant de publier les notes... (1) ».

Et le clergyman de répondre dans le numéro suivant de la même revue, numéro de février 1787.

« Bien que la supposition de M. Weston soit erronée, « CAR IL EST DE FAIT QUE L'HISTOIRE EST LA TRADUCTION « D'UN MANUSCRIT INÉDIT, il y a dans l'étude de M. Weston « 3 points qui, venant d'un critique aussi respectable sont « extrêmement flatteurs pour l'auteur de la traduction. Le « premier est que M. Weston voit dans les notes un travail de « valeur égale à celle du conte.

« Le 2^e est que la traduction a passé à ses yeux pour un « original.

« Le 3^e que les notes sont mieux adaptées au roman qu'on « n'aurait pu s'y attendre (2) ».

(1) Vathek it would seem has been composed as a text for the purpose of giving to the public the information contained in the notes.

Stephen Weston. in the *Gentleman's Magazine* January 1787.

(2) Though the supposition of Mr Weston be erroneous it being certain that the story is a translation of an unpublished manuscript, there are 3 positions in Mr Weston's criticism which, coming from so respectable a translator are highly flattering to the translator.

The 1st is Mr Weston judges the writing of the notes equal to the composition of the text.

The 2nd is that the translation has passed with Mr Weston for an original.

Ainsi, entre le conte et les commentaires existe une admirable harmonie, ils sont à la même hauteur comme style, et si Vathek n'est qu'une « traduction d'un manuscrit inédit » (ARABE bien entendu), c'est une traduction si parfaite qu'elle a été prise pour un original par l'honorable M. Weston. Et le lecteur est libre soit de croire Henley à la lettre et de lui attribuer le mérite d'avoir su distinguer la valeur de son manuscrit « arabe », de l'avoir traduit de façon impeccable et d'y avoir ajouté des commentaires remarquablement adéquats ; soit de supposer que le pasteur use de coquetterie, qu'il a bel et bien composé le roman comme les notes.

Autre pièce que nous portons ici, — pour la première fois — à un dossier où elle nous paraît digne de figurer : les mots « FROM THE AUTHOR, SAMUEL HENLEY » photographie de la dédicace que l'on voit sur la page de garde d'un exemplaire de l'édition de 1786, aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale (Inventaire y2. 16890).

From the Author
Rev^d S Henley

Si, comme il nous l'a semblé (nous ne savons ce qu'en penserait un expert) cette écriture est bien la même que celle des manuscrits d'Henley qu'on trouve au British Museum (Voir M. S. department : Miscellaneous papers relative to Suffolk h. 3.19.197 — (242) il serait indubitable que le digne clergyman jugea d'aventure opportun de se donner, non plus avec des circonlocutions, mais délibérément, pour l'auteur de Vathek.

The 3d that the notes are more apposite to the text than might have been looked for.

Henley. Gentleman's Magazine Feb. 1787.

Pour aller si avant, semblable audace ne serait-elle pas en quelque mesure légitime, tirerait-elle sa force, non de la pure effronterie, mais de quelque droit ?

Telle est encore l'opinion du Dr Garnett qui, en sa préface, parle de » ...nos obligations à Henley pour avoir inspiré, « traduit et peut-être empêché la disparition de *Vathek*... » et un peu plus loin de « L'EFFERVESCENCE MENTALE dans laquelle LA CONCEPTION INSTILLÉE EN SON ESPRIT PAR « HENLEY AVAIT JETÉ BECKFORD » (1).

Henley inspireur. — Ainsi c'est le clergyman qui aurait eu la vision du thème essentiel de *Vathek*, c'est du clergyman que viendrait l'étincelle initiale à laquelle le jeune homme ensuite aurait ajouté son propre feu. L'âme de ce roman serait donc double ! Deux êtres y auraient mis la quintessence de leur psychisme. Deux êtres y auraient jeté le reflet de leur personne : l'un vrai nabab ayant à peine doublé le cap de la majorité, grand rêveur encore presque enfant, l'autre théologien docteur [ès « divinités »] quadragénaire portant la lourde charge du professorat et du ministère religieux.

Fait curieux que cette fusion en une seule œuvre de deux spiritualités si divergentes, fait plus curieux encore, que dans la genèse de ce conte fantastique ou tout marque l'extrême jeunesse et le désordre d'une âme brûlante, ce soit l'imagination de l'homme grave qui ait eu les devants. Fait singulier, inattendu et qu'après notre longue enquête littéraire et psychologique, notre minutieux parallèle entre l'aventure du Calife et la vie de Beckford, le lecteur sans doute hésite à croire.

N'hésitera-t-il point davantage encore lorsqu'il apercevra d'un peu plus près le Reverend Samuel Henley tel que sa biographie et son œuvre écrite nous le montrent. Qu'il ait publié quelques pièces de vers ne nous fera pas illusion sur

(1) ... The mental excitement into which the conception instilled into his mind by Henley had thrown him...

Garnett. Préface à *Vathek*.

le tour d'esprit du clergyman. Outre des Sermons (Sermons preached at Williamsburg) on a de lui des ouvrages qui le révèlent plus propre à argumenter sur un texte qu'à s'envoler sur le dos de la chimère. (Dissertation on the Controverted Passages of St Peter and St Jude concerning the Angels that sinned-London 1778. — Observations on the subject of the 4th Eclogue, the allegory in the 3d Georgic and the primary design of the Æneid of Virgil with incidental Remarks on some coins of the Jews London, Johnson 1788, in-8 65 p. — Essay towards a new edition of the Elegies of Tibullus with a translation and notes London Johnson 1792, in-8, 45 p. — Explanation of the inscription on a brick from the site of Ancient Babylon 1803 (Archeologia XIV).

Non seulement cet homme de cabinet au style généralement pompeux (1) n'a rien du poète, mais il a, même en abordant la poésie, quelque chose de prosaïque, de sec et de tranchant. En toutes ses pages et jusque dans ses exhortations à la douceur évangélique on trouve trace de l'âpreté qui se découvre si nettement dans sa « Candid Refutation of the Heresy imputed by R. C. Nicholas, Esquire, to the Reverend S. Henley » — Williamsburg, 1774. Et c'est du cerveau de cet érudit pesant et pointilleux que seraient surgies — en l'âge mûr — toutes les légèretés et toutes les audaces de ce Calife de Samarah, romantique jusqu'à la démence !

Henley serait l'inspirateur de Vathek !

Lorsque le Dr Garnett fait semblable affirmation ce n'est pourtant point comme bien l'on pense, sans documents à l'appui. Beckford, en effet, écrit à Henley :

« L'Esprit s'est emparé de moi ce soir, et, enfermé dans
« mon appartement COMME VOUS ME L'AVEZ CONSEILLÉ,
« JE CÈDE aux caprices du rêve et de l'inspiration. Quelle

(1) ... Such a conduct is the best preparative for death : It will gild with the richest splendours the clouds which attend on the sun-set of life and forbode a glorious morning...

A Sermon preached at Williamsburg,
by S. Henley. May 5th 1771.

« sera la conséquence d'un tel état d'âme, je ne suis point assez audacieux pour le présager.

« Adieu ! Priez pour l'âme de W. Beckford.

21 janvier 1782 (1).

Et la semaine suivante le jeune homme reprend :

« Mon imagination est plongée dans les ténèbres de la plus profonde mélancolie... VOUS ÊTES RESPONSABLE DE M'AVOIR ENGAGÉ à *narrer* une histoire si effroyable que je frémis en la contant et qu'il n'y a point en tout mon être une fibre qui ne tremble comme la feuille. 29 janvier 1782(2).

Lignes citées par Garnett, lignes en effet d'importance décisive dans le sujet que nous traitons ! Mais quel est leur véritable sens ?

Pour le pénétrer, remettons les personnages en présence. Hanté par son vaste rêve, le jeune imaginaire, dans un moment de confiance et d'abandon, s'ouvre au pasteur, de l'épopée qui s'agite en lui et de ses intentions de donner corps aux bien-aimées chimères, comme il l'a fait quatre ans plus tôt dans cette naïve « Centrical Story », comme il l'a peut-être encore fait ensuite en d'autres ébauches également inconnues. Mais en demandant avis, ce que cherche et ce qu'obtient sans peine ce rousseauiste possédé du besoin de confession écrite c'est, selon nous, non pas « l'inspiration » dont il est lui-même tout débordant et comme étourdi, mais une simple approbation. « Notez » a dit Henley vraiment intéressé ou simple flatteur. « Gardez quelque chose de ces flammes », a-t-il conseillé. Rien de plus, croyons-nous. Mais cet encouragement a suffi.

(1) The Spirit has moved me this Eve and shut up in my apartment as you advised I have given way to fancies and inspirations; what will be the consequence of that mood I am not bold enough to determine.

Beckford to Rev. Sam. Henley Jan. 21, 1782.

(2) I am wrapped in the thickest of gloom: you are answerable for having set me to work upon a story so horrid that I tremble whilst relating it and have not a nerve in my frame but vibrates like an aspen.

W. B. to the Rev. Sam. Henley. Jan. 29, 1782.

Le jeune homme se retire au cœur de sa mystérieuse cellule et dans l'imagination, s'allume alors et crépite le brasier, le feu de Bengale d'où sort l'Histoire du Calife.

Cet état de fièvre, de « transe », Beckford s'en souvenait encore en sa vieillesse.

« Je composai Vathek (dit-il à Redding en 1835) ayant « à peine 22 ans et *d'un seul jet* Ce fut un rude travail de « 2 jours et 3 nuits durant lequel je ne me déshabillai point. « Tension prolongée qui me rendit fort malade. »

Jusqu'en 1893 ces propos rapportés par Redding ne furent jamais mis en doute. A ce moment des documents nouveaux mis à jour firent dire à Garnett :

« Autre illusion qu'il nous faut abandonner !... Nous « avons maintenant la preuve que Vathek fut une production « qui requit du soin et du travail... et qui, avec des interrup- « tions possibles — absorba plusieurs mois et probablement « près d'une année. La chose est prouvée par la correspon- « dance de Beckford avec Henley... qui après être restée « inconnue plus d'un siècle a été récemment ajoutée à la « magnifique collection d'autographes d'Alfred Morrison... (1)

Ici distinguons :

Qu'en sa jeunesse, approuvé par son ami le clergyman, William tout agité par la grandeur de son sujet et surtout par l'horreur sublime de son dénouement ait en effet tracé son brouillon en une nuit de fièvre — deux si l'on veut — rien que de fort vraisemblable chez un enthousiaste emporté — et bientôt brisé — par cet extraordinaire galop de chimères qu'était chez lui l'inspiration.

Restait il est vrai à parfaire l'ébauche.

Qu'en ce dernier travail le jeune homme ait voulu trouver chez Henley un collaborateur la chose est indubitable.

« Nous ne poursuivrons point NOTRE travail (dit William « au clergyman le 29 janvier 1782) SANS DE MULTIPLES ET

(1) Another illusion to be resigned !... clear evidence is now attainable that. ... Vathek was a production of care & labour... etc.

Garnett — Introd. to Vathek.

« LONGUES DISCUSSIONS. Je me permettrai donc de vous
« importuner de ma présence dès que je pourrai m'arracher
« aux mille tracasseries de Londres. (1) »

Trois mois plus tard ces projets n'étant peut-être pas encore réalisés, William reprend :

« Quand pourrons-nous passer une matinée entière,
« plongés ensemble dans les livres ?... Je m'arrangerai du
« jour qui vous conviendra. (25 avril 1782) (2)

Enfin, soit en des entrevues dont le nombre et l'importance, il faut le dire, nous échappent, soit par des lettres dont une partie ou la totalité peut être nous restent et constituent la collection Morrison, les deux hommes attaquent la mise au point du roman.

Henky collaborateur. — Dans cet échange de propos, une chose frappe tout d'abord, c'est que Beckford y parle non la langue d'un disciple mais bien celle d'un auteur.

« Mon *calife* (écrit-il à Henley) avance dans son voyage
« à Persepolis mais je crois que le manque de temps va me
« forcer à suspendre ses aventures pour le moment. (3) »

1^{er} Mai 1782.

« Je crois (écrivait-il dans la même semaine, se piquant
« de suivre les traces de l'auteur de *Fleur d'Épine*) que le
« comte Hamilton sera charmé de me voir lorsqu'on nous
« présentera l'un à l'autre au Paradis (4).

25 avril 1782.

(1) ... There will be no proceeding in our work without many long consultations, therefore I shall trouble you with myself as soon as I can escape the plagues of London with any decorum...

To S. Henley — January 29th, 1782.

(2) When shall we pass a whole morning book-worming... ? Any day that suits you I will make convenient...

To the rev. S. Henley. April 25th 1782.

(3) My Caliph advances on his journey to Persepolis alias Istakhar but want of time will force me I believe to stop his immediate proceedings.

May 1. 1782. To S. Henley.

(4) By the bye, my Arabian tales go on prodigiously & I think count Hamilton will smile on me when we are introduced to each other in Paradise.

To Henley. April 25. 1782.

« J'ai laissé Vathek en vos mains... Vous avez le seul
« de MES ÉCRITS dont je n'aie pas à rougir (1).

A Henley Cologne (Suisse). 18 Novembre 1783.

« Vous ME rendez fier de Vathek (écrit-il encore à
« Henley) (2).

21 mars 1785.

« Il ne faudrait pas que le lecteur fût autorisé à penser
« que JE ME CROIS L'AUTEUR d'un POÈME ÉPIQUE et non
« d'un simple CONTE ARABE. (3) »

13 avril 1786.

C'est encore en écrivain très capable de voler de ses propres ailes, et parfois assez jaloux de la liberté de sa plume que William reçoit d'Henley ces suggestions, ces conseils, qu'il a pourtant lui-même provoqués. « Laissez, lui dit-il à l'occasion ! Ne touchez pas.

« Laissez la description du paysage du soir telle qu'elle
« était précédemment. Nous avons déjà tant de descriptions
« que nous ne savons qu'en faire ! (4) ».

22 juillet 1785.

Plus significatif encore est le débat qui s'élève entre eux au sujet du dénouement.

Le clergyman n'est nullement choqué de la félicité qui
« pour des siècles » va bercer l'égotisme du petit Gulchenrouz,
mais il voudrait de la gradation dans les châtiments. Constatant que Nouronihar a droit à des circonstances atté-

(1) Vathek which I left in your hands... You have the only copy which exists of the only production of mine which I am not ashamed of.

Cologne Nov. 18. 1783 To S. Henley.

(2) You make me proud of Vathek...

March 21. 1785.

(3) I fear the world might imagine I fancied myself the author not of an Arabian tale but an Epic poem...

April 13. 1786.

(4) ... Leave the description of the evening scene as it was originally We have already more description than we know what to do with.

July 22. 1785. To S. Henley.

nuantes, que Vathek est plus coupable qu'elle et Carathis encore bien davantage, Henley pense que les trois damnés devraient se partager une certaine quantité de tortures éternelles, « au prorata » pour ainsi dire des responsabilités de chacun.

« La supériorité qui distingue Carathis dans le mal lui donne droit à un châtement plus sévère que les autres. Vathek et Nouronihar eux aussi — peut-être — n'eussent point dû finir de façon identique. Je dis seulement peut-être (1).

Le Rev. Sam. Henley à W. B. Rendlesham,
12 avril 1785.

Mais selon nous, on l'a vu, il n'est pas question en ce dénouement de littérature pure et simple. C'est l'angoisse d'un grand choix moral qui, dominant l'esprit de l'auteur, dirige sa plume. C'est cette angoisse et cette angoisse seule qui fait le vrai ressort du dénouement. Le moi, en lutte avec lui-même, se projette sous les traits de deux personnages rivaux, dont le sort apparaît comme le graphique du problème que William est en train de résoudre : En la vie dont les portes s'ouvrent, de quel côté des extrêmes du romantisme vaut-il mieux aller ? Entre les deux égotismes, lequel choisir ? Celui de l'enfant dans sa félicité sans effort, ou celui du surhomme voué à la douleur par son inextinguible besoin d'essor, de puissance et de suprême libération ? Vathek ou Gulchenrouz ? Paradis ou Enfer ?

Il n'y a place dans le dénouement que pour ces deux pensées, il n'y a de regard que vers cette antithèse. Au bonheur de Gulchenrouz doit s'opposer une seule image : celle des réprouvés, tous semblables, tous symboles spontanés des tourments du petit seigneur de Fonthill. Carathis et

(1) ... Surely the superiority in wickedness entitled Carathis to a more conspicuous punishment than the rest — perhaps Vathek's and Nouronihar's should have been also diversified. I say only « perhaps ».

The Rev. Samuel Henley To W. Beckford.
Rendlesham April 12th 1785.

Nouronihar, toutes deux passionnées pour le Calife, l'une comme mère, l'autre comme amante ont voulu aller à sa suite, elles sont descendues dans le même tourbillon, elles brûleront donc des mêmes flammes, dans les mêmes fatidiques gestes.

Telle nous semble la nécessité intérieure qui façonne le Roman. Or, en effet, lorsque, accueillant la suggestion d'Henley, le jeune homme réfléchit il s'aperçoit de la difficulté, de l'impossibilité même de rien changer aux dictées de l'Inspiration.

« ... Nouronihar est trop sévèrement punie... Mais je ne sais comment faire une distinction. (1) »

Et un autre jour encore, le jeune écrivain de répondre avec plus de fermeté :

« Je ne vois pas le moins du monde comment on pourrait aggraver le châtement de Vathek... QUANT A LA FIN, OU IL EST QUESTION DE GULCHENROUZ, SOYEZ CERTAIN QUE NOUS NE POUVONS PAS LA RENDRE MEILLEURE... et PERSONNELLEMENT JE CROIS QUE LE CONTRASTE ENTRE LE TURBULENT CALIFE ET LE PACIFIQUE GULCHENROUZ N'EST PAS MAL IMAGINÉ... (2) »

Si, dominé par la nature intérieure de son sujet, le jeune auteur n'en peut altérer aucun élément essentiel, pourquoi la collaboration d'Henley ? Pour des raisons toutes spéciales de sécurité, peut-être. William en publiant ses « Rêves » vient d'éprouver le péril des confessions écrites, même déguisées. Faire paraître son roman sous l'égide d'un homme grave, professeur et prêtre, ne serait-ce point pour lui

(1) I have always thought Nouronihar too severely punished... I know not how to make the discrimination.

W. B. To S. H. April 23. 1785.

(2) I am perfectly at a loss how to deepen Vathek's damnation & for the end where mention is made of Gulchenrouz be assured we cannot improve it.

The period runs admirably & for my part I think the contrast between the boisterous Caliph & the peaceable Gulchenrouz not ill imagined.

W. B. To S. Henley. April 13th 1786.

une sorte d'assurance contre des risques de scandales moins probables qu'avec le livre précédent, mais possibles encore ?

Autre motif, certain celui-là. Passionné d'exotisme, le jeune écrivain veut transporter véritablement son lecteur dans les contrées de la féerie arabe. Dans la fiction il lui faut de la réalité. Il est ainsi l'un des premiers où se distingue un vif souci de « couleur locale ». Mais en dépit des longues heures vécues par lui en compagnie des grands voyageurs, son bagage d'information ne sera point toujours à la mesure de sa tâche. Le jeune homme a la finesse de le comprendre. Très justement il se sent encore trop européen. Il attend donc merveilles du professeur d'Harrow qui passe pour avoir acquis, outre le latin et le grec, l'arabe et l'hébreu. L'homme qui est plongé dans les textes bibliques et qui les analyse jusqu'au moindre iota doit appartenir plus à la Syrie, à l'Afrique et à l'Asie qu'à l'Angleterre.

Le Révérend a d'ailleurs, semble-t-il, séduit William non seulement par sa réputation, mais par l'étalage d'un programme imposant.

Henley et l'érudition dans *Vathek*. — Le clergyman ne se contentera point de guider les pas de Beckford, de faire la chasse aux erreurs (anachronismes ou occidentalismes) et d'apporter mille précisions sur le costume, les étoffes, l'habitation, la nourriture, mais il sertira pour ainsi dire le conte, dans une double parure de science : en appendice comme on l'a déjà dit, les volumineuses notes ; en préface tout un « DISCOURS PRÉLIMINAIRE ».

« Je suis heureux, écrit-il à Beckford le 12 avril 1785, que VOUS APPROUVIEZ L'IDÉE d'UNE PRÉFACE EXPLICATIVE... (1)

Beckford, en effet, lui avait écrit quelques jours plus tôt :

« J'approuve beaucoup votre idée de PRÉFACER le conte

(1) I am glad you approve the plan of an explanatory preface...

The Rev. S. Henley to W. B.
Rendlesham April 12. 1785.

« par quelques EXPLICATIONS concernant le costume. (1) »
 7 à 8 mois s'écoulent, que sans doute Henley consacre à ce labeur.

« Vous pouvez imaginer, écrit alors Beckford, avec quelle
 « impatience j'attends le moment où je pourrai lire vos NOTES
 « et votre DISCOURS PRÉLIMINAIRE... lesquels je n'en doute
 « pas seront reçus avec les honneurs dus à un travail d'orien-
 « talisme si précieux. » (2)

Château de la Tour, 9 février 1786.

En avril suivant, Beckford a reçu ce joyau d'érudition. Il l'a trouvé indigeste, ampoulé, prétentieux, il ne peut s'empêcher de le faire comprendre à Henley de manière polie mais assez claire.

« Ne croyez-vous pas que ce serait présenter Vathek au
 « public de façon trop pompeuse que de l'accompagner d'une
 « DISSECTION DE SON AME et de sa CONSTITUTION... Je
 « craindrais que ce ne fût autoriser le lecteur à supposer
 « que JE ME CROIS L'AUTEUR non pas d'un CONTE ARABE,
 « mais d'un POÈME ÉPIQUE.

« *En supposant* que vous finissiez VOTRE DISCOURS PRÉ-
 « LIMINAIRE, JE NE DOUTE NULLEMENT QUE VOTRE BON GOUT
 « NE VOUS INSPIRE UN STYLE LÉGER et FACILE. (3) »

13 avril 1786.

(1) ... I much approve of your idea of prefacing the tale with some explanation of the costume.

W. B. To S. H. April 9th 1785.

(2) You may imagine how I long for the moment of enjoying your notes & the preliminary dissertation which I doubt not will be received with the honour due to so valuable a morsel of Orientalism.

W. B. to the Rev. S. Henley

Chateau de la Tour — Vevay en Seine. 9th Feb. 1786.

(3) Do you not think we shall utter Vathek too pompously into the world with a dissertation on his « fable & machinery »... I fear the world might imagine I fancy myself the author not of an Arabian tale but an Epic poem...

Supposing you finish your Preliminary Discourse I make no doubt your good taste will suggest to you a light & easy style.

W. B. To S. H. April 13. 1786.

Coincidence curieuse et qui montre que peut-être les remarques du jeune homme firent naître en l'esprit de l'érudit des doutes sur la valeur de son travail : Henley qui l'été suivant publia le *VATHEK* en anglais s'abstint d'y joindre le fameux DISCOURS dont nous ne trouvons aujourd'hui aucun vestige ; et le conte n'eut d'autre adjuvant que les NOTES.

Or, chose notable et de constatation facile, hormis le nombre infime de celles qui ressortissent du philologue et du critique, toutes ces notes ne sont que des extraits du dictionnaire de D'Herbelot et des Mille et Une Nuits, de l'Astronomie et des Lettres de Bailly (le futur maire de Paris), des Cérémonies Religieuses de Bernard Picart, des voyages d'Hasselquist, de Cooke, d'Olearius, de Chardin, tous ouvrages favoris de William. Elles apparaissent ainsi bien moins comme le travail du savant d'Harrow que comme l'écho des vastes mais faciles lectures du jeune romantique de Fonthill. C'est, remarquons-le en outre, un écho où se lit en même temps que le désir de parade érudite, le souci de masquer l'influence réelle des écrivains cités, présentés comme de simples références et non pour ce qu'ils furent ! les compagnons de chaque jour, les inspireurs des longs rêves.

Chardin qui a mené William à Persepolis, n'est invoqué que pour des minuties (prouver par exemple que le Musulman orthodoxe à horreur du vin). Les « Cérémonies Religieuses » de Picart souvent mises à contribution sont toujours mentionnées sans nom d'auteur et en abrégé.

Là encore on croit voir l'esprit et la main du jeune homme.

Au reste, la correspondance Beckford-Henley semble confirmer le caractère bien secondaire de la part que le clergyman dut prendre à la composition des notes. Alors que les deux hommes échangeaient leurs remarques depuis plus de trois ans, Henley pouvait encore écrire à William :

« IL Y A SI LONGTEMPS QUE JE N'AI LU LES MILLE ET UNE
« NUITS que je NE M'EN SOUVIENS PAS ASSEZ EXACTEMENT

« POUR EN TIRER DES DOCUMENTS SANS LES RELIRE A
« NOUVEAU (1). »

Rendelsham 13 avril 1785.

Tandis qu'Henley fait ces candides aveux d'incompétence, c'est Beckford lui-même qui, peu de jours plus tard, fournit des indications à celui qu'on représente comme son guide.

« On peut (dit-il) trouver des documents en abondance
« dans la Bibliothèque Orientale de D'Herbelot et les Disser-
« tations de Richardson... »

23 avril 1785 (2).

Les Mille et Une Nuits, d'Herbelot, Richardson, avec les grands voyageurs, fournissent précisément on vient de le dire, la matière essentielle des Notes, et ces œuvres que le pasteur avoue n'avoir guère explorées sont zones de chasse familières au rêveur de Fonthill.

Il y a donc tout lieu de penser que, si, avant d'y apposer sa doctorale signature, il y ajouta, de ci de là, quelques phrases, l'appendice de Vathek ne dut point coûter à Henley beaucoup d'huile de sa lampe.

Reste au bon clergyman son rôle de traducteur.

Henley traducteur. — « ...Traduction admirable « dit l'auteur de l'article « Henley » dans le Dictionary of National Biography (3). Moins aveuglé, bien que lui-même enclin à une certaine sympathie envers le clergyman, le Dr Garnett ne peut s'empêcher de reconnaître que :

« Sa traduction n'est pas sans présenter des traces de
« son extraction gallique ».

(1) It is so long since I read the Arab. Nights that I do not recollect them exactly enough to refer thither for authorities... without reading them again...

The Rd S. H. Henley to W. B. April 12th. 1785.

(2) A great deal of information is to be had from Herbelot's Bibl. Orientale & Richardson's dissertations.

W. B. to Rd. S. Henley. April 23 d. 1785.

(3) ... He published with notes an admirable English translation of Vathek... G. P. Moriarty. Diction. of Nat. Biogr. XXV. 420.

De ces traces il mentionne les suivantes :

SUPERB au lieu de PROUD

FIGURE au lieu de COUNTENANCE

GRAPE-SHOT au lieu de CLOUS (1).

En outre, que le coupable soit le traducteur ou l'imprimeur, quantité de signes de ponctuation mal placés viennent fausser la signification d'un passage, sans que, dans l'errata qu'il nous présente avec quelque solennité, Henley songe à purifier son ouvrage d'aucune de ces taches.

Enfin, là même où la phrase est sans incorrection proprement dite, il n'est pas malaisé de s'apercevoir que la plume de Henley se ressent du joug que lui impose le texte.

Néanmoins, ce défaut si grave à l'ordinaire chez un traducteur, ne va pas ici sans se racheter de lui-même dans une assez large mesure. Le vocabulaire et le rythme français qui s'infiltrent dans la phrase saxonne et viennent s'y conjuguer à l'influence du style ecclésiastique anglais donnent, à la version d'Henley, un cachet d'archaïsme, de redondance ou d'afféterie qu'on peut croire voulu pour rehausser tantôt l'humour, tantôt le pathétique et qui n'est point sans agrément.

Résumant assez bien ce qu'elle a de pire et ce qu'elle a de meilleur, Beckford en sa vieillesse, déclarait cette traduction ...« tolérable »... (2). En sa vingtième année, aux

(1) « Il y a une faute, dit encore Garnett, qui vraiment stupéfie... c'est de trouver l'expression SMARTS, WITHOUT NOSES pour « MESSIEURS ». Mais ici Henley n'est pas à incriminer :

Il s'agit à cet endroit du roman d'une sorte de cour des miracles que le jeune Calife se trouve traverser ; le sens est celui-ci « les objets de pitié se présentaient partout à sa vue : myopes, aveugles, *messieurs sans nez*, demoiselles sans oreilles... »

Or « SMART » peut être pris comme substantif : « *A Smart* », « *One who dresses in a smart fashion* ». On aura donc, avec humour, un élégant sans nez ce qui est bien le sens.

(2) You make me proud of Vathek. The blaze just at present is so overpowering that I can see no faults, but you may depend upon my hunting diligently after them.

W. B. To S. H. March 21. 1785.

dantale liberté — c'est Beckford servi plus tard lui aussi comme le Calife, par un « Giaour ».

Ce Vathek criminel et naïf en l'immensité et les violences de son ambition métaphysique comme de son amour c'est encore, avons-nous dit, le Jouvenceau de Fonthill. Entre songe et réalité, la cloison s'est révélée à nous une fois de plus mince et perméable au premier chef. A travers elle, une influence réciproque, une continuelle et périlleuse endosmose s'est établie à nos yeux entre les deux sphères, faisant un même personnage du petit-fils d'Haroun et de William poursuivant dans la veille les licences du songe, et s'égarant en de multiples et incompréhensibles intrigues, compromettant l'épouse même de son cousin.

Ce Vathek dans le Hall d'Éblis, ce Vathek soudain puni, écrasé par le courroux d'En Haut c'est encore, retracée par une plume avide de confession, l'image même de William. C'est le Romantique qui, de son propre aveu, après avoir trouvé dans la faute une sorte d'étrange dignité, a dû faire face à ses proches dressés contre lui « dans son propre manoir devenu son enfer ». C'est le Romantique qui, tel le Calife au cœur embrasé, a senti son âme torturée par le feu du regret et la morsure des rancœurs familiales. Vathek foudroyé, jeté au néant par cette même catastrophe morale qui clôt la jeunesse de William, le roman n'était point tout à fait achevé.

Quelques lignes d'épilogue — lignes auxquelles l'auteur tenait de façon particulière — ont fait passer devant nos yeux, en Symbole de sagesse, la figure du petit Gulchenrouz réfugié par delà les nuages en son vaste nid, — doux asile d'une enfance perpétuelle.

Mais, quelque quinze ans après l'époque du Roman, quel spectacle s'est offert à nous à Fonthill ? ...Après un long temps de vie errante durant lesquelles, Faust inquiet et fastueux il parcourt l'Europe, Beckford revient.

Le grand parc à la paisible rivière se hérisse alors d'une gigantesque muraille, muraille farouchement gardée contre toute profane incursion, muraille derrière laquelle Beck-

ford entend « heureux et caché » laisser passer les jours. En même temps, le lieu devenu inexpugnable, et tandis que sous la pioche s'écroule la belle maison du Lord Maire, le monastère étrange et merveilleux surgit, avec son minaret proche du ciel, ses galeries et ses trésors d'art.

Dans son domaine ainsi enclos et en-merveillé, dans ce Fonthill cerclé de murs, vrai nid fantastique descendu des nuées du Roman et dans lequel se dresse un second palais « à la Piranesi », le solitaire nous apparaît à la fois comme un Gulchenrouz qu'un bon génie sépare des hommes, et comme un Vathek échappé par grâce, mais sans la bien aimée, des lieux infernaux.

Monarque vaincu en ses grands desseins mais toujours opulent et fier, il s'est enfermé dans son Palais de Délices comme au beau temps de Carathis et de Morakanabad et, durant de longues années, dans le décor de l'habitation prodigieuse, il joue sans trêve le premier acte du drame d'autrefois.

Ainsi le « conte Arabe » du petit William n'était point seulement reflet, miroir de toute l'âme de son auteur à vingt ans, ce n'était point seulement comme eût dit Renan le « Pourana d'une jeunesse », mais, par la vertu potentielle du Rêve, c'était encore le livre strictement prophétique où s'inscrivait inéluctable l'histoire d'une vie jusqu'en son dernier jour. De l'enfant délicat et ardent rêveur, passer au potentat sensuel puis au fougueux héros mythique pour revenir à jamais au rôle de prince dilettante : tout le destin de Beckford était dans cette vision de Mille et une Nuits dans cette histoire si éminemment subjective du Calife de Samarah.

Pourana d'une jeunesse. Livre prophétique d'une vie ! Mais aussi livre prophétique d'un siècle entier : le dix-neuvième, à peine à son aube au jour où l'enfant écrit. Médaille frappée comme d'une manière prémonitoire : au recto, dans Vathek, Napoléon et l'Égypte, la Russie lointaine et la Roche

solitaire dans l'Océan. Dans *Gulchenrouz*, au verso, Wordsworth auprès des lacs, goûtant, en son rêve d'art, une chimère de vertu.

Livre prophétique des deux faces du Romantisme — œuvre donc qui, reprise, mûrie, façonnée par une main vigilante eût pu dominer son époque comme la haute tour de l'Abbaye dominait les champs et les bois d'alentour, comme le Faust de Goethe domine son siècle... mais qui resta comme aux premiers jours conforme aux seules données jaillies de l'inconscient, songe et confession d'un *Gulchenrouz*, récit magnifique et puéril d'un enfant de génie qui ne voulut point grandir.

Vu pour le Doctorat d'Université :

17 janvier 1928

Le Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université
de Paris,

FERD. BRUNOT

Vu et permis d'imprimer
Le Recteur de l'Académie de Paris

CHARLÉTY

APPENDICE

ÉTUDE COMPARATIVE DES TROIS TEXTES

EXEMPLES

1. — Il s'agit ici d'un passage où les courtisans frappés de terreur par l'insolence du Giaour et la colère du sultan se jettent à terre. On lit dans :

HENLEY	LAUSANNE	PARIS
They CONTINUED in the same posture TILL the Caliph exclaimed : Up ! Cowards ! Seize the miscreant !	Et ils DEMEURAIENT dans la même posture QUAND le calife leur dit :	Et ils SERAIENT RESTÉS dans la même posture SI le Calife ne leur eût dit :...

La phrase de Lausanne n'est correcte qu'au premier abord, elle ne correspond pas à l'idée réelle qui est évidemment (comme dans le texte Henley) : Et ils *demeurèrent* dans cette posture *jusqu'au* moment où...

Il y a lieu de croire que l'auteur du texte de Lausanne se trouve ici sous l'influence du *PRETERITE* anglais et du *TILL* mal rendus en français.

Ce double anglicisme offrant une étroite symétrie avec le texte anglais, on peut se demander s'il n'en découle pas par traduction malhabile. On peut aussi se borner à le considérer comme purement spontané sous la plume du jeune William. Mais de toute façon, il y a bien anglicisme et ce qui est enfin remarquable c'est que l'auteur en est devenu tout à coup, conscient, puisque dans l'édition de Paris (qui ne saurait avoir d'autre but), il fait précisément disparaître la faute que nous signalons.

2. — Le calife, après de copieuses libations remplit, pour une fois, ses devoirs de magistrat ; mais ses idées ne sont pas très claires et le premier vizir finit par trouver un prétexte pour interrompre la séance. On lit dans :

HENLEY	LAUSANNE	PARIS
The Caliph... went on, administering justice at haphazard TILL at length the prime vizir percei- ving his situation...	Le calife... rendait jus- tice à tort et à tra- vers QUAND son pre- mier vizir QUI s'en aperçut...	La calife rendait jus- tice à tort et à tra- vers. Son premier vizir s'en aperçut...

Nous constatons encore le même embarras pour exprimer l'idée du mot TILL, le même choix du mot QUAND, le même souci de correction dans le texte de Paris. Quant à l'origine de la faute du texte de Lausanne on pourra comme dans le premier exemple y voir soit un anglicisme spontané (Lausanne texte original) soit l'effet d'une véritable traduction défectueuse.

3. — Le calife dans un de ses accès de colère fonce sur le Ciaour.
On lit dans :

HENLEY	LAUSANNE	PARIS
Vathek... Kicked him FROM the steps.	Vathek le jette d'un coup de pied DE L'ESTRADE EN BAS...	D'un coup de pied il le jette de l'estrade...

L'auteur du texte de Lausanne est visiblement embarrassé ici pour exprimer l'idée de FROM comme il l'a été précédemment pour exprimer l'idée de TILL.

On peut encore voir là traduction spontanée, intérieure, ou traduction matérielle.

Quoiqu'il en soit on retrouve dans la version de Paris la même conscience de la faute que nous signalons et le même effort de correction.

4. — Passage de farce. Le Ciaour attire à lui toute la population de Samarah. On lit dans :

HENLEY	LAUSANNE	PARIS
The Indian, after having traversed the halls, galleries, cham- bers, gardens... of the palace at last took his course THROUGH the courts...	L'Indien, après avoir ainsi parcouru les salles, les chambres, les jardins... du pa- lais, prit enfin le che- min des cours POUR EN SORTIR.	Après avoir ainsi par- couru les salles, les chambres, les jar- dins... du palais, l'In- dien prit enfin le che- min des cours...

Ce regrettable « pour en sortir » semble bien une trace du « THROUGH » dont l'auteur reste esclave comme il l'est resté du TILL et du FROM.

Toujours même origine possible : anglicisme spontané — ou faute de traduction littérale.

Et le texte de Paris montre encore même conscience de la faute, même effort de correction ; il supprime le « pour en sortir ».

5. — On appelle le peuple à la prière :

HENLEY	LAUSANNE	PARIS
They ordered the Muezzins to call THE PEOPLE to prayers, both for the sake of getting THEM out of the way and of endeavouring by THEIR petitions...	Ils ordonnèrent aux Muezzins d'appeler LE PEUPLE à la prière <i>autant</i> pour LES ôter du chemin que pour LES engager à tâcher... etc.	Ils ordonnèrent aux Muezzins d'appeler LE PEUPLE à la prière, TANT pour L'ôter du chemin que pour L'engager... etc.

Il est frappant de voir le collectif singulier à sens pluriel, conservé par l'auteur du texte de Lausanne : Le peuple... *les* ôter, les engager...

Anglicisme spontané ? Faute dans une traduction effective du texte anglais ?

En tout cas, la version de Paris corrige.

6. —

HENLEY	LAUSANNE	PARIS
THE PEOPLE WERE NOT less satisfied than himself, all assisted... (92).	LES PEUPLES n'étaient pas moins contents que lui, ILS mettaient tous la main à l'ouvrage.	LE PEUPLE n'était pas moins content que lui. CHACUN mettait la main à l'ouvrage.

Encore même embarras au sujet du mot PEOPLE et de son élément collectif.

Le texte de Paris corrige une fois de plus.

7. — Perdu en pleine forêt, le jeune calife, dans sa tente, est pris de terreur.

HENLEY	LAUSANNE	PARIS
Having said this, HE BELLOWED LIKE a CALF and turned himself towards an OUTLET in the side of his pavilion (109).	En parlant ainsi, IL PLEURAIT COMME UN VEAU et tout en pleurant, il mit la tête à une LUCARNE du pavillon...	En parlant ainsi, il mit la tête à une OUVERTURE du pavillon.

Toujours même parallélisme entre les textes Henley et Lausanne. Que ce texte de Lausanne soit vraiment l'original ou une retraduction dé-

fectueuse, l'auteur, dans sa version de Paris, ne consent plus à comparer son calife à un veau ni à parler ici de lucarne.

8. — Le calife est ravi de s'égayer aux dépens de pauvres pèlerins.

HENLEY	LAUSANNE	PARIS
Vathek bursting out into a VILLAINOUS laugh...	Vathek avec un VILAIN éclat de rire...	Vathek avec un éclat de rire MOQUEUR...

Dans le texte de Lausanne, l'auteur est évidemment égaré par le VILLAINOUS. La version de Paris corrige, sans toutefois, notons-le, retrouver la force d'expression de villainous.

9. —

HENLEY	LAUSANNE	PARIS
Babalouk CALLED OUT ALoud : « Come la- dies... (102).	Babalouk CRIA TOUT HAUT. « Allons...	« Allons... CRIA-T-IL DE TOUES SES FORCES.

On retrouve le même parallélisme entre le texte Henley et la faute de Lausanne. Que ce texte de Lausanne soit vraiment l'original ou une re-traduction défectueuse l'auteur dans sa version de Paris se refuse à employer une expression comme « *crier tout haut* ».

10. La caravane est entourée de tigres et de vautours :

HENLEY	LAUSANNE	PARIS
(One heard)... a fearful rush of wings OVER- HEAD.	On entendait... un bruit épouvantable d'ailes SUR LA TETE.	On entendait... un épouvantable batte- ment d'ailes.

L'influence du OVERHEAD est bien caractéristique et peut donner à réfléchir sur les rapports des versions Lausanne et Henley.

L'auteur ne manque pas de corriger dans le texte de Paris.

11. Départ solennel de Vathek :

HENLEY	LAUSANNE	PARIS
The caliph ascended his litter amidst the ge- neral AWE of his sub- jects...	Le calife monte en li- tière AU FRÉMISSE- MENT général de ses sujets.	Le calife monte en li- tière AUX ACCLAMA- TIONS de ses sujets.

On voit l'effort malheureux pour rendre l'idée d'awe ; il ne s'agit point de frémissement mais de respect profond et muet.

Encore ici, qu'il y ait anglicisme spontané ou purement et simplement traduction défectueuse du texte d'Henley, l'auteur corrige dans la version de Paris. Notons encore qu'il apporte cependant une nuance différente ; nous avons des acclamations, or le sentiment d'awe convenait peut-être mieux à la formidable majesté du commandeur des croyants.

12. —

HENLEY	LAUSANNE	PARIS
The governor... tendered every kind of refreshment <i>the place could supply...</i>	Le gouverneur était venu lui offrir tous les rafraîchissements QUI DÉPENDAIENT DE LUI.	Le gouverneur était venu lui offrir des rafraîchissements.

(98).

Même remarque : Henley a-t-il traduit la phrase de Lausanne ou inversement ? Toujours est-il que, dans le texte de Paris, l'auteur évite l'amphigouri par une simple suppression.

13. Le Calife est à nouveau courroucé :

HENLEY	LAUSANNE	PARIS
He muttered forth <i>certain hints of the bow-string...</i>	Il marmottait QUELQUES MOTS DE POTENCE.	Il lâchait parfois le mot de potence.

Mêmes remarques que précédemment.

14. Songeant à sa bien-aimée, Vathek contemple la montagne et s'écrie, apostrophant le rocher :

HENLEY	LAUSANNE	PARIS
What concealest thou BEHIND THEE.	Que caches-tu DERRIÈRE TOI ?	Que ME caches-tu rocher <i>impitoyable</i> ?

On note encore l'influence du « behind thee » et la correction dans le texte de Paris.

15. —

HENLEY	LAUSANNE	PARIS
Fetch then that narcotic powder which a Dervich brought me...	Qu'ON AILLE donc, QU'ON ME CHERCHE cette poudre...	Qu'on me cherche cette poudre...

Embarras pour traduire l'idée de Fetch, difficulté pour employer « aller chercher ». La version de Paris corrige.

16. — Les nains emmènent Gulchenrouz sur le lac.

HENLEY	LAUSANNE	PARIS
They embarked and... quietly sailed WITH THE LITTLE ONE...	... Et on vogua tranquillement AVEC LE PETIT...	On vogua tranquillement. Gulchenrouz...

Même remarque sur le parallélisme qui peut recevoir deux interprétations.

Dans le texte de Paris, l'auteur remplace par un nom propre l'expression trop familière et qui *détone*.

17. —

HENLEY	LAUSANNE	PARIS
The Caliph ENJOYED AT FULL VIEW all the attractions of Nouronihar...	Le Calife JOUISSAIT DE LA PLEINE VUE des attraita de Nouronihar.	Le calife <i>jouissait en plein des charmes</i> de Nouronihar.

En préparant le texte de Paris, l'auteur constate encore lui-même l'influence anglaise et tâche d'y remédier. Sa correction paraît d'ailleurs hâtive.

18. —

HENLEY	LAUSANNE	PARIS
The letter was entrusted to the care of two <i>woodmen</i> who were at work...	Cette lettre fut confiée à deux COUPEURS DE BOIS qui travaillaient...	Cette lettre fut confiée à deux BUCHERONS qui coupaient du bois.

19. —

HENLEY	LAUSANNE	PARIS
The negresses... <i>stripping</i> off their outer garments, they all ran in their drawers. (186).	SE DÉSHABILLANT EN CHEMISE ET EN CALEÇON... elles courent.	<i>S'étant mises</i> en chemise et en caleçon...

20. Carathis est à la recherche de Gulchenrouz qu'elle sait endormi dans un vallon :

HENLEY	LAUSANNE	PARIS
She STRODE HASTILY OVER the rock.	Elle ENJAMBA TOUT DE SUITE le rocher.	Elle ESCALADA <i>tout de suite</i> le rocher.

Le sens qui paraît le plus satisfaisant est celui qu'on trouve dans la phrase d'Henley : Elle se mit à gravir les rochers à grands pas.

La phrase du texte de Lausanne se présente comme si l'auteur était embarrassé à la fois pour exprimer l'idée de *stride...over the rock* et celle de *hastily*.

Dans la version de Paris l'auteur corrige la faute la plus évidente : enjamba.

21. —

HENLEY	LAUSANNE	PARIS
The Caliph wished to know everything even sciences that did not exist.	Le Calife VOULAIT tout savoir même les sciences qui N'EXISTAIENT PAS.	Le Calife VOULUT ENFIN tout savoir même les sciences qui n'existent pas.

Dans le texte de Lausanne, l'auteur (qu'il traduise ou qu'il écrive) est sous l'influence du préterite anglais mal adapté au français. Le texte de Paris changeant l'imparfait de *voulait* en *voulut* et ajoutant le mot *enfin*, obtient une amélioration qui est bien dans le mouvement général de l'idée, à savoir : Le Calife avait beaucoup étudié du vivant de son père, il *voulut enfin* connaître toutes les sciences même les sciences chimiques.

En outre le verbe exister va du passé au présent ce qui, en français, satisfait beaucoup mieux l'esprit.

22. —

HENLEY	LAUSANNE	PARIS
The Caliph commanded the merchant to take what he pleased The stranger complied with modesty.	Vathek lui dit d'en prendre ~~ce qu'il voudrait~~ , CE QUE celui-ci fit ASSEZ MODÉRÉMENT.	Vathek lui dit DE prendre ce qu'il voudrait. Celui-ci prit PEU DE CHOSE.

L'auteur dans le texte de Paris élimine l'un des deux *ce que* au moyen d'une coupure par un point. Il voit aussi que le marchand n'a pas obéi *modérément* mais avec modération : « celui-ci (dit-il) prit peu de chose ».

23. —

HENLEY	LAUSANNE	PARIS
The Indian began... to renew his loud shouts of laughter.	L'INDIEN... se mit à renouveler ses éclats de rire PERÇANS.	L'Indien renouvela ses éclats de rire.

Le texte de Lausanne avec son *Indien* et son *perçans* peut donner

l'impression regrettable d'un jeu de mots involontaire. L'auteur de Paris évite cet écueil.

24. —

HENLEY	LAUSANNE	PARIS
His liquor, which, at first had the appearance of effecting your cure may be no more than a poison of sudden operation.	Saliqueur QUI, D'ABORD ASEMBLÉ VOUS AVOIR GUÉRI peut <i>en effet</i> n'être qu'un poison dont l'OPÉRATION sera soudaine.	Saliqueur A PARU VOUS GUÉRIR ; ce n'est peut-être qu'un poison dont l'EFFET sera soudain.

Même remarque. Que le texte de Lausanne soit l'original ou une traduction, l'auteur s'avise soudain d'en juger la gaucherie inacceptable et remanie la phrase dans la version de Paris.

25. —

HENLEY	LAUSANNE	PARIS
The Caliph, poring upon (the letters) through a GREEN GLASS.	Le Calife les regardant AU TRAVERS d'un VERRE VERT...	Il les regarda AU TRAVERS d'un VERRE COLORÉ.

On voit ici à quel point l'auteur de Lausanne paraît esclave de la forme anglaise GREEN GLASS, il en arrive à ce pitoyable VERRE VERT qui n'est pas celui de Gresset, et qui, par comble, voisine à l'expression AU TRAVERS

L'auteur de Paris remédie à ce que la phrase a d'intolérable et le *verre vert* devient un *verre coloré*. Mais pressé sans doute par le temps, il ne remarque pas que lui-même conserve « au travers d'un verre » alors qu'il pouvait nous parler de lunettes colorées ou de besicles colorées, évitant alors toute cacophonie. Or c'était là, très vraisemblablement l'idée de l'original (de *green glass* à *green glasses* il n'y a pas loin) et dans la suite de la même anecdote on nous parlera bien en effet de lunettes vertes.

26. —

HENLEY	LAUSANNE	PARIS
The old man's spectacles... dropped from his nose on perceiving that the characters he had read the day preceding had given place to others.	Les lunettes du vieillard lui tombèrent du nez EN apercevant que les caractères qu'il avait lus LE JOUR D'AUPARAVANT avaient fait place à d'autres.	Les lunettes du vieillard lui tombèrent du nez LORSQU'IL s'aperçut que les caractères DE LA VEILLE avaient fait place à d'autres.

Le *en apercevant* du texte de Lausanne est évidemment une persistance du *on perceiving* et le *jour d'auparavant* est également malheureux.

En préparant son texte de Paris, l'auteur devient conscient de ces fautes.

En apercevant est remplacé avec raison par *lorsqu'il s'aperçut* et *le jour d'aujourd'hui* par *la veille*.

Comme le dit très bien le Dr Garnett « ces divergences sont extrêmement nombreuses et s'étendent à tout le livre ».

Mais nous croyons les exemples cités ici suffisants pour éclairer le lecteur.

BIBLIOGRAPHIE

1. ADDISON. — *The Spectator*. London, 1771. In fol. Bibl. Nat. R. 1216.
2. ALEXANDRE DE GRAND d'après un manuscrit persan traduit par M. CARDONNE. Bibliothèque des Romans, oct. 1777. 1^{er} vol.
3. *Les Amours de Meignoun et de Leila*, traduits des manuscrits Arabes Turcs. et Persans... par M. CARDONNE, interprète du Roi. Bibliothèque Univers. des Romans, avril 1778, 1^{er} vol. Bibl. Nat. Inv. y² 8188.
4. John ANDERSON. — *Historical and Genealogical Memoirs of the House of Hamilton*. Edinburgh, 1825. Bibl. Nat. Fol. Nv 304.
5. *The Annual Register or a view of the history, politicks and literature...* in-8, London, 1758, 1862. Bibl. Nat. Ne. 2.
6. *Les Aventures d'Abdalha.*, etc., à l'île de Borico, traduites, etc., par M. de SANDISSON. Bibl. Univ. des Romans, janvier 1778. 1^{er} vol. Bibliothèque Nation. Inv. y² 9188.
7. Daniel BAUD-BOVY et Fféd BOISSONAS. — *Peintres Génevois*. Édité par le journal de Genève, 1903. 2 vol. gr. in-4°. Bibl. Nat. Fol. M. 877.
8. W. BECKFORD (Le Lord Maire). — *Manuscripts relatifs à ses procès en Jamaïque*, 1760, 1765. British Museum, M. S. depart^t. 36218 f. (72 to 77), 36219 f. (168 to 209).
9. W. BECKFORD Junior. — *Manuscripts du British Museum*, 28653, ff. 11, 13. Remarquer une enveloppe avec un fragment de cachet, cire noire et la devise « De Dieu Tout ».
10. William BECKFORD. — *Bibliographical Memoirs of Extraordinary Painters*. London, 1780. British Museum, 2 exempl. 1081, l. 28 et G. 17959.
11. William BECKFORD. — *Dreams Waking Thoughts and Incidents*. London, 1783. 4° Extrêmement rare. British Museum (North Library). C. 59 i l.
12. *An Arabian Tale from an unpublished manuscript, with notes critical and explanatory*, by Samuel HENLEY. London, Johnson, 1786. British Museum, 635 f. 29. Bibl. Nat. y² 16. 890.
13. William BECKFORD. — *Vathek*, chez Isaac Hignon et Comp. Lausanne, 1787, 8° (Extrêmement rare). British Museum, C 59 b. 27
14. VATHEK. — *Conte Arabe*. Paris, Poinçot, 1787 (rare). British Museum, C 59 b. 28. Bibl. Nat. y² 9192. Id. Un ex. aux armes de Marie Antoinette. Res. y² 2058.

VATHEK. RÉIMPRESSIONS IMPORTANTES

15. William BECKFORD. — *Vathek* chez Clarke, Londres, 1815 (En français). British Museum. 6. 35 k. 10. Bibl. Nat. Inv. y². 16891.
16. Le *Vathek* de BECKFORD. — Réimprimé sur l'édition française originale avec Préface de Stéphane MALLARMÉ. Paris, A. Labitte, libraire de la Bibliothèque Nationale, 1876. Id. Genève, 1876. Id. Paris, Perrin, 1893.
17. William BECKFORD. — *Vathek* with Introduction by Richard GARNETT. London, 1893 (en anglais). British Museum, KTC 15 a 3. Bibl. Nat. 8 y² 48160.

VATHEK. AUTRES RÉIMPRESSIONS

18. W. BECKFORD. — *Vathek*, with notes by S. Henley, PRINTED for Clarke (en anglais). London, 1809, 8°. British Museum, 12.614, cc. 16.
19. *Histoire du Calife Vathek*. Paris, Boucher, 1819. 2 vol. in-12, 4 francs (en français). Édition que Mallarmé assure avoir consultée à la Bibliothèque Nationale mais qui ne paraît plus y être et que je n'ai trouvée ni à Paris ni à Londres.
Citons MALLARMÉ : *Le livre, avant la tentative d'à présent, réimprimé, quoi... Oui* : à la faveur des recherches habiles qu'hier mena la Bibliothèque Nationale, les deux petits tomes hideux ayant été mis sous mes yeux... copie imparfaite de l'édition de Clarke 1815... débutant par un sot discours : Ce conte est arabe, je le déclare et le lecteur le croira sur ma parole. (Mallarmé, 1876. Préface, p. xxiii).
20. W. BECKFORD. — *Vathek*, translated from the original French. 4th edition revised and corrected Clarke. London, 1823, 8°. British Museum, 12. 611. g. 24.
21. W. BECKFORD. — *The History of the Caliph Vathek*, with introduction by E. Denison Ross. British Museum, 012.208, df 7, 26.
22. W. BECKFORD. — *The History of the Caliph Vathek*, with introduction by Bettany. Minerva Library. London, 1889. British Mus. 012. 207 h 34.

AUTRES ÉDITIONS DE VATHEK EN ANGLAIS

23. London, Standard Novel. 1834. British Museum, 8, 1153, b. 13.
24. Id. With a Memoir by W. North translated from the German. London, 1852, 12°. British Museum, 12.620 a 64.
25. Ward et Lock. London, 1856, 8°. British Museum, 12.614. ccc 17.
26. Bayard series. London, 1868. Br. Mus. 12.611. a 15.
27. W. BECKFORD. — *Vathek*, with introduction by Justin Hannaford, The Lotus Library. London, Greening et C^o.

28. W. BECKFORD. — *Works*. London, 1922, 8°. Abbey Classics. British Museum, WP 6128, 2, etc.
- RÉIMPRESSIONS DE : BIBLIOGRAPHICAL MEMOIRS. DREAMS. SPAIN
30. W. BECKFORD. — *Bibliographical Memoirs*. London, 1824 (12°). British Museum, 12612 aaa 1, Id. London, 1834. British Museum, 12611 f. 3.
31. W. BECKFORD. — *Italy with sketches of Spain and Portugal*. London, Bentley, 1834, 2 vol. 8 V°. British Museum, 1049. i. 21, 22. Id. Paris, 1834. Bibl. Nationale, Z. 32534. Id. Paris, 1835. Bibl. Nat. K 9856.
32. W. BECKFORD. — *Recollections of an excursion to the monasteries of Alcobaca & Batalha*. London, Bentley, 1835. Bibl. Nat. Oy 9.
33. William BECKFORD. — *Italy, Spain and Portugal with an excursion to the monasteries of Alcobaca and Batalha*. Bentley's Standart Library. London, 1839, 8. British Museum, 1153. g. 16.
34. The Minerva Library, vol. 24. edited by G. Bettany (Ward. Lock Co), 1891, contient : *Vathek, Dreams & Waking Thoughts, Spain and Portugal*.
35. BECKFORD (William) (non l'Esquire de Fonthill mais un cousin). — *A descriptive account of the Island of Jamaica*. 2 vol. in-8. London, 1790. Bibl. Nat. Nt 594.
36. BERRY Miss Mary. — *Extracts from the journals and correspondence of Miss Berry from the year 1783 to 1852*, edited by lady Theresa Lewis 2nd ed. London, 1866. 3 vol., in-8 pl. Bibl. Nat. Nx 1217.
37. Bibliothèque Universelle des Romans. Paris, 1775-1789. Bibl. Nat. y² 593 et suiv. Voir : *Les Amours de Meignoun. Abdalla. Faust*.
38. BONNET Charles. — *Histoire Naturelle et Philosophie*. Neuchâtel 1779. 17 vol. in-8, pl. Bibl. Nat. R 11613-11618. 10 vol. in-4. Bibl. Nat. R 3416, 3425.
39. BRITTON. — *The Beauties of Wiltshire displayed*. London, 1801. Bibl. Nat. Np. 77.
40. BRITTON. — *Illustrations of Fonthill Abbey*. 1823.
41. *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie en Perse*, 1718. Bibl. Nat. folio res. 0²53.
42. Jean de BRY. — *Historia Americæ sive Novi Orbis*. Francofurti, 1634. Bibl. Nat. Res. G. 370 (4).
43. BURKE (Edmund). — *A philosophical Enquiry into the origin of our Ideas of the Sublime and Beautiful*. London, 1757, in-8. Id. London, 1761. Bibl. Nat. R. 12.080.
44. BURKE (John). — *A Genealogical and Heraldical History of the Commoners*. London, 1833. 4 vol. 8 V°. Bibl. Nat. Nv. 48.
45. *Calendar of State Papers*. — America and West Indies. Bibl. Nat. 4 Na 376. Années 1675 à 1696.
46. CHATTERTON (Voir An Elegy).
47. CLARKE (William). — *Repertorium Bibliographicum or Some account of the most celebrated British libraries* : London, 1819. 3 V. folio. Bibl. Nat. J. 123-125.

48. CARDONNE. (Interprète du Roi, etc.) (voir : le Roman d'Alexandre le Grand, d'après un Manuscrit Persan). — *Les Amours de Meignoun et Leila*, traduits des Manuscrits Arabes, etc.
49. CHARDIN. — *Voyages de M. le Chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*. Londres, 1686, fol. Lyon, 1687. Bibl. Nat. 0² h 15. Amsterdam, 1711. Rouen, 1723. Bibl. Nat. 8 Y² 2166.
50. CHATHAM (*the Correspondance of Lord Chatham*) by TAYLOR and PRINGLE. London, 1838.
51. DOUGLAS (Sir Robert). — *The Peerage of Scotland*. Edinburgh, 1764. In. fol. Bibl. Nat. fol. Nv 63.
52. EDDA (VOIR MAILLET).
53. *An Elegy on the much lamented death of William Beckford esq. Late Lord Mayor of... the City of London.* CHATTERTON THOMAS. *Miscellanies in prose verse*. London, 1778. Bibl. Nat. yk 2367.
54. EMERSON (Ralph Waldo). — *English traits*, 1856. London, in-18. Bibl. Nat. 8 Nk 65.
55. *The European Magazine and London review*. London, in-8, 1784-1825. Inv. Z 22914 et suiv.
56. JEAN FAUSTE. — *Histoire prodigieuse et lamentable de Jean Fauste, grand et horrible enchanteur*. Bibliothèque Universelle des Romans. déc. 1776. Bibl. Nat. y². Inv. 8166 et 8167.
57. FAUST. — Voir encore GËTHE, LESSING, MARLOWE.
58. *A new guide to Fonthill Abbey*. London, 1822. British Mus. 578. e. 24.
59. *A Catalogue raisonné of the Collection of Paintings at Fonthill Abbey*. London, Davy, 1823. Bibl. d'Art (rue Berryer), (174 F. 24).
60. FONTHILL. — Voir encore BRITTON, HAZLITT, RUTTER, STORER.
61. GALLAND. — *Les Mille et Une nuits. Contes Arabes*, traduits en françois par M. Galland. Bibl. Nat. y² 8932.
62. *The Gentleman's Magazine*. Bibl. Nat. Nd 56.
63. GËTHE. — *Voyage en Suisse* (Voir *Œuvre*, par J. PORCHAT, t. IX).
64. GËTHE. — *Dichtung und Wahrheit (Vérité et Poésie)*. J. Porchat (Hachette).
65. GRAY Thomas. — *Poems* by M. Gray. London, 1768, in-8. Bibl. Nat. yk 2658. London, 1775, in-4. Bibl. Nat. yk 546.
66. GRIMM. — *Correspondance Littéraire.*, (Maurice Tourneux). Bibl. Nat. salle.
67. HAMILTON (comte Antoine). — *Œuvres : Le Bélier, Fleur d'Epine, Les Quatre Facardins*. Prose et vers. Utrecht, 1731. Bibl. Nat. Z 23386-23390. Paris, Delespine, 1749, fig. Grav. Bibl. Nat. Z 23391-23396.
68. HAZLITT (William). — *Criticisms on Art, and sketches of the Picture Galleries of England* MDCCCXLIII, in-16. Bibl. Nat. Inv. V 41445.
69. *A Sermon preached at Williamsburg May V. 1771. by S. HENLEY, Professor of Moral Philosophy in William and Mary College Williamsburg* MDCCLXXI British Museum, 91 h. 56.
70. Rev. Samuel HENLEY. — *A candid refutation of the Heresy imputed*

- by R. C. Nicholas Esquire to the Reverend S. Henley. Williamsburg, 1774. British Museum, 673 b. 3.
71. HENLEY (Samuel). — *An essay toward a new edition of the elegies of Tibullus*, 1742. 8. British Museum, T. 2045 (1).
72. Samuel HENLEY (Manuscripts provenant de). British Museum. M. S. depart Miscellaneous Papers relative to Suffolk. h. e. 19. 197 (242).
73. HENLEY, — Voir aussi BECKFORD, *Vathek*, London, 1786.
74. D'HERBELOT. — *Bibliothèque Orientale ou Dictionnaire Universel contenant tout ce qui fait connaître les peuples de l'Orient*, 1697. Bibl. Nat. Folio O² 254. Id. Maestricht, 1776. Bibl. Nat. Fol. O² 254 A.
75. Elizabeth HERVEY (Mrs). *Louisa, or the reward of an affectionate Daughter. A Novel in two volumes*. London, 1790. British Museum, aaa 36.
76. Will. HERBERT. — *History of the twelve Great Livery Companies of London, compiled from... their records*. London, 1836, 2 vol. in-8. Bibl. Nat. 8 V 24184.
77. HUBER Jean. — *Observation sur le vol des Oiseaux de Proie*. Genève, 1784 in-4 pl. Bibl. Nat. S 2926.
78. HUBER Jean. — *Le Négatif encore meilleur ou lettres de M. J. Huber*. Bibl. Nat. Inv. M. 16. 749.
79. HUBER Jean. — *Caricatures. Croquis de la tête de Voltaire*. Voir Genève. Bibliothèque. Bibl. Nat. Estampes Na. 57, pet. in-f^o (Selon Baud-Bovy, simple copie), voir Baud.
80. HUBER Jean. Voir BAUD BOVY.
81. Samuel JOHNSON LL.D. — *The History of Rasselas, Prince of Abysinia. A tale*. London, 1759, 2nd ed. Bibl. Nat. y² 60742.
82. P. LAFITAU (de la Compagnie de Jésus). — *Mœurs des Sauvages Américains, comparées aux Mœurs des Premiers Temps*. Paris, 1724, 2 vol. in-4, pl. Bibl. Nat. 4 P 396.
83. *A Letter from a Right Honorable Person...* translated into Verse, 1761. (Attribuée au Revd Philip Francis). British Mus. T. 1554 (1).
84. LESSING. — *Sämmtliche Schriften*. Berlin, 1838. Briefe die Neueste Litteratur betressend. Erster Theil 1759. Siebzehunter Brief. Litterature 17^o. Lettre. Bibl. Sorbonne. Le g. pr. 75.
85. LETTICE (John) (M. A. Fellow of Sidney, Sussex College Cambridge). — *The Conversion of saint Paul. A Poetical Essay*, 1765.
86. LETTICE (John). — *Fables by the Fireside, dedicated to the Marchioness of Douglas*. London, 1812. British Museum, 637. g. 7.
87. LETTICE. — *The Immortality of the Soul.*, 1795, 8 vo. British Museum, 960 f-1.
88. R. P. LOBO (Jérôme). — *Voyage Historique d'Abissinie*. Coimbre, 1659, in fol (original portug.). Paris, 1728, in-4, 2 cartes. London, 1735, 8 vo.
89. *The London Chronicle*, 1757, 1779. Bibl. Nat. Nd. 68. Années 1750 à 1770.
90. *The London Magazine*. Bibl. Nat., Z 53.759.

91. DE LUC J. A. — *Lettres physiques et morales sur les montagnes*, 1778
Bibl. Nat., Inv. R 13768.
92. MALLET (Paul-Henri). — *Edda ou Monuments de la Mythologie et de la Poésie des Celtes et particulièrement des anciens scandinaves*. Copenhague, 1786, in-4.
93. MARLOWE (Christopher). — *The tragical History of the Life and Death of Dr John Faustus*. London, 1616 4 to. 1624, 1631. The works of Christopher Marlowe by the Rev. Alex Dyce. London, Routledge, 1859, in-8. Bibl. Nat. yk 4370.
94. MARMONTEL (Memoires) Paris, 1804. Tome II (pour Huber). Les Incas. Roman, Paris, 1777.
95. LEWIS MELVILLE. — *The Life and Letters of Williams Beckford of Fonthill*. London, W. Heinemann, in-4, 1910. Bibl. Nat. 8 Nx 3376.
96. *Mercur de France*, décembre 1783. (Huber).
97. *Mille et Une Nuits*. Voir GALLAND.
98. *The Monthly Magazine*. London, in-8°. Bibl. Nat. Z 55460 et suiv.
99. *The Monthly Review*. Bibl. Nat. Z 55.588 et suiv.
100. P.-E. MORE. — *The Drift of Romanticism. Shelburn Essays*. New-York, 1912 ; sur Beckford, p. 3 à 36.
101. ALFRED MORRISON. — *A collection of Autograph Letters*. Brit. Mus. Tab. 761 b. Bibl. Nat. 4. Z. 914.
102. *The North American Review*. Avril 1860. Bibl. Nat. 8 Z 590.
103. *Voyages, très curieux et très renommez, faits en Moscovie, Tartarie et Perse*, par le Sr Adam OLEARIUS, traduits par Abr. de Wicquefort. Leyde, 1719. 1 vol. fol. fig. 9 cartes. Bibl. Nat. Res. M. 230.
104. *Pepy's Diary*. — Edited by H.-B WHEATEBY. London, 1893. 9 vol. 8 v. Bibl. Nat. Nx 883 A.
105. Périodiques : Voir *Annual Register*, *European Magazine*, *Gentleman's Magazine*, *London Chronicle*, *Mercur de France*, *Monthly Magazine*, *Monthly Review*, *The Times*.
106. PERROT et CHIPIEZ. — *Histoire de l'Art. La Perse*. Bibl. Nat. 4 V. 1348.
107. PICART (Bernard). — *Cérémonies et Coutumes Religieuses de tous les peuples du Monde représentées par des figures gravées par B. Picart ; avec des expl. hist.* 9 tom. fol. Amsterdam. Bernard, 1723 et suiv. Bibl. Nat. Est. (Incomplet) : Recueils : Ed. 56, in-f°. AA. 2, 3, 4, 5, 6. B. 6a. Bibl. Mazarine (complet) 5031-c.
108. PIRANESI. — *Magnificence et Architecture des Romains* (par Piranesi), Rome 1761. Bibl. Nat. Estampes. G. c. 29 C in-f°.
109. PITT. — Voir CHATHAM.
110. CYRUS REDDING. — *Memoirs*, 2 vol. 1859. Brit. Mus. 10856 b. 3.
111. RICHARDSON John. — *A dissertation on the languages, literature et manners of Eastern Nations*. Oxford, 1778 (2nd ed.).
112. LA ROQUE (chev. Jean de). — *Voyage dans l'Arabie heureuse*. Paris. Amsterdam, 1716, in-12. Bibl. Nat. O²g.¹.

113. ROWNING John. — *Natural Philosophy*. London, 1744. 2 vol. in-8. Bibl. Nat. Inv. R. 16. 265.
114. ROY (Pierre Charles). — *Le Ballet des Sens*. Paris, 1732.
115. J. RUTTER. — *Fonthill Abbey*. Londres, 1823. Bibl. Nat. Est. Vg 112. Pet. in-fº.
116. SALE George. — *Traduction du Discours Préliminaire mis à la tête de la Version Anglaise de l'Alcoran*. Genève, Barillot MDCCLI. Bibl. Nat O³ G 203.
117. SHERLOCK (Martin Rev.). — *Lettres d'un voyageur anglois*. Genève, 1779. Paris, London, 1780. Bibl. Nat. Inv. Z 16.316.
118. STONEHENGE. — *A Temple. Restor'd to the British Druids*, by William Stukeley M. D. Rector of All Saints in Stamford. London, MDCCXL. Bibl. Nat. Nl 144.
119. *The Most Notable Antiquity of Great Britain, vulgarly called, Stone Heng, on Salisbury Plain*, Restored by Inigo JONES, esq. Architect General to the King. London, MDCCXXV.
120. J. STORER. — *Fonthill Abbey*, 1812, in 4, Brit. Mus. 787, m. 27.
121. *The Times* (1841). Bibl. Nat. Nd 114.
122. VOLTAIRE. — *Correspondance. Essai sur les Mœurs. La Guerre de Genève*.
123. Voyages. Voir Le BRUN, De BRY, CHARDIN, LAFITAU, LOBO, OLEARIUS, PICART, RICHARDSON, LA ROQUE, SALE, STONEHENGE.
124. WALPOLE (Horace). — *Letters*. Bibl. Nat. Nx 2968. Index, Tome XVI.
125. WIELAND. — *Geschichte des Agathon. (Histoire d'Agathon)* 1766.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

BECKFORD. — DE L'ENFANCE A LA MAJORITÉ

	Pages
CHAPITRE I. — LE BERCEAU.	7
— II. — UN ENFANT ROMANTIQUE.	
Treizième année.	26
Sources profondes du rêve enfantin.	31
— III. — LES RÉACTIONS DE LA RAISON.	
L'éducateur.	50
Genève.	59
— IV. — L'ADOLESCENCE ET LE ROMANTISME.	
La Nature.	84
La Musique.	102
Les Franguis.	115
Consolations.	124

DEUXIÈME PARTIE

« VATHEK »

CHAPITRE I. — LE COMMANDEUR DES CROYANTS.	174
— II. — LE PALAIS.	201
— III. — LA QUESTE.	
Le Héros de Queste.	239
Le Lointain et l'Inconnu.	269
Dénouement.	327
— IV. — EXAMEN DES PREMIÈRES ÉDITIONS.	382

CONCLUSION

APPENDICE. — BIBLIOGRAPHIE.	421-437
----------------------------------	---------

